LE DOGME CATHOLIQUE

DANS LES

PÈRES DE L'ÉGLISE

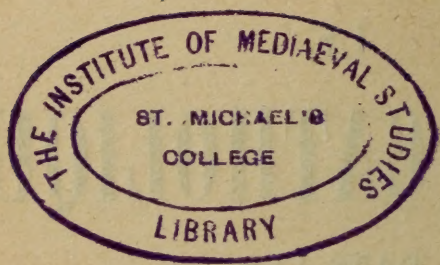
Émile AMANN
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

LE DOGME CATHOLIQUE DANS LES PÈRES DE L'ÉGLISE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
GABRIEL BEAUCHESNE
Rue de Rennes, 117.

1922



SEP 17 1938
11190

Nihil Obstat

Strasbourg, 16 novembre 1921

C. Kolb,
s. t. d.

IMPRIMATUR

Strasbourg, 17 novembre 1921

† Charles-Joseph-Eugène
év. de Strasbourg.

AVANT-PROPOS

L'idée première du livre que nous offrons aujourd'hui à tous ceux qu'intéresse l'étude des choses religieuses, nous a été inspirée par la lecture de l'*Enchiridion patristicum* que fit paraître, il y a quelque dix ans, le R. P. Rouët de Journel. Pourtant le présent volume ne fera pas double emploi avec ce volumineux répertoire. Celui-ci constitue pour des théologiens déjà exercés un arsenal considérable où se trouvent à peu près tous les textes patristiques de quelque importance, utilisables dans les joûtes théologiques.

Notre dessein est plus modeste, et c'est avant tout une œuvre de vulgarisation que nous prétendons faire. Voué, par profession, à l'enseignement des choses religieuses depuis près de vingt ans, nous avons été frappé de l'intérêt que prennent à l'étude du passé chrétien tous ceux qui aspirent à une connaissance un peu approfondie de la doctrine catholique. C'est à un tel public que s'adresse tout d'abord le travail que nous publions.

Aussi bien, depuis qu'à la Faculté de théologie catholique de l'Université de Strasbourg nous avons eu affaire avec les jeunes gens qui s'initient à la connaissance de l'ancienne littérature chrétienne, nous avons senti davantage encore l'obligation où se trouvent les maîtres d'établir dès l'abord un contact intime entre les apprentis de la théologie et ceux qui, dans le passé, posèrent les fondements de cette discipline. Ce n'est pas dans les manuels d'histoire littéraire que se prend la connaissance des auteurs ; et toutes les dissertations des grandes critiques sur l'œuvre de Racine ne remplaceront jamais la lecture d'Athalie. Il a fallu quelque temps à l'enseignement

secondaire pour se pénétrer de cette élémentaire vérité ; celle-ci finira bien aussi par forcer la porte de l'enseignement des sciences ecclésiastiques. Ajoutons d'ailleurs que de très louables tentatives ont été faites en ce sens durant les vingt dernières années. De fort utiles collections, au premier rang desquelles il faut citer celle de MM. Hemmer et Lejay et dans un genre un peu différent « *La pensée chrétienne* » publiée chez l'éditeur Bloud se sont efforcées de mettre à la portée des étudiants en théologie un certain nombre de textes patristiques spécialement intéressants.

Il nous a semblé qu'il y aurait intérêt à rassembler en un seul volume, à l'usage des commençants, des extraits de Pères de l'Église, suffisamment copieux pour donner une idée approchée de la personnalité, de l'action, de l'œuvre de ces grands maîtres, assez courts, cependant, pour que le livre ne fût pas démesurément grossi. Notre ouvrage rentre donc dans cette odieuse catégorie de publications qui s'appellent des « *Morceaux choisis* ». Toutes les critiques que l'on peut faire à ce genre littéraire, nous nous les sommes faites à nous-même ; il est inutile de nous y attarder. Mieux vaut exposer les principes qui ont dirigé un choix forcément arbitraire. Ces principes sont résumés dans le titre que porte le volume : nous avons été essentiellement préoccupé d'exposer par les textes *la vie du dogme catholique*. Choisir parmi les innombrables passages, importants pour l'histoire de la doctrine, les plus anciens, les plus caractéristiques, ceux qui ont joué dans les controverses un rôle particulièrement décisif, ç'a été toute notre application. Tel Père de l'Église, un saint Basile, un saint Augustin, a touché dans son activité littéraire ou oratoire à presque tous les dogmes ecclésiastiques ; il ne s'agissait pas de mettre en ligne tous les témoignages apportés par lui, mais ceux-là seulement où il se révèle le maître unique, incontesté. Basile a été le théologien par excellence de la Trinité ; Augustin

le docteur du péché originel et de la nécessité de la grâce ; c'est surtout en cette qualité qu'ils figurent ici. Notre attention a été surtout attirée par l'histoire des grands débats théologiques. Plus de la moitié des pages de ce volume est consacrée aux deux grands dogmes de la Trinité et de l'Incarnation. Un lecteur attentif saisira vite la raison d'être de la coexistence de passages patristiques qui redisent sensiblement les mêmes affirmations. C'est qu'il y a entre ces textes, parfois très voisins, des nuances qui ne sont nullement négligeables pour un historien du dogme. La doctrine du Verbe dans Eusèbe, par exemple, si inconsistante, si floue mettra en un relief saisissant les affirmations d'Athanase. Les discussions de Basile avec les dialecticiens et les exégètes de l'arianisme officiel de Rimini, marquent à leur tour un progrès sur la manière d'argumenter du grand évêque d'Alexandrie.

Les enseignements des Pères relatifs à la vie chrétienne, aux sacrements qui la produisent et la nourrissent, aux vertus qui la font croître ont aussi retenu notre attention. Les textes capitaux relatifs à l'eucharistie, en particulier, ont trouvé presque tous une place dans cette anthologie. D'ailleurs la table analytique, placée à la fin du volume permettra au lecteur de se rendre facilement compte du grand nombre de vérités chrétiennes dont l'affirmation, plus ou moins explicite, se retrouvera dans ces quatre cents pages. Il va sans dire que l'on aurait pu allonger cette table et fournir des preuves à l'appui de bien d'autres enseignements ecclésiastiques : mais pour cela il aurait fallu grossir ce volume au delà de toutes proportions.

Qu'il nous soit permis de recommander spécialement à l'attention du lecteur les diverses notices, soit générales, soit particulières, qui forment comme l'armature de cette anthologie. Avec une brièveté voulue elles visent à marquer la place des divers personnages dont les œuvres ont été étudiées, dans

BQT
54
.A4

le développement dogmatique ; elles donneront, à qui les lira soigneusement, l'idée directrice des développements patristiques qu'elles commandent.

Une dernière remarque destinée à prévenir des critiques de divers ordres : l'on n'a pas prétendu faire ici œuvre scientifique ; on a donc banni de ce volume, essentiellement scolaire, tout appareil d'érudition ; toutefois les indications d'origine insérées après le titre de chaque morceau pourront permettre aux élèves diligents de retrouver dans les répertoires patristiques les textes originaux dont ils lisent ici les traductions.

Ces traductions ne sont que partiellement nouvelles. Plus d'une fois nous avons utilisé des versions déjà existantes, et l'on trouvera, p. 413, l'exacte indication de provenance pour les morceaux dont une traduction antérieure a été mise en œuvre. Toutefois nous nous sommes toujours astreint à relire les textes grecs ou latins et bien souvent nous avons retouché des passages pour nous rapprocher de l'original. Ce n'en est pas moins pour nous un devoir de remercier les éditeurs, spécialement Monsieur Bloud et Monsieur Picard, de l'autorisation qu'ils ont bien voulu nous donner de reproduire des textes publiés chez eux. Si, comme nous l'espérons, le présent volume donne aux jeunes théologiens le désir de connaître d'une manière plus approfondie les maîtres de la pensée chrétienne, les étudiants finiront, tôt ou tard, par s'adresser à des recueils patristiques plus complets que le nôtre, en attendant qu'ils sachent manier les éditions scientifiques. Que ce soit pour le plus grand profit des lettres chrétiennes, et d'une connaissance toujours plus approfondie de la vérité divine !

Strasbourg, 25 Septembre 1921.

PREMIÈRE PARTIE

AVANT LE CONCILE DE NICÉE (325)

Le nom d'*ancienne littérature chrétienne* est plus spécialement réservé à l'ensemble des productions chrétiennes écloses avant le Concile de Nicée en 325. Cette littérature *anténicéenne* débute avec les dernières années du premier siècle, s'épanouit vers le milieu du second, se développe vigoureusement à la fin de ce siècle, pour jeter tout son éclat au cours du troisième. Des caractères assez nets la séparent de celle qui fleurira après le triomphe de l'Église. Plus spontanée, moins apprêtée, la littérature anténicéenne reflète avec plus de fidélité la vie intérieure, morale ou intellectuelle des primitives communautés. Préoccupés surtout de former à la vie chrétienne les nouveaux convertis du paganisme, les premiers écrivains, ceux que l'on nomme les *Pères apostoliques* nous renseignent, dans des productions, hélas trop peu nombreuses, sur ce qui se passe au sein des premières chrétientés. Les *Apologistes* du second siècle attireront surtout l'attention sur les périls que crée pour l Église naissante sa situation extra légale dans l'empire romain. Les *Docteurs* de l'âge suivant auront fort à faire pour conjurer des dangers non moins graves, que crée, au sein même de la chrétienté, l'intempestive démangeaison de tout savoir, de tout critiquer, de tout démontrer. C'est à l'hérésie surtout qu'ils auront affaire, parfois au schisme. Rien de plus instructif pour l'histoire du dogme chrétien que ces premières réfutations des nouveautés hétérodoxes, que ces premières synthèses opposées par nos docteurs aux vastes constructions de certaines dissidences. — Il s'en faut d'ailleurs que ces essais de théologie dogmatique se coulent toujours

en des formules identiques à celles que nous avons accoutumé de lire. C'est par des tâtonnements successifs que s'élaboreront les formules dogmatiques en lesquelles s'incarnent les vérités révélées. Et c'est le grand intérêt de la littérature anténicéenne, que de nous faire toucher du doigt, les approximations successives par lesquelles le christianisme est arrivé à une conscience claire du contenu de la révélation.

LES PÈRES APOSTOLIQUES

Depuis le XVIIIe siècle on désigne, sous le nom de Pères apostoliques, les écrivains ecclésiastiques qui ont paru à la fin du Ier et au début du IIe siècle, et qui sont censés avoir reçu des apôtres ou de leurs disciples immédiats les enseignements qu'ils nous transmettent. Leur importance particulière dans l'histoire du dogme chrétien leur vient moins des situations qu'ils occupèrent ou de la grandeur des ouvrages qu'ils ont laissés, que de leur haute antiquité. Témoins des croyances et des pratiques de l'Église tout à fait primitive, ils nous renseignent sur ce qu'étaient les préoccupations, les idées, la vie morale et religieuse de ceux qui furent nos pères dans la foi.

Le titre de Pères apostoliques convient avant tout à deux évêques, Clément de Rome et Ignace d'Antioche, dont la personnalité nous est bien connue ; il s'applique ensuite aux auteurs moins connus ou même anonymes de la *Doctrine des douze apôtres*, de l'*Épître* dite *de Barnabé*, du *Pasteur*, et de l'homélie dite *seconde épître de saint Clément*.

I. LA DOCTRINE DES DOUZE APOTRES.

Ce petit livre anonyme, qui a joui dans toute l'antiquité chrétienne d'une vogue remarquable, avait depuis longtemps, disparu, quand un exemplaire manuscrit en fut découvert en 1883, dans la Bibliothèque de l'Hospice du Saint-Sépulcre à Constantinople. Ce n'est pas autre chose qu'un petit catéchisme à l'usage des fidèles, et qui contient sous forme d'exposition suivie les points principaux de la morale chrétienne, les règles concernant la hiérarchie ecclésiastique, les fêtes et l'administration des deux sacrements de Baptême et d'Eucharistie. C'est à cette dernière partie que sont emprun-

tées les prières suivantes qui accompagnaient la liturgie eucharistique. Elles sont certainement très anciennes, bien que la date de ce petit écrit ne puisse être déterminée avec précision (90-120).

Les prières eucharistiques. (*Didaché*, IX, X.)

Quant à l'eucharistie, rendez grâce ainsi. D'abord pour le calice : « Nous te rendons grâce, ô notre Père, pour la sainte vigne de David ton serviteur, que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire dans les siècles ! »

Puis pour le pain rompu : « Nous te rendons grâce, ô notre Père, pour la vie et la science, que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire dans les siècles ! Comme ce pain, autrefois disséminé sur les collines, a été recueilli pour devenir un seul tout, qu'ainsi ton Église soit recueillie des extrémités de la terre dans ton royaume. Car à toi est la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles ! »

Que nul ne mange, ni ne boive de votre eucharistie, sinon ceux qui ont été baptisés au nom du Seigneur, car c'est à ce sujet que le Seigneur a dit : « Ne donnez pas ce qui est saint aux chiens. »

Après vous être rassasiés, rendez grâce ainsi : « Nous te rendons grâce, Père saint, pour ton saint nom que tu as fait habiter dans nos cœurs, et pour la connaissance, la foi et l'immortalité, que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur. A toi la gloire dans les siècles ! C'est toi, maître tout-puissant, qui as tout créé à l'honneur de ton nom, qui as donné aux hommes la nourriture et la boisson en jouissance, pour qu'ils te rendent grâce ; mais à nous tu nous as accordé une nourriture et un breuvage spirituels, et la vie éternelle par ton serviteur. Avant tout nous te rendons grâce, parce que tu es puissant. A toi la gloire dans les siècles. Souviens-toi, Sei-

gneur, de délivrer ton Église de tout mal, et de la rendre parfaite dans ton amour, et rassemble-la des quatre vents, cette Église sanctifiée, dans ton royaume que tu lui as préparé. Car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles ! Vienne la grâce et passe ce monde ! Hosanna au Dieu de David ! Si quelqu'un est saint qu'il vienne ; si quelqu'un ne l'est pas, qu'il se repente. Maran atha. [1] Amen. »

Laissez les prophètes rendre grâce autant qu'ils voudront.

Règles pour la célébration de l'Eucharistie. (*Didaché*, XIV.)

Réunissez-vous le jour dominical du Seigneur, rompez le pain et rendez grâce, après avoir au préalable confessé vos péchés, afin que votre sacrifice soit pur. Quiconque a un différend avec son compagnon, ne doit pas se joindre à vous, avant de s'être réconcilié, de peur que votre sacrifice ne soit souillé. Car c'est le sacrifice dont le Seigneur a dit : « *Qu'en tout lieu, et en tout temps, on m'offre un sacrifice pur, car je suis un grand roi, dit le Seigneur, et mon nom est admirable parmi les nations.* » [2]

II. S. CLÉMENT DE ROME, lettre aux Corinthiens.

Saint Clément a été l'un des premiers successeurs de saint Pierre sur le siège de Rome, qu'il occupa vraisemblablement de 92 à 101. — Il fut amené par des circonstances que nous connaissons mal à intervenir dans les affaires de l'Église de Corinthe. Un schisme s'était produit dans cette communauté chrétienne, et plusieurs prêtres avaient été déposés par les fidèles. L'évêque de Rome instruit de cette situation anor-

1. Expression araméenne, introduite telle quelle dans la liturgie eucharistique et qui signifie « *Notre-Seigneur vient* » pour le jugement. Saint Paul emploie cette même formule sans la traduire, I Corinth., XVI, 22. — 2. Malachie, I, 11.

male, soit par la renommée, soit par la plainte même de ceux qui avaient été déposés, jugea qu'il était de son devoir de rappeler à l'ordre les chrétiens rebelles de Corinthe. La lettre qu'il leur écrivit, et à laquelle nous empruntons les passages ci-dessous, se proposait de ramener dans l'Église de Corinthe la paix avec la soumission aux pasteurs légitimes. Cette lettre a été fort répandue et fort goûtée dans l'ancienne Église, et on la trouve transcrite à la suite des lettres des apôtres dans plusieurs manuscrits très anciens de la Sainte Écriture.

Nécessité de la discipline dans l'Église.
(*I Clem.*, XXXVI, 1 ; XXXVII.)

Telle est, bien-aimés, la voie où nous trouvons notre salut, Jésus-Christ, le grand-prêtre de nos offrandes, le protecteur et l'aide de notre faiblesse... Faisons donc campagne, mes frères, avec toute l'application possible sous son commandement irréprochable. Considérons les soldats qui servent sous nos chefs : quelle discipline, quelle docilité, quelle soumission pour exécuter les ordres. Tous ne sont pas préfets, ni tribuns, ni centurions, ni cinquanteniers, et ainsi de suite ; mais chacun en son rang exécute les ordres de l'empereur ou des chefs. Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands ; il y a en toute espèce de chose un certain mélange, en quoi réside son utilité.

Considérons notre corps : la tête sans les pieds n'est rien, de même les pieds rien sans la tête. Les moindres membres de notre corps sont nécessaires et utiles au corps tout entier, ou plutôt tous conspirent et servent, par une subordination unanime, au salut du corps entier. Qu'il soit donc conservé en son intégrité, le corps que nous formons en Jésus-Christ ; et que chacun se subordonne à son voisin suivant la grâce dont il a été investi. Que le fort prenne soin du faible ; que le faible respecte le fort ; que le riche fournisse aide au pauvre, que le

pauvre remercie Dieu de lui avoir donné quelqu'un pour suppléer à son indigence. Que le sage manifeste sa sagesse, non par des paroles, mais par de bonnes actions ; que l'homme humble ne témoigne pas en sa propre faveur, mais qu'il laisse à d'autres de lui rendre témoignage. Que celui qui est chaste dans sa chair, ne s'en vante pas, sachant que c'est un autre qui lui accorde la continence. Rappelons-nous donc, frères, de quelle matière nous avons été formés, quels nous étions et qui nous étions en entrant dans ce monde, de quelle tombe, de quelles ténèbres notre auteur et créateur nous a fait passer dans le monde qui est sien, et où il nous avait préparé ses bienfaits dès avant notre naissance. Tenant tout de lui, nous avons le devoir de lui rendre grâce de tout. A lui la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Origine divine de la hiérarchie. (XL-XLVI pass.)

Nous devons faire avec ordre tout ce que le Maître nous a prescrit d'accomplir en des temps déterminés. Or il nous a prescrit de nous acquitter des offrandes et du service divin non pas au hasard et sans ordre, mais en des temps et à des heures déterminés. Il a fixé lui-même par sa volonté souveraine à quels endroits et par quels ministres ils doivent s'accomplir, afin que toute chose se fasse saintement, selon son bon plaisir, et soit agréable à sa volonté. Donc ceux qui présentent leurs offrandes aux temps marqués sont bien accueillis et bienheureux ; car, à suivre les ordonnances du Maître, ils ne font pas fausse route. Au grand-prêtre (dans l'ancienne loi) des fonctions particulières ont été conférées ; aux prêtres, on a marqué des places spéciales ; aux lévites incombent des services propres ; le laïque est lié par les préceptes particuliers aux laïques.

Frères, que chacun de nous, à son rang, plaise à Dieu par une bonne conscience, sans transgresser les règles

imposées à son office, (agissant) avec gravité... *Or* les apôtres nous ont été envoyés par le Seigneur Jésus-Christ, et Jésus-Christ a été envoyé par Dieu. Le Christ vient donc de Dieu, et les apôtres viennent du Christ ; ces deux choses découlent, et dans l'ordre, de la volonté de Dieu. Ayant donc reçu les instructions de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pleinement convaincus par sa résurrection, et affermis par la parole de Dieu, les apôtres allèrent avec l'assurance de l'Esprit Saint annoncer l'évangile, la bonne nouvelle du royaume de Dieu qui allait venir. Prêchant à travers les villes et les campagnes, ils éprouvèrent dans le Saint-Esprit leurs premiers convertis, et les instituèrent comme évêques et comme diacres des futurs croyants. Et ce n'était point là une nouveauté ; il y avait longtemps que l'Écriture parlait des évêques et des diacres, puisqu'elle dit quelque part : « *J'établirai leurs évêques dans la justice et leurs diacres dans la foi* ».[1]

Nos apôtres ont su par Notre-Seigneur Jésus-Christ qu'il y aurait querelle au sujet de la dignité de l'épiscopat. C'est pourquoi donc, dans leur prescience parfaite de l'avenir, ils instituèrent ceux que nous avons dits, et ensuite posèrent cette règle qu'après leur mort, d'autres hommes éprouvés succéderaient à leur ministère. Ceux qui ont été ainsi mis en charge par les apôtres, et plus tard par d'autres hommes éminents, avec l'approbation de l'Église, qui ont servi d'une façon irréprochable le troupeau du Christ avec humilité, tranquillité et distinction, à qui tous ont rendu bon témoignage depuis longtemps, nous ne croyons pas juste de les rejeter du ministère. Et ce ne serait pas une faute légère pour nous de déposer de l'épiscopat des hommes qui ont présenté les oblations d'une façon pieuse et irréprochable. Heureux les prêtres qui ont terminé leur carrière, et dont la

1. Isaïe, LX, 17, d'après le grec des Septante.

fin s'est trouvée pleine de fruit et de perfection ; ils n'ont plus à craindre que l'on vienne les expulser de la place qui leur est assignée. Car nous en voyons quelques-uns qui vivaient dignement et que vous avez destitués du ministère qu'ils exerçaient sans reproche et avec honneur.

Vous rivalisez, frères, et avec ardeur dans les choses qui concernent le salut. Vous vous êtes longuement penchés sur les Écritures sacrées, véridiques, dues au Saint-Esprit. Vous savez que rien de ce qui y est écrit n'est injuste, ni falsifié ; or vous n'y trouverez pas que des justes aient été chassés par des saints. Il y a eu des justes persécutés, mais par des pécheurs ; ils ont été emprisonnés, mais par des impies ; lapidés, mais par des criminels ; tués, mais par des hommes ayant conçu une jalousie détestable et inique... Mais pourquoi parmi vous des querelles, des emportements, des dissensions, des schismes et la guerre ?... Votre schisme a dévoyé bien des âmes : il en a jeté beaucoup dans le doute, et nous tous dans la tristesse. Et vos dissensions se prolongent !

III. LETTRE DITE DE SAINT BARNABÉ.

Cette lettre, faussement attribuée à saint Barnabé, auxiliaire et compagnon de saint Paul, ressemble sinon par la vigueur des pensées et la force des expressions, du moins par ses tendances et son but, à l'*Épître aux Hébreux*. Elle est adressée par un auteur inconnu à une communauté chrétienne, qui semblait trop ouverte aux influence judaïsantes. Il ne manquait point à cette époque, et dans la région palestinienne, de chrétiens venus du judaïsme, qui, méconnaissant la portée de la révolution opérée dans le monde religieux par la prédication de l'évangile, considéraient volontiers le Christianisme comme une secte juive, et voulaient imposer, même aux chrétiens venus du paganisme, l'ensemble des pratiques

juives désormais abolies. Ce danger, que saint Paul avait autrefois vigoureusement combattu, inspire à l'auteur de notre lettre une diatribe passionnée contre le Judaïsme et ses observances. Figure et préparation de la nouvelle Loi, la Loi ancienne ne saurait prétendre à s'imposer aux chrétiens, libérés par le Christ. — Comme la lettre de saint Clément, l'épître de Barnabé a trouvé place dans quelques manuscrits anciens de la Bible. Sa date ne peut être déterminée avec précision ; les critiques hésitent entre les dernières années du Ier siècle et le premier quart du second. C'est vraisemblablement à Alexandrie qu'elle a été composée.

Les Juifs ont perdu leurs droits sur l'Ancien Testament.

(*Barn.*, IV, 6-8.)

Je vous en supplie encore une fois, moi qui suis l'un d'entre vous, et qui vous aime tous d'un amour particulier, plus que ma vie ; faites attention à vous-mêmes, ne ressemblez pas à certaines gens, en accumulant péché sur péché et répétant que l'(Ancien) Testament est à la fois leur bien et le vôtre. Il est nôtre à la vérité, mais eux, ils ont perdu pour jamais le testament reçu autrefois par Moïse. L'Écriture dit en effet : « *Et Moïse persista dans le jeûne, sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits et il reçut du Seigneur le Testament, les tables de pierre écrites avec le doigt de la main du Seigneur.* »[1] Ce testament, ils l'ont perdu, pour s'être tournés vers les idoles. Car ainsi parle le Seigneur : « *Moïse, Moïse, descends bien vite, car il a péché, ton peuple que tu as tiré de la terre d'Egypte.* »[2] Moïse s'en rendit compte, et jeta de ses mains les deux tables, et leur testament se brisa, afin que celui du bien-aimé Jésus fût imprimé dans nos cœurs par l'espérance de la foi en lui.

1. Exode, XXXI, 18. — 2. Exode, XXXII, 7 ; 19.

Le Christ souffrant. (*Barn.*, v.)

Si le Seigneur a enduré que sa chair fût livrée à la destruction, c'était afin de nous purifier par la rémission des péchés, laquelle s'opère par l'aspersion de son sang. L'Écriture parle de lui à ce sujet, en partie pour Israël, en partie pour nous, et s'exprime ainsi : « *Il a été blessé à cause de nos iniquités, il a été brutalisé à cause de nos péchés ; et c'est par sa meurtrissure que nous avons été guéris. On l'a conduit comme une brebis à l'égorgement, et il était comme un agneau sans voix devant celui qui le tond.* »[1]

Nous devons donc de toutes nos forces rendre grâce au Seigneur, de ce qu'il nous a fait connaître le passé, expliqué le présent, donné une certaine intelligence de l'avenir. Or l'Écriture porte : « *Ce n'est pas à tort qu'on tend des filets pour les oiseaux* »[2] ce qui signifie qu'on mérite de périr, lorsqu'ayant connaissance du chemin de la justice, on se tient dans le chemin des ténèbres.

Autre chose encore, mes frères : si le Seigneur a enduré de souffrir pour nos âmes, alors qu'il était le seigneur de l'univers, à qui Dieu a dit dès la fondation du monde : « *Faisons l'homme à notre image et ressemblance* »[3], comment du moins a-t-il enduré de souffrir par la main des hommes ? Apprenez-le. Les prophètes, par une grâce qu'ils tenaient de lui, ont prophétisé sur son compte. Or comme il fallait qu'il se manifestât dans la chair pour abolir la mort et prouver la résurrection d'entre les morts, il a enduré de souffrir ainsi, afin d'acquitter la promesse faite à nos pères, afin de se préparer pour lui-même le peuple nouveau, et de montrer dès le temps de son séjour sur la terre, que c'est lui qui opère la résurrection des morts, lui qui procédera au jugement.

Enfin, tandis qu'il instruisait Israël et accomplissait

1. Isaïe LIII 5-7. — 2. Proverbes, I, 17. — 3. Genèse, I, 26.

des miracles et des signes si prodigieux, il prêcha et lui témoigna un amour sans mesure ; puis il choisit pour ses apôtres, pour les futurs prédicateurs de son évangile, des hommes coupables des pires péchés, afin de montrer qu'il n'est point venu appeler les justes, mais les pécheurs. En quoi il fit bien connaître qu'il était le fils de Dieu. S'il n'était pas venu dans la chair, comment les hommes fussent-ils demeurés sains et saufs à sa vue, alors qu'en face du soleil, qui un jour ne sera plus, et qui est l'ouvrage de ses mains, ils ne peuvent lever les yeux et en fixer les rayons. Si le fils de Dieu est venu dans la chair, c'est donc pour mettre le comble aux péchés de ceux qui ont poursuivi à mort ses prophètes. Voilà donc pourquoi il a enduré de souffrir. Dieu dit en effet que la plaie de sa chair, c'est d'eux qu'elle lui vient. « *Quand ils auront frappé leur berger, les brebis du troupeau périront.* »[1] Mais c'est lui qui a résolu de souffrir comme il l'a fait, car il fallait qu'il souffrît sur le bois ; le prophète en effet dit sur son compte : « *Épargne mon âme avec l'épée* », et : « *perce de clous mes chairs, car des troupes de méchants se sont dressées contre moi.* »[2] Et ailleurs encore : « *Voici que j'ai présenté mon dos aux fouets, et mes joues aux soufflets, j'ai raidi mon visage comme une pierre dure* »...[3] O mes frères, béni soit notre Seigneur qui a mis en nous la sagesse et l'intelligence de ses secrets. Le prophète en effet désigne allégoriquement le Seigneur. Qui le comprendra, sinon celui qui est sage, instruit et qui aime son Seigneur ?

IV. LES LETTRES DE SAINT IGNACE D'ANTIOCHE.

L'évêque d'Antioche, saint Ignace, a été arrêté dans sa ville épiscopale, pour être conduit à Rome et livré aux bêtes

1. Zacharie, XIII, 7 ; cf. Matth., XXVI, 31. — 2. Psaume XXI, 21, 17. — 3. Isaïe, L, 6.

dans le cirque. Il reçoit des diverses communautés chrétiennes, dans les différentes villes qu'il traverse, l'accueil le plus charitable. Aussi profite-t-il de quelques escales pour adresser à ces Églises des lettres de remerciement et d'exhortation. Sept lettres nous ont été conservées, adressées aux chrétiens d'Éphèse, de Magnésie, de Tralles, de Rome, de Philadelphie, de Smyrne. Elles insistent principalement sur les erreurs doctrinales, qui menaçaient en diverses communautés la pureté de la foi et le respect dû à l'autorité légitime. Contre ces erreurs l'évêque martyr proteste avec une grande énergie dont on jugera par les passages suivants ; saint Ignace a dû mourir en 107, les lettres sont donc des toutes premières années du IIe siècle.

Réalité de la nature humaine en Jésus.

(*Smyrn.*, I-IV.)

Je rends gloire à Jésus-Christ notre Dieu, qui vous a inspiré une telle sagesse : j'ai pu constater en effet que vous êtes unis dans une foi inébranlable, cloués, pour ainsi dire, corps et âmes, à la croix du Seigneur Jésus-Christ, et affermis dans la charité par le sang du Christ. Vous avez la ferme conviction que notre Seigneur est bien réellement descendant de David selon la chair, fils de Dieu par la volonté et la puissance divines, qu'il est véritablement né d'une vierge, qu'il a reçu le baptême des mains de Jean pour accomplir toute justice, qu'il a été réellement percé de clous pour nous en sa chair, sous Ponce-Pilate et Hérode le tétrarque : c'est au fruit de sa croix, à sa sainte et divine passion, que nous devons la vie... C'est pour nous, en effet, c'est pour notre salut qu'il a enduré toutes ces souffrances ; et c'est réellement qu'il a souffert, comme c'est réellement qu'il s'est ressuscité lui-même ; sa passion n'a pas été une simple apparence, comme le prétendent certains incrédules, qui ne sont eux-mêmes qu'une apparence, et dont la des-

tinée sera d'être, conformément à leurs opinions, sans corps et semblables aux démons.

Pour moi, je sais et je crois que, même après sa résurrection, Jésus-Christ avait un corps. Quand il s'approcha de Pierre et de ses compagnons, il leur dit : « *Touchez-moi, palpez-moi, et voyez que je ne suis pas un esprit sans corps.* »[1] Aussitôt ils le touchèrent, et au contact intime de sa chair et de son esprit, ils crurent. Et c'est pourquoi ils méprisèrent la mort, et se trouvèrent supérieurs à la mort. Après sa résurrection, Jésus mangea et but avec ses disciples comme un être corporel, bien que spirituellement uni au Père.

Je vous adresse ces conseils, mes bien-aimés, tout en sachant que ce sont là aussi vos sentiments. Mais je veux vous prémunir contre les bêtes féroces à face humaine, que non seulement vous ne devez pas accueillir, mais dont vous devez même, si c'est possible, éviter la rencontre, vous contentant de prier pour leur conversion, chose d'ailleurs bien difficile, mais possible pourtant à Jésus-Christ, notre véritable vie. En effet, si c'est seulement en apparence que Notre-Seigneur a fait ces (différentes actions), ce n'est aussi qu'en apparence que je suis chargé de fers. Alors pourquoi me suis-je voué à la mort. par le feu, le glaive, les bêtes ? Mais être près du glaive, c'est être près de Dieu ; être au milieu des bêtes, c'est être avec Dieu, pourvu qu'on souffre tout cela pour le nom de Jésus-Christ. C'est pour m'associer à sa passion que j'endure tout, et c'est lui qui m'en donne la force, lui qui s'est fait complètement homme.

L'Eucharistie. (*Smyrn.*, VII.)

Les docètes s'abstiennent de l'Eucharistie, et de la prière, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître, dans

1. Luc, XXIV, 39.

l'Eucharistie, la chair de Jésus-Christ, notre Sauveur, cette chair qui a souffert pour nos péchés, et que le Père, dans sa bonté, a ressuscitée. C'est ainsi que ceux qui nient le don de Dieu trouvent la mort dans leurs contestations. Ils feraient bien mieux de pratiquer la charité, pour avoir part à la résurrection. Évitez donc ces gens-là, et ne parlez d'eux ni en particulier, ni en public : attachez-vous aux prophètes, et surtout à l'évangile, dans lequel la passion nous est montrée et la résurrection accomplie. Fuyez aussi les divisions comme la source de tous les maux.

La Hiérarchie. (*Smyrn.*, VIII.)

Suivez tous l'évêque comme Jésus-Christ (suivait) son Père et le collège des prêtres comme les apôtres ; quant aux diacres, vénérez-les comme la loi de Dieu. Ne faites jamais rien, sans l'évêque, de ce qui concerne l'Église. Ne regardez comme valide que l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de son délégué. Partout où paraît l'évêque, que là aussi soit la communauté, de même que, partout où est le Christ Jésus, là est l'Église catholique. Il n'est permis ni de baptiser, ni de célébrer l'agape en dehors de l'évêque, mais tout ce qu'il approuve est également agréé de Dieu, de cette façon, tout ce qui se fera dans l'Église sera sûr et valide[1].

V. LE PASTEUR D'HERMAS.

Le livre qui porte en tête le titre de « Pasteur » et qui est l'œuvre d'un certain Hermas, un frère, à ce qu'il paraît, de l'évêque de Rome, Pie I (140-155), est avant tout un livre

1. On rapprochera de ces paroles un texte de la lettre aux Ephésiens : (XX, 2) « Soyez à la fois fils de l'homme et fils de Dieu, unis de cœur dans une inébranlable soumission à l'évêque et au collège des prêtres, rompant tous un même pain, ce pain qui est un remède d'immortalité, un antidote destiné à nous préserver de la mort et à nous assurer pour toujours la vie en Jésus-Christ. »

d'édification. L'auteur y raconte les révélations que lui a faites l'ange de la pénitence, lequel lui est apparu sous les traits et le costume d'un pasteur. La vie morale est en baisse dans l'Église de Rome ; divers abus, des scandales même se sont produits aux divers degrés de la hiérarchie, et, parmi les simples fidèles, des défaillances regrettables se sont rencontrées. Mais Dieu, qui veille sur son Église, lui a ménagé dans la pénitence un remède à ses maux. Un jubilé extraordinaire lui est accordé, temps d'indulgence et de pardon, qui peut-être ne reviendra plus. Que tous ceux qui ne sont pas en règle avec Dieu, en profitent pour faire pénitence. Telle est l'idée que développent sous les formes les plus diverses les visions symboliques qui remplissent l'ouvrage et dont l'on trouvera ici quelques spécimens.

La Tour mystique, symbole de l'Église.
(*Vis.*, III, 2,4 — 9,10.)

L'Église, sous les apparences d'une respectable matrone est déjà apparue plusieurs fois à Hermas. Cette fois elle va lui révéler le mystère de la construction de l'Église.

La dame me prit par la main, me releva, et me fit asseoir sur le banc, à gauche ; elle-même était assise à droite. Et levant une baguette brillante elle me dit : « Tu vois une grande chose. » — Je répondis : « Madame, je ne vois rien ». — Elle me dit : « Comment ! tu ne vois pas devant toi une grande tour que l'on construit au-dessus des eaux, avec des pierres carrées et brillantes ? » Et en effet les six jeunes gens qui étaient venus avec elle, étaient en train de construire une tour quadrangulaire, et des milliers d'hommes apportaient des pierres, les uns du fond de la mer, les autres de la terre, et ils les donnaient aux six jeunes gens ; ceux-ci les prenaient et construisaient. Les pierres qui avaient été tirées du fond de l'eau, ils les employaient toutes à la construction, car elles étaient toutes préparées et s'ajustaient

parfaitement avec les autres pierres, et elles se rapportaient si bien que les joints mêmes ne paraissaient pas, et il semblait que la tour était faite d'une seule pierre. Quant aux autres pierres apportées de la terre ferme, les jeunes gens en rejetaient plusieurs et plaçaient les autres dans la construction, d'autres étaient taillées, puis rejetées loin de la tour. Et beaucoup d'autres pierres étaient ainsi abandonnées autour de la tour, dont on ne se servait point pour la construction ; car plusieurs étaient cassées, d'autres fendues, d'autres ébréchées, d'autres enfin étaient blanches et rondes et ne pouvaient s'adapter à la construction. Je vis encore d'autres pierres jetées bien loin de la tour ; on les avait mises sur le chemin, mais elles n'y étaient pas demeurées et avaient roulé sur les côtés ; d'autres tombaient dans le feu et étaient calcinées ; d'autres enfin étaient tombées tout près de l'eau, mais ne pouvaient rouler dans l'eau malgré leur désir.

Quand elle m'eut fait voir cela, la dame voulut s'en aller. Je lui dis : « Madame, que me servira-t-il d'avoir vu tout ceci, si je n'en comprends la signification ? » — Elle répondit : « Tu es bien curieux ; tu veux connaître le mystère de la tour. » — « Oui, dis-je, afin de l'annoncer à mes frères, et ils deviendront joyeux et après avoir entendu cela ils connaîtront le Seigneur dans toute sa gloire. » — « C'est vrai, répondit-elle, beaucoup écouteront ; mais si plusieurs trouvent dans ces paroles un sujet de joie, d'autres en pleureront. Ceux-ci même, d'ailleurs, s'ils veulent vraiment écouter et se repentir, finiront par se réjouir. Écoute donc la parabole de la tour, je vais tout te dévoiler ; et ne me tourmente plus ensuite pour de nouvelles révélations. Car les révélations elles-aussi ont une fin, car elles vont s'accomplir. Mais toi, tu ne cesseras de réclamer des révélations, car tu n'as honte de rien. La Tour, que tu vois en construc-

tion, c'est moi, l'Église, qui te suis apparue autrefois et qui t'apparais maintenant. Demande-moi donc tout ce que tu veux au sujet de la tour, et je te l'expliquerai, afin que tu te réjouisses avec les saints. » — Je lui dis : « Madame, puisque vous avez bien voulu me juger digne d'entendre toute cette révélation, parlez. » — « Ce qu'il est possible de te révéler, reprit-elle, tu le sauras ; seulement que ton cœur s'élève vers Dieu, et que tu sois plein de confiance en ce que tu vois. »

Je lui demandai : « Pourquoi la tour est-elle bâtie au-dessus des eaux, Madame. » — « Je te l'ai déjà dit, reprit-elle, tu fais bien d'interroger ; c'est par des interrogations que tu trouveras la vérité. Pourquoi la tour est-elle bâtie au-dessus des eaux ? Écoute. C'est que votre vie a été sauvée et sera sauvée par l'eau. Mais d'autre part la tour est fondée sur la parole du nom tout-puissant et glorieux, et elle est maintenue par la force invisible du Seigneur. »

Je lui répondis : « Madame, c'est là une grande œuvre et bien admirable. Mais les six jeunes gens qui bâtissent, qui sont-ils, Madame ? » — « Ce sont les saints anges de Dieu, les premiers créés, ceux à qui le Seigneur a remis toute la création, pour l'accroître, l'édifier, la régir. C'est donc par eux que sera achevée la construction de la tour. » — « Et les autres qui apportent les pierres, qui sont-ils ? » — « Eux aussi ce sont des anges saints de Dieu, mais les six ont pouvoir sur eux. Un jour donc viendra où la construction de la tour sera terminée, tous alors se réjouiront ensemble autour de l'édifice et loueront Dieu, de ce que la construction de la tour est achevée. » Je lui posai cette autre question : « Madame, je voudrais savoir le sort et la signification des pierres. » Elle me répondit : « Serais-tu plus digne que les autres de cette révélation, il y en a d'autres avant toi, meilleurs que toi, à qui devraient être révélées ces visions. Mais

afin que le nom de Dieu soit glorifié, cette révélation t'est faite et d'autres la suivront ; elles sont pour les hésitants, pour ceux qui se demandent dans leur cœur, si les choses sont bien ainsi, ou non ; dis-leur que tout ceci est vrai, que rien n'est en dehors de la vérité, que tout est solide, ferme, inébranlable. »

Et maintenant écoute la signification des pierres amenées pour la construction. Les pierres carrées, blanches, bien jointes, ce sont les apôtres, les évêques, les docteurs, les diacres qui ont vécu dans la sainteté de Dieu, qui ont rempli leurs fonctions d'évêque, de docteur, de diacre dans la pureté et la sainteté pour le service des élus de Dieu. Les uns sont morts, les autres vivent encore. Toujours ils furent d'accord entre eux, gardèrent la paix, s'écoutèrent les uns les autres ; aussi dans la construction de la tour, tous les joints s'adaptent-ils parfaitement. » — « Et les pierres tirées de l'abîme, employées à la construction, et qui s'adaptent si parfaitement aux autres pierres déjà en place ; que signifient-elles ? » — « Ce sont les hommes qui ont souffert à cause du nom du Seigneur. » — « Et les autres pierres apportées de la terre ferme, je voudrais bien savoir ce qu'elles signifient, Madame ? » — « Celles qui ont été employées dans la construction de la tour, sans être taillées, représentent les hommes que le Seigneur a choisis, parce qu'ils ont marché dans la droiture du Seigneur et qu'ils ont accompli ses commandements. » — « Et les pierres amenées, et utilisées dans la construction, qu'est-ce donc ? » — « Ce sont les néophytes, les croyants ; les anges les encouragent à bien faire, aussi ne s'est-il point trouvé en eux de malice. » — « Et les pierres enlevées et rejetées, que signifient-elles ? » — « Ce sont les pécheurs, mais qui veulent se repentir. Aussi ne sont-ils point rejetés bien loin de la tour, parce qu'ils pourront entrer dans la construction, s'ils se repentent. Ceux donc qui

doivent se repentir, s'ils le font, seront affermis dans la foi, à condition qu'ils se repentent maintenant, alors qu'on achève de bâtir la tour. Mais quand la construction sera terminée, ils n'y trouveront plus de place, mais resteront en dehors. Il ne leur restera plus que d'être auprès de la tour. »

« Tu veux savoir aussi ce que sont les pierres que l'on a cassées et jetées loin de la tour ? Ce sont les fils d'iniquité ; ils ont cru, mais dans l'hypocrisie, et la méchanceté n'est point sortie de leur cœur. Aussi n'y a-t-il point de salut pour eux, à cause de leur méchanceté, ils sont inutilisables pour la construction. Voilà pourquoi on les a brisés et rejetés au loin à cause de la colère du Seigneur, qu'ils ont excitée contre eux. Et parmi les autres pierres que tu as vues, gisant en grand nombre aux abords de la tour, et délaissées par les constructeurs, celles qui sont cariées représentent les hommes qui ont connu la vérité, mais qui n'y ont point persévéré, et ne se sont point attachés aux saints, aussi sont-ils inutilisables. » — « Et les pierres qui ont des fentes, qu'est-ce ? » — « Ceux qui dans leur cœur ont quelque chose contre le prochain, qui n'ont point fait la paix ; sans doute ils ont l'apparence pacifique, mais quand ils ont quitté leurs frères, la méchanceté demeure dans leur cœur. Voilà bien les fentes, qui sont dans les pierres en question. Et les pierres ébréchées, ce sont les hommes qui ont cru, certes, et pour une part demeurent dans la justice, mais qui cependant gardent une partie de leur malice ; pierres endommagées et imparfaites. » — « Et les pierres blanches et rondes qui ne peuvent s'encastrer dans l'édifice, que sont-elles, Madame. » Elle me répondit : « Jusqu'à quand seras-tu sot et sans intelligence ? Auras-tu besoin de toujours questionner sans rien trouver par toi-même ? Ce sont les hommes qui ont la foi, mais qui possèdent aussi les richesses du siècle. Quand

vient l'épreuve, à cause de leurs richesses, de leurs affaires, ils renient leur Seigneur. » Je répliquai : « Madame, quand donc seront-ils utilisables pour la construction ? » — « Quand, me dit-elle, les richesses, qui retiennent leur âme, auront été retranchées, alors ils seront utilisables pour Dieu. De même en effet qu'une pierre ronde, si on ne la taille tout autour et si l'on n'en supprime une partie, ne peut devenir carrée, de même ceux qui sont riches en ce monde, si leur richesse n'est point retranchée, ne sauraient être utiles au Seigneur. Toi-même tu en as pu faire l'expérience, quand tu étais riche, tu n'étais bon à rien, maintenant au contraire tu es utilisable et tu rends des services pour la vie. Soyez utiles à Dieu ! Eh bien toi, tu as été choisi parmi ces pierres. »

« Quant aux autres pierres que tu as vues jetées loin de la tour, tombées dans le chemin, et roulées de la route sur les côtés, elles représentent ceux qui ont cru, mais qui, à cause de leurs doutes, ont abandonné la véritable voie. Ils croyaient trouver un chemin meilleur, et maintenant les voilà qui s'égarent et qui s'enlisent hors des routes frayées. Quant aux pierres qui tombent dans le feu et qui sont calcinées, elles signifient ceux qui se sont séparés pour toujours du Dieu vivant, et il ne leur vient même plus à la pensée de se repentir, à cause de leurs désirs impurs et des fautes qu'ils ont commises. Et les pierres qui sont tombées tout près de l'eau, mais qui ne peuvent y rouler, tu veux savoir ce que c'est ? Ce sont les hommes qui ont entendu la parole, et qui voudraient être baptisés au nom du Seigneur. Mais ensuite quand leur revient en mémoire que la vérité demande la pureté, ils ont regret et retournent à leurs désirs mauvais. »

Ainsi acheva-t-elle l'explication de la tour. Sans honte je lui demandai si toutes ces pierres rejetées, parce

qu'elles ne pouvaient s'adapter à la construction de la tour, ne pourraient jamais être utilisées, s'il n'y avait point de pénitence pour elles. « Si fait, me dit-elle, mais elles ne peuvent plus entrer dans la construction de cette tour. C'est à un autre endroit, bien inférieur, qu'on peut les employer, et cela quand elles auront souffert et auront complètement mis un terme à leurs péchés. Et la raison pourquoi elles seront rétablies, c'est qu'elles auront écouté la parole de justice ; et il leur arrivera de sortir de leurs tourments, quand elles auront dégoût des œuvres mauvaises qu'elles ont faites ; sinon, elles ne seront point sauvées, à cause de la dureté de leur cœur. »

Je l'interrogeai ensuite sur les temps à venir, et si la fin du monde était proche. D'une voix forte elle me cria : « Insensé ; ne vois-tu pas que la tour est encore en construction ? C'est seulement quand elle sera terminée que la fin aura lieu ; il est vrai que cela peut aller vite. Mais ne me demande plus rien. Que te suffise, à toi et aux saints, cet avertissement ; et le renouveau qu'il doit amener dans vos âmes. Car ce n'est point à toi seul que s'adresse cette révélation, tu dois en faire part à tous. Dans trois jours — il faut d'abord que tu comprennes bien toi-même — dans trois jours, tu devras, Hermas, transmettre aux oreilles des saints toutes les paroles que je vais te dire, afin, qu'après les avoir entendues ils les mettent en pratique et se purifient de leurs misères, et toi avec eux.

Écoutez-moi, mes enfants : Je vous ai élevés dans la simplicité la plus grande, dans l'innocence, la sainteté, grâce à la miséricorde du Seigneur, qui a fait ruisseler sur vous sa justice, afin que vous soyez justifiés et purifiés de toute iniquité, de toute stupidité ; et vous, vous ne voulez point abandonner votre méchanceté. Maintenant, écoutez-moi donc, faites la paix entre

vous, veillez les uns sur les autres, que chacun s'occupe de son prochain ; que nul ne jouisse seul des créatures de Dieu, mais qu'on sache partager avec ceux qui sont dans l'indigence. Voyez le jugement qui vient ; que ceux qui ont en abondance se mettent à la recherche des pauvres, tandis que la tour n'est pas encore achevée ; car, le jour où la tour sera finie, vous voudrez faire le bien, et il ne sera plus temps. Vous donc qui êtes plongés dans vos richesses, prenez garde que les pauvres ne gémissent point. Leurs gémissements monteraient vers le Seigneur, et vous seriez avec tous vos biens exclus de la tour. Et maintenant je m'adresse à vous, chefs de l'Église, vous qui y occupez les premières places. Ne ressemblez point aux empoisonneurs. Les empoisonneurs portent leurs drogues dans des flacons, vous, votre poison, votre venin vous le portez dans votre cœur. Vous vous endurcissez et vous ne voulez point purifier votre cœur, unir vos pensées et vos sentiments, afin d'avoir miséricorde auprès du grand roi. Veillez, mes enfants, à ce que vos divisions ne finissent pas par vous priver de la vie. Comment pourrez-vous élever les élus du Seigneur, si vous n'avez point vous-mêmes l'éducation véritable ? Commencez pas vous instruire les uns les autres, conservez la paix entre vous, afin que je puisse me présenter joyeuse devant le Père, et rendre de vous tous un bon témoignage à mon Seigneur. »

VI. HOMÉLIE, dite deuxième épître de saint Clément.

L'écrit appelé « deuxième épître de saint Clément » n'est point en réalité une lettre, mais une très ancienne homélie, qui offre avec le *Pasteur* bien des analogies d'idées, et qui doit, selon toute vraisemblance, se rapporter au même temps, sinon au même milieu. L'auteur s'applique surtout à exhorter les fidèles à la pratique des bonnes œuvres et à la péni-

tence en vue du jugement à venir. Le passage que nous en donnons, exprime d'une manière très précise les croyances de l'ancienne Église sur la mission salutaire de Jésus-Christ.

La mission salutaire de Jésus-Christ. (*II Clem.*, I-IV.)

Mes frères, nous devons considérer Jésus-Christ comme Dieu, comme le juge des vivants et des morts, et nous ne devons pas peu estimer notre salut. Si nous n'avons de Jésus qu'une pauvre idée, nous n'espérons non plus recevoir de lui que de pauvres biens. Ceux-là pèchent qui en écoutent l'annonce comme de biens médiocres, et nous péchons nous-mêmes si nous ignorons d'où nous avons été appelés, par qui, pour quel séjour, et tout ce que Jésus-Christ a enduré de souffrir pour nous. Quelle compensation lui offrirons-nous donc en retour ? quel fruit qui soit digne de ce qu'il nous a donné ? De quels bienfaits ne lui sommes-nous pas redevables ? Il nous a donné la lumière ; comme un père il nous a appelés ses fils ; nous étions perdus, il nous a sauvés. Quelle louange lui offrirons-nous donc ; quelle récompense, en retour de ce que nous avons reçu. Dans notre infirmité d'esprit nous adorions la pierre, le bois, l'or, l'argent, ouvrages des hommes, et notre vie tout entière n'était qu'une mort. Nous étions plongés dans l'obscurité, nos yeux étaient pleins de ténèbres et voilà que nous avons recouvré la vue, et par la volonté du Christ, dissipé le nuage qui nous environnait. Car il a eu pitié de nous et il nous a sauvés, ému de compassion à la vue de l'égarement et de la ruine où nous étions plongés, sans autre espérance de salut que celle qui vient de lui. Il nous a appelés alors que nous n'étions pas, sa volonté nous a fait passer du néant à l'être... L'Écriture dit : « *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs ;* » [1]

1. Matthieu, IX 13.

c'est-à-dire : il faut que ceux qui se perdent soient sauvés. Ce qu'il y a en effet de grand et d'admirable, c'est d'affermir, non les édifices solides, mais ceux qui croulent. Ainsi a fait le Christ : il a voulu sauver ce qui périssait, et il en a sauvé un grand nombre, étant venu et nous ayant appelés quand déjà nous périssions.

Quelle grande miséricorde le Christ nous a témoignée ! et d'abord en ce que, nous, qui vivons, nous ne sacrifions pas aux dieux morts, que nous ne les adorons pas, mais que nous connaissons, grâce à lui, le Père de vérité. Quelle est donc la connaissance qui mène à celui-ci, sinon de ne pas renier celui qui nous a fait connaître Dieu. Le Christ a dit lui-même : « *Celui qui m'aura confessé devant les hommes, je le confesserai devant mon Père.* »[1] Telle sera donc notre récompense si nous confessons celui par qui nous fûmes sauvés. Et en quoi le confesserons-nous ? En faisant ce qu'il dit, en ne refusant pas d'obéir à ses commandements, en l'honorant non seulement des lèvres, mais de tout notre cœur et de tout notre esprit. Il est dit en effet dans Isaïe : « *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi.* »[2]

Ne nous contentons donc pas de l'appeler Seigneur, car cela ne nous sauvera pas. Il dit en effet : « Ce n'est pas quiconque me dit Seigneur, Seigneur, qui sera sauvé; mais celui qui pratique la justice.» Dès lors, mes frères, confessons-le par nos actions : aimons-nous les uns les autres, fuyons l'adultère, la détraction mutuelle, la jalousie ; soyons continents, miséricordieux et bons ; c'est aussi notre devoir de compatir les uns aux autres et de ne pas aimer l'argent. C'est par ces œuvres que nous confesserons le Christ, et non par les œuvres contraires. Ce n'est pas les hommes, mais Dieu que nous devons craindre davantage. Si vous agissez de la sorte, le Sei-

1. Matthieu, x, 32. — 2. Isaïe, xxix, 13.

gneur vous dit : « Si vous êtes avec moi, rassemblés sur mon sein et que vous n'observez point mes préceptes, je vous repousserai et je vous dirai : *Éloignez-vous de moi, je ne vous connais pas, je ne sais d'où vous êtes, ouvriers d'iniquité.* »[1] C'est pourquoi, mes frères, laissant le séjour de ce monde, faisons la volonté de celui qui nous a appelés, et ne craignons pas de sortir de ce monde.

VII. PAPIAS.

Papias, évêque de Hiérapolis en Phrygie dans la première moitié du IIe siècle, a composé vers 130 un traité intitulé « Explications des discours du Seigneur ». Autant qu'on en peut juger par les très courts et très rares fragments qui nous en restent, ce livre constituait le premier essai d'exégèse appliquée à l'Évangile. Les témoignages de Papias sur l'importance de la tradition orale, la rédaction des évangiles de saint Matthieu et de saint Marc sont particulièrement curieux et ont attiré depuis longtemps l'attention des critiques.

Ces divers fragments de Papias sont des citations faites par Eusèbe dans son histoire ecclésiastique : (voir plus loin).

Importance de la tradition orale.

Papias, dans la préface de son ouvrage, ne paraît nullement avoir entendu ni vu les saints apôtres, mais il apprend qu'il a reçu les leçons de la foi de ceux qui les avaient connus et voici les termes dont il se sert.

« Pour toi je n'hésiterai pas à ajouter ce que j'ai appris des anciens et dont j'ai fort bien conservé le souvenir, pour confirmer la vérité de mes explications. Car ce n'était pas auprès des beaux parleurs que je me plaisais, comme le font la plupart, mais auprès de ceux qui enseignaient la vérité ; je n'aimais pas ceux qui rapportaient

1. Matthieu, VII, 21-23.

des préceptes étrangers, mais ceux qui transmettaient les commandements imposés par le Seigneur à notre foi et nés de la vérité elle-même. Si donc je rencontrais quelque part de ceux qui avaient été dans la compagnie des anciens, je cherchais à savoir les propos des anciens, ce qu'avait dit André, ou Pierre, ou Philippe, ou Thomas, ou Jacques, ou Jean, ou Matthieu, ou quelqu'autre des disciples du Seigneur ; ce que disaient Aristion et Jean l'ancien, disciples du Seigneur. Je ne croyais pas que ce qu'il y a dans les livres me fût aussi profitable que d'entendre les choses exprimées par une parole demeurée vivante. »

Témoignages sur saint Marc et saint Matthieu.

Voici en quels termes s'exprimait Papias au sujet de Marc qui a écrit l'Évangile :

« Et Jean l'ancien disait ceci : « Marc étant l'interprète de Pierre, écrivit exactement, mais sans ordre, tout ce qu'il se rappelait des paroles ou des actions du Christ ; car il n'a entendu, ni accompagné le Seigneur. Plus tard, ainsi que je l'ai dit, il a suivi Pierre. Or celui-ci donnait son enseignement selon les besoins, et sans nul souci d'établir une liaison entre les sentences du Seigneur. Ainsi donc Marc ne se trompa point en écrivant selon qu'il se souvenait. D'ailleurs il ne se préoccupait que d'une chose : ne rien laisser de ce qu'il avait entendu, et ne rien dire de mensonger. »

Voilà ce que Papias raconte de Marc. Sur Matthieu, voici ce qu'il dit :

« Matthieu réunit les sentences de Jésus en langue hébraïque et chacun les traduisit comme il put. »

LES APOLOGISTES

Tandis que les Pères apostoliques s'adressaient exclusivement aux fidèles, les écrivains du IIe siècle, qu'on désigne sous le nom d'Apologistes, prétendent se faire écouter des païens. Devant les pouvoirs publics et l'opinion, ils plaident la cause du Christianisme, justifiant les fidèles des crimes qu'on leur impute, s'efforçant d'obtenir pour eux la tolérance et l'équitable application des lois, montrant que leur doctrine mérite l'attention, le respect, l'adhésion des esprits réfléchis. Les apologistes sont donc amenés à exposer d'une manière qui soit accessible aux païens les points principaux du dogme, de la morale et du culte chrétien. C'est ce qui fait le grand intérêt de leurs ouvrages. Malheureusement de cette littérature qui fut considérable (nous connaissons les noms d'une quinzaine d'apologistes) il ne nous reste plus qu'un petit nombre d'écrits authentiques.

I. L'ÉPITRE A DIOGNÈTE.

L'épître à Diognète, dont l'auteur est inconnu, et la date très incertaine est, sans contredit, le joyau de la littérature apologétique. Elle est censée donner à un païen de bonne foi les réponses qui doivent satisfaire sa curiosité à l'endroit du Christianisme. Après avoir montré l'éclatante supériorité du culte chrétien sur le paganisme et le judaïsme, après avoir fait de l'idéal de la vie chrétienne un charmant tableau, l'auteur décrit de la manière suivante l'essence du dogme des Chrétiens.

L'essence du dogme chrétien. (*Diogn.*, VII-IX, pass.)

Ce n'est point, comme je l'ai déjà dit, une invention terrestre qui a été transmise aux Chrétiens ; ce n'est point une imagination mortelle qu'ils prétendent garder

avec tant de soin ; ce n'est pas en un ensemble de mystères humains qu'ils ont mis leur confiance. Mais c'est vraiment Dieu lui-même, le tout-puissant, le créateur invisible de l'univers, qui du haut des cieux a envoyé aux hommes la vérité, la parole sainte et inconcevable ; et c'est Dieu qui l'a affermie dans leur cœur. Il a envoyé aux hommes, non point, comme on pourrait le conjecturer, quelque ministre inférieur, un ange, une puissance, un de ces esprits qui gouvernent les choses d'ici-bas ou à qui sont confiées les circonscriptions des cieux, mais bien l'artisan, l'architecte même de l'univers, celui par qui il a créé les cieux, par qui il a enfermé la mer dans ses limites, de qui le soleil a reçu l'ordre de marquer les divers moments de la course du jour, à qui la lune obéit quand il lui ordonne d'illuminer la nuit, à qui sont soumis les astres qui accompagnent la lune dans sa course ; celui par qui se règle, se soutient et se gouverne tout : les cieux et ce qu'ils renferment, la terre et tout ce qui s'y trouve, la mer et ce qui s'y rencontre ; le feu, l'air, l'abîme, ce qui est dans les hauteurs, ce qui est dans les profondeurs, et ce qui est dans l'intervalle. Voilà celui que Dieu a envoyé aux hommes. — C'est donc, dira quelqu'un, environné de puissance, inspirant la crainte et l'effroi ? — Non pas ; c'est au contraire dans la clémence et la douceur que ce grand roi envoie son fils qui est roi ; il l'a envoyé comme un Dieu, mais aussi comme un homme parmi les hommes ; c'est pour sauver qu'il l'envoie, pour persuader non pour contraindre : la contrainte ne convient pas à Dieu. Il l'envoie pour appeler les hommes, non pour les persécuter ; il l'envoie pour les aimer et non pour les juger. Ah ! certes il l'enverra un jour pour juger le monde, et qui pourra alors supporter son avènement ?

Qui donc parmi les hommes a su ce que c'est que Dieu, avant que lui-même ne vînt sur la terre ? Personne ne

l'a vu, personne ne l'a connu ; mais c'est lui-même qui s'est manifesté ; et il s'est manifesté par la foi, qui seule, pour l'instant, nous permet de voir Dieu. Aussi bien le souverain Seigneur et l'architecte du monde, Dieu, qui a tout créé et tout mis en ordre dans l'univers, n'est-il pas seulement ami des hommes, il est encore rempli de magnanimité. Il a toujours été tel, il l'est, il le sera, excellent et bon, plein de douceur et de vérité, il est le seul être qui soit réellement bon. Aussi après avoir tout préparé en lui-même, et après avoir fait part à son fils de ses desseins sur l'homme, il nous a laissés, jusqu'à ces derniers temps, à nos propres volontés, emportés par nos désirs déréglés, ballottés par nos plaisirs et nos passions. Certes il ne se réjouissait point de nos péchés, mais il les supportait ; il ne prenait point plaisir à cette période d'iniquité, mais il préparait la période actuelle, celle de la justice, afin que pardonnés, pour nos fautes passées, nous qui par nos propres œuvres nous étions rendus indignes de la vie, nous en fussions rendus dignes par l'immense bonté de Dieu, afin que nous, qui par nos propres forces nous étions montrés incapables d'entrer dans le royaume de Dieu, nous en fussions rendus capables par la toute-puissance de Dieu. Et quand notre iniquité fut à son comble, quand il fut bien évident que nous ne devions attendre comme salaire que le châtiment et la mort, le temps vint que Dieu avait déterminé à l'avance, pour y manifester sa bonté et sa puissance. O charité d'un Dieu, ô compassion pour l'homme qui nous dépasse ; il ne nous a point haïs, il ne nous a point repoussés, il ne s'est point souvenu de nos iniquités ; mais plein de magnanimité, de patience, de miséricorde, il a supporté nos iniquités, il a donné son propre fils comme rançon pour nous : le saint pour les impies, l'innocent pour les coupables, le juste pour les pécheurs, l'impérissable pour nous, être fragiles, l'immortel pour

nous, êtres mortels. Qu'est-ce qui aurait pu en effet couvrir nos iniquités, sinon sa justice ? Et qui pouvait nous justifier, nous coupables et impies, sinon le fils de Dieu ? O doux échange, ô insondable travail, ô bienfaits inattendus ! L'iniquité de beaucoup est cachée dans un seul juste, la justice d'un seul justifie un grand nombre d'impies. Ainsi Dieu a commencé par nous montrer l'impuissance de notre nature à jouir de la vie véritable, et puis il nous a fait voir un sauveur capable de sauver même les plus désespérés. Par ces deux procédés il voulut nous faire croire en sa bonté, se faire connaître par nous comme le nourricier, le père, le maître, le conseiller, le médecin, l'intelligence, la lumière, l'honneur, la gloire, la force, la vie, il voulut nous apprendre à ne nous préoccuper ni du vêtement, ni de la nourriture.

II. SAINT JUSTIN

Saint Justin, né à Naplouse en Palestine dans les premières années du IIe siècle, martyr à Rome vers 165, est le mieux connu et le plus fécond de tous les apologistes. Fils de païens, il n'est venu qu'assez tard au Christianisme, où il trouve enfin la vérité qu'il avait vainement demandée aux écoles de philosophie les plus diverses. Converti, il met au service de ses convictions nouvelles ses connaissances et ses habitudes de philosophe. Dans ses écrits il défend tour à tour le Christianisme contre les païens, les juifs, les hérétiques. En même temps il se fait apôtre, et bien que simple laïque et sans attache avec la hiérarchie, il prêche avec succès la doctrine de Jésus-Christ. Finalement il vient à Rome où il ouvre une école de philosophie ; c'est de là qu'il marchera courageusement à la mort, avec les disciples qu'il a convertis à la foi. De son activité littéraire, qui fut grande, il ne nous reste plus, comme pièces authentiques, que sa double *apologie* adressée aux empereurs et un *dialogue* où il discute avec le juif Tryphon les titres du Christianisme à l'adhésion des juifs de bonne foi.

Vérité de l'Incarnation démontrée par les prophéties.
(*I Apolog.*, 30-33.)

Mais peut-être un de nos adversaires dira-t-il : « Qui nous prouve que celui que vous appelez le Christ, n'est pas tout simplement un homme d'entre les hommes ? Par la magie il a accompli ce que vous appelez des miracles, et c'est pourquoi il a semblé être le fils de Dieu ? » Pour répondre à cette difficulté nous allons montrer que nous croyons en Jésus-Christ, non point seulement à cause des récits qui circulent sur lui, mais à cause des prophéties qui furent faites à son sujet ; contraints par l'évidence de croire, car nous avons vu de nos yeux les prophéties s'accomplir. Et cette démonstration vous paraîtra à vous aussi, nous le pensons, très forte et très convaincante.

Certains hommes donc parurent chez les Juifs qui étaient prophètes de Dieu ; par eux l'Esprit prophétique annonçait à l'avance les évènements qui devaient avoir lieu. Et les rois juifs de cette époque recueillirent les prophéties de ces hommes au fur et à mesure qu'elles étaient énoncées, et telles que les prophètes eux-mêmes les avaient rassemblées dans des livres composés en langue hébraïque. Or dans ces livres des prophètes, nous trouvons annoncée la venue de Jésus notre Christ. Il doit naître d'une vierge, et une fois arrivé à l'âge d'homme, guérir toute maladie et toute langueur, ressusciter les morts ; haï, méconnu il doit être crucifié, mourir ; mais il doit aussi ressusciter, et monter au ciel, car il est appelé et il est en réalité le fils de Dieu ; quelques hommes envoyés par lui doivent répandre ces vérités parmi le genre humain, et les païens surtout doivent croire en lui. Et tout cela fut prophétisé, bien avant qu'il ne parût, cinq mille ans, trois mille ans, deux mille ans, mille ans, huit-cents ans avant l'événement ;

par au fur et à mesure que se succédaient les générations, se succédaient aussi les prophètes.

Ainsi Moïse, le premier des prophètes, dit en propres termes ceci : « *Le commandement ne sortira point de Juda, ni la principauté de sa descendance, jusqu'à ce que vienne celui qui est le vrai maître, et il sera l'attente des nations, attachant à la vigne son ânon, lavant son vêtement dans le sang de la grappe* »[1]. Il vous est facile de rechercher et de savoir jusqu'à quel moment les Juifs demeurèrent autonomes et indépendants ; c'est jusqu'à l'apparition de Jésus-Christ notre maître, qui vint expliquer en les accomplissant les prophéties jusque-là inintelligibles. En effet l'esprit divin, l'esprit saint et prophétique avait prédit par l'intermédiaire de Moïse qu'il ne manquerait point de prince d'entre les Juifs, jusqu'au jour où viendrait celui à qui appartient vraiment le royaume. Car Juda est l'ancêtre des Juifs, celui dont ils tirent leur nom. Or vous-mêmes, peu de temps après l'apparition du Christ, vous avez dominé sur les Juifs et réduit en votre pouvoir tout leur pays. Quant à ces mots : « Il sera l'attente des nations », ils signifient que dans toutes les nations il se trouvera des hommes pour attendre le second avènement du Christ ; et c'est ce que vous pouvez voir et constater. Dans toutes les classes on attend le retour de celui qui fut crucifié en Judée, et après la mort de qui la Judée vous fut livrée par les armes. Quant à ces paroles : « Il attache à la vigne son ânon, il lave son vêtement dans le sang de la grappe », elles annonçaient ce qui devait arriver au Christ et ce qu'il devait faire. Un ânon était attaché à une vigne à l'entrée d'un village, Jésus ordonna à ses disciples de le lui amener, y monta et entra dans cet équipage à Jérusalem où se trouvait le grand temple des

1. Genèse, XLIX, 10.

Juifs, depuis renversé par vous. Après quoi, il fut crucifié, afin que s'accomplît le reste de la prophétie. Car ces mots : « il lave son vêtement dans le sang de la grappe » annonçaient la passion qu'il devait endurer pour purifier dans son sang tous ceux qui croient en lui. Le vêtement en effet dont parle le prophète sous l'inspiration de l'esprit divin, ce n'est pas autre chose que les hommes qui croient en lui, en qui habite cette semence de Dieu, le Verbe divin.

Pour ce qui est de sa naissance virginale, écoutez comment Isaïe l'annonce en propres termes : « *Voici*, dit-il, *que la vierge concevra et enfantera un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous* »[1]. Ce que les hommes réputent incroyable et impossible, Dieu l'a annoncé par l'esprit prophétique, afin qu'au moment de l'événement l'homme ne demeure pas incrédule, mais croie à cause de la prophétie. Or, au temps marqué, l'ange de Dieu envoyé vers la vierge lui annonça le joyeux message et lui dit : « *Voici que tu concevras du Saint-Esprit, et que tu enfanteras un fils ; il sera nommé le fils du Très-Haut et tu l'appelleras Jésus, car il sauvera son peuple de ses péchés* »[2]. C'est là ce que nous apprennent ceux qui ont rapporté toutes les actions de notre Sauveur Jésus-Christ ; et nous les croyons, parce que justement l'esprit prophétique avait à l'avance annoncé tout ceci par l'intermédiaire d'Isaïe.

Le baptême. (*I Ap.*, 61.)

Après avoir justifié les croyances chrétiennes, Justin indique avec quelque détail le sens des deux grands rites chrétiens, baptême et eucharistie.

Nous allons maintenant exposer de quelle manière nous nous consacrons à Dieu, après avoir été intérieure-

1. Isaïe, VII, 14. — 2. Luc, I, 31-35 ; Matth., I, 20-23.

ment renouvelés par le Christ. L'on ne pourra donc nous reprocher de rien passer sous silence dans notre explication. — Ceux donc qui sont persuadés et qui croient à la vérité de nos enseignements et de nos paroles, qui promettent de vivre conformément à la foi, nous leur apprenons à prier, à demander à Dieu dans le jeûne le pardon de leurs fautes passées ; et nous prions et jeûnons avec eux. Ensuite nous les conduisons en un lieu où il y a de l'eau, et ils sont régénérés par le même mode de régénération qui nous a servi à nous-mêmes ; c'est-à-dire qu'ils sont plongés dans l'eau, au nom du Père de toutes choses, le Seigneur Dieu, de notre Sauveur Jésus-Christ, et du Saint-Esprit. Car le Christ a dit : « *Si vous n'êtes régénérés, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux* » [1]. — Cette manière de faire nous la tenons des apôtres. Engendrés par nos parents dans la nécessité et l'ignorance, élevés dans des mœurs mauvaises et perverses, nous sommes baptisés afin de ne plus demeurer enfants de nécessité et d'ignorance, mais de libre choix et de science, et pour obtenir le pardon de nos fautes antérieures. C'est pour cela que l'on prononce sur celui qui a désiré être régénéré et qui a fait pénitence de ses péchés, le nom du Père de toutes choses, le Seigneur Dieu. Et c'est seulement celui qui le conduit à la piscine, qui prononce ce nom. Aussi bien Dieu qui est ineffable n'a point de nom ; celui qui le prétendrait montrerait par là qu'il perd la raison. — Or ce bain s'appelle chez nous « l'illumination », car ceux qui apprennent ces choses reçoivent vraiment la lumière de l'esprit. Celui qui est ainsi illuminé, est encore baptisé au nom de Jésus-Christ, crucifié sous Ponce-Pilate, et au nom du Saint-Esprit, qui par les prophètes a annoncé d'avance tout ce qui concernait Jésus.

1. Jean, III, 5.

L'Eucharistie. (*I Ap.*, 65-67.)

Après avoir ainsi purifié celui qui a cru et adhéré à nos enseignements, nous le conduisons au lieu où sont rassemblés ceux que l'on appelle les frères ; nous faisons en commun des prières et pour nous-mêmes et pour celui qui vient d'être illuminé, et pour tous les autres qui sont en tout lieu, tout cela avec beaucoup de ferveur, afin qu'ayant obtenu la connaissance de la vérité, nous en demeurions dignes et que menant une vie de bonnes œuvres et de fidélité aux préceptes divins, nous arrivions enfin au salut éternel. La prière terminée, nous nous donnons les uns aux autres un baiser. Puis l'on apporte au président des frères du pain et un calice de vin coupé d'eau. Il les prend, fait monter louange et gloire vers le Père de toutes choses, par le nom du Fils et de l'Esprit Saint, et rend grâces longuement de tous les bienfaits dont nous avons été comblés. Quand il a fini les prières et l'action de grâces tout le peuple présent s'écrie : *Amen. Amen* est un mot hébreu signifiant : *qu'il en soit ainsi.* Et quand le président a terminé l'action de grâces, saluée par l'acclamation du peuple, ceux qu'on appelle chez nous les diacres distribuent à chacun des assistants ce pain et ce vin coupé d'eau, sur lesquels on a rendu grâces, et ils en portent même aux absents.

Cette nourriture s'appelle chez nous l'eucharistie ; nul ne peut y participer sinon celui qui croit à la vérité de notre enseignement, qui a été purifié par le bain qui donne le pardon des péchés et la régénération, et qui vit conformément aux traditions du Christ. Car nous ne le prenons point comme un pain commun ou comme un breuvage ordinaire. Mais, de même que par la vertu du Verbe Dieu Jésus-Christ notre Sauveur s'est incarné et a pris pour notre salut chair et sang, de même par la vertu des paroles de Jésus-Christ l'aliment sur lequel

ont été proférées les paroles d'action de grâces, et qui doit se transformer en notre chair et notre sang, cet aliment est vraiment la chair et le sang de Jésus incarné. Telle est la doctrine que nous avons reçue. Car les apôtres, dans les mémoires qu'ils ont écrits, et qu'on appelle les évangiles, nous ont rapporté l'ordre formel qu'ils avaient reçu. *Jésus ayant pris du pain avait dit, après avoir rendu grâces : « Faites ceci en mémoire de moi, ceci est mon corps. » Semblablement il avait pris le calice et avait dit, après avoir rendu grâces : « Ceci est mon sang »*[1] et il le leur avait donné à eux seuls.

Pour nous, après cette première cérémonie d'initiation, nous recommençons à faire la mémoire de ces événements ; ceux d'entre nous qui sont riches subviennent aux besoins des pauvres, et nous restons unis les uns aux autres. Chaque fois que nous mangeons, nous bénissons le créateur du monde par son fils Jésus-Christ et par le Saint-Esprit. Le jour du soleil (le *dimanche*) tous ceux qui habitent la ville ou les campagnes se rassemblent au même endroit. On lit les mémoires des apôtres et les écrits des prophètes, aussi longtemps qu'il est convenable. Puis, quand le lecteur a terminé, le président par ses paroles invite, excite tout le monde à imiter les belles choses qu'on vient de lire. Après quoi nous nous levons tous ensemble, et nous faisons les prières. Et, comme je l'ai déjà dit, quand les prières communes sont terminées, on apporte du pain, du vin et de l'eau, et le président fait monter vers Dieu ses prières et ses actions de grâces, tant qu'il peut, et le peuple pousse l'acclamation *Amen*, ensuite se fait la distribution des aliments consacrés, dont on envoie également quelque chose aux absents par les diacres. Ceux qui sont riches et veulent faire quelque largesse, donnent

1. Matthieu, XXVI, 26-28 ; cf. I. Corinth. XI 24

chacun ce qui lui semble bon ; le produit de la collecte est remis au président ; c'est lui qui assiste les orphelins, les veuves, ceux que la maladie ou toute autre cause met dans l'indigence, les prisonniers, les étrangers qui arrivent ; bref c'est lui qui prend soin de tous ceux qui sont dans le besoin. — Nous faisons notre réunion le jour du Soleil (le dimanche) parce que c'est le premier jour de la semaine, celui où Dieu, débrouillant les ténèbres et le chaos, a fait le monde, celui où Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité d'entre les morts. En effet on l'a crucifié la veille du samedi (jour de Saturne) et il est ressuscité le lendemain du samedi, qui est le jour du soleil, apparaissant à ses apôtres et enseignant à ses disciples, ce qu'à présent nous soumettons à votre considération.

Le sacrifice eucharistique. (*Dial.*, 41.)

Mes amis, l'offrande de farine, que la loi prescrit à ceux qui sont guéris de la lèpre, est la figure du pain de l'eucharistie, que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a commandé de rompre en mémoire de la passion qu'il a soufferte pour délivrer les âmes de toute iniquité. En même temps nous rendons grâce à Dieu, de ce qu'il a créé le monde et tout ce qu'il renferme, à cause de l'homme, de ce qu'il nous a délivrés de la misère du péché dans laquelle nous étions plongés, de ce qu'il a mis en pleine déroute les principautés et les puissances mauvaises, par celui, qui par obéissance est devenu capable de souffrir. Quant aux sacrifices que vous offriez jadis, écoutez ce qu'en dit Dieu, par la bouche de Malachie, un des douze petits prophètes : « *Je ne prends aucun plaisir en vous, dit le Seigneur, et je n'agréerai plus aucune offrande de votre main. Car du levant au couchant mon nom est glorifié parmi les nations, et en tous*

lieux on offre à mon nom de l'encens et un sacrifice pur, car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur, et vous, vous le profanez »[1]. Ces paroles prédisent clairement les sacrifices, que nous, païens convertis, nous offrons maintenant en tout lieu, en offrant le pain de l'eucharistie et le calice d'actions de grâce ; elles ajoutent que le nom du Seigneur est glorifié par nous, profané par vous.

La génération éternelle du Verbe. (*Dial.*, 48.)

Tryphon me dit alors : « Sur ces divers points nous avons entendu votre sentiment ; reprenez donc votre démonstration où vous l'avez laissée. Car tout ceci me paraît vraiment paradoxal et tout à fait indémontrable. Comment ; vous prétendez que le Christ existait comme Dieu avant tous les siècles, qu'il s'est abaissé ensuite jusqu'à se faire homme, et qu'il n'est point homme d'entre les hommes ! Cela me paraît non seulement extraordinaire, mais, pour tout dire, insensé. »

Je lui répondis : « Je sais que de telles paroles semblent extraordinaires, surtout aux gens de votre nation, qui n'ont jamais voulu comprendre ni faire ce que Dieu veut, mais suivre seulement les enseignements de leurs maîtres, comme le dit Dieu lui-même. Cependant, Tryphon, un point reste ferme dans notre argumentation, c'est à savoir que Jésus est le Christ de Dieu, quand même je ne pourrais démontrer ni qu'il a préexisté comme Fils du Créateur de l'univers, ni qu'il est Dieu, ni qu'il s'est fait homme dans le sein de la Vierge. Quoi qu'il en soit de ces derniers points, il est démontré que Jésus est le Christ de Dieu. Et si je ne puis prouver qu'il a préexisté, qu'il s'est exposé par sa naissance à toutes les misères humaines, s'incarnant pour faire la volonté de son Père,

1. Malachie, I, 10-11.

vous pourrez seulement m'accuser d'erreur sur ces points, mais non point nier que Jésus soit le Christ, quand même il paraîtrait seulement un homme ordinaire, élevé par l'élection divine à la dignité de Christ. En fait, mes amis, il en est parmi vous qui professent sur le Christ de tels sentiments, et le considèrent comme un homme d'entre les hommes. Mais je ne les approuve pas, et la plupart de mes coreligionnaires pensent comme moi. Car ce ne sont point des doctrines humaines qui nous ont imposé la croyance au Christ, mais les prophéties émanées des saints prophètes et de Jésus lui-même. »

Justin expose d'abord toute une série de prophéties qui se sont réalisées en J.-C. ; puis il poursuit : (Dial. 61*).*

« Je vous prouverai par un autre témoignage tiré des Écritures, ô mes amis, qu'avant la création du monde, Dieu engendra de lui-même un principe, une force personnelle et raisonnable, que l'Esprit-Saint appelle dans la sainte Écriture, tantôt gloire du Seigneur, tantôt son fils, sa sagesse, son ange, tantôt Dieu lui-même, Seigneur, Verbe, et qui, apparaissant à Josué fils de Naué, se nomma elle-même : le chef de l'armée de Dieu. Tous ces noms lui conviennent parce que cette personne fait profession d'être au service du Père, et qu'elle a été engendrée par la volonté du Père. Et ne voyons-nous pas quelque chose de semblable arriver pour nous ? Quand nous proférons quelque parole, c'est notre verbe, notre pensée que nous engendrons et non point par division, car la raison qui est en nous n'en est pas diminuée. Autre exemple : un feu qui sert à en allumer un autre n'est point diminué par là même, il reste dans le même état ; le feu nouveau d'autre part apparaît comme subsistant, bien qu'il ne diminue en rien celui qui l'a allumé. Je prendrai pour témoin la parole de la Sagesse, qui n'est pas autre que ce Dieu engendré par le Père de

toutes choses, qui est le Verbe, la Sagesse, la puissance, la gloire de celui qui l'a engendré et qui par la bouche de Salomon s'exprime ainsi : « *Je vous apprendrai ce qui arrive chaque jour, et je vous dirai ce qui s'est passé dès l'origine des siècles. Le Seigneur m'a établie principe de ses voies, pour toutes ses œuvres. Il m'a fondée avant les siècles, dès le commencement, avant de faire la terre, avant de faire les abîmes, avant de faire jaillir les sources des eaux, avant d'affermir les montagnes ; avant toutes les collines il m'enfante. Dieu fit les pays, les déserts, et l'extrémité des continents. Or quand il préparait les cieux, j'étais avec lui ; quand il déterminait la place de son trône sur les vents, quand il affermissait les nuages en haut, quand il domptait les sources de l'abîme, quand il rendait inébranlables les fondements de la terre, j'étais à l'œuvre auprès de lui. J'étais celle en qui il se complaisait. et chaque jour je me réjouissais en sa présence, sans cesse, alors qu'il était heureux d'avoir terminé la terre, et qu'il se complaisait parmi les fils des hommes. Et maintenant, ô mon fils, écoute-moi. Heureux l'homme qui m'écoute, heureux l'homme qui garde mes voies, qui veille chaque jour à ma porte, et qui en garde les montants. Car mon seuil est le seuil de la vie, et ma volonté est disposée par le Seigneur. Mais ceux qui m'offensent, blessent leurs âmes et ceux qui me haïssent aiment la mort* »[1].

Justin passe ensuite en revue les autres passages de l'A. T. qui semblent indiquer l'existence en Dieu de plusieurs personnes.

III. TATIEN.

Tatien, un païen originaire de Mésopotamie, est, comme tant d'autres, venu à Rome pour y chercher la renommée.

1. Proverbes, VIII, 22-36.

Il y a rencontré saint Justin qui l'a converti au Christianisme. Après la mort de son maître, il semble bien qu'il se soit brouillé avec la communauté romaine, pour entrer dans quelque secte hérétique. Il retourne ensuite dans son pays natal, où l'on perd bientôt sa trace. L'époque et le lieu de sa mort sont inconnus. Tatien est l'auteur d'un « *Discours aux Grecs* ». C'est une attaque passionnée contre la mythologie païenne, où le sarcasme et l'ironie tiennent plus de place que l'exposition du dogme chrétien.

Dieu et son Verbe. (*Orat.*, 4-5.)

Notre Dieu n'a point de commencement dans le temps, seul il est sans commencement, étant lui-même le principe de toutes choses. Dieu est esprit, non point un esprit qui circule à travers la matière, mais il est le créateur des esprits qui sont dans la matière, et des figures qu'on y trouve ; il est invisible et insaisissable, étant lui-même le père des réalités sensibles et visibles. Nous le connaissons simplement par son œuvre, et nous saisissons dans les créatures les vestiges de son invisible puissance.

Dieu était dans le principe ; le principe, on nous a appris que c'est la puissance du Verbe. Le Maître de toutes choses qui est lui-même le support de l'univers, la raison d'être du monde, était seul si on le considère par rapport à la création qui n'était pas encore faite ; mais comme puissance universelle, comme principe substantiel des choses visibles et invisibles, tout était avec lui, dans sa Raison, car c'est avec son Verbe (sa Raison) qu'il a tout créé. Par un simple acte de volonté, le Verbe s'élance. Le Verbe ne va pas dans le vide ; c'est l'œuvre première du Père. C'est lui, nous le savons, qui est le principe du monde. Il provient d'une distribution (de la substance divine), non d'une division. Ce qui est divisé est retranché de ce dont il est divisé ; mais ce qui

est distribué suppose une dispensation volontaire, et ne produit aucun défaut dans ce dont il est tiré. Ainsi, quand un flambeau sert à en allumer plusieurs autres, cette distribution de la lumière n'en diminue pas l'intensité dans le premier flambeau ; de même le Verbe sortant de la puissance du Père ne rend pas sans Verbe (sans raison), celui qui l'a engendré. Quand je vous parle et que vous m'entendez, le passage de mon verbe, de mon esprit au vôtre, ne fait pas que moi qui vous parle je devienne sans verbe, sans raison. Le Verbe engendré au commencement, engendra à son tour l'univers que nous voyons, ayant formé lui-même la matière première. Car la matière n'est pas éternelle, comme Dieu, et par le fait même elle n'est pas l'égal de Dieu ; elle est créée et non point par un autre que Dieu, ayant été produite, comme nous l'avons dit, par l'artisan, le démiurge de l'Univers.

La résurrection de la chair. (*Orat.*, 6.)

Nous croyons qu'il y aura une résurrection des corps, quand la fin du monde sera arrivée. Cette fin du monde n'a rien de commun avec les idées stoïciennes, suivant lesquelles après un certain nombre de révolutions les choses périssent pour renaître, et ainsi de suite, sans aucune utilité ; elle n'aura lieu qu'une fois, quand sera accompli le nombre des siècles déterminés par Dieu, et ce sera pour toujours ; elle aura lieu pour fixer définitivement le sort des hommes, pour le jugement. Et si nous vous paraissons bavards et inconsidérés dans nos paroles, parce que nous croyons à cet enseignement, peu nous importe. — Avant de naître, j'ignorais qui j'étais ; une fois né, moi qui n'existais pas auparavant, j'ai acquis la certitude de mon existence ; de même moi qui existe maintenant, je cesserai d'être par la mort, on cessera de

me voir, mais je reviendrai à l'existence, comme autrefois, alors que je n'existais point, j'y suis venu. Et quand bien même le feu ferait évanouir ma chair, les vapeurs ainsi produites se retrouveraient dans l'univers. Si je me noie dans un fleuve, dans la mer, même si je suis déchiré par les fauves, je ne suis que caché dans les réserves du Dieu qui est souverainement riche. L'incrédule, l'athée ignorent ce qui s'y passe ; mais Dieu, le grand Souverain, saura bien, le jour où il le voudra, rendre à cette substance, que seul il connaît, son état primitif.

IV. ATHÉNAGORE.

Nous possédons très peu de renseignements sur Athénagore, un philosophe chrétien originaire d'Athènes, qui présenta vers 177 aux empereurs Marc-Aurèle et Commode une supplique pour les Chrétiens. C'est un bel exposé de la doctrine ecclésiastique sur Dieu et sur la vie morale. — Athénagore est également l'auteur d'un traité « sur la Résurrection de la chair » qui ouvre la série des nombreux ouvrages consacrés par les anciens Pères à ce point important de l'enseignement chrétien.

La Sainte Trinité [1]. (*Legat.*, 10.)

Il me semble avoir suffisamment démontré que nous ne sommes point des athées, nous qui reconnaissons un Dieu inengendré, éternel, invisible, impassible, incompréhensible, insaisissable, accessible à l'intelligence et à la raison seule, environné de lumière, de beauté, d'esprit, de puissance, tout cela d'une manière inénarrable. C'est

1. Le mot de *Trinité* n'a pas été employé par Athénagore ni par les auteurs qui l'ont précédé. On le voit apparaître pour la première fois dans un autre apologiste postérieur de quelques années : Théophile d'Antioche : « Les trois jours de la Création qui précèdent l'apparition des astres sont l'image de la Trinité, de Dieu, de son Verbe et de sa Sagesse. » (*Ad Autolycum*, II, 16.)

de lui que tout vient par l'intermédiaire de son Verbe, par lui que tout se règle et que tout se soutient. Nous reconnaissons aussi un Fils de Dieu. Et que personne ne trouve ridicule que Dieu ait un Fils. En parlant ainsi, nous ne nous conformons pas aux fables des poètes, qui nous montrent les dieux peu différents des hommes, c'est bien autrement que nous jugeons des rapports entre Dieu le Père et son Fils. Le Fils de Dieu est le Verbe de son Père, son idée, sa puissance. C'est en lui et par lui que tout a été fait, car le Père et le Fils ne font qu'un. Le Fils est dans le Père, le Père est dans le Fils, dans l'unité et la puissance de l'Esprit ; le Fils de Dieu est l'intelligence et le Verbe du Père. Si vous désirez comprendre plus avant la signification de ce terme de Fils, je vais le dire en peu de mots. C'est le premier rejeton du Père, non qu'il ait été fait, car Dieu étant une intelligence éternelle a eu de toute éternité en lui sa raison ; il est éternellement raisonnable ; mais parce que, étant l'idée et la faculté productrice de tous les êtres matériels et autres, il a été produit au dehors. C'est ce qu'enseigne l'Esprit prophétique : « *Le Seigneur m'a établi pour être le commencement de ses voies et de ses œuvres.* »[1] Cet Esprit lui-même qui agit sur les prophètes, c'est une dérivation de Dieu : il sort de lui et il y rentre comme le rayon dans le soleil. Comment après cela ne pas s'étonner d'entendre appeler athées des gens qui affirment un Dieu Père, un Fils Dieu, un Esprit-Saint, qui montrent leur puissance dans l'unité et leur distinction par le rang. Et notre théologie ne s'arrête pas là, Nous reconnaissons aussi une foule d'anges et de serviteurs que le Dieu Créateur du monde a distribués et répartis par son Verbe à travers les cieux et le monde, pour maintenir l'harmonie entre les divers éléments.

1. Proverbes, VIII, 22.

La Résurrection des morts (*de Resurrect. mort.*, 12).

Dieu n'a point créé l'homme en vain, car il est sage, et il n'y a point d'œuvres de la sagesse qui soit inutile. Il ne l'a point créé pour son utilité personnelle, car il n'a besoin de rien, et à celui qui n'a besoin de rien, ses ouvrages ne sauraient être de quelque utilité. Ce n'est point non plus pour l'utilité de quelqu'une des créatures, qu'il a fait l'homme. Un être qui possède la raison et le jugement ne peut être créé pour l'utilité d'une autre créature inférieure ou supérieure à lui ; il est créé pour lui-même, pour sa vie, pour sa perpétuité. Dès lors si l'homme n'a point été créé sans raison, sans but (rien n'est inutile dans les œuvres divines, pour autant du moins que cela dépend des desseins du Créateur), s'il n'a pas été créé pour l'utilité de son Créateur, ni pour l'usage d'une quelconque des créatures, il est bien clair que Dieu, si l'on considère la raison dernière et générale de son action, a créé l'homme pour faire resplendir cette bonté et cette sagesse qui se manifeste en toutes ses œuvres, et si l'on étudie la raison particulière de son action, on doit dire qu'il a fait l'homme pour que celui-ci ait la vie, et non point une vie qui s'allume pour quelques instants, pour s'éteindre définitivement. Aux reptiles, aux oiseaux, aux poissons, à tous les animaux, en un mot, Dieu a donné une vie de ce genre. Mais à l'être qui porte en lui-même l'image de son Créateur, à l'être doué d'intelligence et de raison, le Créateur a promis une durée infinie. Il lui a donné comme destinée de connaître son auteur, sa puissance, sa sagesse, d'obéir à la loi et à la justice et par là d'arriver un jour à vivre sans souffrance, pourvu qu'il ait durant la vie courageusement supporté la lutte, dans son corps terrestre et corruptible.

LES ÉVÊQUES ET LES DOCTEURS

Dans le temps que les apologistes s'efforçaient de parer aux périls extérieurs qui menaçaient l'Église, un autre danger surgissait, cette fois à l'intérieur du Christianisme. Jamais les hérésies n'avaient manqué dans l'Église, mais la fin du IIe siècle en vit pulluler une incroyable variété. Sous le nom de Gnose, (*gnôsis* en grec veut dire science), des doctrines tendaient à se constituer, qui alliaient aux données de l'enseignement traditionnel de l'Église, les conceptions des diverses philosophies antiques, ou les rêves saugrenus des imaginations orientales. En face de cette gnose, il était indispensable d'affirmer la valeur de l'enseignement traditionnel, et de répudier toute alliance avec les nouveautés extravagantes des gnostiques ; ce fut l'œuvre des évêques. Mais il fallait en même temps que la doctrine chrétienne s'affirmât comme une science en face de cette gnose à prétentions scientifiques ; ce fut l'œuvre des docteurs. Isolés ou groupés en écoles, ils travailleront à faire la synthèse des données traditionnelles, à les organiser en un système qui pût se comparer non seulement aux extravagances des gnostiques, mais aux constructions les mieux équilibrées de la philosophie antique ; ils seront les vrais fondateurs de la théologie chrétienne.

I. SAINT IRÉNÉE.

Saint Irénée est le plus représentatif de ces grands évêques qui opposèrent la fermeté de leur enseignement aux entreprises des gnostiques. Né à Smyrne, vers 140, il a grandi dans l'entourage de l'évêque Polycarpe, un des derniers survivants de l'âge apostolique. A quelle époque a-t-il quitté l'Asie pour

l'Occident, on l'ignore ; mais en 177, lors de la persécution de Marc-Aurèle, on le trouve dans l'Église de Lyon, prêtre et même chargé d'une mission auprès du pape Éleuthère. A son retour de Rome, il remplace sur le siège de Lyon l'évêque martyr saint Pothin, et lutte avec succès contre les hérétiques. Il retournera à Rome vers 190, intercéder auprès du pape saint Victor pour les églises d'Asie que celui-ci voulait séparer de sa communion. Après quoi on perd sa trace ; il n'est pas certain qu'il soit mort martyr. Son œuvre principale est le livre intitulé : « *Exposition et réfutation de la prétendue Gnose* ». Aux systèmes gnostiques qu'il étudie et expose largement, Irénée oppose avant tout la tradition apostolique conservée par l'Église infaillible.

L'Église et son Credo. (*Hæres.*, I, 10.)

L'Église, aujourd'hui dispersée jusqu'aux extrémités de la terre, a reçu des apôtres et de leurs disciples la foi en un seul Dieu, le Père tout-puissant, qui a fait le ciel, la terre, les mers et tout ce qu'ils renferment ; et en un seul Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui s'est fait chair pour notre salut ; et au Saint-Esprit qui a prédit par les prophètes l'incarnation du bien-aimé Jésus-Christ Notre-Seigneur, et son double avènement, à savoir sa naissance de la Vierge, sa passion, sa résurrection d'entre les morts, son enlèvement corporel dans les cieux, et aussi son retour glorieux quand il descendra du ciel dans la gloire de son Père pour remettre toutes choses en l'état et ressusciter le genre humain tout entier. Alors devant le Christ Jésus, notre Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur, notre Roi, selon qu'il a plu au Père invisible, tout genou fléchira au ciel, sur la terre et dans les enfers, et toute langue le confessera. Alors il rendra sur tous un juste jugement. Les esprits de méchanceté, les anges prévaricateurs et apostats, il les enverra au feu éternel, en même temps que les hommes impies, injustes, iniques, blasphémateurs. Quant aux justes, aux saints, à ceux

qui ont gardé ses commandements et persévéré dans son amour, soit depuis le début de leur vie, soit depuis leur conversion, il leur donnera la vie, il leur accordera l'immortalité, il leur dispensera la splendeur éternelle.

Tel est l'enseignement que l'Église a reçu, telle est la foi qu'elle garde avec un soin jaloux, bien qu'étant dispersée dans le monde entier, comme si elle habitait une seule maison. Elle croit à tout cela comme si elle n'avait qu'une seule âme, qu'un seul cœur ; c'est conformément à cette croyance qu'elle prêche, qu'elle enseigne, qu'elle instruit, comme si elle n'avait qu'une seule bouche. Les langues que l'on parle dans le monde sont diverses, mais la force de la tradition est partout la même. Les Églises établies dans les Germanies ne croient pas, n'enseignent pas autrement, ni autrement celles des Ibères, des Celtes, celles de l'Orient, d'Égypte, de Syrie, ni celles qui sont établies au centre du monde (en Palestine). De même en effet que le soleil, cette créature de Dieu est le même dans tout le monde, de même la prédication de la vérité brille partout la même, et illumine tous les hommes qui veulent arriver à la connaissance de la vérité. Le plus habile, le plus disert de ceux qui sont à la tête des Églises (et il n'y a personne au-dessus du docteur) ne dira point autre chose que cela, et semblablement le plus faible, le moins intelligent n'altérera point dans ses paroles la tradition. Car, puisqu'il n'y a qu'une seule et même foi, le plus habile discoureur ne saurait l'amplifier, le moins disert ne saurait l'amoindrir.

Primauté de l'Église Romaine. (*Hæres.*, III, 3.)

La tradition apostolique, répandue dans le monde entier, s'offre dans toute Église à la vue de ceux qui cherchent vraiment la vérité. Nous pouvons donner les noms de ceux qui furent institués évêques par les apôtres,

la liste de leurs successeurs jusqu'à nous. Aucun d'eux n'a enseigné, aucun d'eux n'a cru rien de semblable aux rêveries extravagantes de ces hérétiques. Si les apôtres avaient eu connaissance de mystères secrets, à enseigner secrètement et en cachette à des parfaits, ils les auraient certes livrés à ceux-là surtout qu'ils chargeaient du soin de leurs Églises. Car ils les voulaient parfaits et irréprochables en tout, ceux qu'ils laissaient comme successeurs, en les constituant maîtres à leur place ; leur bonne conduite serait pour les fidèles d'une grande utilité, comme aussi leur chute eût été la calamité suprême.

Mais il serait beaucoup trop long, dans un livre comme le nôtre, de faire le tableau des successions épiscopales dans toutes les Églises. Il nous suffira d'indiquer celle de la plus grande, de la plus ancienne de toutes les Églises, de la plus connue, fondée et établie à Rome par les deux glorieux apôtres Pierre et Paul. En indiquant la tradition que cette Église tient des apôtres, la foi qu'elle a annoncée à tous les hommes, et que la succession de ses évêques a fait parvenir jusqu'à nous, nous confondons tous ceux qui, pour quelque motif que ce soit, par complaisance en leurs idées, par vaine gloire, par aveuglement ou perversion de l'esprit ont ramassé des doctrines diverses en dehors de l'enseignement officiel. C'est à cette Église en effet, à cause de son autorité particulière, que doit aller toute autre Église, c'est-à-dire les fidèles, dispersés en tous lieux, toute Église où se conserve, par les soins de ceux qui viennent de toutes parts, la tradition apostolique.

En effet après avoir fondé et édifié l'Église, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de la gouverner : c'est ce Lin dont Paul fait mention dans les épîtres à Timothée. Il eut pour successeur Anaclet, après lui, au troisième rang depuis les apôtres, Clément obtint l'épis-

copat ; il avait vu les bienheureux apôtres et les avait approchés ; leur prédication résonnait encore à ses oreilles, et il avait leur tradition sous les yeux. Il n'était du reste pas le seul, car beaucoup de ceux qui avaient été instruits par les apôtres, étaient alors encore vivants Sous ce Clément, un grave dissentiment naquit parmi les frères de Corinthe ; l'Église de Rome leur écrivit une lettre très importante pour les réconcilier dans la paix et raviver leur foi, ainsi que la tradition qu'elle avait récemment reçue des apôtres [1]. Et cette tradition prêche un seul Dieu tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, créateur de l'homme, qui a déchaîné le déluge, appelé Abraham, tiré son peuple de la terre d'Égypte, qui s'est entretenu avec Moïse, a organisé la loi juive, envoyé les prophètes, préparé le feu de l'enfer pour le diable et pour ses anges. Ceux qui veulent s'instruire et connaître la tradition apostolique de l'Église, apprendront de cette lettre de Clément que les Églises prêchent ce Dieu, père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et cette lettre est plus ancienne que tous ceux qui aujourd'hui enseignent faussement, qu'il y a un autre Dieu, supérieur au Créateur, supérieur à celui qui a opéré tout ce que nous avons dit.

A Clément succéda Évariste et Alexandre à celui-ci ; ensuite fut établi Xyste le sixième depuis les apôtres ; après lui vint Télesphore qui a rendu glorieusement témoignage, puis Hygin, ensuite Pie, après lui Anicet, dont Soter fut le successeur, et maintenant Eleuthère qui détient la charge d'évêque au douzième rang à partir des apôtres. C'est dans le même ordre et le même enseignement que la tradition des apôtres dans l'Église, et la prédication de la vérité sont venues jusqu'à nous.

1. Voir p. 7 à 11.

Quant à Polycarpe, qui fut disciple des apôtres et vécut avec nombre de personnages qui avaient vu le Seigneur, que les Apôtres établirent pour l'Asie évêque dans l'Église de Smyrne, nous-même l'avons vu dans notre premier âge. Il vécut en effet longtemps, puis après une vieillesse très avancée et un martyre glorieux et des plus éclatants, il mourut. Eh bien, il n'eut jamais qu'un enseignement : celui qu'il avait appris des apôtres, que l'Église transmet et qui est le seul véritable. Toutes les Églises d'Asie en témoignent et ceux qui lui ont succédé jusqu'ici attestent qu'il fut un témoin de la vérité autrement digne de foi et sûr que Valentin, Marcion et le reste des esprits pervers. Venu à Rome sous Anicet, il ramena dans l'Église de Dieu beaucoup des hérétiques dont il a été question plus haut ; il leur enseignait qu'il n'y a qu'une seule vérité laissée par les apôtres, celle qui est transmise par l'Église.

Après toutes ces démonstrations, il ne faut plus aller chercher auprès d'autres personnes, une vérité qu'il est si facile de demander à l'Église. Les apôtres y ont déposé, comme dans un riche trésor, tout ce qui est nécessaire à l'intelligence de la vérité. Quiconque le désire peut y trouver le breuvage de vie. C'est ici l'entrée qui mène à la vie ; les autres sont des voleurs et des larrons. Il faut donc les éviter ; et au contraire aimer de toute son âme ce qui est enseigné par l'Église, y saisir la tradition de la vérité. Eh quoi ! Si une discussion s'élevait sur un point de minime importance, ne faudrait-il pas recourir aux plus anciennes Églises, y chercher sur la question présente ce qu'elles enseignent de certain et de clair ? Et si les apôtres ne nous avaient point laissé les Saintes Écritures, ne suffirait-il pas de suivre la tradition qu'ils ont laissée à ceux qu'ils ont mis à la tête des Églises.

La sainte Eucharistie. (*Hæres.*, v, 2.)

Ah ! qu'ils sont vains tous ceux qui méprisent le plan de Dieu, nient le salut de la chair, dédaignent sa régénération, en déclarant qu'elle n'est pas capable d'immortalité. Si la chair n'est point sauvée, en effet, le Seigneur non plus ne nous a pas rachetés par son sang, le calice de l'Eucharistie n'est point la communion à son sang, et le pain que nous rompons n'est point la communion à son corps. En effet il n'y a point de sang qui ne sorte des veines, de la chair, de la substance humaine, enfin, qu'a prise véritablement le Verbe de Dieu. Et c'est par son sang qu'il nous a rachetés, comme s'en exprime l'Apôtre, quand il dit : « *En Jésus nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés.* » [1]

Puisque d'autre part nous sommes ses membres, et que nous sommes nourris par ses créatures ; puisque lui-même nous les procure, en leur dispensant à sa volonté le soleil ou la pluie, il a déclaré que le calice plein d'une de ces créatures contenait son propre sang, par lequel il vient augmenter notre sang à nous ; le pain qui est une créature, il a affirmé qu'il était son corps, qui vient augmenter et nourrir le nôtre.

Alors donc que le calice mélangé d'eau et que le pain reçoivent la parole de Dieu, alors que l'Eucharistie devient le corps du Christ et vient fournir à notre chair aliment et subsistance, comment les hérétiques peuvent-ils déclarer que la chair est incapable de recevoir le don de Dieu, c'est à savoir la vie éternelle, elle qui est nourrie du corps et du sang du Seigneur, et qui devient l'un de ses membres. Car l'apôtre Paul le dit dans l'Épître aux Éphésiens : « *Nous sommes les membres de son corps, nous sommes de sa chair, de ses os.* » [2] Et il ne le

1. I Jean, I, 7 ; Hébreux, IX, 14 ; Apocalypse, I, 5. — 2. Ephésiens, V, 30.

dit point de je ne sais quel homme spirituel, invisible : « *Un esprit n'a ni os, ni chair.* »[1] Il s'agit bien de la substance même de l'homme, de cette substance composée de chair, de nerfs, d'os, de cette substance qui est nourrie du calice du Seigneur qui est son sang, du pain du Seigneur, qui est son corps.

II. L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Depuis le milieu du IIe siècle, il existe à Alexandrie une école dirigée par l'autorité ecclésiastique, où l'on enseigne la religion d'une manière plus approfondie que dans les écoles catéchétiques. Pour répondre aux besoins intellectuels des néophytes sortis des milieux les plus cultivés de la société grecque, un enseignement s'est organisé qui cherche à montrer les rapports entre le dogme chrétien et la philosophie ancienne. Durant tout le IIIe siècle, cette école d'Alexandrie jette un vif éclat, qui s'obscurcira d'ailleurs avec le IVe siècle. Deux des plus célèbres écrivains de l'antiquité chrétienne y ont successivement enseigné : Clément d'Alexandrie et Origène, qui d'ailleurs ne figurent ni l'un ni l'autre sur la liste des docteurs de l'Église, à cause de certaines tendances plus ou moins fâcheuses de leur enseignement.

1. CLÉMENT D'ALEXANDRIE. (150-215 ?)

Païen d'origine et tout pénétré de culture hellénique, Clément une fois converti au Christianisme avait rencontré dans Pantène, un des premiers dirigeants de l'école d'Alexandrie, le maître selon son cœur, et dans son école le milieu qu'il cherchait et qui lui convenait. La science religieuse que l'on y cultivait, Clément la considéra vite, non seulement comme un instrument d'apologétique, mais comme un moyen de perfectionnement individuel, assurant à ses adeptes une situation privilégiée au milieu des autres fidèles. C'est à amener les païens à cette science, à cette *gnose* qu'est con-

1. Luc, XXIV, 39.

sacré l'ouvrage capital de Clément. Il se divise en trois parties : la première, l'*Exhortation aux Grecs* doit mener du paganisme à la foi chrétienne ; le *Pédagogue* conduit le converti de la croyance à la règle de vie ; les *Stromates* enfin (un mot grec qui signifie *mélanges*) amènent le disciple à la connaissance véritable : seul l'Évangile satisfait tous les désirs de l'homme et fait l'unité de son savoir. Un autre ouvrage, où Clément exposait ses explications sur l'Ancien et le Nouveau Testament, a presque entièrement disparu.

Le passage qui suit est emprunté à un charmant opuscule de Clément, intitulé : *Quel riche peut être sauvé ?*

La vertu du repentir. (*Quis dives salvetur*, 42.)

Afin d'accroître encore la confiance que je vous engage à mettre dans le repentir, afin de vous assurer que, si vous vous repentez sincèrement, vos espérances de salut ne seront point vaines, écoutez un récit sur l'apôtre saint Jean ; ce n'est point une fable, mais une histoire véritable, religieusement transmise et confiée à la mémoire des fidèles.

Cet apôtre, après la mort du tyran (Domitien), revenu de l'île de Patmos à Éphèse, fut prié de visiter les églises voisines pour y établir des évêques, pour en régler et réformer la discipline, pour choisir et ordonner prêtres ceux que l'Esprit Saint lui désignerait. Parmi les églises qu'il visita, il s'en trouvait une voisine d'Éphèse, dont plusieurs rapportent le nom. Tandis qu'il consolait les frères par sa présence et ses discours, Jean y distingua un jeune homme, aussi remarquable par l'élégance de son corps, et la beauté de son visage que par la force de son caractère et la vivacité de son esprit. Se tournant aussitôt vers l'évêque du lieu : « Je prends, lui dit-il, cette Église et le Christ à témoins, que je vous recommande ce jeune homme de tout mon pouvoir. » L'évêque le reçut de ses mains ; et tandis que Jean redoublait ses

recommandations et ses instances, il promit de veiller fidèlement à l'instruction et à la conduite du jeune homme. L'apôtre cependant revint à Éphèse, et l'évêque ouvrit sa maison au jeune homme qui lui avait été confié ; il l'éleva, l'instruisit, l'éclaira, lui administra finalement le baptême. Mais alors s'imaginant sans doute que ces eaux saintes qui l'avaient marqué du sceau de Dieu, lui étaient une sauvegarde assurée, et éloignaient de lui tout danger, il se relâcha de ses soins, et son attention sur la conduite de son élève devint moins vive et moins sévère.

Cette liberté prématurée fut fatale à ce jeune homme, qui se mêla à des jeunes gens de son âge, oisifs, dissolus, vicieux. Les joies de la table, des festins somptueux l'entraînèrent d'abord ; bientôt avec ses compagnons il descendit dans la rue pour y dépouiller les passants. De là il s'abandonna à des projets encore plus affreux. Semblable à un cheval jeune et vigoureux, qui n'a point de bouche et que le mors ne peut retenir, plus ce jeune homme avait de force et de grandeur dans le caractère, plus il se lançait avec emportement dans la carrière qu'il s'était ouverte. Désespérant de son salut, et ne pouvant plus aller à la grandeur par la vertu, il y voulut aller par le crime, content, puisqu'il était perdu, de périr avec les autres. Il réunit donc les compagnons de ses débauches, en forma une bande de voleurs, et, s'en faisant déclarer le chef, il se distingua entre tous par la violence de sa conduite et l'atrocité de ses crimes.

Cependant de nouveaux soins rappellent saint Jean dans cette ville. Il y vint donc, et après avoir réglé les affaires que l'y avaient amené, il dit à l'évêque : « Rendez-nous maintenant le dépôt que Jésus-Christ et moi, nous vous avons confié en présence de cette église dont vous êtes le chef, et que nous avons appelée en témoignage. » L'évêque, pensant d'abord qu'on lui redeman-

dait à tort un argent qu'il n'avait point reçu, demeurait surpris et interdit, ne pouvant croire qu'il eût en sa possession ce qu'il savait bien ne pas avoir, et n'osant pas non plus contredire saint Jean. Mais lui : « Je vous redemande, dit-il, le jeune homme que je vous ai confié ; je vous redemande l'âme de mon frère. » Alors le visage du vieillard se couvrit de larmes, et, poussant un profond soupir, il s'écria : « Il est mort. » — « Comment ? reprit saint Jean, et de quel genre de mort ? » — « Il est mort à Dieu, repartit l'évêque ; il s'est corrompu et perverti, et, ce qui est le comble du crime, il s'est fait voleur, et de l'église qu'il habitait, il est passé dans la montagne voisine, où il commande une troupe d'assassins et de brigands, comme lui. » L'apôtre, à ce discours, déchira ses vêtements, et, se frappant la tête avec de grands cris : « Ah ! certes, dit-il, en vous choisissant, j'avais choisi un bon gardien pour l'âme de mon frère ! Qu'on m'amène à l'instant un cheval et un guide ! »

Il part aussitôt, tel qu'il est, de l'église, il presse son cheval. Arrivé sur la montagne, et saisi par les sentinelles des voleurs, il ne cherche point à prendre la fuite, il ne demande point qu'on l'épargne : « Saisissez-vous de moi, s'écrie-t-il ; c'est pour cela que je suis venu ; conduisez-moi à votre chef. » Ce chef l'attendait tout armé, mais il n'eut pas plutôt reconnu saint Jean qui s'approchait, que la honte le mit en fuite. Mais Jean, oubliant son grand âge, le poursuivait de toutes ses forces, et s'écriait en le poursuivant : « Mon fils, pourquoi me fuis-tu, moi ton père, vieux et désarmé ? Aie pitié de moi, mon fils, ne crains point ; ni ton salut, ni ta vie ne sont encore désespérés. Je paierai ta rançon au Christ. Je donnerai, s'il le faut, ma vie pour la tienne, comme Jésus-Christ a donné la sienne pour nous tous. Arrête seulement, et prends confiance. C'est le Christ même qui m'envoie. » Le jeune homme s'arrête enfin,

le visage baissé vers la terre, et jetant ses armes loin de lui, tremblant de tous ses membres, pleure amèrement. Il embrasse le vieillard qui vient de le rejoindre ; il expie, autant qu'il le peut, ses crimes par ses sanglots ; ses péchés, il les lave dans l'eau de ses larmes comme dans les eaux d'un second baptême ; seulement il cache encore sa main droite. Alors l'apôtre, l'assurant et lui protestant que le Sauveur le reçoit en grâce, le prie lui-même et se jette à ses pieds. Il cherche sa main, toute rouge encore du sang qu'elle a versé tant de fois, il la prend, il la baise, comme si déjà elle était purifiée par la pénitence, et ramène enfin un fils à l'Église. Là par des prières ardentes et continuelles, par des jeûnes austères qu'il partage tous avec le coupable, combattant le courroux de Dieu et implorant sa miséricorde, il rassure cette âme effrayée, il la persuade, il la console par mille discours tendres et touchants, et ne la laisse point qu'il ne l'ait réconciliée avec elle-même, rendue à l'Église, pleine de force et de confiance.

Grand exemple d'une pénitence sincère, admirable enseignement pour les générations à venir, trophée acquis au mystère de la résurrection future, lorsque, à la consommation des siècles, les anges amèneront dans les habitations célestes ceux qui se seront sincèrement repentis pendant leur vie. Quel spectacle ! D'un côté les esprits célestes se réjouissant de leur gloire, chantant leurs louanges, leur ouvrant le ciel, de l'autre, et avant tous, le Sauveur lui-même s'avançant au-devant d'eux, et les recevant avec une ineffable douceur ; répandant sur eux cette lumière que les ténèbres n'obscurcissent point, et qui dure autant que l'éternité, les conduisant enfin dans le sein de son Père, dans la vie éternelle, dans la possession du royaume des cieux. Celui qui croit aux promesses divines, et partageant la foi des disciples de Dieu, s'assure et se confie dans les paroles des prophètes,

des évangélistes et des saints ; qui, réglant sa vie sur leur doctrine, leur prêtant une oreille attentive et fidèle, conforme à cette doctrine sacrée sa conduite et ses œuvres, en verra à la fin l'accomplissement, et la vérité brillera sans voile à ses yeux. Oui, si vous ouvrez votre cœur à l'ange de la pénitence, si vous l'y recevez avec joie, si vous ne l'en banissez plus, votre âme, en se séparant du corps, ne devra plus rien à la justice divine, et lorsque le Sauveur, environné de l'armée céleste, apparaîtra au monde près de finir dans tout l'éclat de sa majesté, vous n'éprouverez aucune confusion des péchés que vous aurez expiés, aucune crainte des feux de l'enfer. Mais si, au contraire, vous demeurez dans vos vices, si vous vous y plaisez, si vous vous y enfoncez chaque jour davantage, si vous repoussez avec dureté le pardon que le Sauveur vous offre avec indulgence, n'accusez personne de votre perte, n'en accusez ni Dieu, ni vos richesses ; c'est votre âme qui s'est perdue et qui vous a perdus elle-même. Tournez vos regards et vos soins vers le salut, désirez-le ardemment, demandez avec sollicitude que la force divine vienne en aide à votre faiblesse ; votre Père qui est dans les cieux, vous inspirera un vrai repentir et vous donnera la vie éternelle. A lui donc, par son Fils Jésus-Christ, Seigneur des vivants et des morts, et par le Saint-Esprit, gloire, honneur, puissance, éternelle majesté, maintenant et toujours dans les générations des générations, et dans les siècles des siècles. Amen.

2. ORIGÈNE (185-253).

Origène est, sans contredit, l'homme le plus représentatif de l'école d'Alexandrie. Aux qualités les plus admirables de l'esprit, il ajoute une foi profonde, et un enthousiasme mystique qui fera de lui un martyr. — Né à Alexandrie d'un

père chrétien, Origène n'est pas encore un homme, quand son père meurt victime de la foi. A peine âgé de dix-sept ans, Origène se jette dans la lutte, relève de ses ruines l'école catéchétique dispersée par la persécution, convertit les païens, les conduit au martyre. Quand les violences cessent, il continue à l'école d'Alexandrie un enseignement que tous les témoignages nous présentent comme extrêmement brillant. Vers 215, il se transporte à Césarée de Palestine où il devient prêtre et fonde une célèbre bibliothèque. La fin de sa vie fut attristée par de regrettables démêlés avec son évêque d'origine. Après avoir échappé à la persécution de Maximin (235-237), Origène est mis en prison durant celle de Dèce (250-251). Soumis à de cruelles tortures, qu'il endura sans défaillance, il meurt à Tyr en 253 des suites de ses blessures.

Origène est le plus grand savant de son temps : les sciences profanes qu'il a cultivées avec ardeur sont pour lui une préparation nécessaire à la science des choses divines ; et cette science des choses divines, il est le premier à la constituer dans ses diverses parties. Critique, il s'est efforcé d'améliorer par un travail gigantesque le texte des Saintes Écritures ; commentateur, il a expliqué à plusieurs reprises et selon des méthodes différentes à peu près tous les livres de la Bible ; apologiste, il a donné dans son livre *contre Celse* la meilleure et la plus compréhensive défense de la foi chrétienne qui nous soit venue du temps des Pères ; prédicateur, il a laissé un très grand nombre de sermons sur les diverses parties de l'Écriture ; écrivain spirituel, il a rédigé à l'usage de ses disciples une *Exhortation au Martyre* toute débordante d'enthousiasme, et un traité *Sur la prière* qui est la perle de son œuvre ; théologien enfin, et des plus grands, il a essayé de réaliser dans son livre *des Principes* la première synthèse de la doctrine chrétienne. S'il a proposé dans ses livres, et surtout dans le dernier, plusieurs doctrines qui n'ont pas obtenu par la suite l'approbation de l'Église, c'est que, sur la plupart des points que nous avons signalés, il a frayé la voie. D'ailleurs, jamais, de son vivant, sa doctrine ne fut l'objet d'une réprobation officielle.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

Préface du Traité des Principes.

Les fidèles, persuadés que la grâce et la vérité dérivent de Jésus-Christ, et qu'il est la vérité même, selon son affirmation formelle : *Je suis la vérité*, ne cherchent pas la science de la vertu et du bonheur ailleurs que dans les paroles et dans la doctrine du Christ. Par là nous n'entendons pas seulement les paroles proférées par lui comme homme, durant sa vie mortelle ; car le Christ, Verbe de Dieu, était auparavant dans Moïse et dans les prophètes. Comment, en effet, sans le Verbe de Dieu auraient-ils pu prophétiser le Christ ? Pour le prouver, il ne serait pas difficile de montrer par les divines Écritures que c'est sous l'inspiration du Christ que Moïse et les prophètes ont parlé et agi en tout. Mais comme l'on a dessein de resserrer cet ouvrage dans les limites les plus étroites qu'il est possible, il suffira d'apporter ici le témoignage de saint Paul dans l'épître aux Hébreux. « *C'est par la foi*, dit-il, *que Moïse devenu grand déclare qu'il n'était pas le fils de la fille de Pharaon, préférant être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter pour un temps le plaisir du péché, estimant l'opprobre du Christ une richesse plus grande que les trésors des Égyptiens.* »[1] D'autre part que le Christ après son ascension continue à parler dans les apôtres, c'est ce qu'indique saint Paul quand il dit : « *Est-ce que vous voulez éprouver celui qui parle en moi, le Christ ?* »[2]

Mais comme parmi ceux qui font profession de croire en Jésus-Christ il y a des divergences d'opinions, non seulement sur des points de détail, mais sur les plus graves problèmes ; sur Dieu, sur le Seigneur Jésus-Christ, sur le Saint-Esprit, et aussi sur les créatures, telles que les dominations et les vertus célestes, il a semblé néces-

1. Hébreux, XI, 24-26. — 2. II Corinthiens, XIII, 3.

saire, avant d'aborder l'examen des autres questions, d'établir sur tous ces points une règle de foi fixe et précise. Beaucoup parmi les Grecs et les Barbares nous promettaient la vérité, mais nous les avons abandonnés, malgré leurs promesses captieuses, depuis que nous avons cru au Christ Fils de Dieu, et c'est à lui que maintenant nous demandons de nous instruire. De même à présent nous nous trouvons en présence de gens qui se piquent tous, malgré leur désaccord, de posséder la véritable pensée du Christ. Mais, puisque l'enseignement ecclésiastique, transmis par les apôtres selon l'ordre de la succession légitime, se conserve jusqu'à ce jour dans les Églises, on ne doit recevoir comme article de foi, que ce qui ne s'écarte en rien de la tradition ecclésiastique et apostolique.

Car il faut savoir que les saints apôtres, en prêchant la foi du Christ, manifestèrent à tous, même aux moins avancés dans l'intelligence de la science divine, les points jugés nécessaires, réservant le soin d'en rechercher les causes profondes à ceux qui auraient reçu les dons excellents de l'Esprit et particulièrement ceux de discours, de sagesse et de science. Ils se contentèrent d'expliquer le reste, sans en expliquer la cause, ni le mode pour laisser aux amis passionnés de l'étude et de la sagesse, dans les temps à venir, une matière où ils pourraient s'exercer avec fruit.

Or les points clairement enseignés dans la prédication apostolique sont les suivants :

Premièrement, il n'y a qu'un seul Dieu, créateur et ordonnateur de toutes choses, qui a tiré l'univers du néant, Dieu de tous les justes depuis l'origine du monde, Dieu d'Adam, d'Abel, de Seth, d'Énos, d'Énoch, de Noé, de Sem, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, des douze patriarches, de Moïse et des prophètes. Ce Dieu, à la fin des temps, comme il l'avait auparavant promis par

ses prophètes, a envoyé Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour appeler à lui Israël d'abord, et ensuite les Gentils, à défaut du perfide Israël. Ce Dieu juste et bon, Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, est l'auteur de la Loi et des Prophètes, de l'Évangile et des apôtres, bref de l'Ancien et du Nouveau Testament.

En second lieu, Jésus-Christ, le même qui est venu dans ce monde, est né du Père avant toute créature. Lui qui avait été le ministre du Père dans la création du monde — car *tout a été fait par lui*[1] — il s'est anéanti à la fin des temps, en s'incarnant, tout Dieu qu'il était, et il s'est fait homme, tout en restant Dieu. Il a pris un corps, en tout semblable au nôtre, à cette différence près qu'il est né de la Vierge et de l'Esprit Saint. Ce Jésus est né et a souffert en toute vérité et non en apparence ; il a souffert la mort comme tous les hommes, il est vraiment mort ; il est vraiment ressuscité des morts et, après avoir conversé avec ses disciples, il est monté au ciel.

Ensuite la tradition apostolique associe au Père et au Fils, en honneur et en dignité, le Saint-Esprit. Mais de savoir s'il est engendré ou non, s'il doit ou non être considéré comme Fils de Dieu, c'est un point qui n'apparaît pas clairement ; et c'est une question qu'il convient de résoudre par l'étude attentive de la Sainte Écriture et par l'effort du raisonnement. Mais ce que l'Église enseigne manifestement, c'est que cet Esprit a inspiré chacun des écrivains sacrés, prophètes ou apôtres, et qu'il n'y a point à distinguer un Esprit qui se soit manifesté dans l'Ancien Testament et un autre qui se serait produit dans le Nouveau.

L'Église enseigne aussi que l'âme est une substance douée d'une vie propre, qui, au sortir de ce monde, ser-

1. Jean, I, 3.

traitée suivant ses mérites, héritière de l'éternelle béatitude si ses actions l'en ont rendue digne, destinée aux supplices et au feu éternels si ses fautes l'y ont précipitée Elle enseigne aussi qu'un jour les morts ressusciteront, lorsque *le corps semé dans la corruption se lèvera incorruptible et, semé dans l'ignominie, se lèvera glorieux.* [1]

Un autre point incontesté de l'enseignement ecclésiastique, c'est que toute âme raisonnable est douée de libre arbitre. Sans doute elle doit lutter contre le diable et ses anges et les puissances ennemies qui cherchent à nous accabler sous le poids du péché. Mais si nous vivons conformément à la raison et à la justice, nous rejetterons ce fardeau loin de nous. Il faut donc bien comprendre que nous ne sommes jamais nécessités, contre notre vouloir, soit au bien, soit au mal. Si en effet nous avons le libre arbitre, les puissances supérieures peuvent les unes nous pousser au mal, les autres nous aider dans l'œuvre du salut, mais nous ne sommes jamais contraints à agir, soit en bien, soit en mal, quoi qu'en pensent ceux qui font dépendre du cours et des mouvements des astres toutes les actions humaines, non seulement celles qui sont soustraites à notre libre arbitre, mais encore celles qui sont en notre pouvoir.

Quant à savoir si l'âme se transmet par génération, ou si elle a une autre origine ; si dans ce cas elle est engendrée ou non, si elle est infusée ou non du dehors dans le corps humain ; autant de questions que l'enseignement de l'Église ne tranche pas d'une manière absolue.

Pour ce qui est du diable, de ses anges et des puissances ennemies, l'enseignement de l'Église nous en apprend l'existence, mais sans exprimer nettement quelle est

1. I Corinthiens, xv, 43.

leur nature et leur manière d'être. Cependant la plupart sont d'avis que le diable fut jadis un ange et qu'il entraîna dans sa défection un grand nombre de ses compagnons appelés maintenant ses anges.

Un autre point de la doctrine ecclésiastique est que ce monde a été fait, et qu'il a commencé à un certain moment, et qu'il se dissoudra un jour en vertu de sa corruptibilité native. Mais on ne sait clairement ni ce qui existait avant ce monde, ni ce qui existera après lui. Sur ce point la prédication ecclésiastique n'est pas évidente.

L'Esprit Saint, auteur des Écritures, leur donne outre le sens qui est à la surface, un autre sens qui échappe au plus grand nombre. Les récits sacrés sont les types ou les figures de mystères divins. L'Église entière s'accorde à dire que toute la Loi est spirituelle, mais le sens spirituel de la Loi est connu seulement de ceux à qui l'Esprit Saint daigne accorder la sagesse et la science.

Le terme d'*incorporel*, presque inusité d'ailleurs, est absent de l'Écriture. Nous rechercherons cependant si la notion de l'être incorporel, tel que l'entendent les philosophes, n'existe pas sous un autre nom dans l'Écriture. Il faudra aussi étudier comment nous devons concevoir la divinité, si c'est avec un corps et une certaine figure ou d'une autre manière ; l'enseignement ecclésiastique en effet ne tranche pas ce point avec une pleine évidence. Nous poserons la même question au sujet du Fils et du Saint-Esprit ; et aussi à propos des âmes et de toutes les natures intelligentes.

Enfin l'Église enseigne également l'existence des anges et des vertus célestes que Dieu emploie pour le salut des hommes. Quand furent-ils créés, et dans quel état, quelle est leur manière d'être, la foi ne nous l'apprend pas clairement.

Pour obéir à ce précepte divin : *Eclairez-vous à la lumière de la science*,[1] il faut prendre pour base ces principes et ces fondements, si l'on désire former de tout cela un corps suivi de doctrines. Il faut scruter chaque point particulier pour savoir ce qu'il y a de certain et d'incontestable, puis réunir en un tout ces assertions et ces analogies, qu'elles soient fournies directement par la sainte Écriture, ou déduites comme conséquences par voie de raisonnement.

Les Fins dernières.

1) *Les Preuves de la Résurrection des corps* : (Commentaire sur I Corinthiens, xv. 23).

Les hérétiques qui prétendent professer la foi de l'Église et qui la ridiculisent comme une croyance de gens déraisonnables, la rejettent en fait, sinon en parole, en niant la résurrection telle que l'Église la croit. Essayons de les réfuter par ce texte de l'Apôtre et par une foule d'autres passages. Le Christ est-il ressuscité, oui ou non ? Sur ce point les hérétiques sont d'accord avec nous. Mais si le Christ est ressuscité des morts et s'il est le premier-né d'entre les morts, il faut que la résurrection du Christ soit du même ordre que la nôtre, puisque le premier-né ne saurait être d'une nature différente... Or Jésus est ressuscité avec son corps, puisqu'il a mangé et bu après la résurrection, comme saint Jean en fait foi... C'est donc une impudence de soutenir, comme le font certains, que le Christ est ressuscité des morts, mais que les morts ne ressuscitent pas. En disant de cœur, sinon de bouche, que les morts ne ressuscitent pas, on nie, équivalemment la résurrection de Jésus-Christ. Car si la négation est générale, elle com-

1. Sagesse, vi, 24.

prend aussi la proposition particulière. Supposé donc que les morts ne ressuscitent pas, comme Jésus est mort, il s'ensuit qu'il ne ressuscite pas non plus. Au contraire, si Jésus est ressuscité, sa résurrection démontre la résurrection des autres.

Nier la résurrection, sous prétexte qu'elle est impossible, c'est oublier la puissance de celui qui l'a promise. Qu'y a-t-il de plus impossible, parmi les choses impossibles, s'il est permis de parler ainsi, que la vivification du corps, que la création du ciel, du soleil, de la lune, de tout l'Univers.

Considérons, si vous voulez, l'origine de l'homme. Vous voici en présence d'un germe humain. Si l'on vous disait : « Ce germe sera un homme ; il prendra une forme, il en sortira des os, des chairs, des nerfs, des veines ; il marchera. De ce germe, vil, imperceptible surgira un homme doué de mouvement et d'un organisme animé. » N'accuseriez-vous pas de folie celui qui vous tiendrait un pareil langage, si vous n'aviez l'expérience de la chose ? J'applique hardiment ceci à la résurrection que vous trouverez encore plus croyable si vous songez aux perfections de Dieu : ce qu'est le germe relativement au corps actuel, la dépouille du juste, qui a servi d'instrument aux actes de vertu, l'est pas rapport au corps ressuscité... Entendez l'apôtre vous dire : *On sème un corps animal, et il en surgit un corps spirituel*, comme d'un germe vil et abject est sorti un homme plein de jeunesse et de beauté. Le cadavre est dans les mains de Dieu tel que le grain de blé. Des seuls principes latents que le grain de blé renferme, Dieu a pu tirer un épi, comme il produirait des êtres différents selon la force secrète, inhérente à chaque germe, comme il a fait un homme d'un germe humain. Eh bien notre corps en mourant devient le germe du corps glorieux qui doit ressusciter d'entre les morts dans le Christ Jésus.

2) *L'Enfer et le Ciel.*

Tortures des réprouvés. — (*De principiis*, lib. II, cp. XI, pass.)

Nous nous en ferons une idée par les souffrances corporelles de cette vie, très aiguës parfois, mais peu durables, car l'excès même en précipite la fin. Elles peuvent pourtant être si cuisantes qu'on a vu des confesseurs de la foi, vaincus par la douleur, apostasier au moment où ils allaient recevoir la couronne, malgré leur ferme résolution de persévérer jusqu'au bout. S'il y a dans la vie présente des tourments si intolérables, que sera-ce, lorsque l'âme aura dépouillé ce vêtement grossier pour revêtir, à la résurrection, un corps spirituel d'autant plus sensible à la douleur qu'il sera plus subtil. Autant il y a de différence à être flagellé nu ou couvert d'un vêtement, autant le corps humain ressentira plus vivement les tortures, lorsqu'il aura échangé son enveloppe grossière contre un organisme plus délicat.

Chaque pécheur s'allume son propre feu, et nos vices en sont la matière et l'aliment. De même qu'une fièvre prolongée, nourrie sans cesse par l'intempérance, finit par embraser tout le corps et à en faire un foyer d'inflammation, ainsi en est-il de l'âme qui accumule les actions mauvaises, et réunit en elle, à la longue, une masse de péchés. A l'heure marquée tout cet amas de vices s'agite, s'échauffe, bouillonne, et l'âme, en proie à une flamme qu'elle a caressée la vie durant, subit la plus cruelle des tortures. Un pareil résultat n'est pas difficile à comprendre : ne disons-nous pas de certaines âmes qu'elles sont dévorées, déjà sur cette terre, du feu de la colère, de l'envie, de la jalousie, et d'autres passions ? Ces maux acquièrent parfois une telle intensité, qu'on a vu des hommes préférer la mort au prolongement de leurs souffrances. Que sera-ce, quand le poison mortel, dont

l'âme aurait pu se débarrasser pendant la vie présente, allumera en elle un feu inextinguible ? Alors par un effet de la puissance divine, le pécheur aura la conscience pleine et entière de toutes ses œuvres, il les lira en traits de feu dans son intelligence, et ce passé, toujours présent à ses yeux, lui fera sentir à jamais les douleurs poignantes du remords. A ce genre de supplices viendra s'en ajouter un autre : lorsqu'on nous arrache un membre, nous éprouvons de vives souffrances ; mais l'âme séparée de Dieu, à qui elle aurait dû être unie, souffrira bien davantage de ce déchirement. Tiraillée en mille sens divers, elle sera comme divisée d'avec elle-même, et, en place de l'unité harmonique à laquelle Dieu la destinait, elle offrira l'image du désordre et de la confusion. Ajoutez-y ces ténèbres extérieures dont parle l'Évangile, c'est-à-dire la privation de toute lumière céleste et l'obscurcissement d'une intelligence créée pour contempler Dieu, et vous aurez une idée du sort des réprouvés.

Le bonheur des élus. (*De principiis*, ibid.)

Comme l'œil recherche naturellement la lumière, comme le corps aspire naturellement au boire et au manger, notre âme éprouve le besoin instinctif de connaître la vérité divine et la raison des choses ; et ce désir qu'a mis en nous l'auteur de notre être, sera un jour pleinement assouvi, car on ne peut pas dire que Dieu nous inspire en vain l'amour de la vérité. Ici-bas, avec quelque ardeur que nous nous adonnions aux méditations saintes, nous ne recueillons que les bribes du festin de la science divine ; néanmoins cette occupation tient le désir en éveil, alimente l'amour de la vérité et dispose à mieux la recevoir un jour. Le peintre, avant de commencer son tableau, en trace légèrement le dessin sur la toile, pour la préparer au travail du pinceau et faciliter

l'exécution de l'œuvre ; ainsi le crayon du divin artiste esquisse déjà en notre âme, durant la vie présente, une ébauche de la ressemblance parfaite que nous destine la vie future.

3) *La Restauration universelle* [1]. (*De principiis* lib. I, cp. VI, 1-3.)

Ces questions ardues et subtiles exigent du lecteur ou de l'auditeur désireux de s'instruire autant de réflexion que de prudence. S'il y reste totalement étranger, elles pourront lui paraître vaines et superflues ; s'il y apporte un esprit prévenu, elles lui sembleront peut-être hérétiques, et contraires à la foi de l'Église, moins pour des raisons décisives, que par suite du parti-pris. Nous ne les abordons nous-même qu'avec crainte et circonspection, plus pour les examiner et les discuter que pour définir ou affirmer quoi que ce soit. Nous avons essayé, plus haut, en parlant de la Trinité, de déterminer quels sont les points où le dogme est certain. Maintenant nous allons discuter les autres de notre mieux, sans rien trancher et par manière d'exercice.

Donc la fin du monde et la consommation viendront, quand les pécheurs auront achevé de subir un châtiment proportionné à leurs crimes. Dieu seul en connaît le temps, puisque seul il sait ce que chacun doit payer. Mais nous pensons que la bonté de Dieu, par la médiation du Christ, ramènera toute créature à une même fin après avoir dompté et assujetti les ennemis... *Il faut*, dit saint Paul, *que tout se soumette à lui ?* [2] Quelle est donc cette soumission que tous rendront finalement au

1. Origène semble bien avoir admis qu'un jour, toutes les mauvaises volontés ayant été suffisamment purifiées par l'épreuve, se tourneront enfin vers le bien. C'est la partie la plus aventureuse de on système, celle qui lui a valu, bien longtemps après sa mort, de sévères condamnations. — 2. I Corinthiens, XV, 25-27.

Christ. Je pense que c'est celle-là même que nous souhaitons avoir à son endroit, celle qu'eurent les apôtres et tous les saints qui ont suivi le Christ ? Cette soumission au Christ indique le salut par le Christ de tous ses sujets, comme le dit David lui-même : *Mon âme ne se soumettra-t-elle point à Dieu ; puisque c'est de lui que vient mon salut.*[1]

Lorsque tous les ennemis seront soumis au Christ, et que le dernier ennemi, la mort, sera anéanti et que le Christ à qui tout aura été soumis, remettra le royaume à son Père, ce sera la fin : et cette fin nous permet de nous représenter le commencement. En effet la fin est toujours semblable au commencement ; et comme la fin de toutes choses est une, le commencement doit avoir été un. Tous les êtres, malgré leur diversité, ont une même fin : ainsi d'un commencement identique sont sorties les variétés et les différences actuelles, qui, par la bonté de Dieu, dans la soumission au Christ et l'unité du Saint-Esprit, seront ramenées à unmême dénouement semblable à l'origine. Il s'agit ici de tous ceux qui, fléchissant le genou au nom de Jésus, ont donné par là une preuve de leur soumission ; et il y en a au ciel, sur la terre et dans les enfers. Or ces mots désignent tous les êtres raisonnables...

Il est vrai que, parmi les esprits déchus, il en est qui sont tombés dans un tel abîme de malice qu'ils ont été jugés indignes de l'épreuve salutaire réservée au genre humain, sous la conduite des puissances célestes, et qu'ils sont devenus les ennemis mortels de l'humanité... Quelques-uns de ces esprits, rangés sous le pouvoir du diable et complices de sa méchanceté, pourront-ils dans les siècles futurs se convertir en vertu de leur libre arbitre ; ou bien la malice invétérée par la force de

1. Psaume LXI, 2.

l'habitude leur est-elle devenue comme naturelle ? C'est à toi lecteur de juger si cette catégorie de créatures sera totalement exclue de l'unité et de l'harmonie finales, soit dans les siècles mesurés par le temps, soit dans les siècles coexistants à l'éternité. Ne pourrait-on pas dire que quelques-uns d'entre eux un peu plus tôt, d'autres un peu plus tard, d'autres enfin à la fin des temps, ayant expié par des supplices terribles, prolongés pendant des siècles leur faute première, arriveront à retrouver leurs connaissances angéliques ? Remontant ainsi de degré en degré vers des notions plus hautes, pourquoi ne parviendraient-ils pas aux choses invisibles et éternelles, en parcourant ainsi les divers stades de la connaissance des vertus supérieures ? Et ne résulte-t-il pas de là cette conséquence que toute créature raisonnable peut passer d'un ordre à l'autre et atteindre un degré quelconque, en montant ou en descendant selon les efforts et les mouvements divers de son libre arbitre.

III. LES AFRICAINS.

C'est dans l'Afrique romaine que les Chrétiens commencent à parler et à écrire en latin ; tous les écrivains ecclésiastiques que nous avons étudiés jusqu'à présent, quel que fût leur pays d'origine, parlaient exclusivement le grec. Les plus célèbres écrivains latins de la période que nous décrivons, sont tous des Africains, Tertullien, saint Cyprien, Arnobe, Lactance, d'autres encore. Bien que très différents par leurs origines, leur genre de vie, leur activité, ils offrent cependant d'incontestables traits de ressemblance, qui permettent de les grouper dans ce qu'on peut appeler l'école africaine, en donnant d'ailleurs au mot « école » un sens tout différent de celui qu'il avait dans les chapitres précédents.

1. TERTULLIEN (160-230 ?).

Fils d'un centurion romain de Carthage, élevé dans le paganisme, Tertullien dans sa jeunesse cultiva avec ardeur la rhétorique, puis le droit. Vers l'âge de trente ans il se convertit au Christianisme, se fixa définitivement à Carthage, où l'on ne tarda pas à l'élever aux fonctions sacerdotales. Dès ce moment sa vie se passe à lutter par la parole et par la plume contre tous les adversaires de ses idées personnelles. C'est contre les païens tout d'abord qu'il dirige ses coups, dans des apologies demeurées fameuses par la raideur de leur argumentation, l'âpreté de leurs invectives, l'ampleur du mouvement oratoire. Puis sa plume acerbe s'est tournée contre les hérétiques de toutes nuances. Le plus curieux des traités de ce genre est celui qui est intitulé « *de praescriptione haereticorum* », ce que l'on peut traduire : « De l'argument de prescription, appliqué aux doctrines hérétiques », procédé sommaire et sans appel pour rejeter les prétentions novatrices des hérétiques. Dans le même temps Tertullien signale avec véhémence et indignation les abus qu'il croit découvrir dans l'Église elle-même, et s'en prend à tous ceux qui ne partagent pas sa dureté et son intolérance. Finalement il se séparera de l'Église et passera à la secte des Montanistes, secte d'illuminés qui attendaient une manifestation éclatante du Saint-Esprit. Dès lors Tertullien pourra déblatérer à son aise contre tout le monde et surtout contre les évêques qui prétendent réconcilier les pécheurs pénitents. Il meurt sans s'être réconcilié avec l'Église et peut-être en délicatesse avec la secte qui l'a reçu. Mais toutes ces misères ne doivent pas faire oublier les éminents services rendus par Tertullien. Il est le fondateur de la théologie latine, en même temps que l'éloquent défenseur de l'Église ; les formules dans lesquelles il a coulé l'expression du dogme chrétien, deviendront avec le temps les formules mêmes de l'Église.

La règle de foi. (*De praescript. haeret.*, 13.)

La règle de foi, — car il nous faut faire connaître dès maintenant ce que nous défendons — est celle qui con-

siste à croire « qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui n'est autre que le Créateur du monde ; que c'est lui qui a tiré l'univers du néant par son Verbe émis avant toutes choses ; que ce Verbe fut appelé son fils, qu'au nom de Dieu il apparut sous diverses figures aux patriarches, qu'il se fit entendre en tout temps dans les Prophètes, enfin qu'il descendit par l'esprit et la puissance de Dieu le Père dans la Vierge Marie, qu'il devint chair dans son sein, et que né d'elle il revêtit la personne de Jésus-Christ ; qu'il prédit ensuite une loi nouvelle, et la nouvelle promesse du royaume des cieux, qu'il fit des miracles, qu'il fut crucifié, qu'il ressuscita le troisième jour, qu'enlevé au ciel il s'assit à la droite de son Père ; qu'il envoya à sa place la force du Saint-Esprit pour conduire les croyants ; qu'il viendra dans une gloire pour prendre les saints et leur donner la jouissance de la vie éternelle et des promesses célestes, et pour condamner les profanes au feu éternel, après la résurrection des uns et des autres, et le rétablissement de la chair. »

Telle est la règle que le Christ a instituée, comme on le prouvera, et qui ne saurait soulever parmi nous d'autres questions que celles que suscitent les hérésies et qui font les hérétiques. Du reste, pourvu que la teneur en demeure inaltérée, vous pouvez autant qu'il vous plaira chercher et discuter, et donner pleine licence à votre curiosité, au cas où quelque point vous paraîtrait ambigu ou obscur. Mais, tout compte fait, mieux vaut ignorer que de connaître ce qu'on ne doit pas, du moment qu'on sait ce qu'on doit savoir. « *C'est ta foi qui t'a sauvé* »,[1] a dit le Christ ; il n'a pas dit : « C'est l'habileté dans les Écritures ». La foi consiste dans une règle ; elle a sa loi, et son salut dans l'observation de cette loi. Mais l'habileté dans l'explication de l'Écriture,

1. Matthieu, IX, 22.

n'est que de la curiosité ; sa seule gloire lui vient du désir que l'on a de passer pour habile homme. Que la curiosité le cède à la foi, que la gloire le cède au salut ! du moins qu'elles n'y fassent pas obstacle, ou qu'elles se taisent. Ne rien savoir contre la règle, c'est savoir tout.

La tradition apostolique, et l'argument de prescription.
(*Ibid.* 20-21.)

Le Christ Jésus, notre Seigneur a déclaré lui-même pendant son séjour sur la terre ce qu'il était, ce qu'il avait été, de quelles volontés paternelles il était chargé, quels devoirs il prescrivait à l'homme, et cela soit en public, devant le peuple, soit dans des instructions privées, adressées à ses disciples, parmi lesquels il en avait choisi douze principaux pour vivre à ses côtés et pour être plus tard les docteurs des nations. L'un d'eux ayant été chassé, il ordonna aux onze autres, au moment de retourner vers son Père, après la résurrection, d'aller enseigner les nations et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

En conséquence, les apôtres (ce mot veut dire les « envoyés ») choisirent aussitôt, par la voie du sort, un douzième apôtre, Mathias, à la place de Judas, selon l'autorité de la prophétie qui apparaît dans le psaume de David. Ils reçurent la force promise de l'Esprit-Saint qui leur donna le don des miracles et des langues. Ce fut d'abord en Judée qu'ils établirent la foi en Jésus-Christ, et qu'ils installèrent des Églises. Puis ils partirent à travers le monde, et annoncèrent aux nations la même doctrine et la même foi. Dans chaque cité ils fondèrent des Églises, auxquelles dès ce moment les autres Églises empruntèrent la bouture de la foi, la semence de la doctrine, auxquelles elles l'empruntent tous les jours pour devenir elles-mêmes des Églises.

Et par cela même, elles seront considérées comme apostoliques, en tant que filles des Églises apostoliques. Toute chose doit être nécessairement caractérisée d'après son origine. C'est pourquoi ces Églises, si nombreuses et si grandes soient-elles, ne sont que cette primitive Église apostolique dont elles procèdent toutes. Elles sont toutes primitives, toutes apostoliques, car toutes elles attestent leur parfaite unité ; elles se communiquent réciproquement la paix, elles fraternisent, elles échangent les devoirs de l'hospitalité : tous droits qu'aucune autre loi ne réglemente que l'unique tradition d'un même mystère.

De ces faits voici la prescription que nous dégageons : Du moment que Jésus-Christ, notre Dieu, a envoyé les apôtres prêcher, il ne faut donc point accueillir d'autres prédicateurs que ceux que le Christ a institués. Car nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils l'a révélé. Or le Christ ne semble pas l'avoir révélé à d'autres qu'aux apôtres, qu'il a envoyés prêcher, et prêcher naturellement ce qu'il leur avait révélé. Mais quelle était la matière de leur prédication, autrement dit, qu'est-ce que le Christ leur avait révélé ? Ici encore j'élève cette prescription, que, pour le savoir, il faut nécessairement s'adresser à ces mêmes Églises que les apôtres ont fondées en personne, et qu'ils ont eux-mêmes instruites, tant « de vive voix », comme on dit, que, plus tard, par leurs lettres.

Dans ces conditions, il est clair que toute doctrine qui est d'accord avec celle des Églises, matrices et sources de la foi, doit être considérée comme vraie, puisqu'elle contient évidemment ce que les Églises ont reçu des apôtres, les apôtres du Christ, le Christ de Dieu. Par contre toute doctrine doit être à priori jugée fausse, qui contredit la vérité des Églises, des apôtres, du Christ et de Dieu. Reste donc à démontrer que

l'enseignement qui est le nôtre, et dont nous avons plus haut formulé la règle, procède de la tradition des apôtres, et que, par le fait-même, les autres viennent du mensonge. Nous communiquons avec les Églises apostoliques, parce que notre doctrine ne diffère en rien de la leur : c'est là le signe de la vérité.

Les hérétiques ne peuvent se réclamer de la tradition apostolique. (*Ibid.*, 32.)

Si quelques hérésies osent se rattacher à l'âge apostolique, pour paraître léguées par les apôtres, sous prétexte qu'elles existaient à l'époque des apôtres, nous sommes en droit de leur dire : « Montrez l'origine de vos Églises, déroulez la série de vos évêques se succédant depuis l'origine, de telle manière que le premier évêque ait eu comme garant et prédécesseur l'un des apôtres ou l'un des hommes apostoliques restés jusqu'au bout en communion avec les apôtres. » C'est ainsi que les Églises apostoliques présentent leurs fastes. Par exemple, l'Église de Smyrne rapporte que Polycarpe fut installé par Jean ; l'Église de Rome montre que Clément a été ordonné par Pierre. De même encore, d'une façon générale, les autres Églises exhibent les noms de ceux qui, établis par les apôtres dans l'épiscopat, possèdent la bouture de la semence apostolique.

Que les hérétiques inventent quelque chose de semblable. Après tant de blasphèmes, tout ne leur est-il pas permis ? Mais leurs inventions n'aboutiront à rien ; car leur doctrine, rapprochée de celle des apôtres, manifestera par sa diversité et ses contradictions qu'elle n'a pour auteur ni un apôtre, ni un homme apostolique. De même que les apôtres n'auraient pas enseigné des choses différentes les unes des autres, de même les hommes apostoliques n'auraient pas annoncé une doctrine con-

traire à celle des apôtres, à moins que ceux que les apôtres ont instruits n'aient prêché autrement qu'eux. Voilà la preuve où les convieront avec défi ces Églises, qui, sans pouvoir rapporter leur fondation à un apôtre ou à un homme apostolique, comme étant de beaucoup postérieures, et de celles qui sont quotidiennement établies, conspirent pourtant toutes dans la même foi, et en vertu de cette consanguinité de doctrines, sont considérées néanmoins comme apostoliques.

Donc que toutes les hérésies, sommées par nos Églises de fournir cette double preuve, manifestent les raisons qu'elles ont de se dire apostoliques ! Mais, ni elles ne le sont, ni elles ne peuvent prouver qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas ; aussi les Églises qui sont apostoliques de quelque manière ne les reçoivent-elles sous aucun prétexte dans la paix et la communion, vu qu'en raison de la divergence de leur doctrine, elles ne sont en aucune façon apostoliques.

Les Églises apostoliques. (*Ibid.*, 36-37.)

Voulez-vous exercer plus louablement votre curiosité en l'employant à votre salut ? Parcourez les Églises apostoliques où les chaires même des apôtres président encore à leur place, où on lit leurs lettres authentiques qui rendent l'écho de leur voix, et mettent sous les yeux la figure de chacun d'eux. Êtes-vous tout proche de l'Achaïe ? vous avez Corinthe. N'êtes-vous pas loin de la Macédoine ? vous avez Philippes, vous avez Thessalonique. Si vous pouvez aller du côté de l'Asie, vous avez Éphèse. Si vous êtes sur les confins de l'Italie, vous avez Rome dont l'autorité nous apporte à nous aussi son appui. Heureuse Église ! les apôtres lui ont versé toute leur doctrine avec leur sang. Pierre y subit un supplice Seigneur, Paul y est couronné d'une

mort pareille à celle de Jean-Baptiste. L'apôtre Jean y est plongé dans l'huile bouillante : il en sort indemne, et se voit relégué dans une île.

Voyons ce qu'elle a appris, ce qu'elle enseigne, ce qu'elle certifie en même temps que les Églises d'Afrique. Elle ne connaît qu'un seul Dieu créateur de l'univers ; Jésus-Christ né de la Vierge Marie, fils du Dieu créateur ; la résurrection de la chair. Elle associe la loi et les prophètes aux écrits évangéliques et apostoliques : c'est là qu'elle puise sa foi. Cette foi elle la marque avec l'eau, elle la revêt du Saint-Esprit, elle la nourrit de l'Eucharistie ; elle exhorte au martyre, et n'admet personne à l'encontre de cette doctrine.

Voilà la doctrine, je ne dis plus qui annonçait la venue future des hérésies, mais de laquelle les hérésies sont nées. D'ailleurs elles n'ont plus rien eu de commun avec elle, du jour où elles lui sont devenues hostiles. Du noyau de l'olive, fruit doux, riche et nécessaire, on voit sortir aussi l'âpre olivier sauvage ; du pépin de la figue, si agréable et si délicieuse, surgit le figuier sauvage, vide et inutile. Il en est de même des hérésies, elles proviennent de notre souche, mais ne sont pas de notre famille ; nées du germe de la vérité, le mensonge les a rendues sauvages.

Et dès lors, n'étant pas chrétiens, les hérétiques n'ont pas de droit sur les écrits chrétiens, et ils méritent qu'on leur dise : « Qui êtes-vous ? Quand et d'où êtes-vous venus ? Que faites-vous chez moi, vous qui n'êtes pas des miens ? De quel droit, Marcion, fais-tu des coupes dans ma forêt ? avec quelle permission, Valentin, détournes-tu mes sources ? qui t'autorise, Appelle, à déplacer mes bornes ? Ce domaine est à moi ; pourquoi vous autres, venez-vous semer ici et faire pâturer à votre fantaisie. Ce domaine est à moi ; je le possède d'ancienne date, je le possédais avant vous ; j'ai des pièces authen-

tiques émanant des propriétaires auxquels le bien a appartenu. C'est moi qui suis l'héritier des apôtres. C'est d'après leurs dispositions testamentaires, d'après leur fidéicommis, d'après l'adjuration qu'ils ont faite que j'en suis propriétaire. Quant à vous, ce qui est certain, c'est qu'ils vous ont toujours déshérités et reniés comme des étrangers, comme des ennemis. » Et pourquoi les hérétiques sont-ils pour les apôtres des étrangers et des ennemis, sinon à cause de la divergence de leur doctrine, que chacun d'eux a inventée ou reçue, selon son caprice, contre les apôtres ?

La Sainte Trinité. (*Adv. Praxeam*, 1-2.)

Le diable a divers moyens d'attaquer la vérité. Il lui est arrivé, pour l'ébranler, de faire semblant de la défendre. En ce moment il proclame un Dieu unique, créateur tout-puissant du monde, et c'est pour faire une hérésie avec ce mot *unique* ; il déclare que c'est le Père lui-même qui est descendu en la Vierge, qui est né d'elle, qui a souffert, qu'il est Jésus-Christ. Il est vrai que le serpent infernal se coupe lui-même. Quand il est venu tenter Jésus, après le baptême de Jean, il l'a attaqué comme fils de Dieu, certain que Dieu avait un fils, d'après les témoignages mêmes de l'Écriture qu'il allègue à Jésus pour le tenter : « *Si tu es le fils de Dieu*, lui dit-il, *ordonne que ces pierres deviennent des pains.* »[1] et encore : « *Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : il t'a confié aux anges* — le Père évidemment —, *ils te porteront donc dans leurs mains, pour que tu ne heurtes point du pied contre la pierre.* »[2] Ou bien le diable va-t-il reprocher un mensonge aux Évangiles, va-t-il dire : « Que Matthieu, que Luc s'arrangent. Moi, c'est bien de Dieu lui-même que je me suis appro-

1. Matthieu, IV, 3. — 2. Matthieu, IV, 6.

ché, c'est le Tout-Puissant lui-même que j'ai tenté de tout près. Et c'est justement pourquoi je me suis approché, je l'ai tenté. S'il se fut agi simplement du fils de Dieu, jamais je n'aurais daigné le tenter. » — Mais après tout le diable est menteur depuis le commencement ; menteur aussi l'homme qu'il suborne, Praxéas par exemple. C'est Praxéas qui le premier a importé d'Asie en terre romaine ce nouveau genre de perversité ; homme par ailleurs inquiet, tout gonflé de l'orgueil de son martyre, j'entends des petits ennuis d'une prison ordinaire et courte. Et quand même il aurait livré son corps aux flammes, de quoi cela lui aurait-il servi, puisqu'il n'a point l'amour de Dieu ?

Ainsi donc, d'après lui, c'est le Père qui est né, c'est le Père qui a souffert ; c'est le Seigneur Dieu tout-puissant qui est appelé Jésus-Christ. Pour nous, nous croyons aussi en un seul Dieu, mais avec cette disposition spéciale, que nous appelons l'économie divine, à savoir que le Dieu unique a un fils, son Verbe, qui procède de lui-même, par qui tout a été fait, sans qui rien n'a été fait. C'est ce fils qui a été envoyé par le Père dans le sein de la Vierge, qui est né d'elle, à la fois homme et Dieu, fils de l'homme et fils de Dieu, et qui reçut le nom de Jésus-Christ. C'est le fils qui a souffert, qui est mort, qui a été enseveli selon les Écritures, qui a été ressuscité par le Père, élevé au ciel, qui siège à la droite du Père, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts. C'est lui qui ensuite a envoyé d'auprès du Père, suivant sa promesse, l'Esprit-Saint, le Paraclet, celui qui sanctifie la foi de tous ceux qui croient au Père, au Fils, au Saint-Esprit. Cette règle de foi a été en vigueur depuis les débuts de l'évangile, avant les premiers hérétiques quels qu'ils fussent, et sûrement avant ce Praxéas qui est d'hier. C'est ce que montreraient aussi bien les hérétiques anciens que la nouveauté

même de ce Praxéas d'hier. Car on a déjà porté un jugement à l'avance sur toutes les hérésies ; ce qui est vrai, c'est ce qui est primitif ; ce qui est faux, adultère, c'est ce qui est postérieur. Mais laissant de côté cet argument de prescription, il faut pour la défense et l'instruction de certains, discuter les arguments particuliers de chacun. Autrement l'on paraîtrait avoir condamné sur des préjugés et sans l'entendre, chacune de ces extravagances, celle-ci tout particulièrement, qui prétend bien être seule à posséder la pure vérité. Elle prétend qu'on ne peut affirmer sa croyance en un seul Dieu, qu'en confondant en un seul et même être le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Comme s'il était impossible qu'un soit tout, parce que, d'un seul, tout dérive par l'unité de la substance, parce qu'ainsi est sauvegardé le mystère de la dispensation divine, qui distribue l'unité en trinité, qui distingue les trois, le Père, le Fils et l'Esprit ; trois non par la condition, mais par le degré, non par la substance, mais par la forme, non par la puissance, mais par l'aspect. Il n'y a en effet qu'une substance, qu'une condition, qu'une puissance, car il n'y a qu'un seul Dieu se communiquant dans la diversité de degré, de forme et d'aspect, sous les noms de Père, de Fils et de Saint-Esprit. Comment peut-il y avoir un nombre, sans qu'il y ait séparation, c'est ce que montrera la suite de ce traité.

Or les simples, pour ne pas dire les imprudents et les maladroits — c'est toujours le grand nombre parmi les fidèles — prennent peur à ce mot de Trinité. Le symbole de la foi les a fait passer de la croyance aux dieux multiples du paganisme à la foi en un seul Dieu véritable ; et il ne veulent point comprendre qu'il faut prendre ce Dieu unique sans doute, mais avec tout son développement, avec toute son économie. Ils s'imaginent que cette économie, ce nombre, cette disposition de la trinité

suppose la division de l'unité, alors que l'unité, faisant découler d'elle-même la trinité, n'est point détruite par la trinité. Ils s'en vont répétant que nous prêchons deux ou trois dieux, qu'eux-mêmes ils veulent rester les fidèles d'un seul Dieu ; ils ne voient pas que c'est cette unité mal comprise qui constitue l'hérésie ; que la trinité bien expliquée constitue la vérité. « Nous nous en tenons, disent-ils, à la monarchie. » Et nos Latins répètent ce mot avec tant de sonorité et d'emphase, qu'on croirait vraiment qu'ils comprennent aussi bien la chose que le mot. Et pendant que les Latins font sonner la monarchie, les Grecs non plus ne veulent rien entendre à l'économie de la Trinité.

Pour moi, si j'entends bien l'une et l'autre langue, je m'imagine que monarchie ne signifie pas autre chose, qu'unité de pouvoir. Mais la monarchie, le pouvoir d'un seul, n'empêche pas, que je sache, le monarque d'avoir un fils et d'administrer son empire par qui il lui plaît. Il n'est pas de pouvoir si personnel, si singulier, si monarchique, qu'il ne puisse être délégué à d'autres personnes, choisies comme officiers par ce pouvoir lui-même. Et si le monarque a un fils, son pouvoir n'en est point sur le champ divisé par là même et ne cesse pas pour cela d'être un pouvoir monarchique, même s'il admet son fils au partage de ses attributions. Le pouvoir réside toujours en lui, comme en sa source, il le communique à son fils, mais il reste sien, il reste une monarchie, partagée entre ces deux personnes si intimement unies... Et de même comment porterait-elle atteinte à la monarchie cette doctrine suivant laquelle le Fils procède uniquement de la substance du Père, ne fait rien sans la volonté du Père, tient du Père toute sa puissance. Cette monarchie elle est dans le Fils, mais elle vient du Père. Disons la même chose du troisième terme ; car l'Esprit-Saint procède du Père par le Fils.

La Pénitence. (*De pœnitentia*, 7-12 passim.)

Après avoir parlé de la première pénitence, celle qui mène à la rémission des péchés par le baptême, Tertullien, encore catholique, parle de la pénitence des fautes commises après le baptême.

Puissent, ô Seigneur Christ, tes serviteurs n'en dire et n'en entendre sur la discipline de la pénitence que juste assez pour connaître le devoir qui incombe aux catéchumènes de ne point pécher ; ou bien qu'ils ne sachent rien de la pénitence, qu'ils n'en attendent rien. — J'ai quelque répugnance à faire ensuite mention du second, du dernier espoir. Je crains en traitant de la ressource qui reste encore au repentir, de sembler ouvrir une nouvelle carrière au péché. A Dieu ne plaise que personne interprête mes paroles comme si la faculté qu'il a de se repentir lui donnait aussi licence de pécher ; à Dieu ne plaise que la surabondance de la clémence céleste déchaîne la témérité humaine. Que nul ne s'avise d'être plus pervers parce que Dieu est plus clément, en péchant autant de fois que le pardon est de fois accordé. D'ailleurs l'immunité aura une fin, si l'offense n'en a point. Nous avons échappé une fois ; n'est-ce pas nous être exposés au péril, même si nous croyons pouvoir y échapper encore ?

Mais notre ennemi irréconciliable ne fait jamais trêve à sa malice. C'est quand il sent l'homme pleinement libéré qu'il sévit le plus fort ; c'est lorsqu'on l'éteint qu'il s'enflamme davantage. Il faut bien qu'il s'afflige et qu'il gémisse, quand, par le pardon des péchés, il voit tant d'œuvres de mort détruites chez l'homme, tant de chefs effacés d'une condamnation qui était comme son bien propre. Il s'afflige à la pensée que ce pécheur, devenu le serviteur du Christ, le jugera, lui et ses anges. Aussi il l'épie, il l'attaque, il l'assiège, cherchant le moyen de frapper ses regards par la concupiscence char-

nelle, de prendre son âme dans les filets des délices mondaines, de renverser sa foi par la crainte des pouvoirs terrestres, ou de le détourner de la voie droite par des doctrines de mensonge : scandales, tentations, il n'est rien qu'il ne mette en œuvre.

Prévoyant ces sortilèges empoisonnés, Dieu a permis, qu'une fois fermée la porte du pardon, une fois tiré le verrou du baptême, il y eut encore un refuge d'ouvert. Il a placé dans le vestibule une seconde pénitence, pour qu'elle ouvre à ceux qui frapperaient ; mais une fois seulement, puisque c'est déjà la seconde fois, et jamais plus désormais, puisque le pardon précédent est demeuré inutile. N'est-ce pas assez d'une fois ? Tu obtiens ce que tu ne méritais plus, car tu as laissé perdre ce que tu avais reçu. Si l'indulgence du Seigneur te donne le moyen de récupérer ce que tu as perdu, sois reconnaissant d'un bienfait qu'il renouvelle ou plutôt qu'il amplifie. Car rendre c'est plus que donner, puisqu'il est plus fâcheux de perdre que de n'avoir rien reçu du tout. Cependant il ne faut pas laisser le désespoir abattre, écraser l'âme, quand on se trouve obligé à une seconde pénitence... Tu seras agréable au Seigneur en ne refusant pas ce qu'il t'offre. Tu l'as offensé, mais tu peux encore te réconcilier avec lui. Tu sais envers qui t'acquitter et qu'il ne s'y refuse point.

Autant l'obligation de cette seconde et dernière pénitence est étroite, autant la preuve en doit être laborieuse. Il ne suffit pas de la réaliser uniquement dans la conscience ; il faut encore qu'un acte la manifeste. Cet acte, c'est, pour employer un mot grec plus expressif et communément usité, *l'exomologèse* (la confession) par laquelle nous confessons au Seigneur notre péché ; non qu'il l'ignore, mais par l'aveu, il reçoit une satisfaction, dans l'aveu apparaît le sentiment de pénitence, par la pénitence Dieu est apaisé.

La confession (l'exomologèse) est donc la discipline qui prescrit à l'homme de se prosterner et de s'humilier en s'imposant un régime de nature à attirer sur lui la miséricorde. En ce qui concerne le vêtement et la nourriture, elle veut qu'on couche sur le sac et la cendre, qu'on s'enveloppe le corps de sombres haillons, qu'on abandonne son âme à la tristesse, qu'on corrige par de rudes traitements les fautes passées. Elle ne connaît d'autre part qu'un boire et qu'un manger tout simples, tel que le demande le bien de l'âme et non le plaisir du ventre. Le pénitent alimente d'ordinaire les prières par les jeûnes, il gémit, il pleure, il mugit jour et nuit vers le Seigneur son Dieu, il se roule aux pieds des prêtres, s'agenouille devant ceux qui sont chers à Dieu, il charge tous les frères d'être ses intercesseurs pour obtenir son pardon... En prosternant l'homme à terre, l'exomologèse le relève ; en le rendant sordide, elle le lave ; en l'accusant, elle l'excuse, en le condamnant, elle l'absout. Moins vous vous serez épargnés vous-mêmes, plus Dieu, soyez-en sûr, vous épargnera.

Et pourtant, je présume que la plupart se dérobent à ce devoir ou le diffèrent de jour en jour, parce qu'ils redoutent de s'afficher en public. Ils ont plus de souci de la honte que de leur salut ; comme ces gens qui, ayant contracté quelque maladie aux parties les plus secrètes de leurs corps, cachent leur état aux médecins et meurent ainsi avec leur pudeur. Sans doute, la honte ne peut se résigner à satisfaire le Seigneur irrité, à rentrer en possession du salut gaspillé ? Mais, dis-donc, toi, le pudibond, quand il s'agissait de pécher, tu gardais le front haut, tu le baisses quand il s'agit d'apaiser Dieu... Vraiment c'est un bel avantage que se promet le respect humain, en tenant ses fautes cachées ! Ce que nous aurons soustrait à la connaissance des hommes, le cacherons-nous à Dieu ? Peut-on mettre en balance

l'opinion des hommes et le jugement de Dieu ? Vaut-il mieux être condamné en secret que d'être absous au grand jour ? — Ah! dira-t-on, quelle triste chose que d'arriver ainsi à la confession ! — Sans doute, mais la souffrance mène à la guérison ; d'ailleurs quand il s'agit de faire pénitence il ne faut plus parler de souffrance, parce que l'acte est salutaire. Il est fâcheux d'être amputé, d'être brûlé par le cautère, torturé par l'acidité corrosive de certaines poudres ; et cependant les incommodités qu'infligent ces remèdes trouvent leur justification dans les services qu'ils rendent, et font accepter le mal présent par la perspective du bienfait à venir.

Si tu recules devant la confession, pense dans ton cœur à l'enfer que la confession éteint pour toi ; représente-toi d'abord la grandeur du châtiment afin de ne plus hésiter à appliquer le remède. Puisque tu sais qu'après le premier rempart que Dieu t'a donné dans le baptême contre l'enfer, il te reste encore une seconde ressource dans la confession, pourquoi abandonnes-tu ton propre salut ? Pourquoi tardes-tu à recourir à un remède que, tu le sais, doit te guérir ?

2. SAINT CYPRIEN (200-258).

Né vers 200 à Carthage d'une famille riche et païenne, Cyprien s'était destiné d'abord à la profession de rhéteur et avait remporté dans la haute société de la capitale africaine les succès les plus brillants. Un jour vint où son âme s'ouvrit aux perspectives sérieuses, la grâce de Jésus le toucha, un prêtre vénérable, Cécilien, l'instruisit ; Cyprien demanda le baptême et peu de temps après sa conversion, en 248, il était agrégé au corps presbytéral ; deux ans plus tard une élection presque unanime le portait au siège épiscopal de Carthage qu'il devait illustrer pour jamais. — Les circonstances

étaient singulièrement graves. A peine était-il évêque qu'éclatait la persécution de Dèce, la plus terrible avec celle de Dioclétien qui ait ravagé l'Église. Une longue paix avait débilité les chrétiens d'Afrique ; s'il y eut quelques martyrs, plusieurs confesseurs de la foi, il y eut aussi hélas ! un très grand nombre d'apostats. De la retraite où il se tenait caché, Cyprien essayait de rendre à cette pauvre Église de Carthage un peu de concorde, de force, de dignité. Aussi bien, à peine la persécution terminée, les apostats s'agitaient pour exiger sans condition leur rentrée dans l'Église, et ils trouvaient dans les confesseurs de la foi un appui inattendu. Tout fiers d'avoir résisté à la prison et à la torture, ceux-ci avaient une tendance à se considérer comme de hautes autorités religieuses et mettaient en échec le pouvoir de l'évêque. Par leurs agitations un schisme éclata à Rome ; c'est contre tous ces agissements que Cyprien rédige son plus célèbre écrit, le *Traité sur l'Unité de l'Église.* Les années qui suivirent ramenèrent la paix dans l'Église de Rome et dans celle de Carthage ; malheureusement d'assez graves dissentiments s'élèvent bientôt entre ces deux grandes Églises sur la question du baptême des hérétiques. Appuyé par tout le clergé d'Afrique, Cyprien prétendait conserver et même imposer aux autres l'usage de son Église, qui rebaptisait tous ceux qui avaient reçu le baptême de la main des hérétiques. Un usage contraire, et qui a prévalu, était en vigueur à Rome, et le pape Étienne voulait contraindre Cyprien et l'Église d'Afrique à en reconnaître la légitimité. Des discussions pénibles eurent lieu et Dieu sait ce qui serait arrivé si le pape Étienne n'était mort en 257. Au même moment éclata la persécution de Valérien. D'abord exilé à Curube, d'où il envoyait aux forçats chrétiens encouragements et secours, l'évêque de Carthage comparut à nouveau devant le proconsul d'Afrique le 13 septembre 258 ; le lendemain il était décapité. — Grand évêque, plus que grand écrivain, il n'a pris la plume que pour remplir sa charge pastorale. Mais ses écrits sont précieux pour nous faire connaître l'époque où il vécut et les événements considérables auxquels il fut mêlé.

L'unité de l'Église, fondée sur Pierre. (*De unit. Eccles.*)

Pour renverser la foi, corrompre la vérité, détruire l'unité, l'antique ennemi a inventé les schismes. Ceux qu'il ne peut retenir dans l'aveuglement de la voie ancienne, il les circonvient, les trompe, leur montre un nouveau chemin aussi mauvais. Il ravit les hommes du sein même de l'Église ; alors qu'ils s'imaginent approcher de la lumière, fuir la nuit du siècle, il les plonge à leur insu dans de nouvelles ténèbres. Et ces hommes qui ne sont plus d'accord avec l'Évangile du Christ, ses préceptes et ses lois, s'appellent encore des chrétiens ; marchant dans les ténèbres, ils se croient dans la lumière, et cela par la ruse et la tromperie de cet adversaire qui, selon le mot de l'apôtre, se transforme en ange de lumière, et présente comme ministres de justice ses ministres à lui, lesquels apportent les ténèbres au lieu de la lumière, la mort au lieu du salut, le désespoir sous prétexte d'espérance, la perfidie sous le nom de bonne foi, l'Antéchrist sous le nom du Christ. Mentant avec artifice, ils masquent la vérité par leurs arguties. Et tout cela arrive, mes frères bien-aimés, parce que l'on ne sait pas retourner à la source de la vérité, qu'on ne cherche pas où est la tête, le chef, qu'on ne garde pas la doctrine du maître céleste. Si l'on se donnait la peine de réfléchir, d'examiner, il n'y aurait pas besoin d'un long traité, et d'une laborieuse argumentation. La preuve qui mène à la foi est facile, car la vérité n'est pas compliquée. Le Seigneur parle à Pierre : « *Je te le déclare*, lui dit-il, *tu es pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne la vaincront pas ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et ce que tu lieras sur la terre, sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* »[1]

1. Matthieu, XVI, 18-19.

Et derechef il lui dit après la résurrection : « *Pais mes brebis.* »[1] C'est donc sur lui seul qu'il bâtit son Église ; à lui qu'il confie le soin de paître ses brebis. Et bien que, après la résurrection, il ait donné à tous les apôtres un égal pouvoir, en disant : « *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie ; recevez le Saint-Esprit, celui à qui vous remettrez les péchés, ils lui seront remis, celui à qui vous les retiendrez, ils lui seront retenus* »,[2] néanmoins, pour rendre évidente l'unité, il a institué une seule chaire, et a décrété par son autorité souveraine qu'un seul des apôtres serait la source de l'unité. Certes les autres apôtres étaient ce que fut Pierre, partageaient les mêmes honneurs, le même pouvoir ; mais l'origine de l'Église est dans l'unité, et la primauté est donnée à Pierre, afin qu'il soit bien clair qu'il n'y a qu'une seule Église et qu'une seule chaire. Tous les apôtres sont pasteurs mais il n'y a qu'un seul troupeau, qui doit être conduit d'un concert unanime par tous les apôtres. Celui qui ne reste point dans l'unité de Pierre, croit-il donc qu'il reste dans la foi ? Celui qui abandonne la chaire de Pierre, sur qui est fondée l'Église, peut-il se vanter d'être dans l'Église ?

Le bienheureux apôtre Paul n'enseigne-t-il point la même chose, ne dévoile-t-il pas le mystère de l'unité, quand il dit : « *Il n'y a qu'un seul corps et un seul esprit, une seule espérance, que vous donne votre vocation, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu.*[3] » Telle est l'unité que nous devons fermement garder et défendre, surtout nous autres évêques, qui présidons dans l'Église, afin de montrer que l'épiscopat lui aussi est un et indivisible. Que nul ne vous trouble par ses mensonges, très chers frères, que nul ne corrompe la vérité de la foi par une perfide prévarication. Il n'y

1. Jean, XXI, 17. — 2. Jean, XX, 21-23. — 3. Ephésiens, IV, 4-6.

a qu'un seul épiscopat, dont chacun de nous possède une partie. Et il n'y a aussi qu'une seule Église, qui par l'accroissement de sa fécondité s'étend de plus en plus. Le soleil a une foule de rayons, mais une seule lumière, un arbre a une multitude de rameaux, mais il n'y a en lui qu'une seule force puisée dans une racine unique ; une source se répand en plusieurs ruisseaux, mais si l'abondance de ses ondes semble s'écouler en plusieurs canaux, ses eaux n'ont cependant qu'une seule origine. Séparez un rayon du soleil, l'unité de la lumière ne souffre pas de division ; retranchez de l'arbre un rameau, ce rameau brisé ne peut plus germer. Séparez le ruisseau de sa source, il se dessèche aussitôt. De même l'Église du Seigneur diffuse à travers tout le monde les rayons de sa lumière ; mais il n'y a qu'une seule lumière qui se répand partout, et l'unité de corps n'en est point divisée. Arbre fécond, l'Église étend ses rameaux par toute la terre ; source intarissable, elle répand au loin ses eaux. Et néanmoins il n'y a qu'une seule tête, une seule origine, une seule mère, riche des progrès de sa fécondité.

C'est elle qui nous met au monde, qui nous nourrit de son lait, qui nous anime de son esprit. Épouse du Christ, elle ne connaît point l'adultère, elle est chaste, elle est pudique. Elle ne connaît qu'une seule demeure, elle garde avec une sainte pudeur la chasteté de la couche nuptiale. Elle nous conserve à Dieu ; elle marque pour le royaume céleste les fils qu'elle a enfantés. Quiconque se sépare de l'Église pour se joindre à une adultère, se sépare des promesses de l'Église. Il ne parviendra point à la récompense du Christ, celui qui abandonne l'Église du Christ ; il est étranger, il est profane, il est ennemi. Il ne peut plus avoir Dieu pour Père, celui qui n'a pas l'Église pour mère. Si quelqu'un de ceux qui se trouvaient hors de l'arche de Noé, a pu échapper au déluge, celui qui sera en dehors de l'Église pourra se sauver.

Le Seigneur nous en prévient, quand il dit : « *Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi, et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe son bien.* »[1] Celui qui brise la paix et la concorde du Christ, se fait l'adversaire du Christ. Celui qui amasse en dehors de l'Église du Christ, dissipe les trésors de l'Église. Le Seigneur a dit : « *Le Père et moi nous ne sommes qu'un.* »[2] Et ailleurs il est écrit du Père, du Fils et du Saint-Esprit que « *ces trois ne sont qu'un* ».[3] Et l'on pourrait croire que cette unité, dérivée de l'unité divine, analogue au mystère céleste, peut être brisée dans l'Église et séparée par le divorce de volontés rebelles. Ce mystère de l'unité, ce bien indestructible de concorde, est figuré par cet épisode de l'Évangile, où l'on voit que la tunique de Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est ni déchirée, ni divisée. On tira au sort la robe du Christ, pour savoir qui la revêtirait, et l'heureux gagnant la possède tout entière, sans déchirure, sans division. C'est ce que dit la Sainte Écriture : « Quant à la tunique, voyant qu'elle n'était point cousue, mais tissée d'une seule pièce, les soldats se dirent : *Ne la partageons point, mais tirons au sort pour savoir qui l'aura.* »[4]

Sur le Calice du Seigneur. (*Epist.* 63.)

Je n'ignore pas, mon très cher frère, que la plupart des évêques préposés dans l'univers entier aux Églises du Seigneur, gardent fidèlement les enseignements de la vérité évangélique et de la tradition du Seigneur, et ne s'écartent point, pour suivre une pratique humaine et nouvelle de ce qu'a ordonné, de ce qu'a fait le Christ notre Maître. Pourtant comme quelques-uns, par ignorance ou par simplicité n'accomplissent point, en bénissant le calice du Seigneur et en le distribuant au peuple,

1. Matthieu, XII, 30. — 2. Jean, X, 30. — 3. I Jean, V, 8. — 4. Jean, XIX, 24.

ce qu'a fait et enseigné de faire Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, l'auteur et l'instituteur de ce sacrifice, j'ai jugé convenable et nécessaire de vous écrire cette lettre, afin que, s'il se trouve encore des personnes dans l'erreur, elles voient la lumière de la vérité, et reviennent à la racine, à l'origine de la tradition du Seigneur.

Or, sachez-le, on nous a appris à garder, en offrant le calice, la tradition du Seigneur. Nous ne devons donc rien faire d'autre que ce que le Seigneur a fait le premier, et donc offrir, en mémoire de lui, un calice où le vin soit mêlé à l'eau. Puisque le Christ a dit : « *Je suis la vraie vigne* »[1], le sang du Christ, ce n'est pas l'eau, mais le vin. Dès lors il ne semble pas qu'il puisse y avoir dans le calice le sang qui nous a rachetés et vivifiés, quand il n'y a point dans le calice ce vin, qui montre le sang du Christ, ce sang que le témoignage mystérieux des Écritures déclare avoir été répandu pour nous.

Nous voyons le mystère du sacrifice du Seigneur figuré longtemps à l'avance dans le prêtre Melchisédech, selon qu'en témoigne la divine Écriture quand elle dit : « *Et Melchisédech, roi de Salem, offrit en sacrifice du pain et du vin : il était prêtre du Dieu très haut* »[2] et il bénit Abraham. Que Melchisédech fût la figure du Christ, c'est ce que le Saint-Esprit déclare dans les psaumes, quand il fait dire au Père, s'adressant au Fils : « *Je t'ai engendré avant l'astre du matin. Tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.* »[3]

En effet, qui donc est plus prêtre du Dieu Très Haut que Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a offert un sacrifice à Dieu son Père, et précisément le même sacrifice offert par Melchisédech : du pain et du vin, et c'est à savoir son corps et son sang. Dans la Genèse Melchisédech bénit Abraham ; pour que cette bénédiction pût

1. Jean, xv, 1. — 2. Genèse, xiv, 18. — 3. Psaume cix, 4.

se faire selon les rites, un sacrifice est offert tout d'abord, image du sacrifice du Christ, consistant en du pain et du vin. Et pour accomplir la figure, en la perfectionnant, le Seigneur a offert du pain et un calice d'eau mêlée de vin ; ainsi celui qui est la plénitude de la vérité, a accompli la vérité de l'image préfigurée.

Ailleurs, dans Isaïe, le même Esprit-Saint rend témoignage de la passion du Seigneur, quand il dit : « *Pourquoi tes vêtements sont-ils rouges, pourquoi tes habits sont-ils comme ceux des vendangeurs qui foulent le pressoir ?* »[1] Est-ce que l'eau peut rougir les vêtements ? est-ce que dans le pressoir c'est de l'eau qui sort sous les pieds des vendangeurs ou sous le poids de la machine ? Il est ici fait mention du vin, pour que l'on entende bien qu'il s'agit du sang du Seigneur, pour que se trouve prédit dans les prophètes ce qui s'est réalisé plus tard dans le calice du Seigneur. Il est aussi fait mention de pressoir et de pressurage ; car, de même que nous ne saurions boire de vin, si le raisin n'était foulé et pressé, de même nous ne pourrions boire le sang du Christ, si le Christ n'avait d'abord été foulé et pressé dans la passion, et s'il n'avait bu le premier à ce calice qu'il présente ensuite à tous les croyants.

Après avoir montré par divers exemple que les passages de l'Écriture où il est question de l'eau, ne parlent que du baptême, Cyprien continue :

Il n'est pas besoin de preuves plus nombreuses, mon très cher frère, pour démontrer que l'eau dans la Sainte Écriture signifie toujours le Baptême. Ainsi devons-nous également entendre les paroles prononcées par le Seigneur, quand il institua réellement le Baptême et le calice. Il déclare qu'il faut donner aux croyants dans le baptême l'eau véritable, l'eau de la vie éternelle, et

1. Isaïe, LXIII, 1.

d'autre part il montre par son exemple même que dans le calice il faut mêler l'eau et le vin. En effet, la veille de sa passion, *il prend le calice, le bénit et le donne à ses disciples en disant : « Buvez-en tous. Ceci est le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour beaucoup en rémission des péchés. Or je vous le déclare, je ne boirai plus de ce fruit de la vigne jusqu'au jour où je boirai avec vous le vin nouveau dans le royaume de mon Père.* »[1] Où nous voyons clairement que c'était un calice de vin et d'eau que le Seigneur offrit, et que c'est le vin qu'il a déclaré être son sang. Dès lors il est évident que le sang du Christ n'est pas offert, si le vin manque dans le calice ; que le sacrifice du Seigneur n'est point célébré par une consécration légitime, si notre offrande, si notre sacrifice ne correspond point à la Passion du Sauveur. Comment pourrons-nous boire le vin nouveau, fruit de la vigne, avec le Christ dans le royaume du Père, si dans le sacrifice offert au Père, nous n'offrons point le vin du Christ, si nous ne mélangeons point l'eau et le vin dans le calice du Seigneur suivant la tradition qui nous vient de lui-même.

Le bienheureux apôtre Paul élu, envoyé, constitué par le Seigneur prédicateur de la vérité évangélique, déclare la même chose dans son épître quand il dit : « *Le Seigneur Jésus, dans la nuit qu'il fut livré, prit du pain, et rendant grâces il le rompit et dit : Ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. Semblablement, après qu'on eut soupé, il prit le calice en disant : Ce calice est la nouvelle alliance dans mon sang. Chaque fois que vous le boirez, faites ceci en mémoire de moi. Car chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne.* »[2] Si donc le

1. Matthieu, XXVI, 27-29. — 2. I Corinthiens, XI, 23-26.

Seigneur nous a commandé, et si l'Apôtre nous a confirmé et transmis cet ordre, de faire mémoire du Seigneur quand nous buvons le calice, il est bien clair que nous n'observons point le précepte qui nous est donné, à moins de faire ce que le Seigneur a fait, à moins de ne pas nous écarter du divin enseignement, à moins de mélanger dans le calice l'eau et le vin, comme fit le Seigneur.

Ce mystère, le Saint-Esprit y fait allusion dans les Psaumes ; il fait mention du calice du Seigneur quand il dit : « *Ton calice enivrant, qu'il est excellent !* »[1] La coupe qui enivre doit contenir du vin, car l'eau seule ne saurait enivrer. Mais comme l'ivresse que procure le calice, le sang du Seigneur, n'est point celle qu'engendre le vin, le Saint-Esprit, dans le Psaume, après avoir dit : « ton calice enivrant », ajoute aussitôt : « qu'il est excellent ! » C'est que le calice du Seigneur enivre de telle sorte ceux qui en boivent, qu'il les rends sobres, qu'il ramène les esprits à la sagesse spirituelle, qu'il fait revenir chacun du goût du siècle à l'intelligence de Dieu. De même que le vin ordinaire réjouit l'âme, la détend, et chasse la tristesse, de même quand on a bu le sang du Seigneur, vidé la coupe salutaire, on chasse le souvenir du vieil homme, on oublie la manière dont on se comportait jadis, dans le siècle ; et le cœur, qui était triste, affligé, accablé sous le poids étouffant du péché, se dilate dans la joie du pardon divin. Mais cette joie ne peut arriver qu'à ceux qui dans l'Église de Dieu boivent le calice préparé selon l'enseignement véritable du Seigneur.

Mais un autre mystère encore se dévoile dans le calice du Seigneur. Le Christ qui portait nos péchés, nous portait tous, aussi voyons-nous que dans le calice on mêle l'eau au vin, l'eau signifie le peuple, comme le vin doit faire voir le sang du Seigneur. Quand donc dans le calice

1. Psaume XXII, 5.

on mêle l'eau au vin, le peuple est uni au Christ, la foule des croyants est associée, est jointe à celui en qui elle croit. L'union de l'eau avec le vin dans le calice du Seigneur est tellement intime qu'on ne peut ensuite séparer l'un de l'autre les deux éléments. De même rien ne pourra séparer du Christ l'Église, c'est-à-dire la foule qui est dans l'Église, et qui persévère avec fidélité et confiance en ce qu'elle a cru ; rien ne pourra l'empêcher d'adhérer à Lui, de demeurer inséparablement dans son amour.

Ainsi donc, quand l'on consacre le calice du Seigneur, on ne peut pas plus offrir de l'eau toute seule que du vin tout seul. Si l'on n'offre que du vin, le sang du Christ existe, mais sans nous. Si l'on n'offre que de l'eau, le peuple croyant est figuré sans doute, mais sans le Christ. Quand au contraire le vin et l'eau sont mélangés, unis sans qu'il soit possible de les séparer, c'est alors vraiment que s'accomplit le mystère spirituel et céleste. Dès lors le calice du Seigneur, ce n'est pas l'eau toute seule, le vin tout seul, mais le mélange intime de l'un et de l'autre, pas plus que la farine toute seule ou l'eau toute seule ne peut être le corps du Seigneur, mais l'union intime de l'une et de l'autre, le pain formé par leur inséparable mélange. Ceci encore est une figure, un mystère, qui montre l'union du peuple chrétien. De même que les grains de froment ont été rassemblés, moulus ensembles et mélangés pour faire un seul pain, de même dans le Christ, qui est le pain céleste, sachons que nous ne formons qu'un seul corps, où notre multitude est rassemblée et unie.

Jésus-Christ a dit : « *Celui qui aura violé un des moindres commandements et appris aux hommes à faire de même, celui-là sera le moindre dans le royaume des cieux.* »[1] Que s'il n'est pas permis de violer même un

1. Matthieu, v, 19.

des plus petits commandements du Seigneur, combien plus est-il défendu d'enfreindre ces préceptes si grands, si importants, qui touchent de si près à la passion du Sauveur et à notre rédemption, ou d'échanger pour une tradition humaine ce qui a été divinement institué. Car si Jésus-Christ notre Seigneur et notre Dieu est lui-même le grand-prêtre de Dieu le Père, et s'est offert le premier en sacrifice à son Père, s'il a ordonné de faire cela en mémoire de lui, vraiment le prêtre remplit ici-bas les fonctions du Christ, qui imite ce que le Christ a fait ; il offre dans l'Église à Dieu le Père le sacrifice véritable et parfait, s'il procède, dans son offrande, de la manière même qu'il a vu le Christ procéder.

Et puisque nous rappelons le souvenir de sa passion dans tous nos sacrifices, car le sacrifice que nous offrons c'est la passion du Seigneur, nous ne devons point faire autre chose que ce qu'il fit lui-même. L'Écriture dit : « *Chaque fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il revienne.* »[1] Chaque fois donc que nous offrons le calice en mémoire du Seigneur et de sa passion, faisons ce qu'il est évident que le Seigneur a fait.

En résumé, mon très cher frère, il convient à notre religion, à notre crainte de Dieu, au rang que nous tenons, à l'office sacerdotal que nous exerçons, de garder en mêlant et en offrant le calice la véritable tradition du Seigneur, de redresser, sous l'inspiration du Seigneur, les erreurs que plusieurs ont commises. De la sorte, le jour où il viendra dans sa gloire, dans sa majesté céleste, il nous trouvera occupés à garder ce qu'il nous a transmis, à observer ce qu'il a enseigné, à faire ce qu'il a fait.

Je souhaite, très cher frère, que vous vous portiez toujours bien.

1. I Corinthiens, XI, 26.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Décision de saint Cyprien dans la question du baptême des hérétiques. (*Epist.* 70.)

Cyprien et ses collègues de la province d'Afrique à Januarius et à ses collègues de Numidie, salut. Réunis en concile, nos très chers frères, nous avons lu les lettres que vous nous avez adressées au sujet de ceux qui ont été baptisés par les hérétiques ou les schismatiques. Quand ils reviennent à l'Église catholique, qui est la seule, la vraie Église, doivent-ils être baptisés de nouveau ? Sur ce point vous tenez ferme chez vous à la vérité de la règle catholique ; puisque néanmoins, eu égard à notre commune charité, vous avez jugé bon de nous consulter, nous vous exprimons notre avis, qui d'ailleurs n'a rien de nouveau, et nous joignons avec pleine unanimité au vôtre le suffrage déjà exprimé par nos prédécesseurs et gardé par nous. Donc nous sommes d'avis, et nous tenons pour certain que nul ne peut être validement baptisé en dehors de l'Église, parce qu'il n'y a qu'un seul baptême établi dans la sainte Église, et qu'il est écrit : « *Ils m'ont abandonné, dit le Seigneur, moi la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes crevassées, qui ne peuvent garder l'eau.* »[1] Et ailleurs la sainte Écriture nous avertit : « *Abstiens-toi de l'eau étrangère, ne va pas boire à la source des eaux profanes.* »[2]

Il faut donc que l'eau soit purifiée et sanctifiée par le prêtre, pour qu'elle puisse, dans le baptême, laver les péchés de l'homme qu'on baptise. C'est ce que dit le Seigneur par la bouche du prophète Ezéchiel : « *Je vous aspergerai d'eau pure et vous serez purifiés de toutes vos souillures ; je vous purifierai de toutes vos idolâtries, je vous donnerai un cœur nouveau et je mettrai en vous un nouvel esprit.* »[3] Mais comment pourrait-il purifier et sanctifier l'eau, celui qui est lui-même souillé, et chez qui n'habite point le Saint-Esprit ? le Seigneur

1. Jérémie, II, 13.— 2. Proverbes, II, 15-17.— 3. Ezéchiel, XXXVI, 25-26.

ne dit-il pas dans les Nombres : « *Tout ce que touchera celui qui est impur, sera souillé ?* [1] » Ou comment le baptiseur pourrait-il accorder à un autre la rémission des péchés, lui qui, se trouvant en dehors de l'Église, ne peut déposer ses péchés ? D'ailleurs l'interrogation que l'on fait au baptême nous est témoin de la vérité de ce que nous affirmons. Quand nous disons au catéchumène : « Crois-tu à la vie éternelle et à la rémission des péchés par la sainte Église ? » nous entendons bien que la rémission des péchés n'est donnée que dans l'Église, tandis que chez les hérétiques, où il n'y a point d'Église, il n'y a point non plus de rémission des péchés. Que ceux-là donc qui prétendent que les hérétiques peuvent baptiser validement, changent cette interrogation, ou bien qu'ils proclament comme une vérité, que ces hérétiques, à qui ils accordent le baptême, ont aussi une Église.

Il faut aussi que le baptisé reçoive l'onction, afin que ayant reçu le chrême, c'est-à-dire l'onction, il puisse être l'oint de Dieu, et avoir en lui la grâce du Christ. Or c'est pendant l'eucharistie qu'est consacrée sur l'autel l'huile dont les baptisés sont oints. Mais celui qui n'a ni Église, ni autel n'a pu consacrer l'huile sainte. Dès lors ne peut exister chez les hérétiques l'onction spirituelle, puisqu'il est bien clair que l'huile ne peut chez eux être bénite, ni l'eucharistie consacrée. D'ailleurs nous devons nous souvenir de ce qui est écrit « *que l'huile du pécheur n'oigne point ma tête* ». [2] C'est un avertissement donné à l'avance par l'Esprit-Saint dans les Psaumes, de ne point sortir du chemin de la vérité en allant demander l'onction sainte chez les hérétiques et les adversaires du Christ.

Et quelle prière peut bien faire pour le baptisé le prêtre sacrilège et pécheur, alors qu'il est écrit : « *Dieu n'écoute pas le pécheur, mais si quelqu'un l'honore et fait sa volonté, celui-là il l'écoute.* » [3] Qui donc peut donner

1. Nombres XIX, 22. — 2. Psaume CXL, 5. — 3. Jean IX, 31.

ce qu'il n'a pas, ou comment peut-il faire des fonctions spirituelles, celui qui a perdu le Saint-Esprit ? Dès lors il faut baptiser, et renouveler celui qui vient à l'Église vide de toute grâce, afin que dans l'intérieur de l'Église il soit sanctifié par les saints ; car il est écrit : « *Soyez saints, parce que je suis saint, dit le Seigneur.* »[1] De la sorte celui qui a été entraîné dans l'erreur et baptisé au dehors, déposera dans le baptême véritable, celui de l'Église, la faute qu'il a commise alors que voulant aller à Dieu, et cherchant un prêtre, il est tombé par les tromperies de l'erreur sur un sacrilège.

D'ailleurs ce serait approuver le baptême des hérétiques et des schismatiques que de croire qu'ils ont pu validement baptiser. En effet il n'est guère possible de leur concéder cela et de leur refuser autre chose. Si l'hérétique peut baptiser, il peut aussi donner le Saint-Esprit. S'il ne peut donner le Saint-Esprit, parce que séparé de l'Église, il n'est plus avec le Saint-Esprit, il ne peut non plus baptiser celui qui vient à lui, car il n'y a qu'un seul baptême, un seul Saint-Esprit, une seule Église fondée par le Christ sur Pierre, origine et raison de l'unité. Par le fait, puisque tout ce qui existe chez les hérétiques est vide et faux, rien de ce qu'ils font ne peut être approuvé par nous. Qu'est-ce qui pourrait bien être ratifié par Dieu de ce que font ceux que le Seigneur appelle ses ennemis et ses adversaires, disant dans l'Évangile : « *Celui qui n'est pas avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi, dissipe son bien ?* »[2] Quant au bienheureux apôtre Jean, qui gardait les commandements et les préceptes du Seigneur, il dit dans son épître : « *Vous avez entendu dire que l'Antéchrist vient. Eh bien il y a maintenant beaucoup d'antéchrists, et par là nous connaissons que la dernière heure est arrivée. Ils sont sortis d'entre nous, mais*

1. Lévitique, XI, 44. — 2. Matthieu, XII, 30.

ils ne sont pas de chez nous ; s'ils étaient de chez nous, ils seraient restés avec nous.»[1] C'est de là qu'il faut partir pour répondre à cette question : Ceux qui sont les adversaires du Seigneur, et qui sont appelés des antéchrists, peuvent-ils donner la grâce du Christ ? Et nous qui sommes avec le Seigneur, qui gardons l'unité du Seigneur, qui par sa miséricorde remplissons dans son Église les fonctions du sacerdoce, nous devons répudier, rejeter et tenir pour chose profane tout ce que font les adversaires du Seigneur, les antéchrists. Nous devons donner à ceux qui, revenant de l'erreur et de la malice, reconnaissent enfin la vraie foi de la seule Église, par tous les sacrements de la grâce divine la vérité de l'unité et de la foi. Nous souhaitons, nos très chers frères, que vous vous portiez toujours bien.

Réponse du Pape Étienne aux décisions de saint Cyprien.

Le pape Étienne ne fut point convaincu par les arguments de saint Cyprien et de ses collègues ; s'en tenant à la tradition de l'Église romaine, il rappela dans une lettre à l'évêque de Carthage dont il ne nous reste plus que des fragments, la règle fondamentale en cette manière.

Si quelqu'un vient à vous, de quelque hérésie que ce soit, il n'y a rien à innover, mais à suivre simplement la tradition et à lui imposer les mains pour la pénitence. D'ailleurs les hérétiques eux-mêmes ne baptisent point à proprement parler ceux qui viennent à eux, mais les communient seulement. — Il n'y a point à rechercher qui est celui qui a baptisé, parce que celui qui a été baptisé a pu obtenir la grâce par l'invocation des trois personnes de la Sainte Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. — C'est le nom du Christ qui produit l'effet du baptême, en sorte que celui qui a été baptisé, où que ce soit, au nom du Christ, peut obtenir aussitôt la grâce du Christ. Nous suivons ici la tradition que nous avons reçue des apôtres.

1. I Jean, II, 18-19.

APPENDICE
A LA LITTÉRATURE ANTÉNICÉENNE

I. LE CANON DE MURATORI.

On désigne sous ce nom une très vieille description des livres du Nouveau Testament, découverte au XVIIIe siècle à la bibliothèque de Milan par l'érudit Muratori. Il ne serait pas impossible que cette pièce, écrite en un latin barbare, représentât une mauvaise version d'une décision authentique de l'Église Romaine, relative au contenu du Nouveau Testament, et rédigée en grec vers la seconde moitié du IIe siècle. La liste des livres est mutilée au début ; il manque l'évangile de saint Matthieu et il ne reste que quelques mots de la notice relative à saint Marc.

..... auxquels il a assisté et qu'il a ainsi rédigés.

Le troisième livre de l'Évangile est l'évangile selon Luc. Luc le médecin, qu'après l'ascension du Christ, Paul avait pris avec lui parce qu'il aimait voyager, l'a composé en son propre nom et en ordre ; mais lui non plus n'a pas vu le Seigneur dans la chair. Suivant qu'il a pu avoir des renseignements, il a commencé sa narration à la naissance de Jean.

Le quatrième des Évangiles est de Jean, l'un des disciples. Comme ses compagnons d'apostolat et les évêques l'exhortaient (à écrire), il dit : « Jeûnez avec moi trois jours durant, et racontons-nous les uns aux autres ce qui nous aura été révélé à chacun. » La même nuit il fut révélé à André, l'un des apôtres, que Jean devait tout écrire à son nom, et que les autres reviseraient son travail.

Et c'est pourquoi, bien que chacun des évangiles commence différemment des autres, il n'y a cependant aucune différence dans la foi des croyants. Car c'est par un même esprit directeur qu'a été inspiré ce qui se trouve en tous quatre sur la naissance du Seigneur, sa passion, sa résurrection, sa manière de vivre avec ses disciples, et sur son double avènement, le premier méprisé dans son humilité, et qui a déjà eu lieu, le second resplendissant de puissance royale et qui est encore à venir.

Qu'y a-t-il donc d'extraordinaire, que Jean, même dans ses épîtres, déclare toutes choses avec tant de hardiesse, disant de lui-même : « *Ce que nos yeux ont vu, ce que nos oreilles ont entendu, ce que nos mains ont touché, nous vous l'avons écrit ?* »[1] — Ainsi il se déclare non seulement témoin oculaire et auditeur, mais encore historien de tous les miracles du Seigneur, dans l'ordre où ils se sont passés.

Les Actes de tous les apôtres ont été rédigés dans un seul livre. Luc déclare à l'excellent Théophile, que tout s'est passé en sa présence, comme il le montre bien d'ailleurs en laissant de côté la passion de Pierre et le voyage de Paul de Rome en Espagne.

Les épîtres de Paul déclarent elles-mêmes à ceux qui veulent les comprendre ce qu'elles sont, de quel endroit elles furent écrites et pour quel motif. Paul a d'abord écrit assez longuement aux Corinthiens pour leur interdire les hérésies et les schismes, puis aux Galates pour leur défendre la circoncision, aux Romains pour leur montrer l'ordre des Écritures, et leur faire voir que le Christ en est le principe. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que nous dissertions sur chacune en particulier ; bien que le bienheureux apôtre Paul, suivant les traces de

1. I Jean, I, 1.

Jean son prédécesseur, n'ait écrit nommément qu'à sept Églises, dans cet ordre : premièrement aux Corinthiens, secondement aux Éphésiens, troisièmement aux Philippiens, quatrièmement aux Colossiens, cinquièmement aux Galates, sixièmement aux Thessaloniciens, septièmement aux Romains ; — il a d'ailleurs écrit une seconde fois, pour les reprendre, aux Corinthiens et aux Thessaloniciens, — il ne faut cependant reconnaître qu'une seule Église dispersée dans toute la terre. Et Jean lui aussi dans l'Apocalypse, bien qu'il n'écrive qu'aux sept Églises, parle cependant pour toutes. La lettre à Philémon, celle à Tite, les deux à Timothée bien qu'elles aient été rédigées par amour (pour ces personnes) n'en sont pas moins pour l'honneur de l'Église catholique et pour l'organisation de la discipline ecclésiastique. Il y a aussi en circulation une épître aux Laodicéens, une autre aux Alexandrins, fabriquées sous le nom de Paul en faveur de l'hérésie de Marcion, et un certain nombre d'autres qui ne peuvent être reçues dans l'Église catholique, car il ne convient pas de mêler le fiel et le miel.

L'épître de Jude, les deux de Jean mentionnées ci-dessus, sont reçues dans l'Église catholique, comme aussi le livre de la Sagesse composé par les amis de Salomon en l'honneur de celui-ci, de même l'Apocalypse de Jean et (une épître ?) de Pierre (que) nous recevons seule (car il y en a une autre) que certains des nôtres ne veulent point qu'on lise dans l'Église. Quant au Pasteur, il a été composé tout récemment, à notre époque, dans la ville de Rome, par Hermas, alors que son frère Pie occupait le siège épiscopal de la ville de Rome ; et c'est pourquoi il faut le lire, mais non point publiquement, dans l'Église, ni parmi les prophètes, dont le nombre est complet, ni parmi les apôtres jusqu'à la fin des temps.

II. LA PLUS ANCIENNE POÉSIE CHRÉTIENNE.

Dans les cérémonies de l'Église primitive les prières, les chants, les lectures furent d'abord exclusivement empruntés aux Livres Saints. Avec le temps on en vint à joindre aux psaumes de la Bible des cantiques inspirés aux chrétiens par leurs sentiments de piété. Le *Gloria in excelsis* que nous chantons encore à la messe, semble remonter à une époque extrêmement reculée ; il serait peut-être du IIIe siècle. Le voici dans sa forme la plus ancienne, tel que les fidèles de l'Église grecque le chantaient :

» Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre paix, bienveillance pour les hommes.

Nous te louons, nous te chantons, nous te bénissons, nous te glorifions, nous t'adorons par ton grand-prêtre, toi, qui es le Dieu subsistant, l'unique inengendré, le seul inaccessible, et cela à cause de ta souveraine gloire.

O Seigneur, roi céleste, Dieu le Père, tout-puissant, Seigneur Dieu, Père du Christ, l'agneau sans tache, qui porte le péché du monde, reçois notre prière, toi qui sièges sur les Chérubins, car seul tu es saint, seul tu es le Seigneur de Jésus-Christ, le Dieu de toute la nature créée et notre roi, par qui soient à toi gloire, honneur et louange. Amen. »

L'hymne suivante, qui est restée la prière du soir dans l'Église grecque, semble remonter à une date encore plus reculée que le *Gloria in excelsis*. On l'appelle encore aujourd'hui le *Phôs hilaron*.

« Joyeuse lumière de la gloire immortelle du Père céleste, du Père saint et bienheureux, ô Jésus-Christ ; arrivés à l'heure du coucher du soleil, et voyant paraître l'astre du soir, nous chantons le Père et le Fils et le Saint-Esprit de Dieu. Tu es digne en tout temps d'être chanté par des voix saintes, ô fils de Dieu, toi qui donnes la vie, et c'est pourquoi le monde te glorifie. »

III. ANCIENNES INSCRIPTIONS CHRÉTIENNES.

Sur les tombes chrétiennes, on grave de bonne heure, en même temps que le nom et les titres du défunt, les pensées de consolation et d'espérance qu'inspire la méditation des vérités évangéliques. Un grand nombre de ces vieilles inscriptions, si précieuses pour l'étude de la piété ancienne, se sont conservées. Nous donnons ici deux des plus importantes.

La première est celle de Pectorius, découverte à Autun en 1839. Les six premiers vers formant acrostiche sur le mot *Ichthys* (poisson). (On sait que dans l'antiquité chrétienne le poisson est le symbole de Jésus-Christ, parce que les cinq lettres du mot *I. ch. th. y. s* sont les initiales des mots *Iesous*, *Christos*, *Theou*, *Yios*, *Sôter* : Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur.) Le texte fait évidemment allusion à la nourriture et au breuvage eucharistiques.

« O race divine de l'*Ichthys* (du poisson) céleste, reçois, avec un cœur plein de respect, la vie immortelle parmi les mortels. Rajeunis ton âme, mon très cher, dans les eaux divines, par les flots éternels de la Sagesse qui donne les trésors. Reçois l'aliment doux comme le miel du Sauveur des saints, mange à ta faim, bois à ta soif ; tu tiens l'*Ichthys* (le poisson) dans les paumes de tes mains [1]. »

Abercius, un évêque de Phrygie au début du IIIe siècle, a composé lui-même, avant sa mort, l'inscription qui devait orner sa tombe. On a retrouvé quelques fragments du marbre sur lequel elle était gravée, et une vie d'Abercius en a conservé le texte intégral.

« Citoyen d'une ville distinguée, j'ai fait ce (monument) de mon vivant, afin d'y avoir un jour une place

1. Allusion à la manière dont on distribuait alors la sainte communion. Au lieu de déposer le pain consacré sur les lèvres des fidèles, l'officiant le place sur la paume de la main droite croisée sur la gauche. Le fidèle se communie ensuite lui-même. Cf. p. 161.

pour mon corps. Je me nomme Abercius, je suis disciple d'un saint pasteur [1], qui fait paître ses troupeaux sur les montagnes et dans les plaines, qui a de grands yeux dont le regard atteint partout. C'est lui qui m'enseigna les écritures fidèles, qui m'envoya à Rome contempler la cité souveraine, voir une reine aux vêtements d'or, aux chaussures d'or [2]. Je vis là un peuple qui porte un sceau brillant [3]. J'ai vu aussi la plaine de Syrie et toutes les villes, Nisibe au delà de l'Euphrate. Partout j'ai trouvé des confrères ; j'avais Paul pour compagnon [4] (?). La foi me conduisait partout ; partout elle m'a servi en nourriture un poisson de source, très grand, pur, qu'a pêché une vierge pure : elle le donnait sans cesse à manger aux amis ; elle possède un vin délicieux qu'elle donne avec le pain [5]. — J'ai fait écrire ici ces choses, moi Abercius, à l'âge de soixante-douze ans, véritablement. Que le confrère qui comprend [6] prie pour Abercius. — On ne doit pas mettre un autre tombeau au-dessus du mien, sous peine d'amende : deux mille pièces d'or pour le fisc romain ; mille pour Hiéropolis, ma chère patrie. »

1. Jésus-Christ, le bon pasteur. — 2. Allusion peut-être à l'éminente dignité de l'Église romaine. — 3. Le peuple chrétien marqué par le sceau du baptême. — 4. Le texte est mutilé et difficile à interpréter. — 5. En d'autres termes, partout où il est allé, Abercius a participé au repas eucharistique. — 6. Le chrétien seul peut comprendre le langage mystérieux employé par Abercius.

DEUXIÈME PARTIE

LES GRANDES CONTROVERSES THÉOLOGIQUES

du Concile de Nicée à celui de Chalcédoine (325-451)

Un grand événement religieux marque le début du IVe siècle. Le christianisme, persécuté depuis deux siècles et demi, est d'abord officiellement toléré, (édit de Milan 313), puis favorisé par le gouvernement impérial, en attendant qu'il devienne la seule religion reconnue par l'État (392). Mais cette protection accordée à l'Église par l'empereur ne va pas sans de graves inconvénients. Les querelles dogmatiques n'avaient pas été inconnues durant les premiers siècles de l'Église ; elles recommencent avec une vigueur toute nouvelle au IVe siècle, et la faveur même que plusieurs empereurs vont accorder à certaines tendances hérétiques, permettra aux controverses théologiques de se prolonger indéfiniment. — Ces controverses dont plusieurs furent très funestes à l'Église ne furent pas d'ailleurs sans résultat heureux. Elles ont forcé les docteurs à prendre une vue plus exacte du dogme chrétien, à en rechercher plus soigneusement les preuves, à en étudier davantage les rapports. Aussi le IVe et le Ve siècle sont-ils par excellence la grande époque de la littérature chrétienne. — D'autre part, la culture classique a pénétré de plus en plus dans l'Église. Si l'on met à part les Africains, les anciens auteurs s'étaient peu préoccupés de la forme extérieure de leurs écrits. Formés à l'école des grands maîtres, les Pères des IVe et Ve siècles y attacheront plus d'importance. Au moment où la littérature profane s'éteint à Rome et en pays grec, c'est l'Église qui continue la tradition classique. Basile et Chrysostome en Orient, Ambroise et Augustin en Occident vont prolonger de plus d'un siècle la vie des littératures grecque et romaine.

Trois grandes controverses théologiques alimentent, durant l'époque que nous allons étudier, les écrits et les discours des grands docteurs de l'Eglise. La controverse arienne soulève d'une manière plus vive que jamais la question de la divinité du Verbe de Dieu, qui se manifeste en Jésus. A peine est-elle terminée que le débat reprend, plus aigu, sur la personne même de Jésus-Christ, sur l'union en lui des deux éléments divin et humain. Pendant que cette question agite l'Orient, l'Occident qui n'a pris qu'une part restreinte à ces débats, est troublé à son tour par les discussions relatives au salut de l'homme, à la prédestination, à la grâce. C'est dans ces cadres que nous allons grouper les principaux écrivains de cette période féconde.

— — —

LA CONTROVERSE ARIENNE

La croyance à la divinité de Jésus-Christ a toujours été considérée comme le fondement même du Christianisme. Aussi quand Arius, un prêtre d'Alexandrie, commença vers 320 à enseigner que le Verbe, incarné en Jésus, n'était qu'une créature formée par Dieu, avant le début du monde, pour être l'ouvrier de la création, n'y eut-il qu'une voix dans l'Église pour dénoncer l'impiété de cette doctrine. Condamné d'abord par l'évêque Alexandre d'Alexandrie, Arius le fut bientôt par un grand concile rassemblé à Nicée en 325. Aux erreurs qu'enseignait le prêtre d'Alexandrie, le Concile opposa l'enseignement traditionnel, tel qu'il s'exprimait dans les symboles de foi des grandes Églises d'Orient. Ces formules il les compléta, en ajoutant que le Fils de Dieu était *consubstantiel* au Père, c'est-à-dire du même être, de la même substance que lui. La controverse arienne semblait close ; elle ne faisait que commencer.

Pour des raisons diverses, les unes politiques, les autres doctrinales, plusieurs évêques d'Orient tentèrent à partir de 335 sinon de réhabiliter la doctrine d'Arius, du moins d'attaquer la doctrine du *Consubstantiel*, proclamée à Nice. Soutenus par deux empereurs successifs, ils faillirent à plusieurs reprises faire triompher des professions de foi qui masquaient ou atténuaient les points les plus importants du symbole de Nicée. Mais ils rencontrèrent en la personne d'Athanase, l'évêque d'Alexandrie, le plus infatigable des adversaires. Sans doute l'illustre docteur mourra-t-il sans voir le triomphe définitif de l'orthodoxie, mais l'entrée en ligne, après 360, de trois grands évêques de Cappadoce, Basile et les deux Grégoire, amènera enfin au Concile de Constantinople en 381 la déroute complète de l'Arianisme.

Le symbole de Nicée.

Nous croyons en un seul Dieu Père tout-puissant, créateur de toutes choses, visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur Jésus-Christ, le fils de Dieu, seul engendré du Père, c'est-à-dire de la substance du Père, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré et non point créé, consubstantiel au Père, et par qui toutes choses ont été faites dans le ciel et sur la terre. Pour nous hommes et pour notre salut, il est descendu (des cieux), s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, d'où il reviendra juger les vivants et les morts. (Nous croyons)aussi au Saint-Esprit.

Quant à ceux qui disent : « il fut un temps où le Fils de Dieu n'existait pas ; il n'existait pas avant d'être engendré ; il a été fait du néant » ou qui déclarent qu'il est d'une autre substance ou essence, qu'il est une créature, exposée aux changements ou aux mutations, lui le Fils de Dieu, tous ces gens-là, l'Église catholique les anathématise.

I. EUSÈBE DE CÉSARÉE.

Né vers 265, mort en 340, Eusèbe Pamphile est devenu évêque de Césarée de Palestine peu après 313. Cette qualité d'évêque d'un des grands sièges métropolitains de l'Orient, autant que sa renommée d'écrivain ecclésiastique, lui ont valu de jouer un certain rôle au Concile de Nicée. C'est peut-être, le symbole de l'Église de Césarée, présenté par lui aux Pères assemblés, qui a servi de thème au symbole qui fut définitivement rédigé. Mais la théologie d'Eusèbe manquait encore de précision ; même après Nicée, il maintient dans ses ouvrages relatifs au Fils de Dieu une terminologie flottante, trouble et dangereuse. Son caractère non plus n'était pas à la hauteur de ses connaissances qui étaient grandes ; il se

laissera entraîner dans la coalition des évêques orientaux ennemis d'Athanase et du *Consubstantiel* auquel il a souscrit à Nicée. Sa mémoire souffrira de toutes ces compromissions.

Mais l'attitude regrettable que prit Eusèbe en ses dernières années, ne doit pas faire oublier les très réels services qu'il a rendus à l'Église. Historien, il est le premier qui ait songé à écrire l'histoire de l'Église depuis ses origines jusqu'à l'époque où lui-même vivait, et ses livres historiques, en particulier l'*Histoire ecclésiastique* rédigée avant 325, sont la source la plus précieuse de nos renseignements sur l'antiqrité chrétienne. Apologiste, il a défendu la foi catholique contre les attaques des philosophes païens, et a présenté dans sa *Préparation* et sa *Démonstration évangéliques*, quelquefois sous une forme nerveuse et populaire, les preuves de la divinité de Jésus-Christ et de l'enseignement chrétien. Théologien, et c'est la partie la plus discutable de son œuvre, il a essayé de confondre dans la même réprobation la vieille hérésie sabellienne et les interprétations, peut-être un peu troublantes, qu'avait données du *Consubstantiel* nicéen l'évêque d'Ancyre, Marcel. Exégète enfin, il a essayé d'éclaircir plusieurs questions assez délicates de lexicographie et de topographie bibliques. — Au demeurant, fécond écrivain, d'une prodigieuse activité, mais de peu d'originalité ; il n'a guère de ressemblance avec les grands évêques dont nous aurons à parler.

Les passages qui suivent montreront que sa foi, très sincèrement chrétienne, n'avait pas toujours trouvé les expressions justes et concises rendues nécessaires par les circonstances.

La préexistence et la divinité de Jésus-Christ.
(*Hist. Eccl.*, l. I, cp. I et II.)

Les successions des saints apôtres, et les temps écoulés depuis notre Sauveur jusqu'à nous, toutes les grandes choses que l'on raconte avoir été accomplies dans l'histoire ecclésiastique ; les personnages de cette histoire qui ont présidé avec éclat au gouvernement des plus

illustres sièges, ceux qui, dans chaque génération, ont été par leur parole ou dans leurs ouvrages les ambassadeurs de la parole divine ; les noms, la qualité et l'époque de ceux qui, emportés au loin par le charme et la nouveauté de l'erreur, se sont présentés comme les introducteurs d'une science mensongère, et ainsi que des loups cruels ont ravagé sans pitié le troupeau du Christ ; ensuite les malheurs qui ont accablé toute la nation des juifs, aussitôt après l'attentat contre notre Sauveur ; puis la nature, la variété et les temps des nombreux combats que la doctrine divine a soutenus contre les païens ; ceux qui, suivant les temps, ont pour elle engagé la lutte au prix de leur sang et de leurs supplices ; comme aussi les martyres qui ont eu lieu de nos jours, et enfin la délivrance qui nous est venue de la miséricordieuse bonté de notre Sauveur : voilà ce que j'ai entrepris de transmettre par écrit.

Le point de départ de mon travail ne sera autre que le commencement de la mission de notre Sauveur et Seigneur Jésus, le Christ de Dieu... Quiconque en effet veut écrire un exposé de l'histoire ecclésiastique doit d'abord traiter des débuts de l'*économie* (de la mission) du Christ lui-même, puisque nous avons l'honneur de tirer notre nom de lui, économie du reste plus divine qu'il ne paraît à beaucoup.

Le Christ a un double aspect on peut comparer l'un à la tête du corps, et par lui il est reconnu Dieu ; l'autre aux pieds, et par lui il a revêtu notre humanité, et est devenu capable de souffrir comme nous, pour notre salut..... La génération, la dignité, la substance même et la nature du Christ, dépassent tout ce que peut exprimer la parole ; c'est pourquoi l'Esprit-divin dit dans les prophéties : « *Qui racontera sa génération ?* »[1] Car « *personne*

1. Is[illegible], LIII, 8.

ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et personne ne connaît le Fils comme il convient, hormis le Père qui l'a engendré. »[1] Cette lumière plus ancienne que le monde, cette sagesse intellectuelle et substantielle qui a précédé les siècles, ce Verbe-Dieu qui vit et existe au commencement dans le Père, qui le comprendrait purement, sinon le Père ? Il est antérieurement à toute création et à toute organisation d'êtres visibles et invisibles le premier et l'unique rejeton de Dieu, le chef de l'armée céleste des esprits immortels, l'ange du grand conseil, le ministre de la pensée cachée du Père ; il est avec le Père l'ouvrier de l'univers, la seconde cause après le Père de tout ce qui existe, le Fils engendré et unique de Dieu, le maître, le Dieu, le roi de toutes les créatures. [2] Il a reçu de son Père la domination, la force avec la divinité, la puissance et l'honneur, car il est dit de lui, selon la mystérieuse théologie des Écritures qui traite de lui : « *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu ; tout a été fait par lui et sans lui rien n'a été fait.* »[3]

Le grand Moïse, le plus ancien de tous les prophètes, décrivant sous l'action de l'Esprit divin la création et l'organisation du monde, enseigne que le Créateur et ouvrier de l'univers n'a accordé qu'au Christ, comme à son Verbe divin et premier né, et non pas à d'autres, la création des êtres subordonnés. Et il montre le Créateur s'entretenant avec lui de la création de l'homme : « *Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* »[4] Un autre prophète se porte garant de cette parole ; voici comme il parle de Dieu dans ses chants :

1. Matthieu, XI, 27. — 2. Ceci a été écrit quinze ans, peut-être, avant le Concile de Nicée. Les différentes qualités attribuées au Verbe sont exprimées dans un langage orthodoxe, mais un peu flottant. Il suffirait de peu de choses pour lui faire exprimer la doctrine officielle de l'Église ; mais il suffirait aussi d'un rien pour qu'il se rapprochât des tendances ariennes. — 3. Jean I, 1-2. — 4. Genèse, I, 26.

« *Il dit, et les êtres existèrent, il ordonna, et ils furent créés..* »[1] Il présente ainsi le Père et créateur commandant en souverain avec un geste royal, et au second rang après lui, le Verbe divin, celui-là même qui nous a été prêché, exécutant les ordres paternels.

Tous ceux que, depuis la création de l'homme, l'on dit s'être distingués dans la justice et la vertu de religion, les disciples de Moïse, ce grand serviteur de Dieu, avant lui Abraham et ses enfants, ceux qui furent après lui justes et prophètes, tous l'ont contemplé avec l'œil pur de leur intelligence ; ils l'ont reconnu et lui ont rendu l'honneur qui convient au Fils de Dieu. Lui-même, du reste, n'a jamais négligé le culte religieux de son Père, et il a été pour tous le maître de la connaissance du Père. Dieu et Seigneur, il est dit s'être laissé voir sous les traits d'un simple mortel à Abraham assis près du chêne de Mambré [2] : le patriarche se prosterne aussitôt et quoique ses yeux ne lui laissent apercevoir qu'un homme, il l'adore comme un Dieu, et le prie comme un Seigneur. [3] Il confesse qu'il n'ignore pas qui il est, lorsqu'il lui dit en propres termes : « *Seigneur, toi qui juges toute la terre, ne feras-tu pas justice ?* »[4] La raison ne peut aucunement prouver que la nature non engendrée et immuable du Dieu tout-puissant se soit changée en une forme humaine, ou qu'elle ait trompé les yeux par la vaine apparence d'une créature, ou que l'Écriture ait imaginé ce récit d'une façon mensongère. Ce Dieu et Seigneur qui juge toute la terre, et qui rend

1. Psaume CXLVIII, 5. — 2. C'était une idée courante, depuis les Apologistes (voir Justin, p. 42) que les diverses manifestations de Dieu mentionnées dans l'Ancien Testament devaient être rapportées non au Père, inaccessible et invisible par nature, mais au Fils. Cette explication qui fut très en vogue au IIe et au IIIe siècle, disparut après les controverses ariennes. Elle semblait admettre une différence de nature entre le Père et le Fils. — 3. Genèse, XVIII, 2 sq. — 4. Genèse, ibid., 25.

la justice, qui a été vu sous les dehors d'un homme, quel autre nom lui donner, puisqu'il n'est pas permis de dire qu'il est la cause première de l'Univers, sinon celui de son Verbe qui existait avant la création ? Il est dit de lui dans les Psaumes : « *Il a envoyé son Verbe, et il les a guéris et il les a délivrés de leur corruption.* »[1] Moïse le présente en termes très clairs comme le second maître après le Père, lorsqu'il déclare que : « *Le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe le soufre et le feu de la part du Seigneur.* »[2] Lorsqu'il apparut de nouveau à Jacob sous forme humaine, la divine Écriture l'appelle Dieu ; alors il dit au patriarche : « *Ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort avec Dieu.* » *Alors, aussi Jacob nomma ce lieu : Vision de Dieu,* « *car, dit-il, j'ai vu Dieu face à face et mon âme a été sauvée.* »[3]

Qu'il s'agisse d'anges inférieurs à Dieu, dont ils sont les serviteurs, dans les apparitions ainsi décrites, c'est ce qu'il n'est pas permis de penser ; car chaque fois que l'un d'eux s'est montré aux hommes, le texte sacré ne le cache pas et il n'attribue le fait ni à Dieu, ni au Seigneur, mais il nomme formellement les anges ; il est aisé de s'en convaincre dans un grand nombre de passages.

Et semblablement le successeur de Moïse, Josué, appelle ce personnage le prince des anges célestes, des archanges et des puissances qui sont au-dessus du monde, la puissance et la sagesse du Père, celui à qui a été confiée la seconde place dans la royauté et le gouvernement de l'univers, le chef suprême des armées du Seigneur, après qu'il lui eût derechef apparu sous la forme et l'aspect d'un homme. Il est écrit en effet : « *Il arriva, lorsque Josué était à Jéricho : il leva les yeux, et, ayant regardé, il vit un homme qui se tenait en face de lui, une épée nue à la main, et Josué s'avança en*

1. Psaume CVI, 20. — 2. Genèse, XIX, 24. — 3. Genèse, XXXII, 28-30.

disant : « Es-tu des nôtres ou des ennemis ? » Il lui répondit : « Je suis le chef suprême de la puissance du Seigneur, et maintenant me voici. » Et Josué tombant la face contre terre dit : « Maître qu'ordonnes-tu à ton serviteur ? » Et le chef des armées du Seigneur dit à Josué : « Quitte tes sandales, car le lieu où tu te tiens est un lieu sacré. »[1] Il ressort évidemment de ce langage, que celui qui parle en cet endroit n'est pas différent de celui qui s'est nommé à Moïse, car l'Écriture se sert des mêmes termes pour celui-ci : « *Comme le Seigneur le vit qui s'approchait pour contempler la vision, le Seigneur l'appela du buisson : « Moïse, Moïse ! — Qu'y a-t-il ? » demanda celui-ci. Et le Seigneur reprit : « N'approche pas ainsi, mais quitte tes sandales, car le sol que tu foules est une terre sainte. » Et il ajouta : « Je suis le Dieu de ton père, le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob. »* [2]

Qu'il ait existé avant le monde une substance vivante et subsistante qui a aidé le Père et Dieu de l'univers dans la création de tous les êtres, qu'elle soit appelée Verbe de Dieu et Sagesse, en outre des preuves déjà apportées, on peut l'inférer de ce que cette Sagesse divine dit elle-même, lorsqu'elle déclare très nettement par la bouche de Salomon : « *Je suis la Sagesse, j'habite dans le conseil, et je m'appelle science et intelligence. Par moi les rois règnent et les puissants écrivent la justice. Par moi les grands dominent et les tyrans commandent à la terre.* » Et elle poursuit : « *Le Seigneur m'a formée comme commencement de ses voies, en vue de ses œuvres ; il m'a établie avant les siècles. Avant de créer la terre, avant de faire couler les sources des eaux, avant d'asseoir les montagnes sur leurs bases, avant toutes les collines il m'a engendrée. Lorsqu'il préparait le ciel, j'étais avec lui ; lorsqu'il établissait les sources constantes sous les cieux, j'étais assise et j'agissais avec*

1. Josué, v, 13-16. — 2. Exode III, 4-6.

lui. J'étais assise là où il se réjouissait chaque jour, et j'exultais devant lui à toute occasion, tandis qu'il s'applaudissait d'avoir créé la terre. »[1]

Le Verbe divin existait donc avant l'univers et il s'est manifesté à certains, sinon à tous, ainsi que je viens de l'exposer brièvement. Pourquoi ne fut-il pas annoncé autrefois à tous les hommes et dans toutes les nations, comme il l'est aujourd'hui ? Voici l'explication qu'on en pourrait donner : le genre humain dans l'antiquité n'était pas capable d'atteindre la doctrine du Christ, parfaite en sagesse et en vertu. Tout d'abord le premier homme vécut au sein du bonheur, mais il transgressa le précepte de Dieu et tomba dans l'existence corruptible et méprisable qui est la nôtre. Il reçut en partage la terre maudite que nous habitons, à la place des délices divines d'autrefois. Ses descendants la peuplèrent dans son entier, mais tous, sauf un ou deux, se montrèrent beaucoup plus méchants que lui et s'abandonnèrent à une vie brutale et déréglée...

Alors que le vertige de la malice était intense et sévissait sur tous, ou peu s'en faut, alors que semblable à une affreuse ivresse il aveuglait et enténébrait les âmes de presque tous les hommes, la Sagesse, première fille et première œuvre de Dieu[2], le Verbe préexistant lui-même, dans l'excès de son amour pour les hommes, se manifesta à ceux qui étaient au-dessous de lui ; tantôt il se servit d'apparitions angéliques ; tantôt, ainsi qu'il était loisible à la puissance d'un Dieu sauveur, il se montra lui-même dans ces temps anciens à un ou deux amis de Dieu : il prenait la forme humaine, car il ne pouvait en être pour eux autrement.

1. Proverbes, VIII, 12, 14-16, 22-30. — 2. C'est dans cette insistance à employer ce passage du livre des Proverbes, objet de tant de contestations, que se révèle le mieux le subordinatianisme latent d'Eusèbe. Loin de le contenir, les controverses ariennes ne feront que l'exagérer.

Ceux-ci jetèrent des semences de religion dans la multitude des hommes, et, sur la terre, la nation qui descend des anciens Hébreux se rallia tout entière à ce culte divin. Dieu lui donna alors par le prophète Moïse, comme à une multitude encore imbue des anciennes mœurs, des figures et les symboles d'un sabbat mystérieux, les initiations de la circoncision et d'autres préceptes spirituels, mais non pas l'intelligence claire des secrets contenus dans tous ces mystères. Lorsque la législation des juifs fut connue, elle se répandit dans le reste du monde comme une brise chargée de parfums ; les Hébreux furent ainsi cause que la plupart des peuples s'efforcèrent par leurs législateurs et leurs philosophes d'adoucir leurs mœurs et changèrent en douceur leur barbarie sauvage et brutale. Ce fut le règne de la paix profonde, de l'amitié et des bons rapports entre les hommes : alors tous les autres hommes et les nations de la terre, ainsi préparés devinrent capables de recevoir la notion du Père. Alors de nouveau, le maître des vertus, le ministre du Père en tout bien, le Verbe divin et céleste de Dieu parut lui-même dans un corps humain, qui ne différait en rien du nôtre, au commencement de l'Empire romain ; il réalisa et souffrit ce qu'avaient annoncé les prophètes. Ils avaient prédit qu'il viendrait au monde Dieu et homme, pour faire des œuvres surprenantes et qu'il paraîtrait à tous les peuples comme le maître qui enseigne la religion du Père. Ils avaient annoncé le prodige de sa naissance, la nouveauté de sa doctrine, les merveilles de ses œuvres, puis le genre de mort qu'il devait subir, sa résurrection et enfin son divin retour dans les cieux.

Quant à son règne final, le prophète Daniel l'a connu par l'illumination de l'Esprit divin ; il raconte ainsi sa vision, l'accommodant à la capacité de l'homme : « *Je regardais*, dit-il, *jusqu'à ce que des trônes fussent placés*

et que l'Ancien des jours fût assis. Et son vêtement étincelait comme la neige, et les cheveux de sa tête ressemblaient à une toison éclatante de blancheur ; son trône était une flamme de feu, et les roues étaient un feu brûlant ; un fleuve de feu coulait devant lui ; mille milliers le servaient et dix mille myriades se tenaient devant lui ; il commença le jugement et les livres furent ouverts.» Et un peu plus loin : « *Je regardais*, dit-il, *et voici qu'avec les nuées du ciel vint comme un fils de l'homme et il alla jusqu'à l'Ancien des jours et il approcha en face de lui ; et à lui fut donné le commandement, l'honneur, la royauté, et tous les peuples, tribus et langues le servent ; son pouvoir est un pouvoir éternel, qui ne passera pas, sa royauté ne sera pas détruite.* »[1] Il est clair que ceci ne s'applique à personne autre qu'à notre Sauveur ; il était auprès de Dieu, au commencement, comme Verbe-Dieu : plus tard, son incarnation fit de lui le fils de l'homme. J'ai du reste rassemblé dans des commentaires spéciaux un choix de prophéties qui concernent notre Sauveur Jésus-Christ et j'ai montré en d'autres écrits d'une façon plus étendue qu'elles s'appliquent à lui [1] : je me contenterais donc à présent de ce qui vient d'être exposé.

La prééminence de Jésus-Christ. (*Hist. Eccl.*, l. I, ch. III.)

Les Hébreux n'honoraient pas seulement du nom de Christ les souverains pontifes sur qui, à cause du symbole, avait coulé l'huile consacrée, mais aussi les rois que les prophètes divinement inspirés avaient oints et présentés comme des figures du Christ ; ceux-ci portaient en effet en eux l'image du pouvoir royal et

1. Daniel, VII, 9-10, 13-14. — 2. Allusion à la *Préparation* et la *Démonstration évangélique* dont la dernière surtout est une apologie du Christianisme par les prophèties.

suprême du seul et vrai Christ, du Verbe divin qui règne sur tous les êtres. Nous avons appris encore que certains prophètes sont eux-mêmes devenus, par l'onction, des Christs figuratifs ; parce que tous ceux-ci avaient une ressemblance avec le véritable Christ, le Verbe divin et céleste, le seul souverain prêtre de l'univers, le seul roi de toute la création, le seul chef des prophètes de son Père.

Cela montre clairement que, de tous ceux qui ont autrefois reçu l'onction symbolique, pas un, prêtre, roi ou prophète n'a possédé la force de la vertu divine à un aussi haut degré que notre Sauveur et Seigneur Jésus, l'unique et vrai Christ. Aucun de ces hommes, si illustres dans leur patrie par leur dignité et l'honneur qu'ils tiraient de la longue suite de leurs ancêtres, n'a emprunté au nom figuré de Christ qu'il portait le nom même de ses sujets ; aucun ne les a appelés chrétiens ; aucun n'a reçu d'eux un culte quelconque ; après la vie aucun n'a excité un amour tel qu'on fût prêt à mourir pour lui ; pour aucun d'eux il ne s'est produit un tel ébranlement de toutes les nations de la terre ; la force du symbole qu'ils portaient était impuissante à enfanter des prodiges comme la présence de la vérité qui parut dans notre Sauveur. Lui, il n'a reçu de pèrsonne les symboles et les insignes du souverain sacerdoce ; il n'était pas de race sacerdotale, il n'a pas été élevé sur un trône par la main des soldats, il n'a pas été prophète à la façon de ceux d'autrefois et il n'a dû aux Juifs absolument aucune charge ni aucune dignité ; cependant son Père les lui a toutes données, non en symbole, mais d'une façon tout à fait véritable. Quoiqu'il n'ait aucun des titres que nous venons de citer, il est pourtant appelé Christ à meilleur titre que tous les autres, et parce qu'il est le seul et vrai Christ de Dieu, il a rempli le monde entier du nom vraiment vénérable et sacré que tirent de lui

les Chrétiens. Il n'a pas transmis à ses adhérents des allégories, ni des figures, mais la réalité des vertus et une vie céleste par les dogmes mêmes de la vérité. L'onction qu'il a reçue n'a rien d'une préparation matérielle ; c'est l'onction divine par l'Esprit de Dieu, par la participation de la divinité inengendrée et paternelle. Isaïe nous l'enseigne encore lorsqu'il s'écrie par la bouche du Christ : « *L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a oint, il m'a envoyé évangéliser les pauvres et annoncer aux prisonniers la liberté, aux aveugles le retour à la lumière.* »[1]

Et non seulement Isaïe, mais David dit à son tour, s'adressant au Christ : « *Ton trône, ô Dieu, est pour les siècles des siècles et c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ta royauté. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité ; voilà pourquoi Dieu, qui est ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse de préférence à tes compagnons.* »[2] Ainsi le texte l'appelle Dieu dans le premier verset ; au second, il l'honore du sceptre royal, et dans le troisième, après lui avoir attribué la puissance divine et royale, allant plus loin, il le montre devenu Christ, consacré par une onction non point matérielle, mais par l'onction divine de l'allégresse ; l'Écriture indique sa grandeur et son excellence et le place bien au-dessus de tous ceux qui jadis ont reçu l'onction corporelle et symbolique. Dans un autre passage, le même David dit encore du Christ : « *Le Seigneur dit à mon Seigneur : Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis l'escabeau de tes pieds* » et « *Je t'ai engendré avant l'aurore ; le Seigneur a juré et il ne se repentira pas de son serment ; tu es prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.* »[3] Ce Melchisédech est présenté par les saintes Écritures comme un prêtre du Dieu très

1. Isaïe, LXI, 1-2 ; cf. Luc, IV, 18-19. — 2. Psaume XLIV, 7-8. — 3. Psaume CIX, 1-4.

haut, qui n'a pas été sacré par l'onction des hommes, et n'a pas obtenu le sacerdoce des Hébreux par droit de succession. C'est selon l'ordre de ce patriarche, et non selon celui des autres prêtres qui n'ont reçu que des symboles et des figures, que notre Sauveur est proclamé avec l'assurance d'un serment, Christ et prêtre. Voilà pourquoi il n'a pas reçu l'onction corporelle des Juifs, selon le témoignage de l'histoire ; il n'est pas issu d'une tribu sacerdotale ; mais avant l'aurore, c'est-à-dire avant la constitution du monde, il reçoit son être de Dieu même et possède un sacerdoce éternellement impérissable et indéfectible.

Une preuve solide et manifeste qu'il porte en lui cette onction incorporelle et divine, est que, seul entre tous les autres qui ont été jamais jusqu'ici, il est appelé Christ par tous les hommes dans tout l'univers ; tous le reconnaissent pour tel, et tous, grecs et barbares, s'accordent pour lui rendre témoignage par ce nom. Aujourd'hui même, par ses disciples répandus dans la terre entière, il est révéré comme un roi, admiré plus qu'un prophète, glorifié comme le vrai et unique souverain prêtre de Dieu, et par-dessus tout cela, parce qu'il est le Verbe divin préexistant, subsistant avant les siècles, parce qu'il a reçu du Père l'honneur le plus auguste, il est adoré comme Dieu. Mais ce qui est plus merveilleux encore, c'est que nous-mêmes qui lui sommes dévoués, nous ne le célébrons pas seulement des lèvres et par de vaines paroles, mais nous lui sommes attachés par toute l'affection de l'âme, prêts à donner notre vie elle-même pour confesser son nom.

II. ALEXANDRE D'ALEXANDRIE.

Alexandre est évêque d'Alexandrie (312-328), au moment où éclate la controverse arienne. Il n'a pas de peine à démêler ce qu'il y a de contraire au dogme chrétien dans les affirmations d'Arius dont plusieurs avaient l'apparence extérieure des formules traditionnelles. Il condamne et dépose Arius dans un synode alexandrin, poursuit sa condamnation devant le Concile de Nicée, où il fait définir le *consubstantiel.* Les lettres qui nous restent de lui se rapportent en grande partie aux débuts de la controverse arienne. On comparera avec intérêt la fermeté de leur doctrine à l'imprécision et à la terminologie flottante et dangereuse de l'évêque de Césarée.

Lettre à l'évêque Alexandre de Constantinople.

Après avoir rappelé les manœuvres d'Arius et de ses partisans dans l'Église d'Alexandrie, après avoir signalé leurs intrigues auprès des évêques voisins pour les convertir à leur doctrine, l'évêque Alexandre expose et réfute les enseignements d'Arius.

Il n'y a donc plus à hésiter, très chers frères, il faut que je vous manifeste clairement leur perfidie. Ils disent qu'il y eut un temps où le Fils de Dieu n'existait pas, qu'il a commencé d'être, alors qu'auparavant il n'était point ; et quand il est né, il a été produit de la même manière que le sont tous les hommes. Car, disent-ils, Dieu a tout tiré du néant. De la sorte ils comprennent le Fils de Dieu lui-même dans cette création de tous les êtres intelligents ou sans raison. En conséquence aussi ils déclarent que le Fils de Dieu était une nature soumise aux changements, également capable de faire bien ou mal. Et ayant fait cette hypothèse, qu'il a été tiré du néant, ils détruisent l'enseignement des divines Écritures qui proclament l'immutabilité du Verbe, la divinité de la Sagesse, du Verbe, c'est-à-dire du Christ.

« Certes nous pouvons aussi, déclarent ces misérables,

devenir fils de Dieu, comme lui-même l'est devenu. Car il est écrit : « *J'ai engendré des fils et je les ai élevés.* »[1] Et quand on leur objecte ce qui suit dans le texte cité : « *Mais ces fils m'ont méprisé* », ce qui ne saurait convenir au Sauveur, dont la nature est immuable, ils finissent par dépouiller tout sentiment de piété et vous répondent: « Dieu dans sa prescience avait prévu que le Fils ne le mépriserait pas, et c'est pourquoi il l'a choisi entre tous. Non certes qu'il eût par nature quelque prérogative sur les autres fils de Dieu ; nul, disent-ils, n'est fils de Dieu par nature. Non certes qu'il eût quelque propriété particulière qui le rapprochât spécialement de Dieu. Mais Dieu l'a choisi parce que, nature libre, soumise au changement, le Fils eut le souci de la perfection morale et ne se laissa en aucune manière détourner vers le mal. En réalité donc si Pierre ou Paul avaient fait les mêmes efforts, leur filiation divine ne différerait en rien de la sienne. » Et pour confirmer cette doctrine insensée, ils allèguent ce qui est dit du Christ dans les Psaumes : « *Tu as aimé la justice et détesté l'iniquité, c'est pourquoi ton Dieu t'a marqué d'une huile d'allégresse de préférence à tes compagnons.* »[2]

Or que le Fils de Dieu n'ait point été tiré du néant, qu'il n'y ait point eu de temps où il n'ait point existé, c'est ce que Jean l'évangéliste nous enseigne très clairement quand il écrit : « *Le Fils unique, qui est dans le sein du Père...* »[3] Ce maître divin, désirant montrer que le Père et le Fils sont deux réalités inséparables l'une de l'autre, a désigné le Fils comme étant dans le sein du Père. Et d'autre part, pour bien montrer que le Verbe de Dieu n'est point compté parmi les êtres tirés du néant, le même Jean déclare que « tout a été fait par lui ». Aussi bien il avait montré le caractère propre de sa substance en disant : « *Au commencement était*

1. Isaïe, I, 2. — 2. Psaume XLIV, 8. — 3. Jean, I, 18.

le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu ; tout a été fait par lui, et sans lui rien n'existe de ce qui a été fait. »[1] Si donc tout a été fait par lui, comment celui qui a donné l'être à tout ce qui existe, aurait-il pu ne pas exister à un moment donné ? Le Verbe créateur ne peut en aucune manière être de même nature que les objets créés ; lui, il existait au commencement, toutes choses ont été faites par lui, et il les a tirées du néant. Il y a donc une opposition absolue entre celui qui est et les choses tirées du néant. Ces mots : « il était au commencement » montrent qu'il n'y a aucune différence (de nature) entre le Père et le Fils ; on ne peut, même par la pensée, en imaginer quelqu'une. Le fait au contraire que le monde a été tiré du néant implique que sa substance a une origine récente, nouvelle, reçue du Père par l'intermédiaire du Fils. Jean, l'écrivain très pieux, ayant donc contemplé de très loin cette essence du Verbe divin, qui dépasse la pensée de tous les êtres créés, n'osa plus parler de sa génération, de sa création, craignant d'appliquer les mêmes syllabes à l'auteur de tous les êtres et à ces êtres eux-mêmes. Non certes que le Verbe de Dieu soit inengendré ; il n'y a qu'un seul inengendré, le Père ; mais parce que l'essence ineffable du Fils unique de Dieu est souverainement au-dessus de la compréhension la plus haute des évangélistes et des anges eux-mêmes.

Après avoir fait éclater toute l'impiété de l'hypothèse qui fait sortir le Verbe du néant, il faut donc affirmer que le Père est toujours Père ; il l'est parce que toujours il a eu un Fils, lequel lui vaut justement ce nom de Père. Et puisque il a toujours eu un Fils, il est toujours parfaitement Père, ne manquant de rien dans le domaine du bien ; et non point dans le temps, non point par une séparation, ni par une création il engendre son Fils

1. Jean, I, 1-3.

unique. Comment ne serait-ce point une impiété de dire, qu'il fut un temps où n'existait pas la Sagesse de Dieu, alors qu'elle déclare : « *J'étais avec Dieu disposant toutes choses ; j'étais celle en qui il se complaisait* » ?[1] ou de dire que la puissance de Dieu n'a pas toujours existé ; que la raison de Dieu a été mutilée, ou qu'il a manqué à Dieu quelqu'un des attributs qui manifestent le Fils et qui caractérisent le Père ? Déclarer que le rayonnement de la gloire divine n'a pas toujours existé, c'est supprimer en même temps la lumière dont il est l'épanouissement. Si l'image de Dieu n'a pas toujours été, il est bien clair que celui qu'elle représente n'a pas toujours existé. En déclarant enfin que l'empreinte de la substance divine n'a point toujours été, on supprime par le fait même celui qui s'exprime en elle si parfaitement.

Il est donc facile de voir que la filiation de notre Sauveur n'a rien de commun avec les autres filiations. De même en effet que son essence ineffable dépasse d'une manière souveraine, nous l'avons montré, celle de tous les êtres à qui il donne la vie, de même sa filiation, qui le met dans un rapport de nature avec la divinité du Père, dépasse d'une manière indicible la filiation de ceux qui, à cause de lui, ont été adoptés par Dieu. Lui, il possède une nature immuable, parfaite, sans aucun besoin ; eux, exposés qu'ils sont à tourner vers le bien ou le mal, ils ont sans cesse besoin d'être secourus par lui. Quels progrès en effet pourrait bien faire la Sagesse de Dieu ? quelle acquisition pourrait réaliser la vérité même, la Raison de Dieu ? Comment pourrait s'améliorer la vie, la lumière véritable ?... Les créatures au contraire, hommes et anges, peuvent par sa grâce croître en perfection, en s'exerçant à la pratique de la vertu et des commandements de la loi, en évitant le

1. Proverbes VIII, 30.

péché. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur, étant fils de Dieu par nature, est adoré par tous. Quant aux créatures raisonnables, si elles savent déposer l'esprit de servitude, elles reçoivent par suite de leurs bonnes actions et de leur progrès dans la vertu, l'esprit d'adoption, et deviennent, par le bienfait de celui qui est Fils par nature, les fils adoptifs de Dieu.

III. SAINT ATHANASE.

Le plus héroïque défenseur du *Consubstantiel* proclamé à Nicée, c'est incontestablement le successeur d'Alexandre, saint Athanase. Né vers 295, il a été, jeune encore, promu au diaconat vers 319. C'est en qualité de diacre qu'il accompagne Alexandre au Concile de Nicée, et qu'il assiste à la définition du *Consubstantiel.* Trois ans plus tard, en 328, il succède à Alexandre sur le siège patriarcal d'Alexandrie ; tout son long et intrépide épiscopat sera désormais employé à maintenir contre les partisans plus ou moins déclarés d'Arius, contre les complaisants du pouvoir, les politiques et les timides, la formule de la foi intégrale promulguée par le Concile. Dans ces luttes sans fin il expose sa tranquillité, sa liberté, sa vie ; mais soutenu par l'Égypte et surtout par Rome, il tient tête à tout l'Orient, au nom de l'autorité de la tradition et de la chose jugée. Banni à Trêves par Constantin en 335, il est rappelé par ses fils en 338 ; chassé par les Ariens en 340, il ne peut revenir à Alexandrie qu'en 346 ; dix ans plus tard 356, Constance le fait expulser. Il est rappelé puis exilé par Julien (362). Jovien le ramène à Alexandrie (363), Valens l'en exile (365). C'est le cinquième et dernier exil d'Athanase qui, après quatre mois, rentre en triomphateur dans sa ville épiscopale où il mourra le 2 mai 375.

Athanase a été surtout un homme de combat, et les luttes qu'il a eu à soutenir ne lui ont pas laissé le loisir d'écrire beaucoup. Ce qui nous reste de lui, ce sont principalement quelques pièces de sa correspondance où il dénonce les procédés violents employés par ses adversaires pour faire triompher leurs idées ou leurs créatures, où il encourage les fermes

défenseurs de l'orthodoxie, où il fait intervenir en faveur de la foi menacée les évêques demeurés fidèles. A côté de cela des opuscules de circonstance, controverse ou apologie ; enfin les trois livres contre les Ariens qui exposent et défendent de la manière la plus nette l'orthodoxie nicéenne, et les lettres à l'évêque Sérapion qui complètent l'exposition de la doctrine par une défense de la divinité de Saint-Esprit.

Éternité du Verbe d'après l'Écriture. (*Orat. I contra Arianos*, 11 sq.)

Vous avez dit et vous pensez sous l'inspiration d'Arius qu'il fut un temps où le Fils n'était pas... D'où vous vient cette trouvaille ? Pourquoi avez-vous, comme les nations, frémi et médité des mots vides contre le Seigneur et contre son Christ ? Aucune Écriture n'a ainsi parlé du Sauveur ; au contraire elle emploie les mots *toujours*, *éternel*, *coexistence éternelle au Père*. Car, *au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu* [1]. Et dans l'Apocalypse il est dit : *Celui qui est, qui était, qui vient* [2]. Or s'il est, et s'il était comment ne serait-il pas éternel ? C'est le reproche que saint Paul, dans son Épître aux Romains, fait aux Juifs : *De qui est le Christ selon la chair, lui qui est au-dessus de tous, Dieu béni pour les siècles* [3] ; et réfutant les Gentils : *Ce qu'il y a d'invisible en lui, par la création du monde, rendu intelligible grâce aux œuvres, est contemplé, son éternelle puissance et sa divinité* [4]. Quelle est cette puissance de Dieu ? Paul nous l'enseigne encore par ces mots : *le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu* [5]. Ces paroles ne visent point le Père, comme vous le répétez souvent entre vous, disant que le Père est sa puissance éternelle. Ce n'est pas cela ; il n'a pas dit : Dieu est sa puissance, mais la puissance est à lui. Il est clair pour tous que *à lui* n'est pas *lui*, ni quelque

1. Jean, I, 1. — 2. Apocalypse, I, 4. — 3. Romains, IX, 5. — 4. Romains I, 20. — 5. I Corinthiens, I, 24.

chose d'étranger, mais ce qui appartient en propre. Lisez d'ailleurs la suite du texte et tournez-vous vers le Seigneur (le Seigneur est esprit) et vous verrez qu'il s'agit du Fils.

Paul faisant mention de la création, traite tout naturellement de la puissance qu'elle manifeste, puissance qui est le Verbe de Dieu par qui tout a été fait. Si la création à elle seule, sans le Fils, suffit à faire connaître Dieu, prenez garde d'en arriver à penser que la création s'est faite aussi sans le Fils. Si c'est par le Fils qu'elle s'est faite, et si tout subsiste par lui, nécessairement, qui la contemple avec piété contemple aussi celui qui l'a créée, le Verbe, et par lui commence à se représenter le Père. Or si, au dire du Sauveur, *Nul ne connaît le Père sinon le Fils et celui à qui le Fils le révèle* [1] ; si quand Philippe disait ; *Montre-nous le Père*, Jésus ne répond pas : Regarde la création mais bien : *qui m'a vu a vu le Père* [2], c'est à bon droit que Paul, accusant les païens de n'avoir point trouvé dans la contemplation de l'harmonie du monde une idée du Verbe son créateur, pour connaître par son moyen le vrai Dieu et cesser d'adorer les créatures, a dit: *son éternelle puissance et sa divinité*[3], pour signifier le Fils...

Puisque l'apôtre écrivant aux Hébreux dit : *la splendeur de sa gloire et l'empreinte de sa substance*[4], puisque David chante au Psaume 89 : *que la splendeur du Seigneur soit sur vous*[5], et ailleurs : *dans ta lumière nous verrons la lumière* [6], qui serait assez insensé pour douter que le Fils soit éternel ? Quand donc a-t-on vu la lumière privée de l'éclat de sa splendeur, de manière que l'on puisse dire du Fils : *Un temps fut où il n'existait pas*, ou bien : *avant d'être engendré, il n'existait pas.* Ce que dit le Psaume 44 sur le Fils : *Ton*

1. Matthieu, XI, 27. — 2. Jean, XIV, 8-9. — 3. Romains, I, 20. — 4. Hébreux, I, 3. — 5. Psaume LXXXIX, 17. — 6. Psaume XXXV, 10.

trône est le trône de tous les siècles[1], écarte la pensée de tout instant, même le plus minime, où le Verbe n'aurait pas existé. Tout instant a sa mesure dans les siècles, et le Verbe est roi et créateur des siècles. Forcément donc, aucun instant quelconque n'existant avant lui, c'est folie de dire : *Il y eut un temps où l'Éternel n'existait point*, et encore : *Le Fils est sorti du néant.* — Le Seigneur lui-même dit : *Je suis la vérité ;* il ne dit pas : *Je suis devenu la vérité*, mais toujours : *Je suis* ; *je suis le berger*, *je suis la lumière*[2], et encore : *Ne me dites-vous pas Seigneur et Maître ? Vous dites bien, car je le suis*[3] Qui donc, entendant cette affirmation de Dieu, de la Sagesse, du Verbe du Père, parlant sur lui-même, aurait encore des doutes sur la vérité, et ne croirait point aussitôt que *je suis* signifie l'*éternité* et l'existence sans commencement du Fils, antérieure à tous les temps ?... Il est l'image du Père et son Verbe éternel : pas de temps où il n'ait pas existé ; il existe de tout temps comme la splendeur éternelle d'une lumière éternelle. Pourquoi donc imaginez-vous des temps antérieurs au Fils ? Ou pourquoi des temps après lesquels vous blasphémez le Verbe par qui ont été créés les siècles ? Comment temps ou siècles auraient-ils pu exister, quand, selon vous, le Verbe n'existait pas encore, par qui tout a été fait et sans qui rien de ce qui existe n'a été produit ?

La Trinité éternelle. (*Orat. I contra Arianos*, 17.)

Si le Verbe ne coexiste pas éternellement au Père, il n'y a pas de Trinité éternelle. Il y a eu d'abord monade et, par accroissement, se produisit plus tard la Triade. Ainsi avec le temps, suivant leur opinion, s'accrut et se

1. Psaume XLIV, 7. — 2. Jean, VIII, 12 ; X, 14 ; XIV, 6.— 3. Jean, XIII, 13.

constitua la connaissance de la divinité. De même si le Fils n'est pas engendré en propre de la substance du Père, mais est issu du néant, la Trinité se constitue du néant ; il y eut un temps où n'existait pas la Trinité, mais seulement la monade. La Trinité est ainsi tantôt incomplète, tantôt complète ; incomplète avant la production du Fils, complète après ; de plus, ce qui est produit passe au même rang que le créateur et ce qui d'abord n'existait pas, est déifié et glorifié avec ce qui a toujours été. Chose pire, la Trinité se trouve être dissemblable en elle-même, composée de natures et de substances étrangères et sans rapport ; ce qui revient à dire que la Trinité dans sa formation est produite. Quelle est donc cette divinité qui n'est pas constante avec elle-même, mais se complète par l'évolution des temps et se trouve tantôt dans un état, tantôt dans un autre ? Il lui convient d'avoir encore de l'accroissement, et cela à l'infini, puisque, une fois déjà et dès le début, c'est par cet accroissement qu'elle a été constituée. Il n'est pas douteux non plus qu'elle peut diminuer. Ce qui est ajouté peut évidemment être enlevé.

Mais il n'en est pas ainsi ; oh non ! La Trinité n'est pas produite, mais éternelle ; unique est la Divinité dans la Trinité, unique la gloire de la Sainte Trinité. Et vous osez la déchirer en natures différentes ! Le Père étant éternel, vous dites du Verbe assis près de lui : *il fut un temps où il n'était pas ;* le Fils étant assis près du Père, vous voulez le mettre loin de lui ! La Trinité est créatrice et active, et vous ne craignez point de l'abaisser au rang du néant, vous n'avez pas honte d'égaler les esclaves à la libre Trinité et de ranger le Roi Seigneur des armées avec ses serviteurs ! Cessez de brouiller ces êtres qui ne peuvent se confondre, ou plutôt de mêler le néant avec l'être. Parler ainsi, ce n'est pas glorifier et honorer le Seigneur, mais l'injurier et le

déshonorer, car déshonorer le Fils, c'est déshonorer le Père.

Si maintenant l'être divin est parfait dans la Trinité, et si c'est là la vraie et unique divinité, où résident la beauté et la vérité, il fallait qu'il en fût ainsi toujours, sinon la beauté et la vérité seraient adventices et la plénitude de l'être divin serait due à l'accroissement. Il fallait donc qu'il en fût ainsi dès l'éternité. Si dès l'éternité il n'en était pas ainsi, maintenant cela ne saurait être ; il en serait comme, selon vous il en a été au commencement, de sorte que la Trinité actuellement n'existerait pas. Aucun chrétien ne saurait supporter pareils hérétiques. Aux païens de se faire une Trinité produite, et de l'égaler aux choses créées, car ce qui est créé admet seul diminution et augmentation. Les chrétiens eux reconnaissent dans leur foi la bienheureuse Trinité, comme immuable, parfaite, toujours dans le même état ; ils ne reconnaissent rien en plus de la divinité, ni un état imparfait de celle-ci dans le passé, car il y a impiété dans les deux cas. Aussi la foi reconnaît-elle que la Trinité est pure de tout mélange avec les êtres créés ; elle l'adore, gardant invisible l'unité de sa divinité et, fuyant les blasphèmes ariens, elle confesse et reconnaît l'éternité du Fils. Il est éternel, comme est éternel le Père, dont il est le Verbe.

L'humanité et la divinité dans le Christ. (*Oratio III contra Arianos*, 29 sq.)

Le but et la marque distinctive de l'Écriture, comme je l'ai souvent dit, est d'annoncer une double doctrine sur le Sauveur ; depuis toujours il est Dieu et Fils, étant Verbe, Splendeur et Sagesse du Père, et plus tard pour nous ayant pris chair de la Vierge Marie, la mère de Dieu (*Theotocos*) il s'est fait homme... A parcourir l'Écri-

ture, on trouvera donc dans l'Ancien Testament les paroles sur le Verbe ; dans l'Évangile on contemplera le Seigneur fait homme : car le *Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.*

Il s'est fait homme, dis-je, il n'est point venu dans un homme. Et cela aussi est nécessaire à savoir, de peur que, tombant encore dans cette impiété, ils ne trompent certaines gens, qui penseront ceci : Autrefois le Verbe venait en chacun des saints, de même maintenant il est venu dans un homme, le sanctifiant lui aussi et s'y manifestant comme dans les autres. S'il en était ainsi, s'il n'avait fait qu'apparaître dans un autre, il n'y aurait là rien de merveilleux et ceux qui le voyaient ne se seraient pas étonnés disant : *D'où vient celui-ci ?* et encore : *Pourquoi toi qui es homme, te fais-tu Dieu ?*[1] Ils avaient l'habitude d'entendre dire : *Le Verbe de Dieu venait en chacun des prophètes.* Mais maintenant, puisque le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait, a supporté de devenir Fils de l'homme et s'est humilié prenant la forme de l'esclave, *pour les Juifs la croix du Christ est un scandale, mais pour nous le Christ est force de Dieu et sagesse de Dieu*[2].

Le Verbe, dit Jean, *s'est fait chair...* Autrefois donc il venait en chaque saint et sanctifiait ceux qui le recevaient dignement. A leur naissance pourtant, on ne disait point qu'il s'était fait homme, ni, quand ils souffraient, que lui-même souffrait. Mais lorsqu'il vint enfin, né de Marie, à la consommation des siècles pour enlever le péché, — le Père avait jugé bon d'envoyer ainsi son propre Fils, né d'une femme et sous la loi, — alors il a été dit que prenant chair il s'était fait homme. Dans cette chair il a souffert pour nous, comme a dit saint Pierre : *Le Christ ayant souffert pour nous, dans sa chair*[3], pour montrer et faire croire à tous qu'étant Dieu

1. Jean, x, 33. — 2. I Corinthiens, I, 23-24. — 3. I Pierre, II, 24.

depuis toujours, et sanctifiant ceux chez qui il venait et disposant tout selon la volonté de son Père, plus tard il s'est fait homme pour nous, et, comme dit l'Apôtre, la *divinité a habité corporellement dans sa chair* [1]. C'est comme si l'on disait : Étant Dieu, il a eu son propre corps et, s'en servant comme d'un instrument, il s'est fait homme pour nous. Aussi ce qui appartient à cette chair [2] lui est-il attribué, parce qu'il était en elle. Ainsi la faim, la soif, la souffrance, la fatigue et choses semblables, que la chair peut éprouver ; les œuvres propres du Verbe, comme ressusciter les morts, rendre aux aveugles la vue, guérir les malades, il les accomplissait par l'intermédiaire de son propre corps. Le Verbe portait les infirmités de sa chair, comme si elles lui appartenaient, car la chair était à lui et la chair collaborait comme instrument aux œuvres de la divinité, parce que la divinité était dans la chair, car le corps était à Dieu. Le prophète a bien dit : *il a porté* et non pas *il a guéri nos infirmités* [3]; car ce n'est pas hors du corps et ne faisant que le guérir, comme il l'avait toujours fait, laissant encore les hommes sujets à la mort. Il porte au contraire nos infirmités et lui-même prend sur lui nos péchés, pour montrer qu'il s'est fait homme pour nous et que le corps qui en lui les porte est bien son corps lui appartenant ; que lui-même n'encourait aucun dommage en portant nos péchés sur la croix, par son corps, comme a dit saint Pierre ; mais nous, hommes, nous étions rachetés de nos propres passions et étions remplis de la justice du Verbe.

Aussi le Verbe n'était-il point hors de la chair, quand elle souffrait. C'est pourquoi la souffrance lui est attribuée, et quand il accomplissait divinement les œuvres

1. Colossiens, II, 9. — 2. Pour bien saisir toute la suite du raisonnement, il faut traduire le mot *chair* par le mot *nature humaine*. — 3. Isaïe, LIII, 4.

de son Père, la chair n'était pas hors de lui ; c'est dans son corps que le Seigneur les accomplissait... Certes, quand il fallut faire lever la belle-mère de Pierre en proie à la fièvre, comme homme il étendait la main, comme Dieu il faisait cesser la maladie; dans l'affaire de l'aveugle-né, de sa chair venait la salive humaine, comme Dieu il ouvrait les yeux avec la boue ; pour Lazare, comme homme il faisait entendre la voix humaine, comme Dieu il ressuscitait Lazare d'entre les morts. Tout cela arrivait et était public, parce que ce n'était pas en apparence, mais en vérité qu'il avait un corps.

Mais il convenait aussi que le Seigneur, ayant revêtu la chair humaine, la revêtît tout entière avec ses passions [1]. Et dès lors, de même que nous disons que son corps lui appartenait, de même les passions de son corps lui furent aussi attribuées, bien qu'elles n'atteignissent point sa divinité. Car, si le corps était d'un autre, à cet autre aussi seraient attribuées les passions ; mais si la chair est au Verbe (*car le Verbe s'est fait chair*), force est d'en attribuer aussi les passions à celui de qui est la chair. Mais celui à qui on attribue les passions, comme sont surtout la condamnation, la flagellation, la soif, la croix, la mort et les autres infirmités du corps, est aussi celui à qui appartient l'action d'éclat et la grâce. C'est avec raison et logique que de pareilles passions sont attribuées au Seigneur, et non pas à un autre ; pour que la grâce nous vienne aussi de lui, et que nous n'ayons pas de culte pour un autre, mais vraiment pour Dieu, parce qu'aucun des êtres créés, aucun homme, n'est par nous appelé Seigneur, Dieu et Sauveur, mais le seul Fils naturel et véritable de Dieu, qui s'est aussi fait homme,

Qui n'admirerait cela et ne conviendrait que c'est

1. *Passion* est pris ici dans son sens étymologique : passivité, capacité de souffrir.

véritablement une œuvre divine ? Si les œuvres de la divinité du Verbe n'avaient pas été accomplies par le corps, l'homme n'aurait pas été divinisé ; de même si l'on n'attribuait au Verbe ce qui est de la chair, l'homme n'en aurait pas été complètement délivré ; mais il y aurait eu cessation pour un temps, comme je l'ai déjà dit, et le péché serait ensuite resté en lui, ainsi que la corruption ; c'était le fait des hommes auparavant, et c'est facile à voir. Il y a eu plusieurs saints purs de tout péché. Jérémie a été sanctifié dès le sein maternel ; Jean, encore porté par Élisabeth, bondissait d'allégresse, à la voix de Marie, la mère de Dieu. Et *pourtant la mort a régné d'Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'ont point péché par la similitude de la transgression d'Adam*[1]. Ainsi les hommes n'en restaient pas moins mortels et périssables, soumis aux passions propres de la chair. Maintenant que le Verbe s'est fait homme et s'est attribué ce qui est de la chair, la chair échappe à la condamnation à cause du Verbe qui s'y trouve ; il a tout consumé et les hommes ne restent plus, conformément à leurs propres passions, pécheurs et morts, mais, ressuscités par la puissance du Verbe, ils persévèrent toujours immortels et incorruptibles. Aussi sa chair étant engendrée par la Vierge Marie, lui-même est dit engendré, lui qui amène les autres à l'existence, pour prendre sur lui notre naissance ; nous n'irons plus simple terre à la terre, mais unis au Verbe venu du ciel, nous serons élevés au ciel par lui. Ainsi des autres passions du corps qu'il a, non sans raison, prises sur lui, pour que, n'étant plus de simples hommes, mais participant du Verbe, nous ayons en partage la vie éternelle. Nous ne mourons plus en Adam, selon notre première naissance ; désormais notre naissance et toute notre infirmité charnelle étant transportée sur le Verbe, nous

1. Romains, v, 14.

sommes soulevés loin de la terre ; la malédiction causée par le péché est détruite par celui qui en nous s'est fait pour nous malédiction. Et c'est justice. De même que tous, issus de la terre, nous mourons en Adam, ainsi régénérés d'en haut par l'eau et l'Esprit, tous nous sommes vivifiés dans le Christ, notre chair n'étant plus terrestre, mais transfigurée par le Verbe de Dieu, fait chair parmi nous.

IV. SAINT HILAIRE DE POITIERS.

Hilaire, évêque de Poitiers depuis l'an 335 environ, a joué en Occident, et particulièrement dans les Gaules, un rôle comparable à celui qu'Athanase a rempli en Orient. Depuis 355 l'empereur Constance s'efforçait de rallier les Occidentaux trompés et circonvenus à quelqu'une des formules non-consubstantialistes élaborées par les synodes officiels. Hilaire s'opposa de toutes ses forces à la politique impériale et mérita par là une sentence d'exil qui le relégua en Asie Mineure. Mais, loin de lui être défavorable, l'exil lui permit d'étudier de plus près cette controverse arienne dont les Occidentaux n'avaient jusque-là entendu que les échos. C'est en exil qu'il compose son ouvrage le plus important : les douze livres sur *la Trinité*. En 360, il revient d'Asie et fait en Gaule une rentrée sensationnelle. Son plus grand désir était de guérir les blessures que l'Arianisme avait faites aux Églises occidentales ; le concile de Paris en 361 rallia tous les évêques gaulois à l'orthodoxie nicéenne. L'Italie même éprouve les heureux effets du zèle d'Hilaire ; un concile tenu à Milan en 364, et présidé par l'évêque de Poitiers, jugea l'évêque arien de cette ville, Auxence, qui ne dut qu'à l'intervention de l'empereur Valentinien de garder son siège épiscopal. Hilaire mourut peu de temps après en 366.

Les relations entre le Père et le Fils. (*De Trinitate*, lib. III, cp. 1-9, pass.)

Plusieurs trouvent de l'obscurité dans cette parole

du Seigneur : *Je suis dans le Père, et le Père est en moi.* [1] Et à juste titre, car l'humaine intelligence ne peut naturellement saisir la portée de ces mots. Il ne lui semble point possible que ce qui est dans un autre puisse en même temps exister en dehors de lui ; et puisqu'il faut que les êtres en question ne soient point isolés, mais qu'ils doivent, tout en conservant leur distinction et leur situation respective, se contenir mutuellement, il semble bien impossible que celui qui contient l'autre et qui par conséquent lui demeure extérieur soit à son tour contenu en lui et lui devienne intérieur. Cela la raison de l'homme ne saurait l'atteindre, et nulle comparaison humaine ne pourrait fournir d'exemple de ces mystères divins. Mais ce qui est inintelligible à l'homme, est néanmoins possible à Dieu. Ce qui ne veut pas dire que pour comprendre cette parole il suffise d'alléguer l'autorité de Dieu qui l'a prononcée. Il faut donc s'appliquer à connaître et à comprendre ce que veulent dire ces mots : *Je suis dans le Père et le Père est en moi*, si toutefois nous pouvons les comprendre complètement.

Pour nous faciliter la solution de ce problème très ardu, apprenons d'abord à connaître le Père et le Fils selon la doctrine des divines Écritures, afin de dégager un peu la discussion. L'éternité du Père, comme nous l'avons montré au livre précédent, dépasse les lieux, les temps, les espaces et tout ce que peut concevoir l'intelligence humaine. Il est en dehors de tout et en tous, contenant tout, n'étant contenu par rien, tel qu'on ne peut ni s'en approcher ni s'en éloigner ; mais il est invisible, incompréhensible, plein, parfait, éternel, ne recevant rien d'ailleurs, se suffisant à lui-même dans sa permanence sans fin.

Ce Père inengendré engendre avant tous les temps son Fils; il le produit de lui-même et non de quelque

1. Jean, XIV, 10.

matière préexistante, car toutes choses tiennent leur existence du Fils. Il ne le produit point du néant, car c'est son fils, sorti de lui. Il ne l'enfante pas, car il n'y a rien en Dieu que d'immuable et de plein ; ce n'est point une partie séparée, coupée, retranchée de lui-même, car Dieu est impassible, étant incorporel et ce qu'expriment ces mots ce sont des modifications de la chair, du corps. Or, selon l'Apôtre, *dans le Christ habite corporellement toute la plénitude de la divinité.* [1] C'est d'une manière incompréhensible, inénarrable qu'avant tous les temps, avant tous les siècles, il engendre de sa substance inengendrée son fils unique, donnant à sa naissance, par amour et par toute-puissance tout ce qu'est Dieu. Ainsi du Père inengendré, parfait, éternel naît le Fils, unique, parfait, éternel.

Quant aux propriétés qui appartiennent au Fils à raison du corps qu'il a pris, elles sont l'effet de sa bonté volontaire pour notre salut. Invisible, incorporel, incompréhensible, puisqu'engendré par Dieu, il a pris sur lui autant d'abaissement matériel et d'humilité qu'il le fallait pour être compris, senti, aperçu par nous ; se conformant ainsi à notre faiblesse, bien loin de déchoir du rang où il était.

Ainsi donc le Fils parfait du Père parfait, la descendance unique du Père inengendré, celui qui a tout reçu de celui qui possède tout, Dieu de Dieu, esprit d'esprit, lumière de lumière, peut dire en toute confiance : *le Père est en moi et je suis dans le Père ;* car de même que le Père est esprit, de même le Fils est esprit, de même que le Père est Dieu, le Fils est Dieu, de même que le Père est lumière, ainsi le Fils est-il lumière. Les propriétés qui sont dans le Fils dérivent de celles qui sont dans le Père ; c'est du Père tout entier qu'est né le Fils tout entier... Ce qui est dans le Père, est aussi dans le

1. Colossiens, II, 9.

Fils ; ce qui est dans le Fils unique est aussi dans l'inengendré, ils sont distincts l'un de l'autre et tous deux ne font qu'un ; non pas que deux soient un ; mais l'un est dans l'autre, parce qu'il n'y a pas autre chose dans l'un et dans l'autre. Le Père est dans le Fils, parce que le Fils est de lui ; le Fils est dans le Père, parce qu'il n'est pas autre chose que Fils ; le Fils unique est dans l'inengendré, parce que le fils unique est de l'inengendré. Ainsi ils sont réciproquement l'un dans l'autre, car de même que toute perfection est dans le Père inengendré, ainsi toute perfection est dans le Fils unique engendré. Telle est l'unité qu'il y a entre le Père et le Fils ; et c'est la vertu, la charité, l'espérance, la foi, la vérité, la voie, la vie, de ne point refuser à Dieu le Père aucun de ses attributs et de ne rien refuser au Fils de ce qu'il a acquis par la vertu de sa mystérieuse génération ; de ne comparer rien au Père inengendré, et pourtant de ne point séparer de lui ni par le temps, ni par la puissance le Fils seul engendré, de confesser Dieu le Fils parce qu'il vient de Dieu le Père.

C'est qu'en effet il y a en Dieu des puissances, que notre intelligence ne saurait comprendre, et que pourtant notre foi doit accepter absolument parce qu'elle en voit les effets. Et ce n'est point seulement dans les choses spirituelles que nous le remarquons, c'est même dans les choses corporelles. Aux noces de Cana en Galilée, l'eau fut changée en vin ; notre raison ou nos sens peuvent-ils saisir la manière dont se fit cette transformation, qui fait disparaître la platitude de l'eau pour lui donner la saveur du vin ? Il n'y eut point mélange, mais création ; et création non point improvisée, mais qui part d'un terme pour aboutir à un autre. Ce n'est point par l'infusion de quelque substance plus forte qu'est corrigée la faiblesse de l'eau ; ce qui était disparaît, ce qui n'était pas commence d'être. L'époux est

triste, la famille est ennuyée, toute la splendeur du festin nuptial est compromise. On adresse une prière à Jésus ; il ne bouge pas, ne s'agite point, mais exécute tout le miracle comme en se reposant. On verse de l'eau dans les urnes, et c'est du vin qu'on y puise avec les coupes ; ceux qui ont versé l'eau n'ont plus les mêmes sensations que ceux qui viennent puiser. Ceux qui ont versé s'imaginent qu'on va y puiser de l'eau ; ceux qui dans ces urnes puisent du vin pensent que c'est bien du vin que l'on y a versé ; l'intervalle qui s'écoule entre ces deux moments n'a rien à voir avec ce changement qui fait disparaître un liquide et en fait apparaître un autre. L'explication du fait dépasse la vue et l'intelligence ; et c'est la puissance de Dieu qui se sent dans tout l'événement...

Or il y a nombre de gens, prudents selon le siècle, mais dont la prudence est folie devant Dieu. Et quand on leur dit que Dieu est né de Dieu, vrai Dieu du vrai Dieu, parfait du parfait, un de l'être unique, ils nous déclarent tout net que cela est impossible, parce que cela contredit les petites formules dont ils font collection. « Rien ne peut naître d'un seul être, toute naissance suppose deux parents. — Si le fils est né du seul Père, il a donc reçu une partie de l'être de celui qui l'a engendré, et dès lors nul des deux n'est plus parfait. Il manque quelque chose à celui qui a donné une partie de lui-même ; il n'y a point de plénitude en celui qui n'a reçu qu'une partie de l'être paternel. Aucun d'eux n'est parfait : le Père a perdu de sa plénitude, le fils n'a point reçu tout l'être du Père. » Eh bien cette sagesse du monde Dieu qui la prévoyait de longue date l'a condamnée à l'avance par son prophète qui dit : *Je perdrai la sagesse des sages, je confondrai l'intelligence des prudents.* [1] Et l'Apôtre ajoute : *Où donc est le sage, où le docteur, où*

1. Isaïe, XXIX, 14.

le disputeur de ce siècle. Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde ? Car puisque le monde avec sa sagesse n'a point connu Dieu dans la sagesse de Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyants par la folie de la prédication. Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs cherchent la sagesse ; et nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les Grecs, mais pour tous ceux qui sont appelés, juifs aussi bien que païens, le Christ puissance de Dieu, sagesse de Dieu. Car la folie de Dieu est plus sage et la faiblesse de Dieu est plus forte que les hommes[1].

Oui, le Fils de Dieu, prenant souci du genre humain, s'est fait homme, d'abord pour qu'on le croie, pour être parmi nous et l'un de nous, témoin des choses divines, pour nous prêcher par l'infirmité de sa chair, à nous infirmes et charnels Dieu son Père, pour accomplir ainsi le dessein qu'avait sur lui le Père céleste : *Je ne suis point venu, dit-il, faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé ;* [2] non que sa volonté n'accepte pas d'accomplir ce qu'il fait, mais parce qu'il veut montrer son obéissance à la volonté paternelle, en voulant lui-même ce que veut le Père.

V. SAINT CYRILLE DE JÉRUSALEM.

Saint Cyrille, créé évêque de Jérusalem en 350, après avoir été diacre, puis prêtre de cette Église, a été mêlé moins vivement que les deux auteurs précédents à la controverse arienne, et n'a point affirmé avec la même vigueur le *Consubstantiel* nicéen. Il n'a pas laissé cependant que d'être persécuté pour la cause de l'orthodoxie. Trois fois il fut chassé de Jérusalem et son troisième exil sous Valens ne dura pas moins de onze années (367-378) ; il mourut le 18 mars 386.

Il nous reste de Cyrille une série complète de discours catéchétiques qu'il a dû prononcer, étant encore simple

1. I Corinthiens, I, 20-25. — 2. Jean, VI, 38.

prêtre en 347 ou en 348. On désigne sous le nom de *catéchèses* (équivalent de notre mot catéchisme), les instructions faites aux catéchumènes qui devaient recevoir le baptême dans la nuit de Pâques. Il s'agissait d'exposer d'une manière simple et néanmoins complète l'ensemble de la doctrine chrétienne. Les instructions commençaient le premier dimanche de carême et se continuaient ensuite tous les jours, les samedis et dimanches exceptés, jusqu'au moment du baptême. On y expliquait l'Écriture Sainte d'abord, puis le symbole. Ce n'est qu'après avoir reçu le baptême et la sainte communion que les néophytes étaient complètement instruits sur le sens des deux grands mystères chrétiens. Ces catéchèses dites *mystagogiques* (explicatives des mystères) se faisaient durant la semaine de Pâques. C'est à elles que nous empruntons les extraits suivants, l'exposé le plus net de la doctrine eucharistique dans l'antiquité chrétienne.

Début de la première catéchèse sur les mystères.

Je désirais depuis longtemps déjà, ô fils véritables et désirés de l'Église, vous instruire de ces mystères spirituels et célestes. Mais, sachant bien que la vue est plus fidèle dans ses renseignements que l'ouïe, j'ai attendu jusqu'aujourd'hui, afin que rendus plus faciles à conduire par l'expérience même que vous avez faite de ces mystères, je puisse vous amener comme par la main en ces prairies plus éclairées et plus suaves du paradis. D'autant que vous êtes devenus maintenant capables de recevoir l'enseignement de ces mystères plus divins, ayant été gratifiés du Baptême divin et vivifiant. Puisqu'il faut donc dresser pour vous la table de ces enseignements plus parfaits, eh bien ! instruisons aujourd'hui vos âmes avec exactitude afin que vous connaissiez l'action qui s'est opérée en vous dans la nuit du baptême.

Suit l'explication des principales cérémonies du baptême et de leurs effets.

Sur le Corps et le Sang du Christ. (*Cat. myt.* IV.)

On commence par la lecture d'un passage de l'épître aux Corinthiens, relative à l'institution de la sainte Eucharistie : « J'ai reçu du Seigneur lui-même ce que je vous ai transmis, à savoir, que le Seigneur Jésus, la nuit qu'il fut livré, prit du pain », *etc.*

Ces paroles du bienheureux Paul que vous venez d'entendre suffisent à elles-seules à vous convaincre pleinement de la vérité des mystères divins auxquels vous avez été jugés dignes de participer et qui vous ont unis étroitement au corps et au sang du Christ. Paul le proclamait tout à l'heure : « *Dans la nuit qu'il fut livré, Notre Seigneur Jésus-Christ prit du pain et, après avoir rendu grâces, il le rompit et le donna à ses disciples, en disant* : « *Prenez, mangez, ceci est mon corps* ». *Et prenant le calice, après avoir rendu grâces il dit* : « *Prenez, buvez, ceci est mon sang* ». [1] Puisque Jésus lui-même l'a déclaré, et qu'il a dit du pain : « Ceci est mon corps », qui donc oserait en douter plus longtemps ? puisqu'il a affirmé et qu'il a dit : « Ceci est mon sang », qui voudrait contester et déclarer que ce n'est point son sang ?

Jadis, à Cana de Galilée, il a changé l'eau en vin par sa simple volonté, et nous ne l'estimerions point digne de foi, quand il change le vin en son sang ? Invité à des noces terrestres il accomplit ce prodige étonnant, et nous ne voudrions pas confesser qu'aux fils de l'épouse spirituelle il a fait ce présent beaucoup plus admirable, le don de son corps et de son sang ?

Ainsi donc, avec pleine conviction, venons participer au corps et au sang du Christ. Sous les apparences du pain c'est son corps qui t'est donné, sous les apparences du vin, c'est son sang qui est distribué, et participant au corps et au sang du Christ, tu deviens un seul corps,

1. I Corinthiens, XI, 23-25.

un seul sang avec lui. Oui, nous devenons vraiment des porte-Christ (*christophoros*) puisque sa chair et son sang se diffusent dans nos membres. Oui, suivant l'expression du bienheureux apôtre Pierre, nous devenons participant de la nature divine.

Jadis le Christ s'adressant aux Juifs leur disait : « *Si vous ne mangez ma chair, et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez point en vous la vie.* »[1] Eux, n'entendant point spirituellement les paroles de Jésus, furent scandalisés et se détournèrent de lui ; ils s'imaginaient que Jésus voulait les pousser à un acte d'anthropophagie.

Il y avait aussi dans l'ancienne alliance des pains de proposition ; mais appartenant à l'ancienne alliance, ils ont pris fin. Mais dans la nouvelle alliance il y a un pain céleste, une coupe de salut, qui sanctifient l'âme et le corps. De même en effet que le pain est fait pour le corps, la parole de Dieu est faite pour l'âme.

Dès lors ne regarde point comme des éléments ordinaires ce pain et ce vin (consacrés) ; c'est vraiment le corps et le sang du Christ suivant l'affirmation même du Maître. Si les sens te suggèrent la première idée, que la foi au contraire te donne pleine assurance. Ne juge point la réalité d'après le goût, mais que la foi te persuade qu'en toute vérité tu as été jugé digne du corps et du sang du Christ.

D'ailleurs le saint roi David t'indiquera lui aussi la force de ces paroles (du Christ) quand il dit : « *Seigneur, tu dresses devant moi une table en face de mes ennemis.* »[2] Et voici ce que cela signifie : Avant votre avènement, Seigneur, les démons avaient préparé pour les hommes une table contaminée, souillée, toute pleine des maléfices démoniaques ; mais depuis que vous êtes venu, Seigneur, c'est vous-même qui avez préparé devant moi une table. Quand le prophète dit à Dieu : « Tu dresses

1. Jean, VI, 54. — 2. Psaume XXII, 5.

devant moi une table », que veut-il indiquer sinon cette table mystique et spirituelle que Dieu nous a préparée à l'encontre de celle que les démons avaient dressée ? Et à bon droit ; celle-ci nous faisait communier avec les démons, celle-là nous fait communier avec Dieu. « *Tu répands l'huile sur ma tête* », continue le psalmiste. Oui, Dieu a oint ton front de l'huile sainte, par le sceau que tu as reçu [1], afin de devenir l'image de ce sceau, le saint de Dieu. « *Et ton calice qui m'enivre, combien il est doux !* » Ne vois-tu pas qu'il s'agit de ce calice que Jésus prit dans ses mains et sur lequel, après avoir rendu grâces, il dit : « Ceci est mon sang qui est répandu pour beaucoup en vue de la rémission des péchés. »

Aussi bien Salomon indique lui aussi cette grâce, quand il dit dans l'Ecclésiaste : « *Viens, mange dans la joie ton pain* », [2] le pain spirituel sans doute : « Viens ». C'est l'appel de salut et de bénédiction : « *Bois ton vin dans l'allégresse de ton âme* », le vin spirituel, s'entend ; « *que l'huile se répande sur ta tête* », tu vois comme Salomon lui aussi indique l'onction mystique. « *Et que toujours tes vêtements soient blancs, car Dieu prend maintenant plaisir à tes actions.* » Car avant que tu ne fusses venu à la grâce tes œuvres étaient vanité des vanités. Et maintenant que tu as dépouillé tes anciens vêtements et pris les vêtements blancs symboliques [3], il faudra toujours rester habillé de blanc. Et je ne veux pas dire que tu devras toujours être revêtu d'habits blancs, mais que tu devras être vêtu de pureté, de blancheur en ce qui regarde l'âme, afin de pouvoir dire avec le bienheureux prophète Isaïe : « *Que mon âme soit ravie d'allégresse en*

1. Il s'agit de la confirmation dont l'auteur a traité dans l'instruction précédente. — 2. Ecclésiaste, IX, 7-8. — 3. En sortant de la piscine baptismale les néophytes recevaient un vêtement blanc, qu'ils continuaient à porter durant toute la semaine de Pâques jusqu'au dimanche suivant, qui est encore appelé dans la liturgie le « Dimanche en blanc ».

le Seigneur, car il m'a revêtu du vêtement de salut, il m'a couvert du manteau d'allégresse. »[1]

Et maintenant que tu as appris et que tu es convaincu que ce pain n'est plus du pain, quoi qu'il en soit du témoignage du goût, mais bien le corps du Christ ; que ce vin n'est plus du vin, quoi qu'en disent les sens, mais bien le sang du Christ, maintenant que tu comprends ces paroles que prononçait autrefois David : « *Le pain affermit le cœur de l'homme, et l'huile brille sur sa face* », [2] affermis ton cœur en prenant ce pain spirituel, et que la joie brille sur le front de ton âme. Oui, que ton âme découverte reflète dans une conscience pure comme dans un miroir la gloire du Seigneur ! et puisse-t-elle devenir de plus en plus resplendissante dans le Christ-Jésus, Notre-Seigneur, à qui soient honneur, puissance et gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Explication des cérémonies principales de la Messe.

(*Cat. myst.* v.)

Par la miséricorde de Dieu vous avez dans les précédentes réunions appris ce qu'il est nécessaire de savoir sur le baptême, la confirmation, et la communion au corps et au sang de Jésus-Christ. Il nous faut maintenant passer à ce qui suit et poser aujourd'hui le couronnement à l'édifice spirituel que nous avons élevé pour votre plus grand profit.

Vous avez vu le diacre présenter l'eau [3] à l'évêque et aux prêtres de Dieu qui entourent l'autel. Ce n'était pas le moins du monde pour enlever les souillures corporelles ; non sans doute, tous ils étaient propres dès le commencement de la cérémonie, en entrant dans

1. Isaïe, LXI, 10. — 2. Psaume CIII, 15. — 3. Il s'agit de la cérémonie du lavement des mains par lequel débutait la messe des fidèles. Les néophytes connaissaient toute la partie de la messe qui précède, puisque les *catéchumènes* y étaient admis.

l'église. Mais cette ablution est un symbole qui montre que vous devez être purs de tout péché, de toute iniquité. Comme les mains en effet sont le symbole des actions, en les lavant nous voulons montrer la pureté et l'intégrité de nos actes. N'avez-vous point entendu le saint roi David nous expliquer ce mystère quand il dit : « *Je laverai mes mains au milieu des innocents, et j'entourerai ton autel, ô Seigneur.* » [1] Ainsi le lavement des mains est le signe de l'exemption du péché.

Ensuite le diacre s'écrie : « Prenez-vous les uns les autres, et donnons-nous le baiser de paix. » N'imaginez point que ce baiser ressemble à ceux qui se donnent sur les places publiques entre amis ordinaires ; non, ce n'est point un baiser de cette sorte. Il réconcilie les âmes entre elles et il suppose l'entier oubli par elles de toutes les offenses. Ce baiser est donc un signe que les âmes fusionnent entre elles et qu'elles rejettent tout souvenir des injures reçues. Aussi le Christ a-t-il dit : « *Si tu présentes ton offrande à l'autel et que tu te rappelles là même que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande sur l'autel, et cours d'abord te réconcilier avec ton frère, puis revenant, présente ton offrande.* » [2] C'est donc ici un baiser de réconciliation, un saint baiser, comme s'exprime quelque part le bienheureux Paul quand il dit : « Saluez-vous mutuellement dans un saint baiser » et saint Pierre : « dans le baiser de charité ».

Après cela le célébrant s'écrie : « En haut les cœurs ». C'est bien en effet à cette heure redoutable qu'il faut élever son cœur vers Dieu, et ne point le laisser à terre en proie aux soucis terrestres. Le prêtre en quelque sorte nous commande à cette heure de laisser là toutes les préoccupations de la vie, les soucis de notre maison et de tenir notre cœur élevé vers le Dieu miséricordieux.

Vous répondez : « Nous les avons vers le Seigneur »,

1. Psaume xxv, 6. — 2. Matthieu, v, 2 -24.

c'est-à-dire que par ces paroles vous déclarez obéir au commandement. Qu'il n'y ait donc personne pour dire de bouche : « Nous les avons vers le Seigneur », tandis qu'il conserve intérieurement son esprit attaché aux soucis de la vie. Sans doute nous devrions en tout temps nous souvenir de Dieu, mais si par l'humaine faiblesse cela n'est point possible, il faut nous efforcer de le faire au moins à cette heure-là.

Puis le célébrant dit : « Rendons grâces au Seigneur ». Vraiment oui nous devons rendre grâces à Dieu, de ce que, tout indignes que nous en étions, il nous a appelés à une si grande grâce, de ce que nous qui étions ses ennemis il nous a réconciliés à lui, de ce qu'il nous a gratifiés de l'adoption par l'esprit. Vous répondez : « Cela est juste et raisonnable. » En remerciant en effet nous faisons, nous, chose juste et raisonnable ; tandis que lui, ce n'est pas en étant juste, mais en dépassant singulièrement la justice qu'il nous a comblés de biens et rendus dignes de si grands dons.

Ensuite nous faisons mention [1] du ciel, de la terre et de la mer, du soleil, de la lune et des étoiles, de toutes les créatures raisonnables et sans raison, des êtres visibles et aussi des archanges, des puissances, des dominations, des principautés, des vertus et des chérubins à multiple face, comme si nous disions avec David : « *Célébrez tous le Seigneur avec moi.* » [2] Nous faisons aussi mention des Séraphins que, dans une vision de l'Esprit-Saint, Isaïe a contemplés debout en cercle autour du trône de Dieu, se voilant la face de deux de leurs ailes, des deux autres se couvrant les pieds, des deux autres enfin volant, tandis qu'ils disent : « *Saint, saint, saint, est le*

1. Dans les liturgies orientales, la préface est beaucoup plus développée que dans le rit latin ; on y invite toutes les créatures à rendre avec l'Église actions de grâce et remerciements à Dieu. Nous n'avons gardé dans la préface latine que la mention des anges.—2. Psaume XXXIII, 3.

Seigneur des armées. »[1] Et nous chantons cet hymne emprunté aux Séraphins, afin de nous unir aux armées célestes par ces chants de louange.

Puis, après nous être ainsi sanctifiés par ces hymnes spirituels, nous supplions le Dieu miséricordieux d'envoyer son Esprit-Saint sur les offrandes déposées sur l'autel, afin qu'il fasse du pain, le corps du Christ, du vin, le sang du Christ. Car tout ce que touche le Saint-Esprit est sanctifié et transformé.

Ensuite quand s'est accompli le sacrifice spirituel, le culte non sanglant, sur cette hostie de propitiation, nous invoquons Dieu pour la paix commune des Églises, pour l'équilibre du monde, pour les empereurs, pour nos soldats et nos alliés, pour ceux qui sont dans l'infirmité, qui sont accablés par l'affliction ; et en général pour ceux qui ont besoin de secours, nous prions et nous offrons le sacrifice [2].

Puis nous faisons mémoire de ceux qui se sont endormis (dans le Seigneur) d'abord des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, afin que Dieu par leur prière et leur intercession reçoive nos demandes. Ensuite nous prions pour nos pères saints qui se sont endormis, pour les évêques et en général pour tous ceux d'entre les nôtres qui reposent en paix, persuadés qu'il est de très grande utilité pour leurs âmes que de prier pour elles, alors que la sainte et redoutable victime est là présente sur l'autel.

Et je voudrais à ce sujet vous persuader par un exemple. Car je sais que beaucoup disent : « Que sert à une âme sortie de ce monde, avec ou sans péché, que l'on fasse mémoire d'elle au moment de la prière ? » Or voici un roi qui a exilé des gens qui l'avaient offensé ;

1. Isaïe, VI, 2. — 2. Dans la plupart des liturgies orientales la commémoraison des vivants avait lieu après la consécration et non point avant comme dans le rit latin.

par la suite les parents des bannis viennent offrir au souverain une couronne qu'ils ont tressée, en demandant la grâce de ceux qui sont punis ; le roi ne se rendrait-il pas à leurs prières ? Eh bien, nous, de même, en offrant nos supplications à Dieu pour ceux qui sont morts, même s'ils furent pécheurs durant leur vie, nous lui présentons non point une couronne que nous aurions tressée, mais le Christ immolé pour nos péchés et par là nous nous rendons propice à nous et à eux le Dieu tout miséricordieux.

Après cela nous disons la prière que le Sauveur a enseignée à ses disciples, et avec une conscience pure nous appelons Dieu notre père et nous lui disons : « *Notre Père qui êtes aux cieux* » [1]. O miséricorde infinie de Dieu : A ceux qui s'étaient éloignés de lui et qui étaient tombés dans les dernières misères, il a accordé le pardon de leurs fautes et une part dans son amour, en sorte qu'ils peuvent l'appeler Père. « Notre Père qui êtes aux cieux ». Les Cieux, ce sont aussi tous ceux [2] qui portent l'image du (Père) céleste, ceux en qui Dieu habite et fait séjour.

« *Que votre nom soit sanctifié* ». Le nom de Dieu est saint par nature, que nous le disions ou que nous ne le disions pas. Mais comme le nom de Dieu est quelquefois profané par les pécheurs, selon ce mot de l'Écriture : « *A cause de vous mon nom est chaque jour blasphémé parmi les nations* » [3], nous demandons que le nom de Dieu soit sanctifié parmi nous ; non certes qu'il devienne saint après avoir cessé de l'être, mais bien qu'il devienne saint en nous qui cherchons à nous sanctifier et à accomplir des œuvres de sainteté.

1. Matthieu, VI, 9-13.— 2. Et en premier lieu les nouveaux baptisés qui viennent de recevoir l'image de Dieu et en qui habite la grâce divine. Dieu n'est pas seulement dans le ciel, il est aussi dans le cœur des fidèles. — 3. Isaïe, LIII, 5 ; Romains, II, 24.

« *Que votre règne arrive* ». C'est à l'âme pure qu'il appartient de dire en toute confiance : « Que votre règne arrive ». Celui qui a entendu ces paroles de Paul : « *Que le péché ne domine point en votre corps mortel* » [1] et qui purifie ses actions, ses pensées, ses paroles, celui-là peut dire à Dieu : « Que votre règne arrive. »

« *Que votre volonté se fasse sur la terre comme au ciel* ». Les anges de Dieu, célestes et bienheureux, accomplissent la volonté de Dieu, selon cette parole du Psalmiste David : « *Bénissez le Seigneur, vous tous ses anges, puissants en vertu et qui accomplissez sa volonté.* » [2] En disant les paroles du *Pater*, c'est donc comme si l'on disait : « De même que dans vos anges votre volonté s'accomplit, de même que sur cette terre, elle s'accomplisse en moi, ô Seigneur. »

« *Donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance* ». Le pain ordinaire n'est point le pain substantiel ; le pain substantiel c'est le pain sanctifié [3], institué pour (soutenir) la substance même de l'âme. Ce pain ne va point au ventre et n'est point rejeté au lieu secret ; mais il se répand dans toute la constitution pour l'utilité de l'âme et du corps. Quant au mot « aujourd'hui », il veut dire en somme : « tous les jours » comme Paul le déclare : « tant que dure le temps appelé aujourd'hui ».

« *Et pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensé* ». En vérité nous avons beaucoup de péchés, nous offensons Dieu par parole et par pensée, et nous faisons bien des choses dignes de condamnation, et si nous disons que nous n'avons point de péché, nous mentons comme dit saint Jean. Alors avec Dieu nous concluons un marché, nous lui demandons de nous pardonner nos offenses, comme nous-mêmes nous remettons au prochain ses dettes.

1. Romains, VI, 12. — 2. Psaume CII, 20. — 3. L'Eucharistie.

Réfléchissons donc à l'échange conclu, ne nous dérobons pas, n'hésitons pas à nous pardonner les uns aux autres nos offenses réciproques. Ces offenses qu'on nous a faites sont petites, légères, faciles à oublier, celles que nous avons faites à Dieu sont graves, et ont besoin de toute sa miséricorde. Prenons donc garde de ne point empêcher, pour de petites misères que l'on nous a faites, le pardon des fautes très lourdes dont nous sommes coupables envers Dieu.

« *Et ne nous induisez point en tentation, Seigneur* ». Le Seigneur nous enseigne-t-il de demander à ne jamais être tenté ? Mais comment pourrait-on lire ailleurs : « *L'homme qui n'est point tenté, n'est point éprouvé* » [1] et encore : « *Ne voyez qu'un sujet de joie mes frères, dans les tentations de toute sorte qui tombent sur vous* ». [2] Mais peut-être ces mots « entrer en tentation » veulent-ils dire : « être submergé par la tentation », la tentation pouvant être comparée à un torrent difficile à traverser. Ceux qui ne sont point submergés par la tentation franchissent le torrent, comme les bons nageurs, qui ne se laissent point entraîner par le courant. Les nageurs médiocres dès qu'ils entrent sont engloutis. Juda par exemple une fois entré dans le courant de l'avarice, n'arriva plus à s'en tirer, il fut submergé et fut étouffé corporellement et spirituellement. Pierre entra dans la tentation de renier son maître, mais il ne fut pas englouti, il nagea courageusement et sortit enfin de la tentation. Écoutons encore dans un autre endroit de l'Écriture le chœur des saints échappés au péril et qui rendent grâce au Dieu qui les a tirés de la tentation : « *Tu nous a éprouvés, ô mon Dieu, tu nous a fait passer au creuset comme l'argent, tu nous a fait tomber dans le filet, tu as mis sur nos reins un pesant fardeau, tu as fait marcher des hommes sur nos têtes ; nous avons passé par le feu*

1. Ecclésiastique, XXXIV, 11. — 2. Jacques, I, 2.

et par l'eau, mais tu nous en a tirés pour nous conduire en un lieu de repos. »[1] Voyez-vous comme ils exultent, pour avoir traversé la tentation sans y rester engloutis. « Tu nous a conduits en un lieu de repos », qu'est-ce à dire, sinon : « tu nous a délivrés de la tentation ».

« *Mais délivrez-nous du malin.* » Si les paroles : « Ne nous induisez pas en tentation » signifiaient que l'on demande la délivrance de toute tentation, le Seigneur n'aurait pas ajouté : « mais délivrez-nous du malin ». Le malin, c'est notre ennemi le démon, et nous demandons d'en être délivrés. Puis quand l'oraison (dominicale) est terminée, on dit : « Amen » scellant par ce mot qui signifie : « Ainsi soit-il » les demandes faites dans cette prière que Dieu nous a enseignée.

Après quoi le prêtre dit : « Les choses saintes aux saints. » Les dons, présents sur l'autel, sont saints, puisqu'ils ont reçu le contact du Saint-Esprit ; vous aussi vous êtes saints, pour avoir reçu le Saint-Esprit ; les choses saintes conviennent donc aux saints. Et vous répondez : « Il n'y a qu'un seul saint, un seul Seigneur, c'est Jésus-Christ. » Et vraiment, il n'y a qu'un seul saint, saint par nature, s'entend ; pour nous, nous sommes saints, mais non point par nature, mais bien par participation, par l'exercice, par la prière.

Ensuite vous entendez la voix du chantre, qui dans une mélodie toute divine vous invite à la communion des saints mystères : « *Goûtez*, chante-t-il, *et voyez combien le Seigneur est bon.* »[2] Goûtez et discernez, mais non certes avec le palais de votre corps ; non, mais avec la foi qui ne craint point l'erreur ; car ceux qui viennent goûter à cet aliment, ce n'est point le pain ni le vin qu'ils doivent déguster, mais bien la présentation du corps et du sang du Christ.

Alors on s'approche de l'autel, et sans étendre les

1. Psaume LXV, 10-12. — 2. Psaume XXXIII, 9.

mains, ni écarter les doigts, on dispose les mains de la façon suivante ; on met la gauche sous la droite, faisant ainsi comme un trône sur lequel on va recevoir le roi ; c'est dans le creux de la main droite que l'on reçoit le corps du Christ, et l'on répond : Amen. Puis après avoir pieusement sanctifié vos yeux par le contact de ce corps sacré, vous communiez, en prenant garde de n'en rien laisser perdre. Si vous en laissiez perdre, ce serait comme si l'on vous retranchait l'un de vos membres. Dites-moi, si l'on vous avait donné des rognures d'or, ne les garderiez-vous pas avec beaucoup de précaution, prenant bien soin de n'en rien perdre, pour ne pas subir de dommage ? Ne devez-vous donc pas avoir bien plus de souci de ne pas perdre une seule miette de ce pain eucharistique, plus précieux que l'or et les pierres fines.

Après avoir communié au corps du Christ, approchez-vous aussi de la coupe de son sang, sans y porter la main ; inclinés en signe d'adoration et de vénération, répondez : *Amen*, et sanctifiez-vous en communiant au sang du Christ. Et quand vos lèvres sont encore humides de ce sang précieux, touchez-les de vos doigts et sanctifiez par ce contact vos yeux, votre front, vos autres sens. Enfin attendez que la prière se termine, et rendez grâce à Dieu qui vous a fait participer à de si grands mystères.

Gardez fidèlement cette doctrine que je vous ai transmise, et vous-mêmes conservez-vous sans péché. Ne vous éloignez point de la sainte communion, ne vous privez point par la souillure du péché de ces mystères sacrés et spirituels. « *Et que le Dieu de paix vous sanctifie tout entiers, et que tout ce qui est en vous, le corps, l'âme et l'esprit se conservent sans reproche jusqu'au jour de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ* », [1]

1. I Thessaloniciens, v, 23.

à qui soient gloire, honneur, et puissance avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

VI. SAINT BASILE DE CÉSARÉE.

Après Athanase, Basile, évêque de Césarée en Cappadoce, est celui qui a le plus fait pour assurer le triomphe de l'orthodoxie nicéenne. Né en 331, il a reçu une brillante éducation littéraire, à Césarée sa ville natale d'abord, puis à Constantinople, à Athènes enfin où il s'est lié d'amitié avec Grégoire de Nazianze. Ses études terminées, il s'est fixé à Césarée pour y professer la rhétorique. Puis désireux de connaître la vie monastique, il a visité les divers solitaires d'Égypte, de Palestine, de Mésopotamie et finalement s'est retiré lui-même dans la solitude près de Néocésarée, où le rejoint son ami Grégoire de Nazianze. C'est dans le travail, la prière, l'obscurité que se passe sa vie, jusqu'au moment où l'évêque de Césarée vient arracher Basile à son désert pour en faire un prêtre de son Église. Six ans plus tard, à la mort du vieil évêque, Basile est élu pour lui succéder (370). Les dernières années de sa vie s'emploieront à rétablir l'unité dans cette pauvre Église orientale ravagée par le schisme et l'hérésie. La débarrasser des hérétiques qui la compromettent, grouper autour de lui dans la même fidélité au *Consubstantiel* nicéen les hésitants et les timides, les réconcilier avec Rome et l'Occident telle est la tâche surhumaine que Basile entreprend. Il n'eut pas la consolation de la mener à bonne fin ; il meurt en 379 sans avoir réussi dans cette entreprise. Mais son travail n'est pas demeuré stérile. Deux ans après sa mort, le Concile de Constantinople achèvera son œuvre ; son ami Grégoire de Nazianze, son frère Grégoire de Nysse en consacreront le triomphe.

Deux ouvrages principaux renferment au mieux la pensée théologique de saint Basile : *La réfutation de l'Apologie d'Eumonius* où il prend à partie le défenseur le plus redoutable des idées ariennes, et le *traité du Saint-Esprit* démonstration de la divinité du Saint-Esprit. Des nombreuses

homélies prononcées par le grand évêque, il ne nous reste qu'un nombre relativement restreint ; elles ont pour but d'expliquer diverses parties de l'Écriture Sainte, leur style à la fois imagé et populaire, brillant et solide a fait la réputation d'orateur de Basile. Mais c'est surtout la correspondance de l'évêque de Césarée qui nous le révèle tout entier ; dogme, Écriture Sainte, droit ecclésiastique, discussions personnelles, administration, ces divers sujets y sont abordés, quelquefois avec une ampleur qui fait de plusieurs de ces lettres de véritables traités.

Basile est le seul des écrivains ecclésiastiques auxquels les Grecs aient donné le surnom de « Grand ». Il mérite ce titre aussi bien par les qualités exceptionnelles de son style que par tout l'ensemble des dons qui se manifestent en ses ouvrages.

Les trois personnes de la Sainte Trinité. (*Lettre* 8, pass.)

Pour vous, mes très chers [1], gardez-vous des pasteurs [2] des Philistins ; que nul ne vienne boucher vos puits ni souiller la pureté de votre connaissance touchant la foi. Car le but de ces pervers n'est pas d'instruire par la Sainte Écriture, mais de défigurer la vérité par la sagesse du dehors. Celui qui introduit dans votre foi l'inengendré et l'engendré [3], qui enseigne que celui qui a toujours été n'a pas toujours été, que celui qui est Père par nature et depuis toujours est devenu Père à un moment donné, et que l'Esprit-Saint n'est pas éternel, celui-là n'est-il pas en toute vérité un Philistin, n'empêche-t-il pas les brebis de s'abreuver à la source d'eau vive. Aussi bien tous ces gens-là se sont creusé des citernes vides, cre-

1. La lettre est adressée aux habitants de Césarée ; Basile ordonné prêtre depuis quelque temps les a quittés pour se retirer une seconde fois dans sa solitude du Pont. — 2. C'est-à-dire des docteurs imbus de l'hérésie arienne. — 3. Les dialecticiens de l'arianisme essayaient d'embrouiller la question de la divinité du Christ par d'interminables discussions sur la génération du Verbe.

vassées et qui ne peuvent garder l'eau, attendu qu'il faut confesser Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, comme l'ont enseigné les livres divins et ceux qui les ont le mieux compris. Quant à ceux qui nous reprochent cela comme un trithéisme [1], qu'on leur réponde que nous confessons un Dieu unique non par le nombre, mais bien par la nature. Car ce qui est dit unique par le nombre, n'est pas véritablement un, ni simple par nature ; or tout le monde confesse que Dieu est simple, sans composition. Dieu n'est donc pas un par le nombre [2].

Quant à savoir si le Fils est semblable ou non semblable au Père [3], nous déclarons, selon la vraie doctrine, que le Fils n'est ni semblable ni dissemblable au Père. L'une ou l'autre alternative en effet est également impossible. Car semblable ou dissemblable se disent suivant les qualités, or la divinité n'a pas de qualités [4]. Mais en confessant l'identité de nature, nous recevons le dogme du *consubstantiel* et nous évitons ainsi la composition en Dieu ; celui qui par essence est Dieu et Père, engendre celui qui par essence est Dieu et Fils. Voilà ce que signifie le *consubstantiel*, car le Fils, étant Dieu par essence, est de la même substance (est consubstantiel) que le Père, Dieu par essence.

Mais examinons les textes scripturaires que nos adversaires nous opposent pour supprimer la gloire du Fils unique. « *Je vis par le Père* », [5] a dit Jésus-Christ. A mon avis il ne s'agit point ici de la vie du Fils avant l'incarnation, car tout ce qui vit par un autre ne peut pas s'appeler la vie en soi et pourtant le Christ nous dit : « *C'est moi qui suis la vie* ». [6] Mais il s'agit de la vie du

1. Croyance en l'existence de trois dieux. — 2. En d'autres termes ce qui doit préoccuper avant tout, c'est la question de la simplicité divine. — 3. C'était la question que se posaient les diverses fractions ariennes. — 4. Parce qu'elle est la simplicité absolue. — 5. Jean, VI, 58. — 6. Jean, XIV, 6.

Verbe incarné, qui a eu lieu dans le temps et qu'il a vécue par le Père. C'est par la volonté du Père qu'il a séjourné dans la vie des hommes, aussi Jésus ne dit-il pas : « J'ai vécu par le Père », mais bien « je vis par le Père » désignant clairement par là le temps présent. Peut-être donc les mots en question peuvent-ils désigner la vie, dont vit le Christ, parce qu'il a en lui le Verbe de Dieu. Que ce soit bien le sens, c'est ce qui ressort du contexte, car il est dit ensuite : « *Et celui qui me mange vivra par moi* ». En effet, en mangeant sa chair et en buvant son sang, nous communions au Verbe de Dieu et à la Sagesse, par le moyen de son incarnation et de sa vie sensible. Car Jésus nomme chair et sang toute sa mystérieuse constitution, en même temps que l'ensemble de son enseignement [1], notions morales, philosophiques et théologiques qui nourrissent vraiment l'âme et la préparent à la connaissance des êtres véritables.

« *Le Père est plus grand que moi* ; [2] » les méchants abusent aussi de ces paroles. Pour mon compte je crois que l'on peut s'en servir pour démontrer la consubstantialité du Père et du Fils. Car la comparaison ne peut se faire qu'entre des êtres de même nature... Si donc le Père est dit plus grand que le Fils, par comparaison, le Fils est donc consubstantiel au Père. Mais une autre idée est également incluse dans ces mots. Qu'y a-t-il d'extraordinaire si Jésus confesse que le Père est plus grand que lui, alors que Verbe fait chair il a paru inférieur aux anges et aux hommes par ce qui paraissait de lui... Il a supporté tout cela dans son amour pour sa créature, afin de sauver la brebis perdue, d'introduire dans la patrie la brebis sauvée, afin de ramener à son

1. S. Basile interprète dans un double sens les paroles « Celui qui me mange vit par moi ». Elles signifient d'abord le corps et le sang eucharistiques, mais aussi la doctrine du Christ.— 2. Jean, XIV, 28.

domicile l'homme, qui descendant de Jérusalem à Jéricho était tombé entre les mains des voleurs. Vraiment l'hérétique va-t-il lui reprocher cette crèche, où l'homme, être sans intelligence, a été nourri par le Verbe lui-même ; lui objectera-t-il sa pauvreté, si grande que le fils du charpentier n'avait même point de lit ? C'est en cela que le Fils est inférieur au Père, parce que pour toi il est mort afin de t'arracher à la mort, afin de te faire participer à la vie céleste. Reproche-t-on au médecin la mauvaise odeur qu'il a contractée en s'approchant des malades ?

C'est à cause de toi également « *qu'il ignore le jour et l'heure du jugement* », [1] quoique rien n'échappe à celui qui est la Sagesse même, par qui tout a été fait. Mais il arrange tout ceci à cause de ta faiblesse, afin que le pécheur effrayé par l'exiguïté du temps ne tombe point dans le désespoir comme s'il ne lui restait plus le temps de faire pénitence, afin que celui qui lutte ne fléchisse pas en considérant combien long encore doit être le combat. Il favorise ainsi l'un et l'autre par cette ignorance simulée. D'ailleurs dans l'Évangile il se met au nombre de ceux qui ignorent, mais dans le livre des Actes, alors qu'il parle devant des parfaits, il dit en s'exceptant formellement : « *A vous il ne vous appartient pas de connaître les temps que le Père a déterminés dans sa puissance*[2]. » Voilà ce qu'on peut dire tout d'abord comme première explication, un peu massive, il est vrai. Mais il faut chercher un sens plus élevé, frapper à la porte de la science, pour voir si l'on ne pourrait éveiller le maître de la maison, celui qui donne les pains aux quémandeurs, car ce sont des frères aussi que nous avons à nourrir.

Suit une dissertation assez obscure sur le sens qu'une interprétation allégorique de ces paroles pourrait fournir.

1, Marc, XIII, 32 ; cf Matthieu, XXIV, 36. — 2. Actes, I, 7.

En fidèle disciple d'Origène, Basile essaie de montrer que les mots du Sauveur cités plus haut signifient que le Père est la source de tout être et de toute connaissance.

Mais cette recherche est suffisante, il faut nous tourner maintenant contre ceux qui attaquent le Saint-Esprit. Vous dites que l'Esprit-Saint est une créature. Or toute créature est l'esclave du Créateur. Car, dit le Psaume, « *toutes choses te servent* ». [1] Mais si le Saint-Esprit est esclave du Créateur, la sainteté lui est surajoutée, (ne fait pas partie de son essence). Or tout être dont la sainteté est surajoutée est capable de faire le mal. Mais le Saint-Esprit est appelé source de sanctification justement parce qu'il est saint par essence ; il n'est donc pas une créature. S'il n'est pas une créature, il est donc consubstantiel à Dieu. Comment pouvez-vous appeler esclave celui qui par le baptême vous a délivrés de l'esclavage, selon qu'il est écrit : « *La loi de l'Esprit de vie m'a délivré de la loi du péché* »... [2] D'autre part si l'on dit que l'Esprit est une créature, on affirme par là même que sa nature est limitée. Or il est écrit : « *L'Esprit de Dieu a rempli toute la terre* » [3] et encore : « *Où irai-je loin de ton Esprit.* » [4] De même (en disant qu'il est une créature), on affirme par là qu'il n'est point simple par nature. Ce qui est un par le nombre seulement n'est pas simple. Si l'Esprit n'est pas simple, il est composé, on peut distinguer en lui son essence et la sanctification qui s'y est ajoutée, bref il est composé. Mais qui donc est assez insensé pour oser prétendre que l'Esprit-Saint est composé, qu'il n'est pas simple, qu'il n'est pas à cause de cette simplicité même consubstantiel au Père et au Fils.

Mais allons plus loin, et étudions un peu la puissance

1. Psaume CXVIII, 91. — 2. Romains, VII, 6. — 3. Sagesse, I, 7. — 4. Psaume CXXXVIII, 7.

divine du Saint-Esprit. Nous trouvons mentionnées dans l'Écriture trois espèces de création : celle qui fait passer du néant à l'être, celle qui fait passer du mal au bien, enfin la résurrection des morts. Or dans toutes ces œuvres on trouve toujours l'Esprit, associé comme coopérateur au Père et au Fils. Il s'agit de la production des cieux ; comment s'exprime David ? « *C'est par le Verbe du Seigneur,* dit-il, *que les cieux ont été affermis, et par l'Esprit de sa bouche qu'ils ont été fondés* ».[1] — L'homme est créé à nouveau par le baptême, suivant ce mot de l'Écriture : « *Il y a dans le Christ une nouvelle création.* »[2] Et que dit à ce propos le Sauveur à ses disciples ? « *Allez,* dit-il, *et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit* ».[3] — On voit ici encore paraître en même temps que le Père et le Fils, le Saint Esprit. — Et que dire de la résurrection des morts, alors que nous aurons disparu et que nous serons retournés en poussière ? Terre nous sommes, à la terre nous retournerons, mais Dieu enverra l'Esprit-Saint, il nous recréera et il renouvellera la face de la terre. En effet ce que saint Paul appelle résurrection, David le nomme renouvellement, création nouvelle. — Écoutons encore les paroles de celui qui fut ravi jusqu'au troisième ciel ; que dit-il ? : «*Vous êtes le temple du Saint-Esprit qui habite en vous.*»[4] Tout temple est consacré à Dieu. Si nous sommes le temple de l'Esprit-Saint, l'Esprit-Saint est Dieu. On parle aussi du temple de Salomon, par exemple, du nom de celui qui l'a bâti. Si nous sommes le temple de l'Esprit-Saint dans ce sens, l'Esprit-Saint est Dieu, car c'est Dieu qui a tout bâti. Et si nous sommes le temple de l'Esprit, parce qu'il habite en nous et qu'il y est adoré, confessons donc qu'il est Dieu, car il est écrit : « *Tu*

1. Psaume XXXVI, 6. — 2. II Corinthiens, V, 17. — 3. Matthieu, XXVIII, 19. — 4. I Corinthiens, VI, 19.

adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul. »[1]

Mais en voilà assez, pour cette fois, au sujet de l'adorable et sainte Trinité, car il nous est impossible, pour l'instant, de prolonger nos recherches. Pour vous, recevez de notre humilité cette semence, cultivez-la et faites la mûrir, car, vous le savez, nous exigerons de vous les intérêts de ce que nous vous avons donné. Mais j'ai la ferme confiance, dans le Seigneur que vous rendrez trente, soixante, cent pour un, à cause de la pureté de votre vie. « *Bienheureux,* dit l'Écriture, *ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.* »[2] Ne croyez pas, chers frères, que le royaume des cieux soit autre chose que la contemplation de la vérité ; et c'est là ce que les divines Écritures appellent la béatitude. « *Le royaume des cieux, est-il écrit, est au-dedans de vous.* »[3] Et qu'y a-t-il au-dedans de l'homme sinon la contemplation. Donc le royaume des cieux est avant tout la contemplation de l'être véritable. A présent certes nous n'en voyons que l'ombre, nous ne le contemplons que comme dans un miroir; un jour viendra où, débarrassés de ce corps terrestre, revêtus d'incorruption et d'immortalité, nous verrons en face le prototype de toutes choses. A une condition toutefois, c'est que nous ayons orienté notre vie vers le bien, et que nous nous soyons préoccupés de l'orthodoxie de la foi ; sans cela, nul ne peut voir le Seigneur. « *La sagesse,* dit l'Écriture, *n'entrera pas dans une âme méchante, elle n'habitera point dans un corps esclave du péché.* »[4] — Mais rendons grâce au Père, au Fils et au Saint-Esprit, et mettons fin à cette lettre, car, comme dit le proverbe, la mesure est en tout ce qu'il y a de meilleur.

1. Matthieu, IV, 10. — 2. Matthieu, V, 8. — 3. Luc, XVII, 21.
4. Sagesse, I, 4.

Sur la communion fréquente. (*Lettre à une dame noble.*)

Communier chaque jour, participer au corps sacré et au sang du Christ, c'est chose bonne et extrêmement utile. Car le Sauveur lui-même a dit fort clairement : « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle.* »[1] Et qui oserait contester que participer continuellement à la vie soit autre chose que vivre d'une manière plus abondante. Pour nous, nous communions quatre fois la semaine : le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, et les autres jours si l'on y fait la mémoire de quelque saint. Il peut arriver aussi qu'en temps de persécution on soit forcé, en l'absence d'un prêtre ou d'un diacre, de se communier soi-même de sa propre main. Il est superflu de démontrer que ce n'est point là une faute, puisqu'il y a une coutume établie dans ce sens. Ceux qui pratiquent la vie ascétique dans des solitudes, où il n'y a pas de prêtres, conservent la communion à domicile, et se communient eux-mêmes. A Alexandrie et en Égypte, chacun, même dans le peuple, a le plus ordinairement la communion dans sa maison, et quand il le désire, y participe lui-même. En effet, quand le prêtre a accompli le sacrifice et distribué la victime, celui qui a reçu sa provision du pain eucharistique et y participe ensuite les jours suivants, doit s'imaginer qu'il la reçoit de la main du prêtre. D'ailleurs à l'Église le prêtre distribue à chacun sa part, le communiant la garde avec un très grand soin, et se communie lui-même. Peu importe d'ailleurs que l'on reçoive du prêtre une seule portion ou plusieurs.

Profession de foi imposée par saint Basile à l'évêque Eustathe de Sébaste, qui désirait rentrer dans l'unité de l'Église. (*Lettre* 125.)

Ceux qui, dans le passé, ont confessé une foi différente

1. Jean, VI, 55.

de la nôtre, et veulent passer à la communion des orthodoxes, et ceux qui pour la première fois désirent recevoir l'enseignement du Verbe de vérité, doivent, les uns et les autres, apprendre la formule de foi écrite par nos bienheureux pères, dans le synode qui s'est jadis réuni à Nicée. La même démarche serait également utile à l'égard de ceux que l'on soupçonne d'être opposés à la saine doctrine et qui abritent sous des prétextes spécieux des pensées hétérodoxes. A eux aussi il suffit de faire réciter cette profession de foi. Car de deux choses l'une : ou bien ils redresseront leurs erreurs secrètes, ou bien s'ils les conservent dans la profondeur de leur conscience, ils s'exposeront à l'accusation de tromperie, et ainsi nous rendront notre défense facile au jour du jugement, quand le Seigneur découvrira les secrets des ténèbres, et manifestera les desseins des cœurs. Il faut donc les recevoir s'ils confessent qu'ils croient selon les paroles formulées par nos Pères à Nicée, et suivant le sens qui sort tout naturellement de ces paroles. Car il est des gens qui, dans ce symbole, pervertissent l'enseignement de vérité et qui tirent à leur sentiment le sens des paroles qui y sont contenues. Nous ajoutons donc ici le symbole de Nicée.

(*Suit le texte, tel qu'il a été rapporté plus haut*, p. 116.)

Parmi ces divers points de doctrine les uns ont été suffisamment définis et avec assez d'exactitude pour rétablir ce qui avait été ébranlé, et prévenir les erreurs que l'on pouvait prévoir. Mais ce qui concerne le Saint-Esprit est tout à fait sommaire, aucune explication n'ayant semblé nécessaire parce qu'il n'y avait point alors de question soulevée, et que la doctrine, en ce qui le concerne, n'était point attaquée dans les âmes des croyants. Toutefois, comme peu à peu les mauvaises semences jetées par l'impie Arius ont germé et grandi

par le zèle de ceux qui les ont reçues pour la désolation des Églises, comme l'impiété en est arrivée à blasphémer contre le Saint-Esprit, il est indispensable, à l'encontre des hommes qui se font du dommage à eux-mêmes, et qui n'ont pas devant les yeux la terrible menace portée par le Seigneur contre ceux qui blasphèment l'Esprit-Saint, il est nécessaire, dis-je, d'ajouter ceci : Il faut qu'on anathématise ceux qui prétendent que l'Esprit-Saint est une créature, ceux qui pensent ainsi, ceux qui ne confessent pas que l'Esprit est saint par nature, comme le Père est saint par nature et le Fils saint par nature, et qui mettent l'Esprit-Saint en dehors de la nature divine et bienheureuse. La preuve que l'on est orthodoxe c'est qu'on ne sépare point l'Esprit-Saint du Père et du Fils, car il faut que nous soyons baptisés, suivant que la tradition nous l'enseigne, que nous croyions, suivant que nous avons été baptisés, que dès lors nous glorifiions suivant notre foi, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Et la preuve de l'orthodoxie c'est encore de rompre la communion avec ceux qui disent que l'Esprit est une créature, car ils sont de véritables blasphémateurs. Il reste bien entendu néanmoins (indication importante à cause des traîtres) que nous ne déclarons pas l'Esprit-Saint inengendré, car nous ne reconnaissons qu'un seul inengendré, un seul principe des êtres : le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous ne disons pas non plus que l'Esprit est engendré, car la tradition de la foi ne nous fait connaître qu'un seul engendré, le Fils unique de Dieu. Mais sachant que l'Esprit de vérité procède du Père, nous confessons qu'il est de Dieu et d'une manière incréée.

Il faut également anathématiser ceux qui nomment le Saint-Esprit, *Esprit au service de Dieu* [1] ; car par

1. Quelques hérétiques voulaient attribuer au Saint-Esprit l'appellation d'*esprit au service de Dieu* (spiritus administratorius) que l'Épître aux Hébreux réserve aux anges (I, 14).

ce mot ils le rabaissent au rang des créatures, car l'Écriture nous enseigne que les esprits au service de Dieu sont des créatures, en disant d'eux : « *Tous sont des esprits au service de Dieu, envoyés en mission.* »[1] Et enfin parce qu'un certain nombre de personnes brouillent tout, et ne gardent pas l'enseignement des Évangiles, il est encore nécessaire de déclarer ceci : Il faut éviter et fuir ceux qui changent l'ordre des noms que nous a livré le Seigneur, car ils sont en opposition évidente avec la piété, ceux qui mettent le Fils avant le Père, et l'Esprit-Saint avant le Fils. Il convient en effet de conserver immuable et intangible l'ordre des noms divins que nous avons entendus de la bouche même du Sauveur : « *Allez et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.* »[2]

Moi Eustathe, évêque, je reconnais avoir lu ce document en présence de vous, Basile, je souscris à ce qui y est écrit, et j'ai signé en présence de mes frères Fronton le chorévêque, Sévère, et quelques autres clercs.

Dieu ne saurait être connu directement. (*Contre Eunomius*, lib. I, n. 10.)

Il n'y a point de nom qui embrassant toute la nature de Dieu suffise tout seul à l'exprimer convenablement. Plusieurs noms différents, chacun avec sa signification propre, finissent, rassemblés par nous donner une idée de lui, chétive il est vrai, et tout à fait confuse si on la compare à l'ensemble des perfections divines, mais néanmoins suffisante pour nous. Or parmi les noms que l'on applique à Dieu, il en est qui expriment des propriétés appartenant à Dieu, d'autres au contraire des choses qui ne lui conviennent pas. C'est en effet par ces deux moyens que nous nous formons quelque image de Dieu,

1. Hébreux, I, 14. 2. — Matthieu, XXVIII, 19.

par négation de ce qui ne lui convient pas, par affirmation de ce qui lui appartient. Ainsi quand nous disons qu'il est incorruptible, nous nous disons équivalemment à nous-mêmes ou à ceux qui nous entendent : « Ne songez pas à mettre en Dieu la corruption. » Et quand nous disons qu'il est invisible : « N'imaginez pas que Dieu puisse être saisi par le sens de la vue ». Quand nous disons qu'il est immortel, nous voulons dire : « N'allez pas vous imaginer que la mort approche de Dieu. » De même donc quand nous déclarons qu'il est inengendré [1], nous disons en substance : « Ne pensez pas que l'existence de Dieu dépende d'aucune cause ni d'aucun principe. » Et en général chacun de ces mots nous avertit qu'il ne faut point nous laisser entraîner à des pensées inconvenantes dans les suppositions que nous faisons sur Dieu. En d'autres termes, pour connaître les propriétés caractéristiques de Dieu, nous prenons garde dans nos raisonnements sur Dieu de ne les point laisser s'égarer là où il ne faut pas, afin que les hommes ne s'imaginent point Dieu comme quelqu'un des êtres corruptibles, visibles, engendrés, et le reste. En définitive, par tous ces noms dont on vient de parler, nous nions de Dieu ce qui lui est étranger.

D'autre part nous disons de Dieu qu'il est bon, juste, créateur, juge et le reste. De même que les mots de tout à l'heure étaient négatifs ou privatifs, de même ceux-ci indiquent l'affirmation et la présence d'attributs qui sont propres à Dieu, et que la réflexion découvre en lui. Et ainsi par l'une et l'autre espèce de qualificatifs, nous sommes renseignés sur ce qui appartient ou n'appartient pas à Dieu. Or le mot « inengendré » est

1. Toute l'argumentation d'Eunomius pouvait se résumer dans ce raisonnement : La propriété essentielle de Dieu, c'est d'être inengendré. Or de l'aveu de tous, le Verbe est engendré, donc il n'est pas Dieu.

un de ces vocables négatifs qui expriment que telle propriété ne convient pas à Dieu. Qu'il soit donc privatif, défensif, négatif, nous n'y contredirons pas. Mais qu'on ne puisse lui faire exprimer une qualité appartenant en propre à Dieu, c'est ce que je crois avoir suffisamment démontré.

Les effets de l'Esprit-Saint dans les âmes. (*De l'Esprit-Saint*, IX, 22.)

Cherchons dans l'Écriture et la tradition non écrite les renseignements qui s'y trouvent sur le Saint-Esprit [1]. Et d'abord en entendant les noms donnés à l'Esprit, quelle âme ne s'élèverait au-dessus d'elle-même ? — Il est appelé Esprit de Dieu, Esprit de vérité qui sort du Père, Esprit de droiture, Esprit conducteur. Mais Esprit-Saint est son appellation propre et caractéristique. C'est le nom de l'être absolument incorporel, absolument immatériel, sans parties. Aussi le Seigneur Jésus, pour enseigner à la Samaritaine, qui pensait que Dieu doit être adoré seulement dans un lieu déterminé, que l'être incorporel ne saurait être circonscrit, lui dit-il : « *Dieu est esprit* ».[2] Il n'est donc pas possible, quand l'on entend parler d'esprit, de s'imaginer une nature circonscrite, soumise aux vicissitudes et aux changements et tout à fait semblable à la créature. Mais il faut s'élever le plus haut possible, et imaginer une essence intelligente, infinie en puissance, d'une grandeur sans borne, incommensurable aux temps ou aux siècles, et prodiguant avec libéralité tous les biens qu'elle possède.

Vers elle se tournent tous ceux qui ont besoin de

1. Il s'agit de prouver la divinité du Saint-Esprit par son action dans les âmes. L'Écriture et la Tradition lui attribuent un rôle de sanctification incompatible avec le caractère d'être créé. — 2. Jean, IV, 24.

sanctification. C'est elle que désirent tous ceux qui vivent selon la vertu, car ils sont arrosés par ses effluves, aidés par elle pour atteindre leur fin propre et naturelle. L'Esprit-Saint perfectionne les autres, mais lui-même n'a besoin de rien ; il ne vit pas parce qu'on lui donne, mais il distribue lui-même la vie ; il ne reçoit pas d'accroissement, car dès le début il est parfait, solidement établi, présent partout. Principe de sanctification, lumière intelligible, il offre par lui-même à toute faculté raisonnable des facilités pour la recherche de la vérité. Inaccessible par sa nature, mais intelligible par sa bonté, il remplit tout de sa puissance, mais ne se communique qu'à ceux qui sont dignes de sa présence, se donnant mais non point à tous de la même manière, car il proportionne son action à la mesure de la foi de chacun. Simple par essence, mais divers par ses puissances, il est présent tout entier à chacun et tout entier présent partout, il se partage entre tous, mais sans subir de diminution, étant par chacun participé en totalité, à la manière du rayon de soleil dont la lumière se distribue à tous. Ainsi de l'Esprit pour chacun de ceux qui le reçoivent : il est présent à chacun comme s'il était seul et à tous il distribue la grâce suffisante. Chacun en jouit, autant qu'il en est capable, mais non autant que l'Esprit peut la distribuer.

Quant à cette habitation même de l'Esprit dans les âmes, ce n'est pas un rapprochement local ; comment s'approcherait-on corporellement de l'incorporel ? Mais c'est la purification des passions, lesquelles, engendrées dans l'âme par l'amour de la chair, éloignent de la compagnie de Dieu. Il faut donc se purifier avant de se rapprocher du Paraclet. Et lui, semblable au soleil quand il rencontre un œil sain et purifié, te fera voir en lui-même l'image du Dieu invisible. Et dans la contemplation bienheureuse de cette image, tu verras l'indi-

cible beauté du principe de tout. Par l'Esprit se fait l'ascension des cœurs, la direction des faibles, la perfection de ceux qui progressent. Celui-ci en resplendissant dans ceux qui sont purifiés de toute tache, les rend spirituels par son contact avec lui-même. Et de même que les corps brillants ou diaphanes, quand un rayon de lumière vient les frapper, deviennent eux-mêmes resplendissants, et émettent de la lumière, de même les âmes illuminées par l'Esprit-Saint renvoient la lumière aux autres, devenant elles-mêmes spirituelles. De là vient la connaissance de l'avenir, la compréhension des mystères, la découverte des choses cachées, la distribution des grâces, de là vient la persévérance en Dieu, la ressemblance avec Dieu, et enfin, comble des choses désirables, la déification de l'âme.

Voilà ce que nous pensons touchant le Saint-Esprit, voilà ce qu'on nous a appris sur lui.

VII. SAINT GRÉGOIRE DE NYSSE.

Grégoire, frère plus jeune de saint Basile, a été fait par lui évêque de Nysse en Cappadoce en 371. Comme son frère, à l'école de qui il s'est formé, il a commencé par être rhéteur, comme son frère aussi, et sous son influence, il a été ensuite attiré vers la vie ascétique et finalement vers le sacerdoce. Ses premières années d'épiscopat ont été fort troublées par la tourmente arienne qui fait rage sous le règne de Valens. Comme tant d'autres orthodoxes, Grégoire a été déposé par les Ariens. Rétabli à l'avènement de Théodose, il assiste au Concile de Constantinople en 381 et y fait triompher la politique et la doctrine de son frère mort prématurément. Après quoi il rentre dans le silence de sa petite ville épiscopale; on connaît peu le reste de sa vie, il dut mourir peu après 394.

Philosophe plus encore que théologien, tout imbu des principes de l'Origénisme, Grégoire de Nysse n'a pas toujours évité dans ses ouvrages les spéculations raffinées où se com-

plaisait la dialectique alexandrine. Son œuvre est néanmoins digne d'étude, même à côté de celle de Basile dont elle est comme le prolongement. Le plus important de ses traités théologiques est une *réfutation d'Eunomius*, un des derniers ariens, contre lequel Basile avait déjà lutté. Plus curieux est le grand *discours catéchétique* qui présente un exposé didactique de l'ensemble de la doctrine chrétienne. Rédigé à l'usage de ceux qui ont à instruire les catéchumènes, ou qui veulent répondre aux difficultés principales opposées aux mystères chrétiens, ce traité représente au mieux la théologie de saint Grégoire de Nysse. On en jugera par les extraits suivants.

Nature et destinée de l'homme. (*Discours catéchétique*, v.)

Dans la nature, chacun des êtres privés de raison qui vivent dans l'eau ou dans les airs, a reçu une organisation correspondant à son genre de vie, de sorte que, grâce à la conformation particulière de son corps, il trouve son élément approprié, celui-ci dans l'air, celui-là dans l'eau. De même l'homme, créé pour jouir des avantages divins, devait avoir une affinité de nature avec l'objet auquel il participe. Aussi a-t-il été doué de vie, de raison, de sagesse, et de tous les avantages vraiment divins, afin que chacun d'eux fît naître en lui le désir de ce qui lui est apparenté. L'éternité étant aussi un des avantages attachés à la nature divine, il fallait donc, de toute nécessité, que l'organisation de notre nature ne fût pas sur ce point non plus déshéritée, mais qu'elle possédât en elle-même le principe de l'immortalité, afin que cette faculté innée lui permît de connaître ce qui est au-dessus d'elle, et lui donnât le désir de l'éternité divine.

C'est ce que montre le récit de la création du monde, d'un mot qui embrasse tout, en disant que « *l'homme a été fait à l'image de Dieu* »;[1] car la ressemblance de cette

1. Genèse, I, 27.

image implique l'ensemble de tous les caractères qui distinguent la divinité. Tout ce que Moïse nous raconte, sous forme historique à ce sujet, en nous présentant des doctrines sous la forme d'un récit, se rattache au même enseignement ; car le paradis et la nature spéciale de ses fruits, qui procurent à ceux qui en goûtent, non la satisfaction de l'estomac, mais la connaissance et la vie éternelle, tout cela concorde avec les considérations précédentes sur l'homme, établissant qu'à l'origine notre nature était bonne et vivait au milieu du bien.

Mais peut-être cette affirmation est elle contestée par celui qui considère la condition présente, et qui s'imagine convaincre de fausseté ce discours, en faisant valoir que l'homme aujourd'hui, loin d'être en possession de ces biens, se montre à nous dans une situation presque entièrement opposée. Où est en effet ce caractère divin de l'âme ? où cette absence de souffrance physique ? où cette éternité ? Brièveté de notre vie, caractère douloureux de notre condition, destinée périssable, disposition à souffrir toutes les variétés de maladies physiques et morales, tels sont, avec d'autres du même genre, les arguments dont il accablera notre nature, persuadé qu'il réfute ainsi la doctrine que nous avons exposée au sujet de l'homme. Mais pour éviter que notre exposition soit en rien détournée de sa suite naturelle, nous nous expliquerons là-dessus aussi en quelques mots.

Le caractère anormal des conditions actuelles de la vie humaine ne suffit pas à prouver que l'homme n'a jamais été en possession de ces biens. En effet, l'homme étant l'œuvre de Dieu, qui s'est inspiré de sa bonté pour amener cet être à la vie, personne, en bonne logique, ne pourrait soupçonner celui qui doit son existence à cette bonté d'avoir été plongé dans les maux par son Créateur... Celui qui a créé l'homme pour le faire parti-

ciper à ses propres avantages, et qui a déposé dans sa nature, en l'organisant, le principe de tout ce qui est beau, pour que chacune de ces dispositions orientât son désir vers l'attribut divin qui lui correspond, celui-là ne l'aurait pas privé du plus beau et du plus précieux de ces avantages, je veux parler de la faveur d'être indépendant et libre.

Mais d'où vient, direz-vous, que l'être ainsi honoré de tous les plus nobles privilèges sans exception, ait reçu en échange de ces biens une condition inférieure ? Cela encore s'explique aisément. Aucune apparition du mal n'a eu son principe dans la volonté divine, car le vice échapperait au blâme s'il pouvait se réclamer de Dieu comme de son créateur et de son auteur. Mais le mal prend naissance au-dedans, il se forme par un effet de notre volonté, toutes les fois que l'âme s'éloigne du bien.

Les causes de la tentation : jalousie du démon. (VI, 9-11.)

Lorsqu'une fois celui qui avait fait naître l'envie en lui-même en se détournant du bien, eût incliné vers le mal, à la façon d'une pierre détachée du sommet d'une montagne, qui se trouve entraînée en avant par son propre poids, il se vit lui-même, quand il se fut arraché de son affinité naturelle pour le bien, et incliné vers le vice, emporté de son propre mouvement, par son poids, pour ainsi dire, vers le dernier degré de la perversité ; la faculté de penser qu'il avait reçue du Créateur pour coopérer avec lui à communiquer le bien, il la fit servir à la découverte de desseins mauvais, et c'est ainsi qu'il circonvint habilement l'homme par la fraude, le persuadant de devenir son propre meurtrier, et l'amenant au suicide.

La puissance qu'il avait reçue d'un bienfait de Dieu, conférait en effet à l'homme une condition élevée, car

il avait été chargé de régner sur la terre et tout ce qu'elle renferme ; elle lui conférait la beauté extérieure, puisqu'il avait été fait à l'image du modèle même de la beauté ; l'absence des passions, puisqu'il était le portrait de celui qui ne connaît pas la passion ; une entière liberté de langage, puisqu'il se repaissait du délice de voir Dieu face à face ; autant d'aliments qui enflammaient chez l'adversaire la passion de l'envie.

Mais il n'était pas capable d'exécuter son dessein par la force et par l'usage violent de son pouvoir, car la puissance attachée au bienfait de Dieu l'emportait sur sa violence. Toutes ces raisons l'amenèrent à tramer des artifices en vue de détacher l'homme de la puissance qui lui donne sa force, pour le prendre facilement au piège de sa machination. Et de même que dans une lampe dont la mèche a pris feu de tous côtés, si ne pouvant éteindre la flamme en soufflant, on mélange de l'eau à l'huile, on arrive par ce stratagème à aveugler la flamme, de même, ayant par fraude mêlé le vice à la libre volonté de l'homme, l'adversaire a déterminé comme l'extinction et l'obscurcissement du bienfait divin. Ce bienfait venant à manquer, ce qui lui est opposé se présente de toute nécessité à sa place. Or à la vie s'oppose la mort, à la puissance la faiblesse, à la bénédiction la malédiction, à la liberté de tout dire un sentiment de honte, et à tous les biens ce que l'esprit regarde comme leurs contraires. Voilà pourquoi le genre humain est plongé dans les maux présents, ce premier pas ayant fourni le point de départ qui a abouti à un tel résultat.

Le remède à la chute : l'Incarnation. (VIII, 19 — XII, 3.)

L'abandon du bien une fois consommé eut pour conséquence l'apparition de toutes les formes du mal... Celui qui était tombé dans ces maux par l'effet de son

imprudence, celui-là, par qui devait-il être ramené à la grâce primitive ? A qui importait le relèvement de la créature déchue, le rappel à la vie de l'être tombé dans la mort, le soin de donner une direction à l'homme égaré ? A qui, si ce n'est au Maître absolu de la nature ? A celui-là seul qui avait donné la vie à l'origine, appartenait en effet le pouvoir et le privilège de la ranimer, même éteinte. C'est ce que nous apprend le mystère de la vérité, en nous enseignant que Dieu a créé l'homme à l'origine, et l'a sauvé après la chute.

Jusqu'ici notre doctrine obtiendra peut-être l'assentiment de celui qui considère l'enchaînement des idées, parce que rien dans notre exposé ne lui semblera étranger à la conception qu'on doit avoir de Dieu. Mais il n'aura pas la même attitude dans la suite, devant les faits qui constituent essentiellement le mystère de la vérité ; la naissance humaine du Christ, sa croissance depuis l'âge le plus tendre jusqu'à la perfection, le besoin de nourriture et de boisson, la fatigue, le sommeil, la douleur et les larmes, la scène de la dénonciation et du tribunal, la crucifixion, la mort et la mise au tombeau. Ces faits, en quoi consiste le mystère, émoussent en quelque façon la foi des petits esprits, de sorte que les doctrines exposées tout d'abord les empêchent d'accepter aussi ce qui y fait suite. Ce qu'il y a de vraiment digne de Dieu dans la résurrection d'entre les morts, ils ne l'admettent pas, à cause du caractère avilissant qui s'attache à la mort.

Pour moi, il me semble qu'il faut tout d'abord, en dégageant un peu sa raison de la grossièreté charnelle, concevoir en soi le bien lui-même et son contraire en se demandant avec quels caractères distinctifs l'un et l'autre se présentent à la pensée. Or personne, je pense, parmi les esprits réfléchis ne contestera qu'une seule chose entre toutes soit honteuse par nature :

'infirmité qui s'attache au mal ; et que ce qui est étranger au mal soit exempt de toute honte. Or ce qui est pur de tout élément honteux est conçu comme rentrant absolument dans le bien, et ce qui est vraiment bon n'admet aucun mélange du contraire. D'autre part, tout ce que l'esprit découvre dans la notion du bien convient à Dieu. Que l'on montre donc dans la naissance, l'éducation, la croissance, le progrès vers la maturité naturelle, l'épreuve de la mort, et la résurrection autant de formes du mal ; car, si l'on convient que les états en question sont en dehors du mal, il faudra bien reconnaître que ce qui est étranger au mal n'a rien de honteux. Or ce qui est pur de tout mal et de toute honte étant parfaitement bon, comment ne pas plaindre la folie de ceux qui soutiennent que le bien ne convient pas à Dieu.

Mais, objectera-t-on, la nature humaine est petite, limitée ; la divinité d'autre part est infinie ; comment l'infini aurait-il pu être circonscrit dans l'infiniment petit ? Mais qui donc prétend que l'infini de la divinité ait été circonscrit dans les limites de la chair, comme en un récipient ? Aussi bien il n'en est même pas ainsi dans notre propre vie : la nature pensante ne s'y enferme pas dans les bornes de la chair. Si le volume du corps est circonscrit par ses propres parties, l'âme, grâce aux mouvements de la pensée, s'étend à son gré à toute la création, elle s'élève jusqu'aux cieux, et se pose sur les abîmes de la mer, parcourt l'étendue de la terre, pénètre dans son activité jusqu'aux régions souterraines, souvent même embrasse par la pensée les merveilles des cieux, sans être alourdie par le corps qu'elle traîne à sa suite. Si l'âme humaine, mêlée au corps en vertu des lois naturelles, peut être partout à son gré, qui oblige donc à dire de la divinité qu'elle est enfermée de toutes parts dans la nature charnelle.

Si vous vous demandez d'autre part, comment la divinité se mélange à l'humanité, il convient que vous cherchiez auparavant de quelle nature est l'union de l'âme et de la chair. Et si vous ignorez la manière dont votre âme s'unit au corps, n'allez pas croire que l'autre question non plus soit en aucune façon du ressort de votre intelligence. Mais, de même que, dans le premier cas, nous avons été amenés à croire que l'âme était une nature différente du corps, en considérant, qu'une fois isolée de l'âme, la chair est morte, de même aussi dans le second, nous reconnaissons que la nature divine diffère de la nature mortelle et périssable, est douée d'une majesté plus haute, tout en étant incapables de concevoir comment s'opère le mélange de Dieu avec l'homme.

Que Dieu ait pris naissance dans la nature humaine, c'est ce que les miracles rapportés nous empêchent de mettre en doute ; quant à savoir comment, nous renonçons à le chercher, ceci étant une entreprise qui dépasse le raisonnement. Et en effet, en croyant que toute la création corporelle et spirituelle est l'œuvre de la nature incorporelle et incréée, nous n'associons pas non plus à notre foi la recherche du pourquoi ou du comment. Qu'il y ait eu création nous l'admettons, et nous laissons de côté, sans curiosité indiscrète, la manière dont a été organisé l'univers, comme une question mystérieuse et inexplicable.

Quant au fait que Dieu s'est manifesté sous une forme charnelle, que celui qui en cherche les preuves regarde les effets. Car on ne peut avoir de l'existence de Dieu, considérée en général, d'autre preuve que le témoignage de ses effets. De même donc qu'en jetant les yeux sur l'univers, et en examinant l'économie du monde, ainsi que les bienfaits réalisés dans notre vie par une action divine, nous comprenons qu'il existe au-dessus une puis-

sance créatrice de ce qui naît et protectrice de ce qui existe, de même aussi, quand il s'agit du Dieu qui s'est manifesté à nous au moyen de la chair, nous regardons comme une preuve suffisante de cette manifestation de la divinité les merveilles opérées, en remarquant dans les actions rapportées tous les traits caractéristiques de la nature divine.

Il appartient à Dieu de donner la vie aux hommes, à Dieu de conserver ce qui existe par sa Providence, à Dieu d'accorder le manger et le boire aux êtres qui ont en partage une vie charnelle, à Dieu de faire du bien à qui est dans le besoin, à Dieu de ramener à elle-même par la santé la nature qui s'était altérée par un effet de la maladie, à Dieu de régner également sur toute la création, sur la terre, sur la mer, sur l'eau, sur les régions plus élevées que l'air, à Dieu d'avoir une puissance qui suffise à tout, et avant toutes choses d'être supérieur à la mort et à la corruption. Si donc le récit qui le concerne omettait quelqu'un de ces privilèges et d'autres du même genre, les esprits étrangers à la foi pourraient, avec raison, opposer au mystère de notre religion une fin de non-recevoir ; si, au contraire, tout ce qui permet de concevoir Dieu se remarque dans les récits qui nous parlent de lui, quel obstacle la foi rencontre-t-elle ?

Les convenances de l'Incarnation. (xv-xx, pass.)

Vous cherchez la raison pour laquelle Dieu a pris naissance dans l'humanité ? C'est qu'il fallait un médecin à notre nature tombée dans la maladie, un restaurateur à l'homme déchu, il fallait l'auteur de la vie à celui qui avait perdu la vie, il fallait celui qui ramène au bien à celui qui s'était détaché de la participation au bien ; l'homme enfermé dans les ténèbres demandait la présence de la lumière, le captif cherchait le rédemp-

teur, le prisonnier un défenseur, l'esclave retenu sous le joug de la servitude un libérateur. Étaient-ce là des raisons sans importance, qui ne méritaient pas d'arrêter la vue de Dieu, et de le faire descendre, pour la visiter, vers la nature humaine, placée dans une situation si pitoyable et malheureuse ?

Mais, dira-t-on, Dieu pouvait faire du bien à l'homme tout en restant exempt de faiblesse. Celui qui a organisé l'univers par un acte de sa volonté, et qui a donné l'existence au néant par la seule impulsion de son désir, que n'a-t-il aussi détaché l'homme de la puissance ennemie, pour le ramener à sa condition première, s'il lui plaisait de le faire ? Au contraire, il prend des chemins détournés et longs, il revêt la nature corporelle, il entre dans la vie par la voie de la naissance, et parcourt successivement toutes les étapes de la vie ; après quoi, ayant goûté à la mort, il atteint enfin son but par la résurrection de son propre corps, comme s'il ne lui était pas possible, en restant dans les hauteurs de la gloire divine, de sauver l'homme par décret, et de mépriser l'emploi de moyens aussi détournés. Il faut donc que nous établissions encore la vérité en face des objections de ce genre, pour que rien ne puisse entraver la foi de ceux qui recherchent avec un soin attentif l'explication rationnelle du mystère.

Il suffirait sans doute de faire remarquer aux esprits sensés que les malades ne fixent pas aux médecins la nature du régime ; ils ne chicanent pas leurs bienfaiteurs sur la forme du traitement, en demandant pourquoi celui qui les soigne se met en contact avec la partie malade et imagine tel remède, pour les délivrer du mal, quand il devrait en employer un autre ; mais ils considèrent le résultat du bienfait et reçoivent avec reconnaissance le service rendu. Et peut-être serait-il superflu, si l'on croit fermement que Dieu a fait un séjour dans

notre vie, de critiquer sa présence, en prétendant qu'elle n'a pas eu lieu suivant les lois d'une certaine sagesse et suivant une raison supérieure. Cependant, puisque ni les païens, ni les défenseurs des doctrines juives ne veulent voir dans les miracles accomplis après la mort du Sauveur [1], des preuves de la présence divine, il serait bon que notre exposé établît clairement en détail, à propos des objections qui nous ont été faites, pourquoi la nature divine s'unit à la nôtre, sauvant ainsi le genre humain par son intervention directe, au lieu de réaliser par décret son dessein. — Quel pourrait donc être notre point de départ, pour amener notre discours, par un raisonnement suivi au but que nous nous proposons ? Par quoi commencer, si ce n'est pas exposer sommairement les idées que se fait sur Dieu la piété.

L'Incarnation met en évidence les principaux attributs divins. (XX — XXV, pass.)

Tout le monde convient que la foi doit attribuer à la divinité, non seulement la puissance, mais aussi la justice, la bonté, la sagesse et tout ce qui porte la pensée vers le bien. Par suite, pour le plan dont nous parlons, il est impossible que tel des attributs qui conviennent à Dieu, tende à se manifester dans les faits accomplis à l'exception de tel autre. Car il n'est absolument aucun de ces noms sublimes qui représente en soi, et en soi seul, une vertu indépendamment des autres : la bonté n'est pas vraiment telle, si elle n'est placée aux côtés de la justice, de la sagesse et de la puissance ; car l'absence de justice, ou de sagesse ou de puissance n'a pas le caractère du bien. De même la puissance séparée de la justice et de la sagesse n'est pas conçue comme rentrant

1. Dans un long développement, saint Grégoire vient de parler de la propagation de l'Évangile et de la destruction du temple juif.

dans la vertu, car la puissance, sous cette forme, est une chose brutale et tyrannique. Et ainsi des autres attributs.

Mais puisqu'il convient de réunir dans nos idées sur Dieu tous ces attributs, examinons si quelqu'une des conceptions que l'on doit se faire de Dieu manque au plan divin qui concerne l'homme. — Nous cherchons, à propos de Dieu, toutes les marques qu'il donne de sa *bonté*. Et quel témoignage de bonté aurait pu être plus éclatant que de réclamer le transfuge passé à l'ennemi, sans que la nature ferme dans le bien et immuable fût affectée par son contact avec la mobilité de la volonté humaine ? Car il ne serait pas venu nous sauver, comme le dit David, si un sentiment de bonté n'avait déterminé un tel dessein. Mais la bonté de ce dessein eût été inutile si la *sagesse* n'avait rendu actif l'amour de l'humanité... La sagesse doit donc avoir été unie de la façon la plus étroite à la bonté... Or les actions accomplies en se déroulant suivant un enchaînement régulier et un certain ordre, laissent paraître le caractère sage et savant du plan divin. Et puisque la sagesse, comme on l'a dit plus haut, est une vertu à la condition expresse d'être associée à la justice, et que, si on l'en séparait, elle ne serait plus prise à part, un bien en soi, il serait bon d'unir aussi en pensée dans la doctrine du plan relatif à l'homme, ces deux attributs, je veux dire la sagesse et la justice.

Qu'est-ce donc que la *justice* ? Nous nous souvenons des points établis au début du discours, d'après la suite naturelle des idées : l'homme a été créé à l'image de la nature divine, et conserve sa ressemblance avec la divinité par les privilèges qui lui restent et par son libre arbitre; mais il a nécessairement une nature sujette à changer. Il arriva donc que l'intelligence induite en erreur dans son désir du vrai bien, fut détournée vers ce qui n'est pas ; trompée par l'instigateur et l'inventeur du vice,

elle se laissa persuader que le bien était tout l'opposé du bien, (car la tromperie fût restée sans effet, si l'apparence du bien n'avait été appliquée, à la façon d'un appât, à l'hameçon du vice) ; et l'homme tomba volontairement dans ce malheur quand il eut été amené par le plaisir à se soumettre à l'ennemi de la vie. Recherchez maintenant avec moi tous les attributs convenables aux idées que l'on se fait de Dieu, la bonté, la sagesse, la justice, la puissance, l'incorruptibilité, et tout ce qui caractérise Dieu. Étant bon, il prend donc en pitié l'homme déchu ; étant sage, il n'ignore pas le moyen de le sauver. Le discernement du juste peut rentrer aussi dans la sagesse, car on ne saurait allier à la démence la véritable justice.

En quoi donc consiste ici la justice ? A ne pas avoir usé contre celui qui nous détenait, d'une autorité absolue et tyrannique, et à n'avoir laissé, en nous arrachant à ce maître par la supériorité de son pouvoir, aucun prétexte de contestation à celui qui avait asservi l'homme au moyen du plaisir. Ceux qui ont vendu pour de l'argent leur propre liberté, sont les esclaves de leurs acquéreurs, puisqu'ils se sont constitués eux-mêmes les vendeurs de leurs propres personnes, et il n'est permis ni à eux, ni à aucun autre parlant en leur faveur, de réclamer la liberté, ceux qui se sont voués à cette condition misérable fussent-ils de naissance noble. Si par intérêt pour la personne vendue, on usait de violence contre l'acheteur, on passerait pour coupable, en enlevant par un procédé tyrannique celui qui a été légalement acquis. Mais si on voulait le racheter aucune loi ne s'y opposerait. De même, comme nous nous étions volontairement vendus, celui qui par bonté nous enlevait pour nous remettre en liberté, devait avoir imaginé, non le procédé tyrannique du salut, mais le procédé conforme à la justice. C'était un procédé de ce genre que de laisser au

possesseur le choix de la rançon qu'il voulait recevoir, pour prix de ce qu'il détenait.

Quelle rançon devait donc naturellement préférer le possesseur ? On peut d'après la suite des idées conjecturer son désir, si les points acquis comme évidents nous fournissent des indices pour la question présente. Celui qui, d'après la doctrine exposée au début du traité, avait fermé les yeux au bien, par envie pour le bonheur de l'homme, et qui avait engendré en lui-même les ténèbres du vice, celui qui était malade d'ambition, principe et fondement de la dépravation, et pour ainsi dire mère des autres vices, contre quoi eût-il échangé celui qu'il détenait, si ce n'est, selon toute évidence, contre l'objet qui le dépassait en élévation et en grandeur, afin de satisfaire plus complètement la passion de son orgueilleux vertige, en recevant plus qu'il ne donnait ?

Ayant été témoin de la puissance du Sauveur, l'ennemi comprit que le marché proposé lui donnait plus qu'il ne possédait. Voilà pourquoi il choisit le Sauveur comme rançon des prisonniers retenus dans le cachot de la mort. Mais il lui était impossible de contempler en face la vision de Dieu se présentant sans voile ; il fallait qu'il pût voir en lui une part de la chair dont il s'était déjà rendu maître par le péché. Aussi la divinité s'est elle recouverte de l'enveloppe charnelle, afin que l'ennemi, ayant sous les yeux cet élément bien connu et familier, ne fût pas saisi d'effroi à l'approche de la puissance supérieure, et que, remarquant la puissance dont la lumière grandissait doucement à travers les miracles, il jugeât cette apparition plus digne d'attirer le désir que d'exciter l'effroi.

Vous voyez comment la bonté a été unie à la justice, et comment la sagesse n'en a pas été séparée. Que la puissance divine ait imaginé de devenir accessible en s'enveloppant d'un corps, afin que le plan de notre salut

ne fût pas entravé par l'effroi de l'apparition divine, ce fait démontre l'union de tous ces attributs : bonté, sagesse, justice. La volonté de nous sauver atteste en effet sa bonté ; le caractère de contrat, donné au rachat de la créature asservie, montre sa justice ; et le fait d'avoir ouvert intentionnellement à l'ennemi l'accès de l'inaccessible, est une preuve de la sagesse suprême.

Mais il est naturel qu'un esprit attentif à l'enchaînement du discours cherche où se découvre dans les faits mentionnés le *pouvoir* de la divinité, où se découvre l'incorruptibilité de la puissance divine. Pour rendre ces points encore parfaitement clairs, examinons donc avec soin la suite du mystère, où se montre le mieux le mélange de la puissance avec l'amour de l'humanité. Or ni les immensités des cieux, ni l'éclat des astres, ni l'ordonnance de l'univers et l'économie prolongée du monde ne font voir cette puissance autant que la condescendance qui l'incline vers la faiblesse de notre nature. Nous y voyons comment la grandeur, se trouvant placée dans la bassesse, se laisse apercevoir dans la bassesse sans déchoir de son élévation ; comment la Divinité, s'étant unie à la nature humaine, devient ceci tout en restant cela...

Baptême et Eucharistie. (XXXVI-XXXVII).

Après avoir indiqué les raisons qui expliquent le délai de la Rédemption, après avoir montré la nécessité de la mort du Christ, Grégoire passe à l'étude des moyens par lesquels nous sont appliqués les mérites de l'Incarnation. Il traite d'abord longuement du baptême et de ses deux éléments : l'immersion dans l'eau et l'invocation de Dieu, puis il passe à la doctrine de l'Eucharistie.

La simple raison et l'enseignement des Écritures montrent que l'on ne peut entrer dans le chœur divin sans avoir été entièrement lavé des souillures du vice.

Cette condition, bien petite par elle-même, devient pourtant le principe et le fondement de grands biens. Je dis qu'elle est petite, étant donné la facilité avec laquelle s'obtient cet heureux résultat. Quelle peine a-t-on à croire que Dieu est partout, qu'étant en tout il assiste aussi ceux qui invoquent sa puissance vivifiante, et qu'étant présent il fait ce qui convient à son caractère. Or le propre de l'activité divine, c'est d'opérer le salut de ceux qui en ont besoin. Ce salut se réalise par la purification effectuée dans l'eau. Celui qui a été purifié participera à l'état de pureté, et la pureté véritable c'est la nature divine. Vous voyez combien la chose est simple en son principe, et facile à réaliser : de la foi et de l'eau, l'une laissée à la disposition de notre volonté, et l'autre étroitement associée à la vie humaine. Mais le bien auquel ces conditions donnent naissance a une étendue et une qualité qui l'unissent étroitement à la divinité elle-même.

Mais puisque l'être humain est double, formé par le mélange d'une âme et d'un corps, les hommes en voie de salut doivent nécessairement prendre contact par l'un et par l'autre avec le guide qui les conduit vers la vie. L'âme une fois mêlée à lui par la foi y trouve le point de départ de son salut ; en effet l'union avec la vie implique la participation à la vie ; mais le corps a une autre façon de jouir du Sauveur et de se mêler à lui.

Ce moyen quel est-il ? C'est précisément ce corps glorieux qui s'est montré plus fort que la mort et qui est devenu pour nous la source de la vie. Comme un peu de levain, selon la parole de l'Apôtre, s'assimile toute la pâte, ainsi le corps élevé par Dieu à l'immortalité, une fois introduit dans le nôtre, le change et le transforme tout entier en sa propre substance... Mais pour pénétrer dans le corps, il n'y a pas d'autre moyen que de se mêler,

par la voie de la nourriture et de la boisson aux organes de la vie. Le corps est donc dans la nécessité de recevoir par le procédé permis à la nature, la puissance qui vivifie. Or le corps en qui s'est incarné Dieu est le seul qui ait reçu cette grâce ; d'autre part on a montré que notre corps ne pouvait être admis à l'immortalité, si son étroite union avec l'être immortel ne le faisait participer à l'incorruptibilité. Il convient donc d'examiner comment ce seul corps, en se partageant indéfiniment sur toute la surface de la terre entre tant de milliers de fidèles, a pu se donner tout entier à chacun dans la parcelle reçue et se conserver lui-même entier.

Suit une explication empruntée à la physiologie et dont voici les points principaux : Grégoire commence par considérer les effets de la nutrition dans le corps de l'homme. Ce corps n'a pour ainsi dire pas de substance propre. Il est le théâtre d'un afflux et d'un écoulement perpétuel de la nourriture. C'est ce mouvement incessant qui le forme et le soutient. Or le fond de la nourriture, c'est le pain et le vin, dont les éléments n'ont qu'à changer de disposition pour devenir le corps. On peut donc dire que le pain et le vin sont déjà en quelque sorte le corps, sont le corps en puissance, sous la réserve d'un changement de forme qui leur communique des qualités nouvelles. Durant sa vie mortelle, le corps du Christ était soumis à cette même loi. Le pain et le vin devenaient son corps, divinisé par la présence du Verbe qu'il revêtait. Or la consécration du pain et du vin dans le sacrement de l'Eucharistie opère en eux le même changement de forme que les fonctions physiques déterminaient dans le corps du Christ. Grâce à elle, le pain et le vin deviennent immédiatement le corps et le sang du Christ.

Sort final des justes et des pécheurs. (XL.)

« *A tous ceux qui l'ont reçu,* » dit des hommes régénérés l'Évangile, « *il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu* [1] ». L'enfant est absolument de même

1. Jean, I, 12.

race que son père. Si donc vous avez reçu Dieu, et si vous êtes devenu l'enfant de Dieu, montrez par le choix de votre volonté le Dieu qui est en vous, montrez en vous-même celui qui vous a engendré. Les marques auxquelles nous connaissons Dieu doivent faire voir la parenté avec Dieu de celui qui est devenu fils de Dieu. Il ouvre sa main et rassasie tous les êtres de bonne volonté, il pardonne l'iniquité, et regrette le mal qu'il envoie, le Seigneur est bon envers tous, il n'exerce pas sa colère chaque jour ; Dieu est un maître droit, et il n'y a pas d'injustice en lui ; et tous les traits du même genre dont nous instruit çà et là l'Écriture. Si vous portez ces marques, vous êtes devenu vraiment l'enfant de Dieu. Si vous persistez au contraire dans les caractères du vice, vous répéterez en vain que vous êtes né d'en haut. La voix du prophète vous dira : Tu es fils d'un homme et non du Très-Haut. Tu aimes la vanité et tu recherches le mensonge. Tu ne sais comment l'homme est magnifié ; tu ignores qu'il ne peut l'être qu'en étant pieux.

Il faudrait ajouter à ces enseignements ce qui nous reste à dire : c'est d'abord que les biens offerts dans les promesses divines à ceux qui auront bien vécu défient, par leur nature, la possibilité d'en donner un aperçu. Comment décrire en effet ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui n'est pas parvenu jusqu'à l'esprit de l'homme ?

La vie douloureuse des pécheurs ne peut, elle non plus, être comparée à rien de ce qui fait souffrir les sens ici-bas. Même si l'on applique à quelqu'un des châtiments infligés dans l'au-delà les noms connus ici-bas, la différence reste immense. Par le mot : feu, vous avez appris à concevoir tout autre chose que le feu d'ici-bas, parce que celui-là possède une propriété que n'a pas celui-ci ; l'un en effet ne s'éteint pas, tandis que l'expé-

rience a découvert bien des moyens d'éteindre l'autre, et la différence est grande entre le feu qui s'éteint et le feu inextinguible. C'est donc tout autre chose que le feu d'ici-bas. Qu'en entendant parler du ver, on ne se laisse pas entraîner non plus, par la similitude des noms, à songer à cette bête qui vit sur la terre. Le qualificatif d'éternel qui s'y ajoute, nous fait concevoir en effet une nature différente de celle que nous connaissons.

Puisque ce sont là les traitements qui nous attendent dans l'autre monde, et qu'ils sont, dans la vie, le résultat et l'épanouissement de la libre volonté de chacun, selon l'équitable jugement de Dieu, les esprits sages doivent avoir en vue non pas le présent, mais l'avenir, jeter dans cette vie brève et passagère les fondements de l'ineffable félicité, et, en tournant leur volonté vers le bien, se garder de faire l'expérience du mal, aujourd'hui pendant la vie, plus tard au moment de la rémunération éternelle.

VIII. SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE.

Comme Grégoire de Nysse et Basile de Césarée auxquels il a été uni par une étroite amitié, Grégoire de Nazianze appartient au groupe des Cappadociens qui ont tant contribué à rétablir dans l'Église d'Orient la paix avec l'orthodoxie. Il est né en 330 à Nazianze, a passé par les écoles de Césarée de Palestine, d'Alexandrie, d'Athènes. C'est en cette dernière ville qu'il a fait la connaissance de Basile et s'est lié avec lui d'une amitié qui ne se démentira jamais. A son retour à Nazianze, il a été ordonné prêtre par son père, qui était l'évêque de cette ville ; c'est là que Basile, en quête d'évêques orthodoxes prêts à soutenir sa politique religieuse, est venu le chercher pour le faire évêque de Sasime en 372. Mais plus fait pour la méditation et la solitude que pour la lutte, Grégoire au début hésite à s'engager personnellement, et ne se hâte point d'aller occuper son siège épiscopal. En 379 il se rend à Constantinople où il séjournera trois ans. C'est

le moment de sa plus grande activité. Autour de lui se rallient les fidèles qui ont su résister aux séductions de l'arianisme officiel. Par son zèle, par son éloquence, par sa bonté Grégoire fait croître de jour en jour ce petit troupeau qui finit par devenir nombreux. Et quand l'avènement de Théodose vient enfin rendre possible la réunion à Constantinople d'un concile orthodoxe, Grégoire est élevé sur le siège épiscopal de la capitale. Il n'y reste pas longtemps, l'opposition de quelques évêques l'amène bientôt à démissionner, il rentre dans la solitude et le calme de la petite ville d'Arianze où il mourra vers 390. Du moins avait-il eu la consolation de voir triompher à Constantinople l'orthodoxie nicéenne pour laquelle avaient combattu Basile, Grégoire de Nysse et tous les Cappadociens.

Les Grecs lui ont donné le nom de *Grégoire le Théologien.* Il doit principalement ce titre à la série de discours prononcés à Constantinople de 379 à 381, dans lesquels il a fait contre toutes les oppositions hétérodoxes l'apologie du *consubstantiel* nicéen. L'importance de ses autres discours (quarante-cinq sont conservés) n'est pas moindre. Grégoire y donne toute la mesure de son talent, moins vigoureux que celui de Basile, moins profond que celui de Grégoire de Nysse, mais insinuant, mesuré et pour tout dire vraiment classique.

Les poèmes dans lesquels Grégoire de Nazianze s'est efforcé de reproduire et ses pensées théologiques et l'histoire des événements principaux de sa vie, sont loin de valoir les discours ; très peu des nombreuses pièces versifiées qu'il a laissées ont une valeur poétique. La correspondance de Grégoire vaut mieux que toute cette poésie ; elle se distingue par sa langue excellente et son élégance parfois un peu recherchée.

La divinité du Fils. (3e *discours théologique.*)

Les raisons que l'on vient de donner devraient suffire pour faire sentir aux Ariens combien est dangereuse cette promptitude qu'ils ont à disputer sur toutes sortes de sujets et particulièrement sur la divinité. Mais reprendre est facile, c'est à la portée du premier venu ; au contraire

il faut de la piété et du savoir pour opposer à la fausse doctrine sa propre pensée. Nous confiant donc en la protection du Saint-Esprit que les hérétiques méprisent et que nous adorons, exposons en pleine lumière, comme l'on fait d'un fils bien-né, nos propres conceptions sur la divinité. Ce n'est pas que nous ayons autrefois gardé le silence, car nous n'avons jamais manqué de courage et de générosité ; mais c'est que nous avons maintenant plus de liberté et que nous pouvons défendre la vérité avec plus d'assurance. Prenons garde que notre timidité, comme dit l'Écriture, ne nous empêche de plaire à Dieu.

Or il y a deux choses à faire : établir nos dogmes ; détruire les objections de nos adversaires ; ainsi donc après avoir déclaré nos sentiments, nous nous appliquerons à détruire les principes qui leur sont contraires, et cela avec toute la brièveté possible, afin qu'on puisse voir d'un coup d'œil ce que nous avons à dire...

Il y a eu autrefois trois opinions sur la divinité : pas de maîtres ; plusieurs maîtres ; un seul Maître. Les païens eux-mêmes se sont moqués des deux premières opinions : L'absence de maître, c'est le désordre ; la pluralité, c'est la discorde, par conséquent aussi l'anarchie et le désordre, comme en la première hypothèse. Et cela mène à la même situation, au désordre, à la dissolution. Pour nous, nous reconnaissons l'autorité souveraine d'un seul Dieu ; je dis d'un seul Dieu, je ne dis pas d'une seule personne, je parle d'une même nature et d'une même volonté, d'un même mouvement, d'un retour à l'unité de ceux qui sortent de l'unité, (ce qui est impossible dans la nature physique) en sorte qu'il y a distinction numérique des personnes, sans qu'il y ait division de l'essence. L'unité passant par la dualité s'arrête à la Trinité ; voilà ce qui fait que nous reconnaissons le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Le Père engendre sans passion, d'une manière incorporelle, en dehors du temps;

le Fils est engendré, le Saint-Esprit procède, ou de quelque autre terme qu'on veuille se servir pour expliquer des choses qui ne tombent point sous les sens...

Mais, demandera-t-on, quand est-ce que tous ces mystères ont été opérés ? S'il faut le dire hardiment, ils sont depuis que le Père existe. — Et depuis quand le Père est-il ? — Il n'y a point de moment où il n'était pas. Et cela est vrai aussi du Fils et du Saint-Esprit. — Si vous me demandez quand le Fils a été engendré, je vous réponds qu'il n'a point de commencement, non plus que le Père ; depuis quand le Saint-Esprit procède ? même réponse que pour le Fils. Cette génération et cette procession passent les forces de l'entendement humain. Nous sommes nécessairement obligés de former quelque image temporelle, ou quelque représentation de durée, pour nous imaginer les choses qui sont avant le temps ; car, quelque violence que nous fassions à ces termes, *quand*, *avant*, *après*, *dès le commencement*, nous ne pouvons les imaginer qu'en fonction du temps, sans jamais nous figurer l'éternité, cet intervalle qui répond aux chose éternelles et n'est point défini par le mouvement ou le cours du soleil qui fait la mesure du temps.

Mais, dira-t-on encore, si le Fils et le Saint-Esprit sont coéternels au Père, pourquoi ne sont-ils pas sans principe, comme lui ? C'est qu'ils viennent de lui, quoiqu'ils ne lui soient pas postérieurs. Ce qui n'a point de principe est nécessairement éternel ; mais il n'est pas nécessaire que ce qui est éternel n'ait point de principe. Le Fils et le Saint-Esprit reconnaissent donc un principe, le Père... Vous demandez ensuite comment il est possible que cette génération soit exempte de passions ? C'est qu'elle est incorporelle. Si la génération corporelle est jointe à quelque passion, la génération incorporelle en doit être affranchie. Je vous demanderai d'ailleurs à mon tour : Comment le Fils pourra-t-il être Dieu, s'il n'est qu'une

créature ? Car une créature ne peut être Dieu. Est-il besoin d'ajouter, que si vous expliquez cette création d'une, façon corporelle, il y aura ici aussi passion, temps, désir, formation, souci, espoir, peine, danger, échec, réparation, et tous autres accidents nécessairement attachés à une création de ce genre ?

De quelle nature est-il donc ce Père, qui n'a point de principe ? Il est tel qu'on ne peut trouver l'origine de son essence ; au contraire celui qui a commencé d'être, commence aussi à être père. Lui n'est pas devenu Père, il l'a toujours été ; il est Père parce qu'il n'est pas le Fils, de même que le Fils de Dieu est le Fils, parce qu'il n'est pas aussi le Père. Pour ce qui nous concerne, ces noms ne nous conviennent pas proprement, parce que nous sommes l'un et l'autre, et pas plus l'un que l'autre ; d'autre part nous provenons de deux parents ; et nous sommes donc comme divisés, devenant hommes seulement peu à peu, et non pas tels que nous souhaiterions d'être ; abandonnés de nos parents, ou les abandonnant, en sorte qu'il ne subsiste plus entre eux et nous que des relations sans aucune réalité...

Mais comment, dit-on encore, le Fils a-t-il été engendré ? Ce mystère ne serait guère considérable si vous pouviez le comprendre, vous qui ne concevez pas même de quelle manière vous êtes venu au monde, quoique vous vous flattiez de tout savoir. Quelle peine ne faut-il pas que vous vous donniez avant que vous puissiez trouver de quelle manière vous avez été conçu, formé, mis au jour ; comment l'âme est unie au corps, comment le corps se meut, comment il croît, comment il transforme les aliments en sa substance ; comment fonctionnent les sens, la mémoire, la réminiscence, les autres facultés dont vous êtes composé, celles qui dépendent de l'âme et du corps, celles qui agissent séparément ou qui s'aident mutuellement les unes les autres. Il y en a qui ne

croissent et ne se perfectionnent qu'avec le temps, bien qu'ayant leur principe en même temps que la génération. Quand vous aurez démêlé tous ces embarras, vous ne serez pas pour cela en état de parler de la génération divine ; cette matière est périlleuse. Car même si vous vous connaissiez parfaitement vous-même, il ne s'ensuit pas encore que vous connaissiez Dieu de la même manière ; mais si vous ignorez tout de votre naissance, comment pourriez-vous connaître la génération de Dieu. Autant Dieu est au-dessus de l'homme, autant sa naissance dépasse la vôtre.

Si vous niez qu'il a été engendré parce que vous ne pouvez comprendre ce mystère, combien faudra-t-il par ce principe que vous retranchiez de choses de la nature, que vous ne connaissez point ; et pour commencer, supprimez Dieu lui-même ; car quelque présomption, quelque audace que vous ayez, vous ne pouvez expliquer ce qu'il est. Laissez donc de côté tous ces termes de flux, de divisions, de sections, et ne raisonnez pas de cette nature incorporelle comme d'un corps. Peut-être alors concevrez-vous quelque chose qui approche de cette génération divine. *Comment a-t-il été engendré* ? Je vous le répète avec indignation et douleur ; il faut honorer ce mystère par un silence respectueux. C'est déjà beaucoup pour vous de savoir qu'il a été engendré ; comment le comprendriez-vous, puisque les Anges mêmes ne le comprennent pas ? Voulez-vous que je vous dise comment ? C'est de la manière que le sait le Père qui a engendré et le Fils qui a été engendré ; le reste est couvert d'un épais nuage et se dérobe à la faiblesse de votre vue.

Après avoir examiné les objections faites par les Ariens contre la génération divine du Fils, Grégoire continue en ces termes :

Mais puisque nous connaissons maintenant vos sub-

THE INSTITUTE OF MEDIÆVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

tilités, et la force invincible de vos raisonnements, voyons si vous aurez le même bonheur à vous servir des divins oracles pour nous persuader vos nouveaux dogmes. Pour nous, en effet, nous avons trouvé dans les grandes et admirables paroles de l'Écriture la divinité du Fils et c'est pourquoi nous la proclamons. Quelles paroles ? Ces mots de *Dieu*, de *Verbe*, *au commencement ; celui qui est avec le principe*, *le principe. Au commencement*, est-il écrit, *au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu*, *et le Verbe était Dieu*[1]. Et encore: *Avec vous est le principe*[2]; Et ailleurs le Fils est appelé: *Le Fils unique qui est dans le sein du Père*[3]; il s'appelle lui-même *la voie*, *la vérité*, *la vie*[4]; il déclare qu'il est la *lumière du monde*[5]. Saint Paul le nomme : *le Christ sagesse de Dieu*, *puissance de Dieu*[6], et ailleurs: *le rayonnement de la gloire divine*, *l'empreinte de sa substance*, *l'image de sa bonté*[7]. Il est dit encore que *Dieu l'a marqué de son sceau*[8]. L'Écriture l'appelle: *le Seigneur*, *le Roi*, *Celui qui est*, *le Tout-Puissant*. Et toutes ces appellations s'appliquent clairement au Fils, et d'autres encore de la même vigueur ; et aucune ne marque que rien ait été jamais surajouté par la suite au Fils et au Saint-Esprit, pas plus qu'au Père. Leur perfection en effet n'est pas le fait d'additions successives. Le Père n'a jamais été sans son Verbe, il a toujours été Père, il a été de toute éternité accompagné de la Vérité, de la Sagesse, de la Puissance, de la Vie, de sa Splendeur, de sa Bonté.

Mais pour vous opposer maintenant à ces expressions scripturaires, apportez celles que votre ingratitude a l'habitude de resasser: Ces paroles du Christ: *mon Dieu*, *votre Dieu*, *le Père est plus grand que moi*, *il m'a fondé*, *il*

1. Jean, I, 1. — 2. Psaume CIX, 3. — 3. Jean, I, 18. — 4. Jean, XIV, 6. — 5. Jean, VIII, 12. — 6. I Corinthiens, I, 24. — 7. Hébreux, I, 3. — 8. Jean, X, 36.

m'a créé, il m'a sanctifié. Ajoutez-y encore si vous voulez les termes d'*esclave*, d'*obéissant* ; et ces paroles : *il a donné, il a pris, on lui a ordonné, on l'a envoyé, il ne fait rien de lui-même, il ne peut de lui-même ni parler, ni juger, ni donner, ni vouloir.* Parlez encore de son ignorance, de sa soumission, de sa prière, de ses questions, de ses progrès, de son perfectionnement. Joignez-y, si vous le désirez, des termes encore plus humbles : dormir, avoir faim, être fatigué, pleurer, craindre la mort, être accablé de tristesse ; et reprochez aussi au Christ sa croix et son supplice. Vous passerez sa résurrection et son ascension, parce que ces mystères favorisent notre thèse. Et vous pourrez cependant encore entasser plusieurs autres passages pour appuyer votre thèse de la divinité fausse, équivoque, du Christ, pour attaquer notre thèse qui le proclame vrai Dieu et égal au Père en toutes choses.

Certes il n'est point difficile d'expliquer en détail chacun de ces passages, et de leur donner à tous un sens très orthodoxe pour vous ôter tout prétexte et vous empêcher de vous forger des obstacles chimériques. Mais pour abréger, vous n'avez qu'à attribuer à la Divinité, à cette nature incorporelle et exempte de passions, les expressions les plus nobles et qu'à donner au Verbe incarné qui s'est anéanti pour nous celles qui marquent quelque faiblesse. Mais parce qu'après s'être revêtu de la misère humaine, il a été exalté, élevez-vous au-dessus de ces idées basses et rampantes, montez avec la divinité ; ne vous attachez point aux choses sensibles, séparez ce qui convient à la nature divine, d'avec ce qui se ressent de l'humanité.

Oui, celui que vous méprisez maintenant était autrefois au-dessus de vous ; celui qui est homme aujourd'hui, était incapable d'aucune composition ; ce qu'il était, il l'est demeuré, mais il a pris ce qu'il n'était pas. Au

commencement il était, et dans une parfaite indépendance, car qui peut être la cause de Dieu ; puis plus tard il a été soumis à diverses causes. Et pourquoi ? sinon pour te sauver, toi son insulteur ; toi qui rabaisses sa divinité, parce qu'il a pris ta misère. Oui, il a pris une chair par l'intermédiaire d'une âme, il s'est fait homme, lui qui était Dieu, et en lui l'homme uni au Dieu ne fait qu'un, mais dans cette union, c'est le Dieu qui l'emporte, afin que moi je devienne Dieu autant que lui s'est fait homme. Il est né, sans doute, mais il a été engendré ; il est né d'une femme, mais cette femme était une vierge. Et cela est de l'homme, tandis que ceci est de Dieu. Ici-bas il est sans père, mais là-haut il est sans mère. Et ces deux choses montrent sa divinité. Il fut porté dans le sein de la Vierge, mais un prophète le reconnut avant qu'il en fût sorti et témoigna par son tressaillement la joie qu'il avait de voir son Créateur. Il a été enveloppé de langes, mais en ressuscitant il a brisé les liens dont on l'avait entouré à sa sépulture. Il a été couché dans une crèche, mais au même moment il était chanté par les anges, signalé par l'étoile, adoré par les mages. Pourquoi donc te laisser éblouir par ce qui frappe tes yeux, au lieu de t'élever par la raison au-dessus de tes sens. Oui, il a fui en Égypte, mais il a fait fuir les superstitions des Égyptiens ; il n'avait parmi les juifs ni éclat, ni beauté ; mais David le proclamait à l'avance le plus beau des enfants des hommes, sur la montagne de la transfiguration, il resplendissait, devenu plus éclatant que le soleil ; et c'était le présage de sa gloire future.

Il a été baptisé comme homme ; mais il a effacé les péchés comme Dieu ; il n'avait nul besoin d'être purifié, mais il voulait sanctifier les eaux. Il a été tenté comme homme, mais il a remporté la victoire comme Dieu, et il peut nous exhorter à la confiance, parce qu'il a vaincu le monde. Il a eu faim, mais il a nourri des milliers

d'hommes, et il est le pain vivant, le pain céleste. Il a eu soif ; mais entendez le crier : « *Si quelqu'un a soif qu'il vienne à moi et qu'il boive* » [1], et promettre que les croyants deviendraient des fontaines d'eau vive. Il a connu la fatigue, mais il est le repos de ceux qui sont las et écrasés sous leur fardeau. Il a été accablé de sommeil, mais il a marché sur les flots, fait taire les vents, empêché Pierre d'être submergé. Il a payé le tribut, mais il est roi de ceux qui l'exigent. On l'a appelé démoniaque et Samaritain, mais il a guéri celui qui était tombé entre les mains des voleurs sur le chemin de Jérusalem ; mais il a été reconnu des démons et il les a mis en fuite ; mais il a précipité dans la mer des légions de malins esprits ; mais il a vu le prince des démons tomber des cieux comme un éclair. On lui a jeté des pierres ; il n'en a point souffert. Il prie ; mais il exauce les prières des autres. Il pleure ; mais il sèche les larmes. Il demande où l'on a mis Lazare, car il est homme ; mais il le ressuscite car il est Dieu. On l'a vendu à vil prix, pour trente pièces d'argent ; mais il rachète le monde, et à quel prix, au prix de son sang. On le conduit comme l'agneau à la boucherie, mais c'est lui qui est le berger d'Israël d'abord, de toute la terre aujourd'hui. Il est comme l'agneau sans voix ; mais il est le Verbe, la parole, annonçant à tous dans le désert par la bouche du précurseur l'évangile du salut. Les blessures qu'on lui a faites l'ont rendu tout languissant ; mais il guérit toute maladie et toute infirmité. On l'a jeté sur le bois, on l'y a cloué ; mais par l'arbre de vie, il nous sauve ; mais il sauve le larron crucifié avec lui ; mais il répand les ténèbres sur toute la face de la terre. Il est abreuvé de fiel et de vinaigre ; mais qui donc ? celui qui changea l'eau en vin, celui qui adoucit toutes nos amertumes, celui qui est l'objet de tous nos désirs. Il rend l'âme ;

1. Jean, VII, 37.

mais il a le pouvoir de la reprendre ; mais au moment où il expire le voile du temple se déchire, (car les mystères célestes se dévoilent), les rochers se fendent, les morts ressuscitent. Il meurt, mais il rend la vie, et par sa mort il détruit l'empire de la mort. On l'ensevelit, mais il ressuscite. Il descend aux enfers, mais il en ramène les âmes, mais il monte au ciel, mais il en viendra juger les vivants et les morts, pour confondre tous ces raisonneurs. Ah ! si quelques passages de l'Écriture sont pour toi une pierre de scandale, qu'il y en a d'autres pour dissiper ton erreur !

Et tout ceci je l'ai dit, bien contre mon gré, à l'adresse de ceux qui aiment la dispute ; les gens de bien n'ont pas de goût pour les paroles inutiles et les vaines dissertations ; et c'est déjà bien trop d'un seul adversaire à combattre. Mais il a fallu se conformer au goût des gens à qui l'on a affaire ; les remèdes sont faits pour les maladies. On a voulu leur faire voir qu'ils ne sont ni si subtils, ni si habiles qu'ils le pensent, qu'ils ne sont point invincibles quand il s'agit d'affaiblir l'Évangile. Quand, abandonnant la foi, l'on ne met en avant que les pauvres raisons humaines, on s'expose tout simplement à détruire par ses vaines recherches les paroles saintes de l'Esprit, et puis l'on est vite dépassé par la grandeur du sujet. Qu'arrive-t-il ? La faiblesse de nos raisons fait tort à la religion même, les termes recherchés anéantissent, comme dit l'Apôtre, la croix même de Jésus-Christ. La foi doit être le complément de notre raison. Ah ! s'il pouvait, celui qui nous propose tant de questions subtiles, changer enfin de méthode et prendre, au lieu de ces vaines arguties, les sentiments de la véritable piété ; s'il pouvait mériter au lieu du nom de sophiste habile celui de véritable chrétien. Ah, nous l'en supplions, nous l'en conjurons au nom du Christ : « Réconciliez-vous avec Dieu, n'éteignez pas l'Esprit. » Ou plutôt que le

Christ se réconcilie avec vous, que l'Esprit-Saint, un peu tard peut-être, vienne enfin vous illuminer. Et si pourtant vous aimez trop la dispute, nous voulons, nous, conserver le dogme de la Trinité sainte, afin d'être sauvés par elle demeurant purs et sans tache, jusqu'à ce que se dévoilent pleinement les réalités que nous espérons, en Jésus-Christ, Notre-Seigneur, à qui soient gloire et honneur dans tous les siècles. Amen.

A L'ÉCART DE LA CONTROVERSE ARIENNE

LES AUTEURS SYRIAQUES

Dès que l'on s'éloignait d'Antioche dans la direction de l'Orient, on arrivait en des régions que n'avait guère touchées la civilisation grecque. Passé l'Euphrate, on était en plein pays syriaque et bien que rattaché à l'Empire Romain depuis le milieu du IIIe siècle, ce pays d'Oshroène vivait tout à fait en dehors de l'influence occidentale. Si l'on poussait encore plus loin vers l'Est, on franchissait les limites de l'empire perse sassanide, mais les caractères généraux du pays ne changeaient pas ; de part et d'autre de la frontière politique on trouvait même race, même langue, mêmes habitudes religieuses. De bonne heure le Christianisme avait pénétré en pays syriaque. Édesse avait été la première ville où l'on eût vu l'alliance étroite entre le gouvernement civil et l'Église catholique. Le passage de ces pays sous la domination romaine n'avait pas arrêté l'essor de l'Evangile. Quand commence le IVe siècle, les documents qui se multiplient témoignent de la vitalité de cette Église syrienne qui va jeter pendant cent cinquante ans le plus vif éclat. Nisibe, Édesse sont les deux foyers d'où rayonne l'activité théologique : la littérature chrétienne de langue syriaque est désormais fondée. Hélas ! elle ne restera pas longtemps au service de l'orthodoxie catholique. Les controverses brûlantes autour de l'arianisme n'avaient point pénétré dans l'Église syrienne ; alors que tout l'Orient grec prenait parti pour ou contre le *consubstantiel*, on ignorait en Syrie Euphra-

tésienne toutes les ardeurs de la polémique, et l'on se contentait de répéter avec la foi des premiers âges les vieilles formules chrétiennes. Cent ans plus tard les controverses christologiques commencées à Alexandrie et à Antioche vont au contraire avoir une répercussion profonde dans le pays de langue syriaque. Le nestorianisme d'une part, le monophysisme de l'autre se partageront à peu près complètement ce domaine : la littérature syriaque ne sera plus une province de la littérature catholique.

Deux grands noms sont à retenir parmi ceux qui au IVe siècle furent la gloire de l'Église syrienne : celui d'Aphraates et celui de saint Ephrem.

I. APHRAATES.

On a découvert et publié en 1869 le texte syriaque de 23 homélies ou plutôt de 23 dissertations dogmatiques et morales, rédigées entre 336 et 345 par Jacques Aphraates, surnommé « le sage Perse ». L'auteur était à ce moment Abbé du couvent de Saint-Matthieu, non loin de Mossoul, dans l'Empire Perse ; il était revêtu en même temps de la dignité et de la juridiction épiscopales, suivant un usage assez fréquent en Orient, et il paraît même avoir occupé une situation prépondérante parmi les évêques de Mésopotamie. L'Abbé d'un couvent voisin, Grégoire, lui avait demandé une explication des principaux mystères de la religion et des règles générales de la morale évangélique. Aphraates lui envoya le recueil des 23 dissertations qui nous sont conservées et qui sont fort intéressantes, en ce qu'elles nous renseignent au mieux sur les idées et les pratiques de l'Église syrienne au début du IVe siècle. La théologie est encore loin d'y avoir les précisions que les spéculations dogmatiques lui ont données en Occident, le symbole de la foi a une saveur très antique, la discipline pascale diffère tout autant de la discipline romaine que de celle de l'Asie. Bref les homélies d'Aphraates nous découvrent une Église dont l'évolution s'est faite tout à fait en dehors des influences de l'Occident grec ou latin.

L'Esprit-Saint et le Christ. (*Démonstration* VI, 12-14.)

Je veux encore te rappeler mon, très cher, ce que nous dit l'Écriture. Nous y lisons que, Moïse ayant trouvé pénible de conduire à lui tout seul l'armée (israélite), le Seigneur lui dit : « *Je prendrai de l'esprit qui est sur toi, et je le mettrai sur les soixante-dix hommes, vieillards d'Israël.* »[1] Or quand Dieu eut ainsi pris de l'esprit de Moïse, et que les soixante-dix hommes en furent remplis, Moïse fut-il en rien diminué, ou son esprit fut-il reconnu tel qu'on put en enlever quelque chose ? Et le bienheureux apôtre dit aussi : « Dieu a pris une part de l'esprit du Christ et l'a envoyée dans les prophètes. » Pourtant le Christ n'a point subi de diminution, « *car Dieu ne lui a point donné l'esprit avec mesure* ». [2] Cette preuve te montrera clairement que le Christ habite dans les fidèles, et pourtant il ne subit nulle diminution alors qu'il se partage entre plusieurs. Les prophètes ont reçu une part de l'Esprit du Christ, chacun selon sa capacité. Et maintenant encore, l'Esprit du Christ se répand sur toute chair et tous se mettent à prophétiser : les fils et les filles, les vieillards et les jeunes gens, les esclaves et les servantes. Il y a en vous quelque chose du Christ, et pourtant le Christ est au ciel, à la droite de son Père. Le Christ lui n'a point reçu l'Esprit avec mesure, mais le Père l'a aimé, lui a tout remis entre les mains et l'a préposé à tous ses trésors. Jean dit en effet : « *Le Fils n'a point donné au Père son Esprit avec mesure, et il lui a tout remis entre les mains.* » Et le Seigneur lui-même dit : « *Tout m'a été livré par mon Père* » et encore : « *Le Père ne juge personne, mais il a remis au Fils le pouvoir de juger* » [3] Et l'Apôtre dit : « *Tout est soumis au Christ, excepté le Père, qui lui a soumis toutes choses.*

1. Nombres, XI, 17. — 2. Jean, III, 34. — 3. Jean ,V, 22.

Et lorsque toutes choses auront été soumises au Christ, alors le Fils lui-même sera soumis à celui qui lui a soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tout. »[1]

Jean-Baptiste, au témoignage du Seigneur, est le plus grand des prophètes. Mais il n'a reçu l'Esprit qu'avec mesure ; dans la même mesure où l'Esprit avait été donné à Élie, Jean l'a reçu. Élie demeurait dans le désert, Jean y fut conduit par l'Esprit de Dieu, il habita dans le désert, dans les montagnes et les cavernes. Les oiseaux nourrissaient Élie, Jean se nourrissait de sauterelles ailées. Élie avait les reins ceints d'une ceinture de cuir, et Jean de même. Élie fut persécuté par Jézabel, Jean par Hérodiade ; Élie reprit Achab, Jean fit des reproches à Hérode. Élie sépara les eaux du Jourdain, et Jean y donna le baptême. L'esprit d'Élie se reposa sur Élisée, et Jean imposa les mains au Sauveur, qui reçut l'Esprit sans mesure. Élie ouvrit le ciel et y monta. Jean vit les cieux ouverts et l'Esprit de Dieu descendre pour se reposer sur le Sauveur. Élisée reçut au double l'Esprit d'Élie ; le Sauveur reçut l'Esprit de Jean, et il le reçut aussi des cieux. Élisée reçut le vêtement d'Élie ; Notre Sauveur reçut l'imposition des mains des prêtres. Élisée transforma l'eau en huile, le Sauveur changea l'eau en vin. Élisée avec un petit pain rassasia cent hommes au moins ; notre Sauveur avec quelques pains rassasia cinq mille personnes, sans compter les femmes et les enfants. Élisée guérit Naaman le lépreux, et le Sauveur a guéri dix lépreux. Élisée maudit les enfants et les ours les dévorèrent, le Sauveur bénit les enfants. Les enfants insultèrent Élisée ; ils louèrent le Sauveur, en chantant Hosanna. Élisée maudit son disciple Giézi, le Sauveur lui aussi maudit son disciple Juda, mais il bénit les autres. Élisée ne ressuscita qu'un mort, le Sauveur rappela trois morts à la vie. Au contact des

1. I Corinthiens, xv, 27-28

ossements d'Élisée, un mort ressuscita, quand le Sauveur descendit au séjour des morts, il en fit revivre et en ressuscita plusieurs. Bref l'Esprit du Christ, auquel avaient participé les prophètes, opéra des miracles plus nombreux [1].

Pénitence et Confession. (*Dém.* VII.)

Parmi tous ceux qui sont venus au monde, et ont revêtu un corps, un seul est parfaitement innocent, Notre-Seigneur Jésus-Christ, comme il en témoigne lui-même. Il dit en effet : « *J'ai vaincu le monde.* » [2] Et le prophète dit aussi de lui : « *Il n'a point commis l'iniquité, et il ne s'est point trouvé de mensonge dans sa bouche.* » [3] Et le bienheureux Apôtre dit aussi : « *Celui qui ne connaissait pas le péché, il l'a fait péché à cause de nous.* » [4] Et comment l'a-t-il fait péché, sinon parce qu'il a pris sur lui le péché qu'il n'avait pas commis, et l'a attaché à la croix. Et l'Apôtre dit encore : « *Plusieurs courent dans le stade, mais un seul reçoit la couronne.* » [5] Oui, il n'y a point d'autre homme que le Sauveur qui descende dans le stade, sans être frappé et blessé. Depuis le temps où Adam transgressa le précepte de Dieu, le péché règne dans le monde. Plusieurs hommes l'avaient combattu, mais il en avait blessé beaucoup, il en avait tué beaucoup et nul n'était parvenu à le tuer, jusqu'à l'avènement de notre Sauveur, qui l'emporta et le cloua à la croix. Néanmoins, bien que le péché ait été cloué à la croix, son aiguillon reste, et il blessera beaucoup d'hommes encore jusqu'à la fin du monde. Alors cet aiguillon sera brisé

1. Cette démonstration de la divinité du Christ par le fait qu'il a reçu avec plus d'abondance que les prophètes l'Esprit de Dieu est extrêmement faible ; elle montre que les spéculations théologiques étaient encore complètement étrangères à l'Église syrienne. — 2. Jean, XVI, 33. — 3. Isaïe, LIII, 9. — 4. II Corinthiens, V, 21. — 5. I Corinthiens, IX, 24.

Pour toutes les maladies, il y a des remèdes capables de les guérir, quand ils sont mis en œuvre par un médecin prudent. Ceux qui sont blessés dans ce combat spirituel ont pour remède la pénitence ; s'ils l'appliquent sur leurs plaies, ils peuvent guérir. O vous, médecins des âmes, élèves de notre sage médecin, administrez donc ce remède qui peut guérir les plaies des malades. Quand le médecin rencontre des guerriers, blessés par celui contre qui ils ont combattu, il cherche aussitôt à leur porter remède. Et quand il a réussi à guérir un homme blessé dans le combat, il reçoit du roi des dons et des honneurs. De même, mon très cher, il convient qu'à l'homme blessé dans notre combat, nous apportions le remède de la pénitence, quand cette âme blessée a ressenti une grande douleur. Car Dieu ne rejette point l'homme qui se repent, car, ainsi que le dit le prophète Ézéchiel : « *Je ne me réjouis point dans la mort du pécheur, mais je veux qu'il revienne de sa voie mauvaise et qu'il vive.* » [1]

L'homme blessé dans un combat n'a point honte de se remettre entre les mains d'un sage médecin, parce qu'il a été vaincu et blessé dans la lutte. Quand il est guéri, le roi ne le repousse point et l'inscrit à nouveau sur les contrôles de l'armée. De même celui qui a été frappé par Satan, ne doit pas avoir honte de confesser sa faute, de l'abandonner, et de demander comme remède la pénitence. Celui qui rougit de montrer sa blessure, la gangrène le prendra, et tout son corps sera bientôt en danger. Mais celui qui ne craint point de faire connaître sa blessure, celui-là sera guéri, et pourra bientôt retourner au combat ; tandis que l'homme pris par la gangrène ne pourra jamais ni recouvrer la santé, ni endosser l'armure qu'il a été forcé de quitter. Eh bien, de même pour celui qui a été blessé dans le combat spi-

1. Ézéchiel, XVIII, 23.

rituel, il ne reste plus qu'un moyen de recouvrer la santé, qu'il dise : J'ai péché, et qu'il demande la pénitence. Si quelqu'un éprouve de la honte il ne pourra guérir parce qu'il ne montre point ses blessures au médecin, qui a reçu deux deniers pour venir en aide à tous ceux qui sont blessés.

Et vous, médecins, élèves de notre illustre Maître, vous ne devez refuser le remède à nul de ceux qui ont besoin de vos soins. Ceux qui vous découvrent leurs blessures, imposez-leur le remède de la pénitence. Quant à celui qui rougit de manifester ses misères, exhortez-le à ne vous rien céler. Et quand il vous aura révélé ses fautes, gardez-vous d'en rien publier, de peur qu'à cause de lui des innocents ne soient accusés par nos ennemis, par ceux qui nous haïssent. Une armée où succombe beaucoup de monde, est méprisée comme trop faible par les ennemis. Mais quand les blessés restent au milieu de leurs compagnons d'armes, on guérit leurs plaies, sans les déclarer à l'ennemi. Autrement, toute l'armée aura mauvaise réputation ; le roi, le chef des troupes, s'irritera contre ceux qui trahissent ainsi son armée, et il les accablera de coups plus douloureux que tous ceux qu'ils ont reçus dans la mêlée.

L'institution de l'Eucharistie. (*Dém.* XII : *sur la fête pascale.*)

Tu as bien compris, mon très cher, ce que j'ai dit touchant cette fête de Pâques, dont le peuple israélite avait reçu la figure mystérieuse, et dont nous célébrons aujourd'hui parmi les nations la véritable réalité. Les simples, les gens peu instruits se préoccupent beaucoup de la manière dont il faut célébrer cette grande solennité. Or l'agneau véritable c'est Notre Sauveur, agneau d'un an, agneau sans tache, comme le dit de lui le prophète,

« *Il n'y a point en lui d'iniquité, et il ne s'est point trouvé de mensonge en sa bouche, et pourtant il a plu à Dieu de le broyer dans la douleur, de le livrer à la passion.* »[1] Et il est aussi l'agneau d'un an, car il est, comme l'enfant, parfaitement exempt de péché. Lui-même ne disait-il pas à ses disciples : « *Si vous ne vous convertissez, et si vous ne devenez comme ces petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.* » [2]

Donc notre Sauveur a mangé la Pâque avec ses disciples dans la nuit sacrée du quatorzième jour (de la lune du printemps) et, avec ses disciples, il a réalisé en vérité ce que signifiait la Pâque ancienne. En effet, quand Juda fut parti, Jésus prit du pain, le bénit et le donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon corps, prenez et mangez-en tous. » De même sur le vin il prononça également les paroles de bénédiction et il leur dit : « Ceci est mon sang, nouvelle alliance, qui sera répandu pour beaucoup pour la rémission des péchés. Agissez semblablement, en mémoire de moi, quand vous vous réunirez. » Or à ce moment le Seigneur n'avait pas encore été arrêté. Cela dit, il se leva de l'endroit où il avait célébré la Pâque, donné son Corps en nourriture et son sang en breuvage, et il alla avec ses disciples à l'endroit où il fut arrêté. Mais celui qui a mangé son propre corps et bu son propre sang, doit être compté avec les morts [3]. Or le Seigneur a donné de ses propres mains son Corps à manger, et avant même que d'être crucifié, il a donné son sang à boire...

Et maintenant écoute, mon très cher, comment le Dieu très saint a ordonné que l'on mangeât l'agneau pascal. Dans une seule demeure, non dans plusieurs

1. Isaïe, LIII, 9-10. — 2. Matthieu, XVIII, 3.— 3. Aphraates veut prouver que Jésus est ressuscité vraiment le troisième jour après sa mort. Il compte donc comme mort du Sauveur le jour de l'institution de l'Eucharistie.

maisons. Or cette maison unique, c'est l'Église de Dieu. Il est dit aussi : « *Les mercenaires et les étrangers n'en mangeront point.* »[1] Qui sont ces mercenaires, ces étrangers ? sinon les sectateurs des enseignements diaboliques, à qui il n'est point permis de manger la Pâque. C'est d'eux que le Sauveur a dit : « *Le mercenaire, à qui les brebis n'appartiennent point, dès qu'il voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit.* »[2] Le texte sacré dit encore : « *Voici comme vous mangerez l'agneau : Vous aurez les reins ceints, les souliers aux pieds, le bâton à la main.* »[3] Mystérieux enseignement et singulièrement élevé. Celui qui veut participer à l'agneau véritable, au Christ, qu'il ceigne ses reins de la foi, qu'il chausse ses pieds pour être prêt à annoncer l'Évangile, qu'il prenne en main le glaive de l'Esprit, qui est le Verbe de Dieu... Et l'Écriture dit aussi : « *L'esclave acheté à prix d'argent, s'il est circoncis, mangera la Pâque avec vous.* »[4] Cet esclave acheté à prix d'argent, c'est le pécheur, qui se repent et est racheté par le sang du Christ. Quand il a circoncis son cœur des œuvres mauvaises, il se présente au baptême, qui est la vraie circoncision. Il s'unit au peuple de Dieu, il participe au Corps et au Sang du Christ. Et ce qui est encore dit dans le texte : « *Mangez rapidement* », l'Église de Dieu le pratique. On mange l'agneau à la hâte, dans la crainte et le tremblement, debout ; on se hâte de manger la vie, ce don de l'Esprit que l'on a reçu.

II. SAINT ÉPHREM.

Saint Éphrem est le plus considérable des écrivains ecclésiastiques qui aient illustré la langue syriaque, mais il s'en faut que sa personne et son œuvre soient aussi connues qu'elles le mériteraient. Parmi les renseignements qui le

1. Exode, XII, 45. — 2. Jean, X, 12. — 3. Exode, XII, 11. — 4. Exode, XII, 44.

concernent, il est bien difficile de distinguer la légende de la vérité. Né à Nisibe vers l'an 306, Éphrem semble avoir mené de bonne heure la vie érémitique, peut-être a-t-il assisté au Concile de Nicée aux côtés de son évêque Jacques de Nisibe. De retour dans sa ville natale, il y a dirigé une école célèbre. Quand Nisibe fut cédée aux Perses, Éphrem se retira en territoire romain, à Édesse ; c'est là que, vivant dans le retraite, il composa ses principaux écrits. Une tradition qui semble assez solide le met en rapport avec saint Basile, qui lui aurait conféré le diaconat. Il ne s'éleva pas plus haut dans la hiérarchie ecclésiastique ; il était encore diacre quand il mourut en 373.

Son activité littéraire fut grande ; et des restes importants de ses œuvres nous sont parvenus, tant en syriaque que dans des traductions grecques, arméniennes, coptes, arabes, éthiopiennes. Exégète, Éphrem a commenté toute l'Écriture Sainte, dans une manière simple, littérale, qui évite l'allégorie si chère aux Alexandrins ; il ne s'est conservé d'ailleurs qu'une partie bien minime de ces commentaires. Mais ce qui rendit Éphrem particulièrement célèbre, ce furent ses poésies. Exhortations à la pénitence, discussions avec les hérétiques, sentiments qu'excitent dans l'âme les fêtes du Seigneur, ou les événements divers de la vie, tels sont les principaux sujets qu'a traités saint Éphrem. Ajoutons qu'il est le premier à avoir célébré les louanges de la Vierge Marie. A ces divers titres, l'œuvre littéraire du « Prophète des Syriens », que le Pape Benoît XV vient d'élever au rang de Docteur de l'église, méritait d'être mentionnée.

La crainte du Jugement de Dieu. (*Hymnes funèbres*, 21.)

C'est un dialogue entre le prêtre qui va mourir et les amis réunis autour de lui. Cette poésie est encore en usage aujourd'hui dans l'Église syrienne aux funérailles des clercs.

Vénérable père ; te voici sur ton départ. Nous te souhaitons bonheur et prospérité, et nous avons la confiance que le Seigneur te comblera de félicité et de biens.

J'entreprends une route longue et périlleuse ; mes frères, assistez-moi. Accompagnez de vos prières, ce voyage que je commence, qu'il puisse réussir !

Ne crains point le danger, Père, au point d'oublier les bonnes actions qui te précèdent en la présence du Dieu, vers qui tu te hâtes.

Mes actions, hélas, sont connues du Seigneur, que j'ai offensé. Oh combien je redoute le châtiment que peut infliger le souverain Juge !

Mais le Seigneur connaît aussi tous les secrets de ton cœur ; ton amour pour lui, qui t'a conquis son amour, à toi qui si parfaitement exécutas ses ordres.

Non, jamais mon âme ne pourra se ressaisir, déposer la crainte du jugement ; persuadée qu'il n'y a point à ce tribunal de pardon pour les impies, de rémission pour les péchés.

Quoi donc, bienheureux Père, le Seigneur te réserve le royaume promis aux justes ; il récompensera ton zèle pour lui ; aie confiance, il te fait passer à une nouvelle vie.

Voici donc qu'exilé, dépouillé, pauvre, je dis adieu à la lumière. A quoi m'a-t-il servi de vivre ? la vie ne m'a rien laissé que mes péchés.

Mais non, Père, tranquillise-toi ; calme et paisible, comme un autre Moïse, tu quittes cette vie. Un seul souci doit te rester, c'est de ne point cesser de prier pour notre peuple.

Hélas c'est la vérité qui m'angoisse ; elle n'est point vaine la frayeur qu'excite en moi la pensée de ce juge, qui ne juge point par complaisance, mais avec une juste sévérité.

Augure de tels malheurs de celui qui a renié sa foi et renoncé au Christ ; mais, pour toi, nous devons te proclamer bienheureux, et te prédire toutes sortes de bonheur, à toi qui as gardé les lois de Dieu et ses droits.

Pardonnez-moi, mes frères, d'avoir de telles craintes ;

mais c'est qu'à mes oreilles retentit la terrible trompette, dont le son ébranle l'univers.

Nous demandons mieux pour toi et nous avons confiance que cela arrivera. Que les Anges de la résurrection générale te transportent à la droite du Juge. C'est ce que nous persuadent ta vie sans péché et sans tache, ton abstinence, ta piété, ta religion, et les bienfaits que tu as répandus sur les pauvres. Telle est la raison pour laquelle nous regrettons ta perte, et nous pleurons ton trépas, ô Père vénérable, chaque fois que ton nom revient à notre souvenir. Autrement nous n'aurions point de raison de pleurer ta mort. Le juste acquiert une félicité qui durera toujours ; quand il aura repris son corps il mènera une vie bienheureuse, occupé sans cesse à chanter les louanges de Dieu. Le Seigneur, ô Père, en qui tu t'es confié, dans les lois de qui tu as toujours vécu, usera de miséricorde envers toi, qu'il avait fait le pasteur et le chef de son troupeau.

Bon Jésus, mon refuge et mon secours, délivrez-moi des peines que j'ai méritées, et réjouissez-moi par la clarté de votre lumière.

Certes Jésus exaucera tes vœux. A toi qui l'as aimé, qui as obéi à ses commandements, il te donnera au centuple la récompense de tes labeurs. La récompense est préparée à ceux qui ont vécu dans la chasteté, la couronne de gloire que les justes placeront sur leur front, en chantant l'hymne de louange au Dieu qui récompense, lorsqu'ils auront repris leur corps. Aie donc confiance, Père, la récompense est réservée à tes labeurs ; n'en doute point, dans la société des justes tu vas mener pour toute l'éternité la vie la plus heureuse.

Que Dieu vous entende et exauce vos vœux. En attendant, je vous supplie, pères et frères bien-aimés, de toujours garder dans les prières communes, un souvenir pour moi.

Sermon pour le Jeudi-Saint.

Simon[1] a enfin obéi à Jésus, il lui a présenté les pieds, il a été lavé ; le Seigneur reprend ses vêtements et continuant le souper se met à table. Et à tous ceux qui sont assis avec lui, Jésus déclare : « Je veux que vous sachiez, pourquoi je viens d'agir ainsi. Si je n'explique point moi-même les mystères, qui pourra les comprendre ? Si je ne montre point l'accomplissement des figures, qui connaîtra ma volonté ? Il faut que j'accomplisse tout ce que les prophètes ont dit de moi, il convient que je devienne pour vous le maître de la sagesse. Simon, mon disciples, je t'ai établi comme le fondement de mon Église sainte ; je t'ai, jadis, appelé Pierre, parce que tu soutiendras tout mon édifice ; tu es le surveillant (l'évêque) de ceux qui édifient mon Église sur la terre ; s'ils voulaient édifier quelque chose de mal, toi qui es le fondement, tu devrais les en empêcher ; tu es la source où l'on puise ma doctrine, tu es le chef de mes disciples ; par toi les nations seront désaltérées ; à toi appartient cette suave doctrine de vie que je répands ; je t'ai choisi, pour que, dans cette Église que j'institue, tu sois comme le premier-né et l'héritier de mes trésors ; je t'ai donné les clefs de mon royaume. Je t'ai constitué prince sur tous mes trésors. »

« Écoute maintenant et comprends le sens des mystères que tu as vus. Je me suis fait votre serviteur et je vous ai rendu honneur. Voici que, sous vos yeux, je me suis humilié au point de vous laver les pieds ; penché devant vous je les ai essuyés d'un linge, comme si j'étais votre esclave. Vous m'appelez Maître et Seigneur, et je le suis en effet. Tous les gens sensés m'appellent le Seigneur et me disent votre maître. Et pourtant je ne mens pas, ce n'est point seulement en paroles, mais en toute

1. Tout le texte est un commentaire suivi de Jean, XIII.

vérité que je me suis fait votre serviteur. Vous êtes mes disciples, et c'est moi qui vous ai choisis avant qu'existât le monde avec ceux qui l'habitent. Et le Père céleste me rend témoignage et affirme que je suis votre Dieu et votre maître. Je veux que vous gardiez mes commandements et que vous imitiez mes actions. Si je vous ai lavé les pieds, si j'ai exigé que vous fussiez à table pendant que moi je vous servais, ne faut-il pas, à plus forte raison, que chacun de vous lave les pieds à son frère et soit son serviteur ? Je vous ai donné ce souvenir, cet exemple pour vous montrer que le serviteur n'est pas plus grand que son maître, que l'apôtre n'est pas plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous comprenez tout ceci, heureux êtes-vous. Et pourtant ce que je dis là, je ne le dis point de vous tous, je sais qui j'ai choisi. Mais il faut que s'accomplisse l'Écriture : « Voici que le traître mange à ma table. » Je vous le dis avant que cela n'arrive, afin qu'en voyant s'accomplir mes paroles vous croyiez à ce que je suis. »

Quand donc furent accomplies les Écritures, suivant lesquelles Jésus devait prendre la forme de l'esclave, quand il se fut fait le serviteur des apôtres et se fut abaissé au point de leur laver et de leur essuyer les pieds, quand il les eut bien persuadés qu'ils devaient apprendre pour eux-mêmes et enseigner aux autres l'humilité, alors Jésus conclut une autre alliance qui devait abolir la pâque ancienne, il institue la Pâque nouvelle pour tous les peuples jusqu'à la vie éternelle.

Jésus [1] prit entre ses mains du pain (c'est d'abord du pain ordinaire), il le bénit et le sanctifie au nom du Père et au nom du Saint-Esprit, il le rompt et le distribue par morceaux à ses disciples dans sa miséricordieuse bonté.

2. Paraphrase des récits de l'institution de l'Eucharistie : Matthieu, XXVI, 26-29 ; Marc, XIV, 22-25 ; Luc, XXII, 17-20 ; I Corinthiens, XI, 23-26.

Ce pain il l'appelle son corps vivant, et il le remplit de lui-même et du Saint-Esprit. Puis étendant la main il leur donna le pain que sa droite avait sanctifié : « Prenez, dit-il, mangez tous de ce qu'a sanctifié ma parole. Ce que je vous donne maintenant, ne croyez pas que c'est du pain, prenez, mangez, n'en broyez pas les miettes; ce que j'ai appelé mon corps, l'est véritablement. La moindre parcelle peut sanctifier des millions d'hommes et elle suffit pour donner la vie à tous ceux qui en mangent. Prenez, mangez sans aucune hésitation dans la foi, car c'est mon corps, et celui qui le mange avec foi reçoit avec lui le feu et l'Esprit-Saint. Si quelqu'un au contraire le mange avec des doutes, pour lui ce n'est plus que du pain; mais celui qui, plein de foi, mange ce pain béni en mon nom, celui-là s'il est pur se conservera pur, s'il est pécheur il sera pardonné. Quant à celui qui le méprise, le blasphème ou l'outrage, c'est vraiment, qu'il le sache, le Fils de Dieu qu'il outrage, ce Fils de Dieu qui a appelé le pain son corps et qui vraiment l'a changé en son corps. Prenez donc tous, mangez-en tous, et mangez-en lui l'Esprit-Saint, car c'est vraiment mon corps. Qui le mange, vivra éternellement, car c'est le pain céleste qui est descendu du ciel sur la terre. La manne que les Israélites mangèrent dans le désert, la manne qu'ils méprisèrent, bien qu'elle leur tombât du ciel, n'était que la figure de ce pain spirituel que vous venez de recevoir. Prenez et mangez-en tous, sous le pain vous mangez mon corps, source de vie et de pardon, je suis le pain de vie. »

Hymne à la Vierge Marie.

La Vierge m'invite à chanter le mystère, que je contemple avec admiration. Fils de Dieu, donne-moi ton admirable don, fais que j'accorde ma lyre, et que je peigne l'image toute belle de ta mère bien-aimée.

La Vierge Marie met au monde son fils dans la virginité, elle allaite celui qui nourrit les nations, en son chaste giron elle soutient celui qui soutient l'univers. Elle est vierge, elle est mère, que n'est-elle pas ?

Sainte de corps, toute belle d'âme, pure d'esprit, sincère d'intelligence, parfaite de sentiment, chaste, fidèle, pure de cœur, éprouvée, elle est remplie de toutes les vertus.

Qu'en Marie se réjouisse toute la race des vierges, car une d'entre elles a enfanté le héros qui soutient toute la création, celui qui a délivré le genre humain gémissant dans la servitude.

Qu'en Marie se réjouissse le vieil Adam, blessé par le serpent. Marie donne à Adam une descendance, qui lui permet d'écraser le serpent maudit, et le guérit de sa blessure mortelle.

Que les prêtres se réjouissent en la vierge bénie. Elle a mis au monde le grand prêtre qui s'est fait lui-même victime. Il a mis fin aux sacrifices anciens, s'étant fait la victime qui apaise le Père.

Qu'en Marie se réjouisse toute la suite des prophètes. En elle se sont accomplies leurs visions, se sont réalisées leurs prophéties se sont confirmés leurs oracles.

Qu'en Marie se réjouisse toute la suite des patriarches. De même qu'elle a reçu la bénédiction qui leur fut promise, de même en son fils elle les a rendus parfaits. Par lui en effet voyants, justes et prêtres, se sont trouvés purifiés.

Au lieu du fruit amer cueilli par Ève à l'arbre fatal, Marie a donné aux hommes un fruit plein de douceur. Et voici que le monde entier se délecte du fruit de Marie.

L'arbre de vie caché au milieu du Paradis, a grandi dans Marie. Sorti d'elle il a étendu son ombre sur l'univers, il a répandu ses fruits sur les plus lointains des peuples comme sur les plus rapprochés.

Marie a tissé un vêtement de gloire et l'a donné à notre premier père. Il avait caché sa nudité dans les arbres, il est orné maintenant de pudeur, de vertu, de beauté. Celui que son épouse avait jeté par terre, sa fille l'a relevé, soutenu par elle il se dresse comme un héros.

Ève et le serpent avaient creusé un piège, Adam y était tombé ; Marie et son royal enfant se sont penchés sur lui et l'ont retiré de l'abîme.

La vigne virginale a donné une grappe, dont le jus suave rend la joie aux affligés. Ève et Adam dans leur angoisse ont goûté au breuvage de vie, ils y ont trouvé toute consolation.

LES OCCIDENTAUX

Si l'on excepte Hilaire de Poitiers, les écrivains de l'Occident latin ont été mêlés beaucoup moins vivement que les Pères Grecs à la controverse arienne. Sans doute ils n'y sont point restés étrangers, mais il s'en faut que la lutte autour du *consubstantiel* nicéen soit l'inspiratrice de toute leur activité. Des sujets plus directement pratiques ont sollicité leur attention. Il faut défendre l'Église contre des schismes nombreux et puissants, créés par les dernières persécutions ; instruire dans les mœurs chrétiennes la foule des néophytes qui depuis le milieu du IVe siècle se précipite vers les baptistères de l'Eglise ; répondre aux railleries et aux sarcasmes des attardés du paganisme ; donner de l'Écriture Sainte une explication à la fois scientifique et pratique. Il faut surtout établir victorieusement contre les tenants du naturalisme pélagien, le caractère surnaturel de la vocation chrétienne, l'indispensable nécessité de la grâce divine, élucider la difficile question des rapports entre Dieu et l'homme, entre la volonté libre de la créature et la toute-puissance du Créateur. Que de sujets de méditation ! Ambroise, Augustin, Jérôme s'y appliqueront tour à tour. Ambroise avec son caractère pratique d'ancien magistrat romain ; Jérôme avec la science critique qu'il a demandée aux traditions de l'Orient ; Augustin enfin avec toute la maîtrise de son génie à la fois pratique et spéculatif. En ces trois grands noms s'incarne toute l'activité littéraire du IVe siècle finissant. Ils égalent, ils éclipsent peut-être, ce que l'Orient a produit de plus remarquable. Et autour d'eux quelle pléiade d'écrivains de second ordre ! Il semble que la vieille Rome, avant de succomber définitivement sous les coups des Barbares, veuille donner une dernière preuve de son admirable fécondité.

I. SAINT AMBROISE.

Au mois de novembre 374, la ville de Milan était en pleine fermentation. Il s'agissait de donner un successeur à l'évêque Auxence, récemment décédé. Partisan déclaré de l'Arianisme, Auxence ne s'était maintenu que par la volonté impériale : les catholiques voulaient prendre leur revanche d'une longue oppression, les ariens entendaient bien conserver à leur secte la grande ville du Nord de l'Italie. La discussion menaçait de dégénérer en lutte sanglante. Le gouverneur de la province, Ambroise, crut devoir se rendre à l'église cathédrale pour apaiser le tumulte. Tout à coup un cri d'enfant se fit entendre: « Ambroise, évêque»! Les deux partis le répétèrent dans une commune acclamation, et voilà comme Ambroise, malgré ses protestations, fut élu évêque de Milan. Il n'était encore que catéchumène ; le 30 novembre il fut baptisé, huit jours après, le 7 décembre il était ordonné évêque.

Évêque il le fut dans toute la force du terme ; préoccupé d'extirper de l'Occident les derniers restes de l'Arianisme, il est l'âme du Concile d'Aquilée, qui forme en 381 le pendant pour l'Occident du Concile de Constantinople ; soucieux d'assurer à l'orthodoxie renaissante la bienveillance du pouvoir, il est mêlé à maintes reprises aux grandes affaires politiques ; mais avant tout il est évêque. S'instruire soi-même pour instruire ensuite le peuple qui lui est confié, telle est la tâche à laquelle il s'applique dès le premier instant et qu'il ne quittera qu'à sa mort. Le 4 avril 397, veille de Pâques, le grand évêque de Milan rendait le dernier soupir. «Dix ans auparavant dans la même solennité pascale, il avait versé l'eau sainte sur le front d'Augustin. Au moment où il mourait, son néophyte était déjà évêque d'Hippone ; une lumière succédait à l'autre. » (Mgr Duchesne.)

Comment dans une vie si remplie, Ambroise a-t-il trouvé le moyen d'être un écrivain fécond, c'est ce qu'il serait difficile de comprendre, si l'on ne remarquait que ses ouvrages ne sont autre chose que les témoignages et les vestiges de son activité épiscopale. Infatigable prédicateur, l'évêque de Milan avait expliqué à son peuple en des homélies pleines de grâce

et de mouvement les divers livres de la Sainte Écriture. La substance de ces prédications est passée dans les volumineux commentaires qui embrassent presque tout l'Ancien Testament et une partie du Nouveau. Qu'on n'y cherche point la science critique d'un saint Jérôme, ni les envolées philosophiques d'un saint Augustin! Mais l'on y trouvera l'Écriture Sainte appliquée à l'éducation de la vie chrétienne avec une bonne grâce et un charme qui ont été rarement égalés. Pratiques encore les traités de morale qu'a composés le grand évêque à l'usage des diverses portions de son troupeau : traité sur les devoirs des ministres de Dieu, imité du *De officiis* de Cicéron, nombreux traités sur la formation chrétienne des vierges ou des veuves consacrées au Seigneur. Pratique enfin le traité *des mystères* qui explique aux néophytes les divers sacrements de l'initiation chrétienne. Plus élevés d'inspirations, mais aussi moins originaux sont les écrits proprement dogmatiques de saint Ambroise. C'est à Basile de Césarée que l'évêque de Milan a emprunté la substance des arguments qu'il y développe pour réfuter l'arianisme ou démontrer la divinité de l'Esprit Saint. Qu'on joigne à tout cela les nombreux discours prononcés par Ambroise en des circonstances solennelles, les restes d'une correspondance qui fut extrêmement active, et l'on aura quelque idée de l'activité littéraire du grand évêque. Le tableau néanmoins en serait incomplet si l'on n'ajoutait que saint Ambroise fut le père du chant ecclésiastique en Occident et que plusieurs des hymnes qu'il a composées se chantent encore aujourd'hui dans l'office liturgique.

Les Préceptes et les Conseils. (*De officiis*, I, 11.)

Tout devoir est ordinaire, ou parfait ; c'est ce que nous pouvons également prouver par l'autorité des Écritures. Nous lisons dans l'Évangile [1] ces paroles du Seigneur : « *Si tu veux obtenir la vie éternelle, garde les commandements. — Lesquels ?* » demanda le jeune homme. — Jésus lui répondit : « *Tu ne tueras point, tu ne commet-*

1. Matthieu, XIX, 17-21.

tras point l'adultère, tu ne voleras point, tu ne diras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère, et aime ton prochain comme toi-même. » Voilà les devoirs ordinaires, auxquels il manque quelque chose encore.

Car le jeune homme repartit : « *Tous ces commandements, je les ai observés depuis ma jeunesse, que manque-t-il encore ?* » Jésus lui répondit : « *Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; puis viens et suis-moi.* »

Plus haut nous lisons encore dans l'Évangile[1] des conseils analogues ; le Seigneur nous invite à aimer nos ennemis, à prier pour ceux qui nous calomnient et nous persécutent, à bénir ceux qui nous maudissent. Voilà ce que nous devons faire, si nous voulons être parfaits, comme notre Père qui est dans le ciel. Celui-ci commande au soleil de verser ses rayons sur les bons comme sur les méchants ; il fait tomber sans distinction sur les champs de tous la pluie et la rosée. C'est donc là le devoir parfait, que les Grecs appellent *catorthoma*, et par où est rectifié tout ce qui a pu avoir quelque défaillance.

Et la miséricorde aussi est bonne ; c'est elle qui nous rend parfaits, parce qu'elle imite le Père, qui est parfait. Il n'est rien qui recommande autant l'âme chrétienne que la miséricorde. Et d'abord la miséricorde envers les pauvres ; elle nous fait regarder comme des biens communs les productions de la nature, que la terre engendre pour l'usage de tous. Elle nous fait donner largement au pauvre, ce que nous possédons, aider celui qui est notre semblable, notre frère. Tu lui donnes une pièce, et il reçoit la vie ; tu lui accordes un secours, et il y trouve sa subsistance. Ton denier, c'est son impôt.

Mais en revanche il te donne plus que tu ne lui as donné, et tu reçois de lui une créance de salut. Tu as

1. Matthieu, v, 43-46.

donné des vêtements à celui qui était nu ; mais tu t'es revêtu toi-même de justice. Tu as reçu un pèlerin sous ton toit, tu as accueilli un pauvre ; mais lui te procure l'amitié des saints et les tabernacles éternels. Ce n'est point une mince faveur. Tu as jeté en terre une semence matérielle, tu recueilles une moisson spirituelle. — Tu admires le jugement final du Seigneur sur Job ? Admire aussi la vertu de celui qui pouvait dire : « *J'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux. J'étais le père de l'infirme. les toisons de mes agneaux réchauffaient ses épaules. L'étranger en quête d'un gîte ne demeurait point sur le seuil, ma porte s'ouvrait à tout venant.* » [1] Oui, heureux celui de la maison duquel le pauvre n'est point sorti les mains vides ; nul n'est plus heureux que celui qui comprend les nécessités du pauvre, les chagrins de l'infirme et du malheureux. Au jour du jugement, il obtiendra son salut du Seigneur, puisque celui-ci est devenu son débiteur.

La libéralité. (*De officiis* II, 15 ; 28 ; 16.)

Il y a bien des genres de libéralité. L'on peut distribuer quelque nourriture à ceux dont les besoins sont de tous les jours, afin qu'ils puissent soutenir leur vie ; on peut aussi s'intéresser et venir en aide à ceux qui n'osent pas dévoiler leur misère aux yeux du public, autant que le permettent des ressources qui appartiennent à tous les malheureux. Je m'adresse en ce moment à celui qui est chargé d'une fonction telle que celle de prêtre ou d'aumônier. Il doit en rendre compte à son évêque, et ne pas repousser celui dont il vient à connaître l'indigence ou les revers de fortune, surtout si ces malheurs ne résultent pas de dissipations de jeu-

1. Job, XXIX, 15, sq.

nesse, mais d'un vol, d'une perte, qui ne lui permette plus de pourvoir à son pain quotidien.

La libéralité s'exerce sous sa forme la plus haute en rachetant les captifs, en les arrachant aux mains des ennemis, en préservant les hommes de la mort et surtout les femmes du déshonneur, en rendant les enfants aux parents, les parents aux enfants, les citoyens à leur patrie. Nous ne l'avons que trop vu quand la Thrace et l'Illyrie furent ravagées [1]. Combien de captifs furent alors mis en vente dans tout l'univers ! si on les avait réunis, leur nombre eût dépassé la population de toute une province. Et pourtant il se rencontra des hommes, qui voulurent rejeter dans la servitude ceux-là même que les Églises avaient rachetés. Plus durs que l'esclavage même, ils voyaient d'un mauvais œil la générosité d'autrui...

La meilleure libéralité est donc celle qui rachète les captifs, surtout des mains barbares qui n'accordent à la pitié, que ce que la cupidité leur conseille pour ne pas compromettre le rachat ; celle qui assume les dettes d'autrui, quand le débiteur est insolvable et acculé par ses créanciers à une solution juridique sans doute, mais qui le met dans la misère ; celle qui nourrit les petits enfants et protège les orphelins...

Mieux vaut être miséricordieux et nous créer des ennuis ou même nous exposer à la jalousie, que de nous montrer inhumains. C'est ainsi que naguère nous avons été en butte aux traits de l'envie pour avoir brisé les vases sacrés, et les avoir fait servir à la rançon des captifs, ce qui pouvait déplaire aux Ariens. Et encore n'était-ce pas tant le fait lui-même qui les choquait ; mais ils étaient heureux de trouver en nous un point

1. En 378, les Goths défirent et tuèrent à Andrinople l'empereur Valens et envahirent la Thrace et l'Illyrie, qui furent odieusement ravagées.

vulnérable. Pourtant qui peut être assez dur, assez féroce, assez inhumain pour regretter que des hommes aient été arrachés à la mort, des femmes au déshonneur, pire pour elles que la mort, des enfants en bas âge à l'idolâtrie, qu'ils auraient embrassée par crainte de la mort ?

Nous avions donc eu de bonnes raisons pour agir comme nous avions fait. Mais nous ne manquâmes pas de dire et de répéter au milieu du peuple, que mieux valait conserver des âmes au Seigneur que de sauver des trésors. Celui qui envoya ses apôtres sans or, n'a pas eu besoin d'or pour former son Église. L'Église a de l'or, non pour le garder, mais pour le répandre et venir en aide au malheureux. A quoi bon garder ce qui ne sert à rien. Ne savez-vous pas quelle quantité d'or et d'argent les Assyriens ont emportée du temple du Seigneur ? Les prêtres juifs n'auraient-ils pas mieux fait de fondre ces trésors, pour nourrir les malheureux à défaut d'autre ressource, plutôt que de les laisser emporter par un ennemi sacrilège ? Le Seigneur ne nous dirait-il pas : « Pourquoi as-tu laissé mourir de faim tant de nécessiteux ? Puisque tu avais de l'or, tu devais pourvoir à leurs besoins. Pourquoi tant de captifs ont-ils été vendus à l'encan, ou mis à mort faute d'avoir été rachetés ? Mieux valait conserver ces vases vivants que des vases de métal. »

A cela, il n'y aurait vraiment rien à répondre. Que dire en effet ? « Je craignais de laisser sans ornement le temple de Dieu. » Mais les sacrements n'exigent point des vases d'or, ce n'est pas de l'or que tire son prix, ce qui ne s'achète pas avec de l'or. L'ornement des cérémonies saintes, c'est le rachat des captifs. Les vases vraiment précieux sont ceux qui rachètent les âmes de la mort. Le vrai trésor du Seigneur c'est celui qui opère ce que son sang a opéré. C'est alors vraiment que l'on

reconnaît le calice du sang du Seigneur, quand dans le calice et dans son contenu on trouve le rachat. Le calice rachète à l'ennemi ceux que le sang du Christ avait rachetés au péché. Qu'il est beau quand une foule de captifs sont rachetés par l'Église de pouvoir dire : « Ceux-là, c'est le Christ qui les a rachetés »... Le meilleur emploi de l'or du Rédempteur, c'est d'en user pour la rédemption de ceux qui sont en péril.

Il est clair qu'il faut que la libéralité ait une mesure, pour qu'elle ne s'exerce pas en pure perte. Il faut tenir un juste milieu, les prêtres surtout, qui ne doivent point accorder leurs secours suivant les apparences, mais selon la justice. Jamais en effet il n'y a eu tant de quémandeurs qu'aujourd'hui. On voit venir de vigoureux gaillards, qui n'ont d'autre titre que leur vagabondage, et qui prétendent dépouiller les pauvres de ce qui leur revient, et vider les bourses. Un peu ne leur suffit pas, il leur faut davantage. Ils s'attifent de manière à rendre leurs requêtes plus pressantes et ils se créent de faux états-civils pour grossir les dons qu'ils reçoivent. Ajouter foi trop bénévolement à leurs racontars, c'est épuiser à bref délai les aumônes destinées à la subsistance des pauvres ; il faut donc une mesure. Qu'ils ne s'en aillent pas les mains vides, mais que ce qui aide les misérables à vivre, ne devienne pas non plus la proie d'intrigants. Ne soyons point inhumains, mais ne privons point l'extrême indigence de tout appui.

L'initiation chrétienne [1]. (*De mysteriis*, passim.)

Nous avons eu sur les choses de la morale des entretiens quotidiens, auxquels les belles actions des Pa-

1. Les catéchèses de saint Ambroise *sur les mystères* forment le pendant de celles de Cyrille de Jérusalem que nous avons étudiées plus haut. Les mêmes remarques peuvent trouver leur place.

triarches et les préceptes des Psaumes ont fourni matière. Notre objet était de vous façonner, de vous instruire par ces exemples, afin que vous vous accoutumiez à entrer dans la voie de nos ancêtres, à marcher sur leurs traces, à obéir aux oracles divins ; et qu'une fois rénovés par le baptême, vous observiez le mode de vie qui convient à ceux qui ont été lavés.

Maintenant le moment est venu de vous parler des mystères et de vous rendre raison des sacrements. Si avant le baptême nous avions cru devoir vous les dévoiler, alors que vous n'étiez pas encore initiés, c'eût été je ne dis pas une révélation, mais bien plutôt une trahison. Au surplus, la lumière des mystères éclaire bien mieux quand on n'est pas averti, que lorsque des explications préalables l'ont devancée déjà.

Ouvrez donc les oreilles, respirez la bonne odeur de la vie éternelle dont le parfum nous arrive par le moyen des sacrements. C'est ce que nous avons marqué quand, célébrant le mystère de l'ouverture, nous disions : « *Ephpheta*, c'est-à-dire ouvre-toi [1] », afin que chacun de ceux qui voulaient accéder à la grâce sût bien ce qu'on lui demandait, et qu'il devrait se souvenir plus tard de ce qu'il répondait aujourd'hui... Ensuite les portes du Saint des Saints se sont ouvertes devant toi. Tu es entré dans le sanctuaire de la régénération [2]. Rappelle-toi ce qu'on t'a demandé et ce que tu as répondu. Tu as renoncé au démon et à ses œuvres, au monde, à son luxe et à ses voluptés. Tes paroles sont conservées, non pas dans la tombe des morts, mais dans le livre des vivants. Là tu as vu le lévite, tu as vu le prêtre, tu as vu le grand-prêtre [3]. Considère,

1. Cérémonie encore en usage aujourd'hui dans la célébration du baptême. Le prêtre touche les oreilles et les narines du catéchumène en disant la parole de Jésus au sourd-muet (Marc, VII, 34) : « *Ephpheta* », ce qui signifie « ouvre-toi ». — 2. Le baptistère, contigu àl'église. — 3. Les diacres, les prêtres et l'évêque.

non pas l'apparence des choses, mais la grâce des mystères. Tu as parlé en présence des anges, ainsi qu'il est écrit : « *Les lèvres du prêtre sont dépositaires de la science ; c'est de sa bouche qu'ils recueillent la Loi, puisqu'il est l'ange du Seigneur tout-puissant.* »[1] Il n'y a place ici ni pour l'erreur, ni pour la négation. Il est l'ange qui annonce le royaume du Christ et la vie éternelle. Estime-le, non point d'après son apparence extérieure, mais d'après la fonction qui est la sienne. Considère ce qu'il t'a transmis, mesure l'utilité de son rôle et reconnais qui il est. — Tu es donc entré de manière à bien voir ton adversaire, pour lui cracher au visage en renonçant à lui [2]. Après quoi tu t'es tourné vers l'Orient. Car celui qui renonce au diable se retourne vers le Christ, et le regarde face à face.

Qu'as-tu vu ? De l'eau, sans doute, mais non pas seulement de l'eau. Tu as vu aussi les lévites faisant le service, le grand-prêtre interrogeant et consacrant. En premier lieu, l'Apôtre t'enseigne « *qu'il ne faut pas considérer les choses qui se voient, mais celles qui ne se voient pas ; car les choses qui se voient sont passagères, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles* ».[3] Ailleurs on lit : « *Les perfections invisibles de Dieu sont rendues compréhensibles depuis la création du monde par les choses qui ont été faites ; sa puissance éternelle et sa divinité sont appréciées aussi grâce à ses œuvres.* »[4] Voilà pourquoi le Seigneur dit lui-même : « *Si vous ne me croyez pas, croyez en mes œuvres.* »[5] Crois donc bien que la divinité est là présente. Comment croire à l'opération sans croire à la présence ? D'où l'opération viendrait-elle, si la présence ne l'avait précédée ?

1. Malachie II, 7. — 2. Le catéchumène crachait à la face du diable, qui est censé se tenir à l'Occident. — 3. II Corinthiens, IV, 18. — 4. Romains, I, 20. — 5. Jean, X, 38.

Suit l'énumération des principales figures de l'eau du baptême que l'on trouve dans l'Ancien Testament : eaux primordiales, déluge. Elles sont encore mentionnées aujourd'hui dans la préface qui se chante le Samedi Saint à la bénédiction des fonts baptismaux.

Reçois aussi l'enseignement que t'apporte le passage du livre des Rois que nous avons lu.[1] Naaman était un Syrien qui souffrait d'une lèpre qu'aucun remède ne pouvait guérir. Une jeune fille qui se trouvait parmi les prisonniers lui dit qu'il y avait en Israël un prophète qui saurait l'en guérir. Il prit donc de l'or et de l'argent et s'en fut trouver le roi d'Israël. Quand celui-ci connut la raison de sa visite, il déchira ses vêtements en s'écriant que c'était le tenter que de lui demander des choses qui ne dépendaient pas de la puissance royale. Alors Élisée pria le roi de lui envoyer le Syrien pour que celui-ci vît bien que Dieu était en Israël. Quand il fut arrivé, Élisée lui prescrivit de se plonger sept fois dans le Jourdain. Naaman réfléchit qu'il avait dans sa patrie des eaux meilleures que celles-là et qu'il avait eu beau s'y plonger, jamais il n'avait réussi à se débarrasser de sa lèpre. Ce souvenir l'empêchait d'obéir aux ordres du prophète. Pourtant il finit par céder aux avis et aux exhortations de ses serviteurs, et il se baigna. Du coup il fut purifié, et il comprit alors que ce n'est pas l'eau, mais la grâce qui purifie.

Comprends maintenant ce qu'est cette jeune fille qui se trouvait parmi les captifs. C'est l'ensemble des Gentils, c'est-à-dire l'Église du Seigneur, opprimée, tenue captive par le péché, tant qu'elle n'avait pas encore la liberté de la grâce ; et qui sut faire entendre au peuple insensé des nations la parole des prophètes, dont aupa-

1. IV Rois, v.

ravant il avait si longtemps douté. Quand il reconnut qu'il fallait obéir, il fut lavé de la souillure des vices, il a douté, lui, avant d'être guéri. Mais toi tu es guéri déjà et voilà pourquoi tu ne dois pas douter.

Cette prédiction t'a été faite afin que tu ne crusses pas seulement ce que tu voyais, et que tu n'allasses pas dire : « Est-ce donc là ce grand mystère que l'œil n'a pas vu, que l'oreille n'a pas entendu, qui n'est point monté dans le cœur de l'homme. Je vois de l'eau, telle que j'en ai vu tous les jours. Est-ce donc elle qui doit me guérir. J'y suis descendu souvent et jamais je n'ai été guéri. » Sache maintenant que l'eau ne guérit pas sans l'Esprit.

C'est pourquoi tu as lu qu'il y a dans le baptême trois témoins[1], l'eau, le sang et l'Esprit, lesquels constituent un tout, car si tu supprimes l'un d'eux, il n'y a plus de sacrement de baptême. Qu'est-ce que l'eau, en effet, sans la croix du Christ ? Un élément vulgaire, frustré de toute vertu sacramentelle. Sans eau d'autre part, plus de mystère de régénération. « *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* »[2] Le catéchumène a foi aussi dans la croix du Seigneur Jésus, dont il est lui-même marqué ; mais s'il n'est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il ne peut recevoir le pardon de ses fautes, ni bénéficier de la grâce spirituelle.

Ainsi le Syrien, sous le régime de la Loi, se plongea sept fois ; toi, tu as été baptisé au nom de la Trinité, tu as confessé le Père ; souviens-toi de ce que tu as fait ; tu as confessé le Fils, tu as confessé l'Esprit-Saint. Note bien l'ordre des choses dans cette foi : tu es mort au monde et tu es ressuscité pour Dieu. Tu as été en quelque sorte enseveli dans cet élément du monde, tu es mort pour le péché et tu es ressuscité pour la vie éternelle. Crois donc bien

1. I Jean, III, 8. — 2. Jean, III, 5.

qu'il n'y a point là purement et simplement de l'eau...

Ne considère pas le mérite personnel des prêtres, mais la fonction qu'ils remplissent. Si tu considères le mérite, regarde les prêtres, comme tu ferais Élie. Considère aussi les mérites de Pierre et de Paul qui nous ont transmis ce mystère, après l'avoir reçu du Seigneur Jésus. Pour eux, jadis, un feu visible était envoyé afin qu'ils crussent [1]. Pour nous qui croyons, il opère invisible. Pour eux il était une figure, pour nous il est un avertissement. Crois donc bien à la présence de Notre-Seigneur Jésus qu'invoquent les prières des prêtres. N'a-t-il pas dit : « *Là où sont deux et trois, là je suis, moi aussi ?* » [2] A plus forte raison, là où est l'Église, et où sont ses mystères, là il daigne nous gratifier de sa présence.

Tu es donc descendu dans l'eau[3]. Souviens-toi de ce que tu as répondu : « Je crois au Père, je crois au Fils, je crois au Saint-Esprit. » Ce qui ne veut pas dire : « Je crois en un être plus grand, en un autre moins grand, en un troisième qui est au dernier rang. » Ces paroles au contraire t'imposent un engagement identique, qui est de croire au Fils exactement comme tu crois au Père, et au Saint-Esprit exactement comme tu crois au Fils : avec cette seule réserve que tu confesses qu'il te faut croire en la croix de Notre-Seigneur Jésus seul.

Après quoi, tu es monté vers le prêtre [4]. Observe ce qui a suivi. N'était-ce pas ce que dit David : « *Comme le parfum sur la tête, qui est descendu sur l'ample barbe d'Aaron.* »[5] C'est là le parfum dont Salomon dit aussi : « *Ton nom est un parfum exhalé ; voilà pourquoi les jeunes filles t'ont aimé et t'ont attiré.* »[6] Combien d'âmes

1. Allusion au miracle de la Pentecôte ; l'Esprit-Saint descend sur les apôtres sous forme de feu. — 2. Matthieu, XVIII, 20. — 3. Le baptême se donnait par immersion ; le catéchumène descendait dans la piscine baptismale. — 4. Pour recevoir l'onction du saint chrême, qui se donne encore aujourd'hui aussitôt après le baptême. — 5. Psaume CXXXII, 2 — 6. Cantique, I,2.

régénérées en ce jour t'ont aimé, ô Seigneur Jésus, et ont dit : « Entraîne-nous à ta suite. Nous courons après l'odeur de tes vêtements » pour respirer l'odeur de la résurrection...

Tu es sorti de la piscine baptismale. Souviens-toi du passage de l'Évangile. Dans l'Évangile Notre-Seigneur Jésus lave les pieds de ses disciples [1]. Quand il en arrive à Simon-Pierre, celui-ci lui dit : « Jamais vous ne me laverez les pieds. » Il ne comprit pas le mystère, et voilà pourquoi il refusa le ministère du Christ. Il se figurait qu'il serait injurieux qu'un humble serviteur supportât sans rien dire que son maître le servît. Mais le Seigneur lui répondit : « Si je ne te lave les pieds, tu n'auras rien de commun avec moi. » A quoi Pierre s'écria : « Seigneur, lavez-moi non seulement les pieds, mais aussi les mains et la tête. » Le Seigneur reprit : « Celui qui a été lavé n'a besoin que de se laver les pieds, et il est entièrement pur. » Pierre était pur, mais il fallait que ses pieds fussent lavés, car il avait en lui le péché légué par le premier homme, quand le serpent trompa celui-ci et réussit à le faire pécher. C'est pour effacer ce péché héréditaire que ses pieds sont lavés ; c'est le baptême qui nous délivre des nôtres [2].

Remarque en même temps que le mystère consiste dans l'exercice même de l'humilité. Car le Christ dit : « Si je vous ai lavé les pieds, moi votre Maître et votre Seigneur, vous devez, vous aussi, vous laver les pieds les uns aux autres. » Si l'auteur même du salut nous a

1. Allusion à une cérémonie particulière à quelques églises de la Haute-Italie : aux néophytes sortis de la piscine, l'évêque, les reins ceints d'un linge, lavait les pieds en disant : « Je te lave les pieds, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a fait à ses disciples, afin que tu fasses de même aux étrangers et aux pèlerins, pour avoir la vie éternelle. » Jean, XIII. — 2. Opinion particulière de saint Ambroise et dont on retrouve des traces ailleurs ; elle n'a pas prévalu dans l'Église. D'ailleurs les paroles qui accompagnaient le lavement des pieds ne donnaient pas à la cérémonie cette signification.

rachetés par son obéissance, combien plus devons-nous, nous ses humbles serviteurs, témoigner de notre humilité et de notre obéissance.

Tu as reçu ensuite des vêtements blancs, comme signe que tu t'es dépouillé de l'enveloppe des péchés pour revêtir les chastes voiles de l'innocence, dont le prophète a dit : « *Arrose-moi d'hysope, et je serai purifié, tu me laveras et je deviendrai plus blanc que la neige.* »[1] Celui, en effet, qui est baptisé semble purifié tout à la fois selon la Loi et selon l'Évangile ; selon la Loi, parce que Moïse aspergeait le sang de l'agneau avec une touffe d'hysope ; selon l'Évangile, parce que les vêtements du Christ étaient blancs comme la neige, quand, dans l'Évangile, il manifesta la gloire de sa résurrection. Il devient donc plus blanc que la neige, celui dont les péchés sont remis. Voilà pourquoi le Seigneur dit par la bouche d'Isaïe : « *Vos péchés, fussent-ils comme la pourpre, je les rendrai blancs comme la neige* »...[2]

Souviens-toi ensuite que tu as reçu le sceau de l'Esprit [3], l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de prudence et de vertu, l'Esprit de science et de piété, l'Esprit de pieuse crainte. Conserve ce que tu as reçu. Dieu le Père t'a marqué ; le Christ, notre Seigneur, t'a fortifié ; et l'Esprit a mis un gage dans ton cœur, comme tu l'as appris dans le passage de l'Apôtre.

La foule des purifiés, riche de toutes ces parures, se presse vers l'autel du Christ, en disant : « *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* »[4] Ayant déposé les souillures des anciennes erreurs, dans le renouvellement d'une jeunesse qui rappelle celle de l'aigle, elle se hâte de s'approcher de ce céleste repas. Elle arrive donc, et voyant les ornements de l'autel

1. Psaume L, 9. — 2. Isaïe, I, 18. — 3. La confirmation. — 4. Psaume XLII, 4.

sacro-saint, elle s'écrie : « *Vous avez préparé une table sous mes yeux...* »[1]

Faisons bien attention maintenant, de peur que quelqu'un voyant ce qui se peut voir (car les choses invisibles ne sont point vues, elles échappent aux yeux humains) ne s'en aille dire : « Dieu a fait pleuvoir de la manne et des cailles pour les juifs. Mais pour cette Église qu'il chérit, les choses qu'il a préparées sont de celles dont il est dit que l'œil ne les a point vues, l'oreille ne les a point entendues, qu'elles ne sont point montées dans le cœur de l'homme, que Dieu les a préparées pour ceux qui l'aiment.»[2] Pour que personne ne dise cela, nous voulons mettre tout notre effort à prouver que les sacrements de l'Église sont plus anciens que ceux de la Synagogue et plus remarquables que la manne.

Suit une preuve assez subtile, puis saint Ambroise continue.

Voilà qui est prouvé : les sacrements de l'Église sont plus anciens. Sache maintenant qu'ils sont préférables. Certes c'est un étonnant prodige que cette manne que Dieu fit pleuvoir pour nos pères, que cet aliment tombé du ciel dont ils se nourrissaient chaque jour. Aussi l'Écriture dit-elle : « *L'homme a mangé le pain des anges.*»[3] Cependant ceux qui ont mangé ce pain sont tous morts dans le désert, tandis que la nourriture que tu reçois, ce pain vivant descendu des cieux, te fournit la substance de la vie éternelle, et quiconque l'aura mangé ne mourra jamais, car c'est le corps du Christ...

Mais peut-être diras-tu : « Je vois quelque chose d'autre. Comment m'affirmez-vous que c'est le corps du Christ que je reçois ? » Il nous reste encore à prouver ce point. De quels exemples devons-nous nous servir ?

1. Psaume XXII, 5. — 2. I Corinthiens, II, 9 — 3. Psaume LXXVII, 25.

Prouvons que ce n'est point là quelque chose que la nature a fait, mais bien une réalité que la bénédiction a consacrée ; et aussi que le pouvoir de la bénédiction est supérieur à celui de la nature, puisque par la bénédiction la nature elle-même est transformée.

Suivent des exemples de miracles de transformation accomplis dans l'Ancien Testament par la prière des hommes inspirét.

Nous constatons donc que la grâce a plus de pouvoir que la nature, et jusqu'ici pourtant nous n'avons parlé que de la grâce qui accompagne la bénédiction des prophètes. Si cette dernière a eu une telle efficacité qu'elle ait pu changer la nature, que dire de la consécration divine, alors que ce sont les paroles mêmes du Sauveur qui opèrent ? Car ce sacrement que tu reçois devient ce qu'il est par la parole du Christ. Si la parole d'Élie a eu assez de force pour faire descendre le feu du ciel, la parole du Christ sera-t-elle donc impuissante à modifier la nature des éléments ? Des œuvres de l'univers tu as lu dans l'Écriture : « *Il dit, et elles furent faites, il commanda et elles furent créées.* » [1] La parole du Christ, qui a pu faire de rien ce qui n'existait pas, ne peut-elle transformer les choses qui sont en ce qu'elles n'étaient point ? Changer la nature d'une chose n'est pas plus que la créer...

Or le Seigneur Jésus lui-même le proclame : « Ceci est mon corps. » Avant la bénédiction des paroles saintes, c'est d'une autre substance qu'il est parlé ; après la consécration, c'est de son propre corps qu'il s'agit. Le Christ parle lui-même de son propre sang. Avant la consécration il est autrement appelé ; après la consécration il est nommé sang. Et toi tu dis *Amen*, c'est-à-dire cela est vrai. Que l'intime de ton âme soit d'accord avec

1. Psaume cxlviii, 5.

ce que ta bouche articule ; que le sentiment conspire chez toi avec les mots prononcés.

Tels sont les sacrements dont le Christ nourrit son Église, et qui fortifient la substance de l'âme.

II. SAINT OPTAT DE MILÈVE.

L'Afrique romaine semble avoir été, dès les débuts de son évangélisation, la terre d'élection des schismes. Tertullien vieillissant avait passé au Montanisme ; à l'époque de saint Cyprien s'était constitué le schisme de Novatien, qui devait survivre près de deux siècles à son fondateur. La persécution de Dioclétien donna naissance au *schisme donatiste*, le plus irréductible de tous, et qui devait jusqu'à l'agonie de l'Afrique romaine, bouleverser, ensanglanter même la malheureuse Église africaine. Au début, des questions de personnes obscures, inextricables, des accusations impossibles à vérifier, puis là-dessus une théorie qui s'échafaude : l'état de grâce du prêtre ou de l'évêque, condition indispensable de la validité du sacrement qu'il administre, et voilà une église qui se constitue en face de l'Église officielle. Elle vivra surtout de la haine contre les catholiques, de la rancune des mesures prises contre elle par le pouvoir civil devenu protecteur de l'unité ecclésiastique, peut être aussi des vieilles jalousies de races et de classes qui n'ont jamais disparu dans cette Afrique passionnée. Évêques et empereurs useront leurs forces et leur prestige à la réduire, sans y parvenir jamais. — Optat évêque de Milève en Numidie est l'un des premiers qui ait pris la plume pour essayer d'ébranler les fondements du Donatisme. A côté des considérations historiques sur les origines du schisme, on trouvera dans son ouvrage *Contre le Donatiste Parménien* des idées remarquables sur la constitution de l'Église, et son unité, qui se fonde en dernière analyse sur la primauté du Pape.

L'Église doit être catholique.

Nous avons montré (dans notre premier livre) qui

furent les traditeurs [1], dévoilé ainsi les origines du schisme, de manière à les rendre claires à tous les yeux : nous avons montré enfin la différence qui existe entre le schisme et l'hérésie. Il nous reste à prouver, pour remplir le programme que nous nous sommes tracé, quelle est cette Église unique, que le Christ appelle sa colombe, son épouse. Or il n'y a qu'une seule Église, qui puise sa sainteté dans les sacrements, et non point dans l'orgueilleuse perfection de ceux qui la composent. C'est cette Église unique que le Christ appelle sa colombe, son épouse bien aimée. Elle ne peut être chez les hérétiques et les schismatiques, il reste qu'elle soit en un seul endroit. Vous, mon frère Parménien [2], vous prétendez qu'elle n'existe que chez vous. Et pourquoi, sinon parce qu'avec beaucoup d'orgueil vous revendiquez une sainteté toute spéciale, en sorte que l'Église se trouve où vous le voulez, qu'elle ne se trouve pas là où vous ne le voulez pas. Ainsi donc pour qu'elle puisse subsister chez vous, dans un canton de l'Afrique, dans un coin d'un petit pays, elle n'existera point chez nous, dans tout le reste de l'Afrique ? Elle n'existe point en Espagne, en Gaule, en Italie, où vous ne vous trouvez point ? Si vous voulez que l'Église n'existe que chez vous, il n'y en aura point dans les trois Pannonies, en Dacie, en Mésie, en Thrace, en Achaïe, en Macédoine, dans toute la Grèce, où vous n'existez point ? Pour qu'elle puisse subsister chez vous, il n'y aura point d'Église dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Pamphilie, la Phrygie, la Cilicie, dans les trois Syries, les deux Arménies, l'Égypte et la Mésopotamie, toutes contrées où l'on ne

1. Dans la persécution de Dioclétien, les évêques avaient reçu l'ordre de livrer (*tradere*) les Saintes Ecritures. Ceux qui le firent furent flétris du nom de traditeurs. Cette question joua un grand rôle dans les origines du donatisme. — 2. Parménien était le chef du parti donatiste ; il venait de publier, pour la défense de son Église, un écrit qu'Optat réfute dans le sien.

vous trouve point ? Il n'y en aura point dans ces îles innombrables, dans toutes ces provinces qu'on peut à peine compter et où vous n'existez point ?

Que devient alors cette propriété du nom chrétien, d'être catholique, c'est-à-dire véritable, et répandue partout ? Car si vous pouvez à votre fantaisie réduire l'Église à un point du monde, si vous lui soustrayez toutes les nations, que devient la promesse faite au Fils de Dieu ? Où est cette libre donation que le Père lui a faite, quand il dit dans le Psaume II : « Je te donnerai les nations en héritage, et ton domaine ira jusqu'aux extrémités de la terre » ? Pourquoi résilier une telle promesse, et restreindre aux limites d'une prison l'étendue de son royaume ? Pourquoi mettre de toutes ses forces obstacle à sa bonté ? Pourquoi disputer au Sauveur ses conquêtes ? Permettez au Fils de posséder ce que lui a concédé le Père ; permettez au Père de tenir ses promesses. Pourquoi poser des bornes, imaginer des limites ? Puisque Dieu le Père a promis à son Fils toute la terre, il n'y a pas un coin du monde, qui puisse être soustrait à son domaine. C'est la terre tout entière qui est donnée au Christ avec ses nations, c'est tout le globe terrestre qui est sa propriété. Dieu le montre quand il dit : « *Je te donnerai les nations en héritage, et ton domaine ira jusqu'aux extrémités de la terre.* » [1] Et dans le psaume LXXI il est dit également du Sauveur : « *Il dominera d'une mer à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux limites du globe terrestre.* » [2] En donnant, le Père ne retranche rien, et vous pour donner au Fils une once, vous voulez lui enlever une livre. Et vous prétendez convaincre les hommes qu'il n'y a d'Église que chez vous, après avoir enlevé au Christ sa conquête, après lui avoir dénié ce que Dieu lui a accordé. O vraiment ingrate et folle présomption ! Le Christ vous invite en même temps

1. Psaume II, 8. — 2. Psaume LXXI, 8.

que les autres hommes à partager le royaume céleste, il veut faire de vous ses cohéritiers, et vous cherchez à lui ravir l'héritage que son Père lui a attribué, en ne lui laissant qu'un coin de l'Afrique, pour lui dénier tout le globe terrestre que son Père lui a donné.

Et pourquoi voulez-vous faire passer pour menteur l'Esprit-Saint, qui au psaume XLIX raconte la bonté du Dieu tout-puissant et déclare : « *Le Seigneur, le Dieu des dieux a parlé, et il a appelé la terre, depuis le levant jusqu'au couchant.* » [1] La terre a été appelée, et elle doit louange à Dieu son créateur. Enfin le Saint-Esprit nous y exhorte encore dans le psaume CXII, quand il dit : « *Que le nom du Seigneur soit loué du levant au couchant,* » [2] et au psaume XCV : « *Chantez au Seigneur un cantique nouveau* » [3] S'il n'y avait que ce verset, vous pourriez dire, que c'est vous seul que le Saint-Esprit exhorte. Mais pour bien montrer que ces paroles ne s'adressent pas à vous seul, mais à l'Église qui est partout, l'Esprit-Saint continue : « *Chantez au Seigneur, vous tous habitants de la terre, parmi toutes les nations annoncez sa gloire, dans tous les peuples célébrez ses merveilles* » « Annoncez sa gloire, dit-il, parmi toutes les nations », il ne dit point : « dans un canton de l'Afrique » où vous existez ; il dit : « parmi tous les peuples. » En parlant de tous les peuples, il n'excepte personne...

Nous avons montré que celle-là est l'Église catholique, qui est répandue sur toute la surface de la terre. Voyons maintenant quels sont ses ornements, où existent ces cinq qualités ou notes [4], qui doivent la désigner. La première c'est l'existence d'une chaire, et d'une chaire où il y ait un évêque ; autrement la seconde

1. Psaume XLIX, 1. — 2. Psaume CXII, 3. — 3. Psaume XCV, 1-3. —4. Parménien avait énoncé cinq notes en propriétés qui devaient signaler l'Église : la chaire, l'ange, l'Esprit, la fontaine baptismale, le sceau.

note n'existerait pas, il n'y aurait pas l'ange. Voyons donc où fut établie la première chaire, et qui s'y est assis. Si vous l'ignorez, apprenez-le ; si vous le savez, rougissez ; mais on ne peut guère vous laisser le bénéfice de l'ignorance, vous le saviez donc. Or se tromper sciemment, c'est un péché, c'est aux ignorants seuls qu'on peut quelquefois pardonner. — Quoi qu'il en soit, vous savez, sans pouvoir le nier, que c'est dans la ville de Rome, et à Pierre pour la première fois qu'a été attribuée la chaire épiscopale. C'est là qu'a siégé Pierre, la tête, le chef de tous les apôtres, (d'où son nom de Céphas), afin que par cette chaire unique, l'unité fût conservée par tous, afin que les autres apôtres ne défendissent point leurs privilèges particuliers, afin qu'il devînt dès le début schismatique et pécheur celui qui élèverait une autre chaire contre cette chaire unique et singulière.

Ainsi sur la chaire unique, qui est la première des notes, Pierre s'est assis le premier. Lin lui succéda, à Lin, Clément.

Suit la liste des papes jusqu'à Sirice le pape contemporain. Par les lettres de communion qu'il lui envoie, le monde entier se trouve uni également à nous dans une seule société [1]. Mais dites-nous donc quelle est l'origine de votre Église, vous qui revendiquez l'honneur d'être seuls la Sainte Église.

III. SAINT JÉROME.

De tous les Pères de l'Église latine, Jérôme est sans contredit le plus savant, d'une science quelquefois un peu hâtive, mais qui n'a pas laissé de faire grande impression sur les

1. Du fait que le monde entier est en communion avec l'évêque de Rome et que nous, les catholiques africains, nous sommes en communion avec lui, nous sommes par le fait en communion avec toutes les églises.

contemporains et plus encore sur la postérité. Né à Stridon, en Dalmatie vers 340, il est venu à Rome à l'âge de vingt ans pour y achever des études brillamment commencées. Il y trouva mieux encore que la culture profane, la conversion intérieure, et reçut des mains du pape Libère le baptême qu'il avait jusque-là différé. De Rome il se rend à Trèves, fameuse alors par ses écoles, on le rencontre ensuite à Aquilée; puis pour des raisons restées inconnues Jérôme entreprend un long voyage en Orient, visite la Thrace, la Bithynie, le Pont, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie ; en 373 il est à Antioche. La vie érémitique avec son austérité et ses dures privations séduit son âme enthousiaste, il s'enfonce dans le désert de Chalcis, la Thébaïde syrienne, où il vivra cinq ans, partageant son temps entre l'étude et les exercices de la plus rude pénitence. Il ne devait point trouver dans la solitude le repos de son âme inquiète. C'était l'époque où les luttes théologiques remplissaient de leur fracas tout l'Orient, et le désert lui-même en répercutait les échos. Ordonné prêtre par un des trois évêques qui se disputent le siège d'Antioche, Jérôme est forcé de prendre parti, et avec quelle violence, dans les querelles des moines du désert. Aussi est-il heureux de quitter la solitude en 379 pour répondre à l'appel de Grégoire de Nazianze qui essaie de restaurer à Constantinople la fortune du consubstantiel. C'est auprès du Théologien que Jérôme complète sa formation scripturaire et exégétique. En 382 il est à Rome, où il trouve auprès du Pape Damase le plus honorable des accueils. En Orient, Jérôme avait commencé l'étude de l'hébreu, et fréquenté les livres des meilleurs exégètes, on le pria de mettre ces lumières au service de l'Église d'Occident. La Bible latine n'était pas sans de graves défauts. Jérôme sur les instances du Pape entreprit de la corriger. Ce sera la grande œuvre de sa vie, mais il ne fit alors que l'ébaucher. D'autres soucis le retenaient : les personnes pieuses de Rome sollicitaient ses conseils et suivaient sa direction, il fallait combattre ceux qui s'attaquaient aux idées chères à Jérôme. Bref la vie romaine commençait à peser à l'ancien solitaire. La mort du pape Damase en 384 lui donnera pleine latitude pour reprendre un projet déjà ancien. En 386, Jérôme s'installe à Bethléem ; c'est là, dans

la petite bourgade où naquit le Sauveur, à deux pas de la Ville Sainte où il mourut, que se passera la dernière période de la vie du grand savant. Elle ne fut pas tout entière employée aux travaux paisibles, traduction des livres saints et rédaction des commentaires où s'entassait le butin pris aux anciens exégètes. Des querelles théologiques d'une violence inouïe troublèrent parfois les pieux habitants des couvents de Bethléem. Origène que Jérôme avait assidûment cultivé dans sa jeunesse, était devenu le grand ennemi à combattre, et quand il fut ou sembla terrassé, d'autres adversaires vinrent s'offrir aux coups du vieux lutteur. Il bataillera jusqu'à ses derniers moments, toujours avec la même fougue, la même confiance en ses idées, la même bonne foi souvent surprise. Il mourut à Bethléem le 30 septembre 420.

Les Prologues à la nouvelle traduction de la Bible [1]

Le Prologue casqué. (*Prologue apologétique.*)

Il y a en hébreu vingt-deux lettres, ce qu'atteste également la langue syriaque ou chaldaïque, laquelle est très voisine de l'hébreu. Cette dernière n'a que vingt-deux lettres, les mêmes que dans l'hébreu, mais écrites autrement. De même les Samaritains transcrivent le Peutateuque de Moïse, avec vingt-deux lettres, qui ne diffèrent des lettres hébraïques que par la forme et les accents. Et il est certain que c'est le scribe Esdras, docteur de la loi, qui, après la captivité et la restauration du temple sous Zorababel, a inventé les caractères dont on se sert aujourd'hui ; jusqu'à ce moment Samaritains

1. L'œuvre capitale de saint Jérôme est sa traduction nouvelle de l'Ancien Testament d'après le texte original, c'est-à-dire l'hébreu ou l'araméen. Cette traduction devait remplacer la vieille version latine faite d'après la version grecque, dite des Septante, et que saint Jérôme jugeait très inférieure. Mais les critiques ne manquèrent pas au traducteur ; on lui reprochait l'abandon du texte traditionnel. Les prologues qu'il met en tête des diverses parties de sa traduction ont pour objet de défendre celle-ci contre les attaques de ses détracteurs.

et Hébreux se servaient des mêmes caractères. De même donc qu'il y a en hébreu vingt-deux lettres seulement, qui servent à écrire tout ce que l'on peut dire, de même il y a vingt-deux livres de la Bible [1], qui sont comme les lettres, les rudiments de la doctrine divine, qui vient instruire la tendre enfance de l'homme.

Le premier des livres s'appelle chez les hébreux *Beresith*, c'est celui que nous nommons la Genèse ; le second *Elle smoth*, notre Exode ; le troisième *Vaicra*, c'est le Lévitique ; le quatrième *Vaiedabber*, que nous appelons les Nombres ; le cinquième *Elle Addabarim*, correspondant à notre Deutéronome. Ce sont là les cinq livres de Moïse, ce qu'ils appellent la *Thorah*, c'est-à-dire la loi.

La seconde catégorie, ce sont les livres des prophètes. Ils commencent par le livre de Jésus fils de Navé, qui s'appelle, chez les Hébreux *Josué ben Nun*. Ils continuent par les *Sophtim*, c'est-à-dire le livre des Juges, auquel s'ajoute *Ruth*, parce que son histoire se place à l'époque des Juges. Suit en troisième lieu *Samuel*, que nous appelons le premier et le second livre des Rois ; en quatrième lieu les *Malachim* correspondant à notre troisième et à notre quatrième des Rois ; en cinquième lieu *Isaïe*, en sixième *Jérémie*, en septième *Ieseciel ;* le huitième livre est celui des douze prophètes, qu'ils appellent *Thare Asra*.

La troisième catégorie est celle des Hagiographes. Le premier livre est celui de *Job*, le second celui de *David*, c'est le livre des Psaumes avec ses cinq divisions ; en troisième lieu vient *Salomon*, qui comprend trois livres, les Proverbes, qu'ils appellent les paraboles ou *Masaloth*, l'Ecclésiaste ou *Coeleth* ; le Cantique des Cantiques qu'ils

1. Cette manière de compter, empruntée aux Juifs palestiniens, était toute différente du mode de numération adoptée par les chrétiens d'après les *Septante*.

désignent par les mots *Sir assirim*. Le sixième livre est celui de *Daniel*, le septième *Dabre aiamim*, c'est-à-dire les Paroles des jours, que d'un mot plus expressif l'on peut appeler la Chronique de l'histoire divine, ce livre correspond au premier et au second des Paralipomènes. Le huitième livre est celui d'*Esdras*, qui chez les Grecs et les Latins est divisé en deux livres ; le neuvième c'est *Esther*.

Il y a donc en tout vingt-deux livres de l'ancienne loi, à savoir : cinq de Moïse, huit des prophètes, neuf des hagiographes. Quelques-uns, il est vrai, comptent *Ruth* et *Cinoth* (les Lamentations) parmi les hagiographes, ce qui ferait vingt-quatre livres de l'ancienne loi. Ces vingt-quatre livres correspondraient alors aux vingt-quatre vieillards qui paraissent dans l'Apocalypse de Jean, adorant l'Agneau et offrant leurs couronnes en se prosternant, puis se tenant debout devant les quatre animaux qui ont des yeux par devant et par derrière, c'est-à-dire qui voient le passé et le futur, et chantant sans se lasser jamais : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur, Dieu tout-puissant, qui était, qui est, et qui va venir. »

Ce prologue des Écritures peut convenir comme un début casqué à tous les livres que nous avons traduits de l'hébreu en latin ; on pourra y apprendre que tout ce qui n'est pas dans notre traduction est à ranger parmi les apocryphes [1]. Ainsi la *Sagesse* attribuée à Salomon, le livre de *Jésus fils de Sirach* [2], *Judith* et *Tobie* ne sont point dans le canon. J'ai trouvé en hébreu le premier livre des *Macchabées* ; le second est grec d'origine, ce que le style lui-même suffirait à montrer.

1. L'Église catholique n'a pas admis cette distinction inspirée à saint Jérôme par sa trop grande confiance dans le canon des Juifs palestiniens. Elle a continué à considérer comme écrits inspirés les livres de la Bible grecque, que prétendait rejeter saint Jérôme.

2. L'Ecclésiastique.

Dans ces conditions, je te prie, lecteur de ne point considérer mon travail comme un blâme à l'adresse des anciens. Pour la construction du tabernacle de Dieu, chacun apporte ce qu'il peut : les uns, de l'or, de l'argent, des pierres précieuses ; les autres, du lin fin, de la pourpre, des tissus de prix ; pour nous, nous serons bien contents de pouvoir offrir les peaux de chèvres qui le couvrent. D'ailleurs l'Apôtre ne juge-t-il pas que ce don moins honorable est cependant le plus nécessaire. Toutes ces richesses du tabernacle, qui figuraient et l'Église présente et l'Église future, sont mises à l'abri sous les peaux de chèvres et les tissus grossiers ; et ces viles couvertures les défendent contre l'ardeur du soleil et les injures de la pluie. Lis donc d'abord mon livre de Samuel et mon livre des Rois [1] ; le mien, dis-je, le mien. Car ce que l'on a traduit avec patience, corrigé avec tant de soin, cela est bien nôtre. Et quand tu découvriras dans ces livres ce qu'autrefois tu n'y lisais pas, si tu es reconnaissant, remercie le traducteur, si tu es ingrat accuse-le de paraphrase, bien que je sois tout à fait conscient de n'avoir absolument rien changé à la vérité du texte hébreu. Et si tu ne le crois point, lis les manuscrits grecs et latins, compare-les au présent texte, et puis, partout où tu percevras une divergence, interroge le premier juif venu, puisque tu as plus confiance en lui qu'en moi. Et s'il traduit comme moi je pense bien que tu ne vas pas dire qu'il a deviné ; il serait bien extraordinaire que sur le même point nous devinions de la même manière. Quant à vous, servantes du Christ, Paule et Eustochium, vous qui répandez sur la tête du Christ à table le parfum très pur de la foi, vous qui ne cherchez pas le Sauveur au Sépulcre, puisque pour vous il est monté vers son Père, je vous demande d'opposer le bouclier de vos oraisons

1. Ce prologue a été rédigé comme préface aux livres de Samuel et des Rois.

aux chiens aboyeurs, qui la bouche pleine de bave, s'excitent contre moi, parcourent la cité en tous sens, et se croient savants s'ils peuvent calomnier les autres. Pour moi qui connais ma misère, je me souviendrai toujours de cette parole du Psaume : « *J'ai dit : Je veillerai sur mes voies, de peur de pécher par ma langue. Je mettrai un frein à ma bouche, tant que le pécheur sera devant moi. Je me suis tu et me suis humilié, et j'ai gardé le silence.* »[1]

Prologue du Pentateuque.

J'ai reçu la lettre très attendue de mon cher Désiré, qui en signe de ce qu'il devait être a reçu le même nom que Daniel (homme de désir). Il me supplie de publier à l'usage de nos contemporains le Pentateuque que je viens de traduire de l'hébreu en latin. Entreprise périlleuse, et bien faite pour m'exposer aux aboiements de mes détracteurs, qui affirment que c'est pour faire pièce aux Septante que j'ai mis sur le métier ce nouveau travail. Ces gens-là apprécient les œuvres de l'esprit, comme le vin, à leur âge. D'ailleurs, n'ai-je pas affirmé bien des fois que je voulais offrir pour le tabernacle de Dieu ce dont j'étais capable ; que les riches offrandes des uns ne pouvaient être souillées par les chétifs présents des autres.

Ce qui m'a décidé, c'est d'abord l'exemple d'Origène, qui n'a point hésité à mêler à l'antique version des Septante, celle de Théodotion [2], à marquer les divers passages d'astérisques et d'obèles [3]. L'astérisque (l'étoile) éclaire les passages moins clairs ; l'obèle (la broche) supprime, transperce ce qui est superflu. Ce qui m'a décidé, c'est encore et surtout l'autorité même des évangélistes

1. Psaume XXXVIII, 2-3. — 2. Juif du IIe siècle, auteur d'une version grecque de la Bible, extrêmement littérale. — 3. Signes critiques indiquant ce qu'il fallait ajouter ou retrancher.

et des apôtres, car on lit chez eux plusieurs textes tirés de l'Ancien Testament et qu'on chercherait vainement dans nos exemplaires des Septante... Je n'ai point à rechercher ici les raisons des fautes commises par ces derniers. Des juifs prétendent qu'ils en ont commis quelques-unes à dessein. Ils n'auraient pas voulu que le roi Ptolémée, adorateur d'un seul Dieu, découvrit chez les Hébreux les traces d'une double personnalité divine. Cela eut semblé concorder avec les idées de Platon. Partout donc où l'Écriture énonçait quelque oracle sur le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ou bien ils ont traduit autrement, ou bien ils ont passé le texte sous silence ; de la sorte ils donnaient satisfaction au roi, sans trahir le mystère de la foi.

Je ne sais d'ailleurs qui a le premier mis en circulation la fable des septante cellules d'Alexandrie, où nos traducteurs, enfermés chacun à part, auraient exécuté la même traduction [1]. Aristée, grand écuyer de Ptolémée, et beaucoup plus tard Josèphe, ne rapportent rien de semblable. Ils disent seulement que les Septante, rassemblés dans une même salle, travaillèrent ensemble à leur version ; ils ne disent pas qu'ils furent inspirés. Autre chose en effet est d'être prophète, autre chose d'être traducteur. Dans le premier cas, c'est l'Esprit-Saint qui annonce l'avenir ; dans le second c'est l'habileté, la connaissance des mots qui traduit ce qu'on a bien compris.

Mais quoi ? Condamnons-nous donc les anciens ? Jamais de la vie. Mais après leurs travaux, nous travaillons nous-même dans la maison du Seigneur, selon notre capacité. Les Septante ont fait leur version avant la venue du Christ, et ils ont laissé dans le vague ce qu'ils

1. D'après une légende, les septante traducteurs, enfermés séparément, auraient fourni la même version. Cette concordance ne s'expliquait pas sans une inspiration divine.

ne comprenaient pas. Pour nous qui sommes venus après la passion et la résurrection du Christ, ce n'est pas tant des prophéties que nous transcrivons que de l'histoire. On raconte autrement ce que l'on a entendu dire, et autrement ce que l'on a vu. Et ce que nous comprenons mieux, nous le traduisons mieux. Entendez-le donc, jaloux ; écoutez-bien, détracteurs. Je ne condamne point, je ne blâme pas les Septante, mais en toute confiance je leur préfère les Apôtres. Pourquoi vous tourmenter de jalousie ? Pourquoi exciter contre moi ceux qui n'y entendent rien ? S'il vous semble par endroit que ma traduction soit fautive, interrogez les Hébreux, consultez les maîtres des diverses villes. Ces passages qu'ils ont, eux, sur le Christ, vos exemplaires ne les ont pas. Tant pis pour eux si ensuite ils rejettent les témoignages employés contre eux par les apôtres, et s'ils déclarent que tous les textes sont faussés, les latins comme les grecs, les grecs comme les hébreux. Mais en voilà assez contre les envieux.

Il me reste, mon très cher Désiré, à te demander le secours de tes prières. Tu m'as fait entreprendre un rude travail, et commencer par la Genèse ; puissé-je traduire en latin les livres saints, dans le même esprit qu'ils ont été écrits.

Sur la garde de la Virginité. *Lettre de saint Jérôme à la vierge Eustochium. (Epist. 22.)*

Je vous écris ceci, Eustochium, ma reine — et pourquoi n'appellerais-je pas reine l'épouse de mon Seigneur — pour que vous reconnaissiez dès le commencement de ma lettre que je ne viens pas ici faire l'éloge de la virginité, dont vous avez déjà reconnu l'excellence, puisque vous l'avez choisie ; ni vous énumérer les ennuis du mariage, les tourments de la maternité, les soins de

l'éducation, les tortures parfois du ménage, les sollicitudes de la famille, tous ces biens enfin, comme on les appelle, qui vont aboutir à la mort. Les femmes mariées ont aussi leur rang, le mariage est honorable. Mais j'ai voulu vous faire comprendre, qu'en sortant de Sodome, vous avez à considérer avec frayeur l'exemple de la femme de Loth. Vous ne trouverez ici aucune flatterie, car le flatteur est un ennemi qui caresse ; aucune pompe de langage qui sente le rhéteur, allant jusqu'à vous placer parmi les anges, et après avoir exposé le bonheur de la virginité, mettant sous vos pieds le monde.

Je n'ai point l'intention de vous inspirer des pensées d'orgueil, mais plutôt des sentiments de crainte. Vous allez chargée d'or, il vous faut éviter la rencontre des voleurs. La vie présente est une lice pour les mortels : nous soutenons ici la lutte, pour être couronnés ailleurs... Nous sommes entourés de légions nombreuses et menaçantes, tout pour nous est plein d'ennemis. Une chair fragile, et qui ne sera plus que cendre après un peu de temps, combat seule contre plusieurs. Lorsqu'elle sera dissoute, et que le prince du monde survenant n'y trouvera pas trace de péché, tranquille alors vous entendrez de la bouche du prophète : « *Vous ne redouterez pas les terreurs nocturnes, ni la flèche qui vole pendant le jour, ni les fantômes qui circulent dans les ténèbres, ni les assauts du démon de midi,* »[1] et vous chanterez dans la joie : « *Notre âme, comme le passereau, a été délivrée du piège des chasseurs ; le piège s'est brisé, et nous avons recouvré notre liberté.* »[2]

Mais si, dans cette vie, l'Apôtre, ce vase d'élection, mis à part pour l'Évangile du Christ, mortifie son corps à cause des aiguillons et des appétits de la chair, s'il le réduit en servitude, de peur d'être lui-même réprouvé

1. Psaume xc, 5-6. — 2. Psaume cxxiii, 7.

après avoir prêché aux autres ; et même après cela, s'il voit dans ses membres une autre loi luttant contre la loi de son âme, lui-même mené captif sous la loi du péché; si, après avoir souffert la nudité, les jeûnes, la faim, la prison, les verges, les tourments, rentrant en lui-même il s'écrie : « *Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ?* » [1] pourriez-vous croire que vous devez être en sécurité ? Prenez garde, je vous en conjure, que Dieu ne dise un jour de vous : « *La vierge d'Israël est tombée, et il n'y a personne qui la relève.* » [2]

Je parlerai sans crainte : Dieu peut tout, Dieu ne peut pas relever une vierge quand elle est tombée. Il peut la soustraire au châtiment ; mais il ne veut pas couronner la corruption. Redoutons cette prophétie, qui pourrait aussi s'accomplir en nous : « Les vierges bonnes viendront à défaillir. » Remarquez cette expression : « Les vierges bonnes » est-il dit ; car il existe aussi des vierges mauvaises La pensée suffit pour faire perdre la virginité. Les vierges mauvaises sont celles dont le corps est chaste, mais non l'esprit ; ce sont les vierges folles que l'époux exclut, parce qu'elles n'ont pas d'huile. Mais si les vierges elles-mêmes ne sont pas sauvées par la virginité corporelle, étant coupables d'autres péchés, qu'en sera-t-il de celles qui ont profané les membres du Christ, et changé en un lieu de débauches le temple du Saint-Esprit. Mieux eût valu pour elles contracter les liens du mariage, suivre des chemins unis, que prétendre s'élever à des régions sublimes, pour tomber ensuite dans les profondeurs de l'enfer.

Ah, je vous en conjure, que la fidèle Sion ne devienne pas une cité d'ignominie ; que le séjour de la Trinité ne soit pas foulé par les pieds des démons, ne serve pas d'asile aux sirènes, et que les hérissons n'y viennent pas faire leur nid. Point de relâchement dans la discipline ;

1 Romains, VIII,24. — 2. Lamentations, II, 13.

et, dès les premières atteintes de la passion, dès que le premier souffle du mal se glisse dans notre âme, hâtons-nous de pousser ce cri : « *Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai pas les assauts de la chair.* »[1] Aussitôt que l'homme intérieur paraîtra flotter un peu entre les vertus et les vices, dites encore : « *Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu ; car je le confesserai, lui le salut de mon visage, le Dieu de mon cœur.* »[2] Ne laissez pas les idées prendre racine, ne souffrez rien en vous qui rappelle Babylone, rien qui produise la confusion. Exterminez l'ennemi, quand il est faible encore ; étouffez l'iniquité dans son germe, ne permettez pas que l'ivraie prenne du développement.

Oh que de fois moi-même, habitant ce désert, dans cette profonde solitude qui, brûlée par les rayons du soleil, n'offre aux moines qu'un redoutable séjour, je m'imaginais être parmi les délices de Rome ! J'étais assis seul, le cœur débordant d'amertume. Un sac repoussant couvrait mes membres déformés ; ma peau desséchée offrait l'aspect d'une chair éthiopienne. Des larmes continuelles et de continuels gémissements ; si parfois le sommeil triomphait de mes résistances et m'accablait, la terre nue meurtrissait mes os à peine reliés ensemble. Je ne dis rien de la nourriture et de la boisson, puisque les moines usent d'eau froide jusque dans leurs maladies, et que manger d'un aliment cuit, c'est du luxe. Moi-même donc qui, par crainte de l'enfer, m'étais condamné volontairement à cette prison, n'ayant plus pour compagnie que les scorpions et les bêtes féroces, j'étais souvent par la pensée au milieu des jeunes filles. Les privations avaient rendu le corps livide, et dans ce corps glacé fermentait une âme ardente ; l'homme était mort par anticipation dans sa chair, seules bouillonnaient les flammes des passions. Dénué de tout secours, je me jetais

1. Psaume LV, 5. — 2. Psaume XLII, 5.

aux pieds de Jésus, les arrosant de mes larmes, les essuyant avec mes cheveux ; par des semaines entières de jeûne, je domptais les révoltes de la chair. Je n'ai pas honte d'avouer mon étrange misère ; je déplore même de n'être plus ce que j'étais. Je me souviens d'avoir fréquemment prolongé mes cris la nuit après le jour, et n'avoir pas cessé de frapper ma poitrine, que la tranquillité ne revînt à la voix du Seigneur. Je redoutais ma cellule elle-même, comme un témoin de mes pensées. Implacable contre moi-même, je m'enfonçais seul dans les déserts. Partout où je rencontrais une vallée profonde, une montagne abrupte, une roche escarpée, c'était le lieu de ma prière, la prison de cette misérable chair ; et, le Seigneur lui-même m'en est témoin, après avoir répandu d'abondantes larmes et tenu longtemps les yeux fixés au ciel, j'étais parfois comme transporté parmi les légions angéliques, et dans les élans de ma joie je chantais : « *Nous courrons après vous à l'odeur de vos parfums.* » [1]

IV. SAINT AUGUSTIN (354-430).

Une intelligence d'une admirable pénétration, un cœur plein de fougue et de passion, un désir inouï d'agir, de commander, de briller, tels étaient les dons merveilleux qu'avait faits la Providence à Augustin de Tagaste. Le premier emploi qu'il en fit ne semblait nullement le préparer à être la plus grande lumière de l'Église chrétienne. Après une enfance pieuse, mais que n'avait pas régénérée le baptême, une jeunesse dissipée et facile, tourmentée pourtant d'inquiétudes religieuses, des succès universitaires à Carthage, à Rome, à Milan, Augustin n'avait pas trouvé le repos de son âme. Le manichéisme l'avait attiré et retenu quelque temps, il y trouvait la justification d'une conduite, qui ressemblait trop à celle des païens de son âge. Avec le dégoût des plaisirs faciles, était venue l'estime pour la philosophie du penseur le plus idéaliste de la Grèce, Platon. Mais c'était au pied de la

1. Cantique, I, 3.

chaire où enseignait Ambroise, l'évêque de Milan, qu'Augustin devait rencontrer la certitude pour son intelligence et le calme pour son cœur. Dans la nuit de Pâques, le 25 avril 387, Augustin recevait le baptême ; sa conversion fut complète. Renonçant au monde et aux succès qu'il y pouvait encore rêver, le néophyte se retire dans une de ses terres d'Afrique, à l'abri de toute préoccupation mondaine, absorbé par les études religieuses et les bonnes œuvres. C'est là que le peuple d'Hippone vient le chercher pour en faire l'auxiliaire d'abord, puis le successeur de l'évêque Valère (396).

Évêque, Augustin fut bientôt mêlé à toutes les graves questions qui agitaient alors l'Église d'Afrique ; ce sont elles qui inspireront désormais toute son activité littéraire. C'est la controverse donatiste d'abord, qui malgré tous les écrits, toutes les démarches d'Augustin menace de s'éterniser. Puis le manichéisme, qu'il connaît bien pour y avoir séjourné quelque temps, sollicite à son tour l'attention de l'évêque d'Hippone et d'autant plus que la propagande manichéenne faisait en Afrique d'incontestables progrès. Mais après avoir défendu la liberté humaine contre cette hérésie, voici qu'il faut maintenant rabaisser cette même liberté humaine qu'exaltent au détriment de la grâce divine les sectateurs du moine irlandais, Pélage. Désormais c'est la controverse contre les Pélagiens, contre leurs négations du besoin de la grâce, contre les sophismes accumulés par eux pour démontrer la droiture foncière de l'homme, c'est cette controverse qui menace d'absorber toutes les forces vives d'Augustin. La déchéance primitive, ses funestes et durables conséquences pour l'humanité tout entière, le besoin absolu de la grâce prévenante pour remédier à l'humaine faiblesse, à son impuissance radicale quand il s'agit de faire le bien, autant de questions sur lesquelles Augustin fixe pour jamais la théologie de l'Église. Son génie inquiet le pousse plus loin encore ; il essaie de sonder le redoutable problème de la miséricorde et de la justice divine, justifiant gratuitement ceux que Dieu prédestine au salut, abandonnant les autres à la masse corrompue, digne seulement de mépris et de châtiment. Sur ce dernier point l'Église catholique hésitera à

suivre jusqu'au bout la raideur dialectique d'Augustin. Et pendant que ces difficiles questions préoccupent le docteur d'Hippone, l'Empire Romain commence à s'écrouler sous les coups des barbares ; on accuse le Christianisme d'être la grande cause de la décadence romaine. Augustin reprend la plume et dans cette admirable synthèse qui s'appelle la *Cité de Dieu*, il trace à grandes lignes la plus éloquente et peut-être la plus vraie des philosophies de l'histoire .Les jours de l'Empire Romain étaient néanmoins comptés. Les Vandales venaient d'envahir l'Afrique, semant partout la ruine et la désolation. Hippone résista longtemps à la vague montante, Augustin n'eut pas la douleur d'assister à l'entrée triomphale de l'ennemi dans sa chère église, il mourut durant le troisième mois du siège, le 28 avril 430 ; il avait 76 ans.

Nous avons indiqué les grandes lignes de l'œuvre colossale qu'il a laissée à la postérité ; les trois controverses que nous avons signalées en constituent la majeure partie ; il faudrait pour être moins incomplet faire mention des explications scripturaires qui commentent une grande partie de l'Ancien et du Nouveau Testament, des nombreuses homélies, faible reste de son activité comme prédicateur, enfin de l'admirable livre des *Confessions*, la perle des écrits d'Augustin, le seul qui nous fasse pénétrer au fond de cette âme merveilleuse, toute vibrante de génie, toute pleine aussi de douceur.

La foi, son caractère, sa nécessité [1]. (*De fide rerum quae non videntur* ; passim.)

Plusieurs trouvent que la religion chrétienne est ridicule, qu'on ne peut pas l'embrasser, parce qu'elle contient non des choses que l'on peut voir, mais des choses qu'il faut croire sans les voir. Notre intention est donc de réfuter ces hommes, qui poussent la prudence jusqu'à ne pas croire ce qu'ils ne voient pas. Et si nous ne pou-

1. L'ouvrage auquel nous empruntons ce développeemnt porte en sous-titre : « Où l'on démontre que les chrétiens ne sont pas coupables de témérité, mais louables dans leur foi, quand ils croient des choses qu'ils ne voient pas de leurs yeux. »

vons mettre sous leurs yeux les choses divines que nous croyons, nous leur prouverons cependant que dans les choses humaines il faut croire des choses que l'on ne voit pas...

Otez en effet la foi, la confiance dans le domaine des choses humaines, ne voyez-vous pas que partout il y a trouble et horrible confusion ? Comment s'établira l'affection mutuelle, puisque l'affection est une chose invisible, si je ne dois pas croire ce que je ne vois pas ? Il n'y aura plus d'amitié sur la terre, puisque l'amitié repose sur une affection mutuelle. Or s'il n'y a plus d'amitié, il n'y a plus aucun lien dans les mariages, ni dans les familles, ni dans la société ; car l'union suppose l'amitié. Il n'y aura donc plus d'affection réciproque entre les époux, puisque l'un ne croira pas à l'affection de l'autre, ne la voyant pas. Ils n'auront pas le désir d'avoir des enfants, puisqu'ils ne croiront pas à la réciprocité de leur affection. S'ils ont des enfants qui grandissent, ceux-ci aimeront d'autant moins leurs parents qu'ils ne verront pas dans leurs cœurs les sentiments de la piété paternelle, parce qu'elle est invisible... Je ne vois plus que perturbation dans les choses humaines, si nous ne croyons que ce que nous voyons ; tout est renversé de fond en comble, si nous ne croyons plus à la volonté des autres que nous ne voyons pas.

Si donc notre obstination à ne vouloir croire que ce que nous voyons, entraîne la destruction de toute concorde et la ruine de toute société humaine, jugeons de là combien la foi est nécessaire pour les choses divines quoique nous ne les voyions pas ; refuser de croire, c'est violer l'amitié, c'est surtout violer la religion, c'est le plus grand des malheurs.

Mais, direz-vous, quoique je ne puisse pas voir la bienveillance d'un ami à mon égard, je puis la découvrir à plusieurs indices ; tandis que vous voulez nous faire

croire des choses sans les voir, et vous ne nous donnez aucun signe pour les reconnaître. — Je prends acte en passant de l'aveu que vous faites, qu'il faut croire certaines choses sur la foi de certains indices ; et ainsi il demeure constant qu'il ne faut pas refuser de croire tout ce qu'on ne voit pas. Nous rejetterons donc comme un faux principe, ce qu'on dit, qu'il ne faut pas croire ce qu'on ne voit pas. Or on se trompe grossièrement quand on pense que nous croyons au Christ sans preuves. Où trouverez-vous des preuves plus claires, que les prédictions que nous voyons accomplies ? Vous qui pensez qu'il n'existe pas de preuves pour vous obliger à croire sur le Christ les choses que vous ne voyez pas, remarquez ce qui est sous vos yeux.

Écoutez l'Église qui vous parle un langage maternel... « Regardez-moi, vous dit-elle, vous qui me voyez quand même vous ne voudriez pas me voir. Ceux qui vivaient en Judée du temps du Christ ont connu, comme témoins, sa naissance miraculeuse d'une vierge, sa passion, sa résurrection, son ascension ; toutes ses paroles, toutes ses actions si divines, vous ne les avez pas vues, et vous refusez d'y croire. Mais voyez ce qui est sous vos yeux, regardez, méditez ; il ne s'agit pas du passé, il ne s'agit pas de l'avenir ; c'est le présent qu'on met sous vos regards. Est-ce une chose vaine et légère, est-ce pour vous un miracle nul et sans importance, qu'au nom d'un crucifié le genre humain tout entier marche avec détermination ? Vous n'avez pas vu l'accomplissement de ce qui a été prédit sur la naissance humaine du Christ : « *Voici qu'une vierge concevra dans son sein et enfantera un fils.* »[1] Mais vous avez vu l'accomplissement de la prophétie faite à Abraham : « *Dans ta postérité seront bénies toutes les nations.* »[2] Vous n'avez pas vu les miracles du Christ qui ont été prédits : « *Venez et*

1. Isaïe, VII, 14. — 2. Genèse, XII, 3.

voyez les œuvres du Seigneur, les prodiges qu'il a opérés sur la terre. »[1] Mais vous voyez les effets de cette prédiction : « *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi et je te donnerai les nations pour héritage, et la terre pour empire.* »[2] Vous n'avez pas vu s'accomplir la prophétie sur la passion du Christ : « *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé et considéré attentivement, ils ont partagé mes vêtements, et ils ont tiré ma robe au sort.* » Mais vous voyez de vos yeux l'accomplissement d'une autre prophétie qu'on trouve dans le même Psaume : « *Les peuples les plus reculés se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui ; toutes les nations se prosterneront devant lui. A lui appartient l'empire et il règnera sur tous les peuples.* »[3]

Vous n'avez pas vu s'accomplir la résurrection du Christ, prédite dans le Psaume[4], etoù le Christ lui-même parle ainsi du traître et de ses persécuteurs : « *Ils sortaient dehors et parlaient tous contre moi ; tous mes ennemis murmuraient contre moi, tous méditaient ma perte ; ils ont formé un complot contre moi.* » Et en même temps pour montrer qu'ils ne peuvent rien en faisant mourir celui qui doit ressusciter, il ajoute : « *Celui qui dort ne pourra-t-il pas se réveiller?* » Et peu après quand il a prédit du traître précisément ce que raconte l'Évangile : « *Celui qui mangeait mon pain, s'est élevé avec insolence contre moi ;* » c'est-à-dire, il m'a foulé aux pieds, il ajoute : « *Mais vous, Seigneur, ayez pitié de moi et ressuscitez-moi, et je rendrai à mes ennemis ce qu'ils méritent.* » Tout cela s'est accompli ; le Christ s'est endormi , il s'est réveillé, c'est-à-dire il est ressuscité, comme il le dit dans une autre prophétie du Psalmiste : « *Je me suis endormi et j'ai été plongé dans un*

1. Psaume XLV, 3. — 2. Psaume II, 7-8. — 3. Psaume XXI, 17-19 ; 28-29. — 4. Psaume XL, 7-11.

sommeil profond, et je me suis réveillé, parce que le Seigneur est mon appui. »[1]

Vous ne l'avez pas vu, mais vous voyez son Église avec l'accomplissement de cette prédiction : « *Seigneur, mon Dieu, les nations viendront à vous des extrémités de la terre et diront : Nos pères ont adoré des idoles mensongères, et qui ne pouvaient rien.* »[2] Bon gré, mal gré, vous êtes témoins de ce changement, quand même vous penseriez que les idoles ont eu, ou ont encore quelque pouvoir ; il n'en est pas moins vrai que les peuples en foule les ont abandonnées, rejetées, brisées comme des vanités, et que vous les entendez dire : « Vraiment nos pères ont adoré des idoles mensongères qui ne pouvaient rien ; si l'homme se fait des dieux, voilà que ces dieux ne sont rien »... Vous n'avez pas vu les choses qui se sont accomplies pendant la vie du Christ ; mais vous voyez celles qui sont maintenant sous vos yeux dans l'Église. Les unes et les autres ont été prédites, comme nous vous le montrons ; mais nous ne pouvons pas également les mettre sous vos yeux, parce que nous n'avons pas le pouvoir de faire que le passé redevienne le présent. Mais de même que nous croyons aux sentiments de nos amis, que nous ne voyons pas, d'après les indices que nous voyons, ainsi l'Église que nous voyons maintenant est la garantie du passé et de l'avenir, pour toutes les choses que nous ne voyons pas, mais qu'elle nous montre dans les livres, où elle est prédite elle-même.

Et d'ailleurs quand même nous n'aurions pas dans les prophéties tous les témoignages que nous avons sur le Christ et sur l'Église, comment ne pas croire, quand nous voyons que le genre humain a été éclairé tout à coup d'une lumière divine ? Quand nous voyons les faux dieux abandonnés, leurs statues brisées partout,

1. Psaume III, 6. — 2. Texte composite, qui résume assez bien Isaïe LVI.

leurs temples détruits ou convertis à d'autres usages ; quand nous voyons extirpées ces vaines superstitions qui s'étaient enracinées dans le cœur du genre humain, et que le seul vrai Dieu est adoré par toute la terre ? Et cette révolution s'est faite par un seul homme, qui a été un objet de moquerie, qui a été pris, lié, flagellé, souffleté, couvert d'opprobres, crucifié, mis à mort ; ses disciples qu'il a choisis comme des hommes sans lettres, sans science, parmi les pécheurs et les publicains, pour leur confier l'enseignement de sa doctrine, ont annoncé sa résurrection et son ascension ; remplis du Saint-Esprit, ils ont fait retentir la prédication de l'Évangile dans toutes les langues qu'ils n'avaient jamais apprises. On les entendit. Les uns crurent à leur parole ; les autres n'y croyant pas devinrent furieux contre ces prédicateurs. Les fidèles combattirent jusqu'à la mort pour la vérité, sans rendre le mal, mais en le souffrant, et ils furent victorieux en recevant la mort sans la donner. Alors le monde s'est converti à cette religion ; tous les cœurs ont embrassé l'Évangile, les hommes et les femmes, les petits et les grands, les savants et les ignorants, les sages et les insensés, les forts et les faibles, les nobles et les gens du peuple, les puissants et les humbles ; alors l'Église s'est répandue parmi toutes les nations, au point que pas une secte opposée à la foi catholique, pas une sorte d'erreur ne s'élève, assez ennemie de la vérité chrétienne, pour ne pas affecter et ambitionner de se mettre sous la protection glorieuse du nom du Christ ; et encore on arrêterait les progrès de l'erreur, si la contradiction n'était pas une condition de vie pour la saine doctrine. Comment le Crucifié aurait-il pu faire ce grand changement, s'il n'eût pas été Dieu, sans parler ici des prophéties ? Mais ce grand mystère de la foi chrétienne ayant été prédit par les prophètes dont la voix était la voix de Dieu, et s'étant accompli conformément à

l'oracle divin, quel est l'homme assez insensé pour dire que les Apôtres ont menti en disant que le Christ était venu, comme les prophètes avaient annoncé qu'il viendrait ?... Quel est l'homme assez aveugle ou assez opiniâtre pour ne pas croire à nos saints livres, qui ont prédit la soumission de tout l'univers ?

Pour vous, mes frères bien-aimés, qui possédez cette foi, ou qui commencez à la recevoir comme une nouvelle semence, faites qu'elle se développe et grandisse dans vos cœurs. Les temps que les prophètes avaient prédits de si loin sont venus ; les promesses que nous avons pour l'éternité s'accompliront aussi. Que personne ne vous séduise, ni les païens avec leurs vanités, ni les juifs avec leurs faussetés, ni les hérétiques avec leurs subtilités, ni les mauvais chrétiens qui déshonorent la foi catholique, et qui sont d'autant plus nuisibles qu'ils sont des ennemis domestiques... Et pendant que le filet qui est jeté dans la mer, et qui ramène toutes sortes de poissons est ramené sur le rivage, comme parle l'Évangile, séparez-vous de ceux qui sont mauvais, séparez-vous de cœur, non de corps, en corrigeant ce qui est mauvais, sans rompre les filets de la sainte Église ; éprouvez votre foi, sans paraître vous mêler aux réprouvés, afin qu'après avoir été séparés sur le rivage, vous trouviez la vie éternelle au lieu de la damnation.

La doctrine du péché originel. (*De gratia Christi et de peccato originali, lib.* II, *cp.* 24 *sq.*)

La foi chrétienne consiste proprement dans la cause de deux hommes, Adam et Jésus-Christ. Par l'un nous avons été comme vendus pour être esclaves du péché ; par l'autre nous sommes rachetés de cet esclavage. Par l'un nous avons été précipités dans l'abîme de la mort ; par l'autre nous avons été rappelés à la vie. Si l'un nous a perdus en faisant sa volonté, et non celle de son Créa-

teur, l'autre nous a sauvés, en faisant non sa volonté, mais celle de son Père, qui l'avait envoyé. Car il n'y a qu'un Dieu et qu'un médiateur entre les hommes, le Christ-Jésus qui est homme. Nul autre nom sous le ciel n'a été donné aux hommes par lequel nous devions être sauvés. Et c'est en lui que Dieu a confirmé la foi de tous, en le ressuscitant d'entre les morts. C'est pourquoi sans cette foi, c'est-à-dire sans la foi en un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ qui est homme, sans la foi, dis-je, en sa résurrection que Dieu a départie à tous, résurrection à laquelle on ne saurait ajouter créance sans croire également à son incarnation et à sa mort ; sans la foi donc en l'incarnation, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, les anciens justes n'auraient pu être purifiés de leurs péchés, devenir justes, être purifiés par la grâce de Dieu. Voilà ce dont la vérité chrétienne ne permet pas de douter, soit à l'égard des justes dont les saintes Écritures font mention, soit à l'égard de ceux sur lesquels elle garde le silence, mais qui ont existé ou avant le déluge, ou depuis le déluge jusqu'au temps où la loi fut donnée, ou pendant le temps même de la loi, non seulement parmi les enfants d'Israël, comme furent les prophètes, mais même hors de ce peuple, comme fut le saint homme Job. Car le cœur de ces justes était purifié par la même foi au médiateur et la charité était répandue en eux par le Saint-Esprit, qui souffle où il veut, sans être précédé d'aucun mérite, mais produisant lui-même tout ce qu'il y a de mérites en nous. Car la grâce de Dieu ne serait plus une grâce si elle n'était pas donnée gratuitement...

C'est pourquoi ceux qui prétendent que, dans quelque âge du monde que ce soit, la nature humaine n'a pas besoin du second Adam pour la guérir, sous prétexte qu'elle n'a contracté aucune souillure dans le premier Adam, ceux-là ne soulèvent pas une question au sujet

de laquelle on peut douter ou se tromper sans blesser la foi, mais ils se montrent ennemis de la grâce de Dieu, en s'écartant de la règle de la foi par laquelle nous sommes chrétiens. Qu'est-ce qui peut donc les porter à louer la nature humaine de ces premiers temps, comme moins souillée que celle de nos jours, par la corruption des mœurs ? Ont-ils oublié qu'alors les hommes étaient plongés dans de tels désordres, qu'à l'exception d'un seul homme fidèle à Dieu, de sa femme, de ses trois fils et d'autant de belles-filles, par un juste jugement de Dieu, le monde entier périt dans les eaux du déluge, comme la petite terre de Sodome périt par le feu du ciel ? *Depuis donc que par un seul homme le péché est entré dans le monde et par le péché la mort, et qu'ainsi la mort a passé dans tous les hommes, par celui en qui tous ont péché* [1], toute la masse de perdition est tombée au pouvoir du démon qui a perdu Adam. Personne donc, personne n'a jamais pu, ne peut et ne pourra être délivré que par la grâce du Rédempteur.

Aussi bien la souillure du vice d'origine demeure dans les fils, même de ceux qui ont été régénérés, tant qu'elle n'est pas purifiée chez eux par le bain de la régénération. Car celui qui a été régénéré ne saurait communiquer cette régénération, mais c'est le vice de sa naissance qu'il transmet. Ainsi donc, soit qu'il s'agisse d'un infidèle criminel, ou d'un fidèle absous, l'un et l'autre ne peuvent engendrer que des enfants criminels, mais nullement absous, de même que les semences non seulement de l'olivier sauvage, mais encore de l'olivier franc ne produisent que des oliviers sauvages. C'est pourquoi la première naissance tient tous les hommes sous le coup de la condamnation, s'ils n'en sont délivrés par la régénération. C'est le démon qui nous y tient, c'est le Christ qui nous en délivre. C'est celui qui a trompé Ève, qui

1. Romains, v, 12.

resserre les liens de cet esclavage ; c'est le Fils de Marie qui les brise ; c'est celui qui a séduit la femme afin de corrompre l'homme qui nous tient dans ses chaînes ; c'est celui qui est né de la femme pure du contact de tout homme, qui les rompt par la grâce. C'est celui qui a fait naître dans la femme le péché de la concupiscence qui nous tient captifs ; c'est celui qui a été conçu sans concupiscence dans le sein d'une femme qui nous rend la liberté. Le démon en se rendant maître d'un seul homme, a soumis tous les hommes à son empire, et nous ne pouvons échapper à sa domination que par le secours de celui dont le démon n'a pu devenir maître.

Enfin les sacrements que l'Église confère et qu'elle tient d'une autorité si ancienne, que ceux-mêmes qui en regardent la pratique comme une feinte plutôt que comme une vérité, n'osent ni les blâmer ouvertement, ni les rejeter, ces sacrements, dis-je, de la Sainte Église, prouvent assez que les enfants, même nouvellement nés, ne peuvent être délivrés de l'esclavage du démon que par la grâce de Jésus-Christ. En effet, outre que leurs péchés leur sont remis dans ce sacrement du baptême, qui n'a rien de trompeur mais qui est l'expression de la foi la plus pure, la puissance de l'ennemi des hommes est d'abord exorcisée en eux et ensuite chassée de leur corps et de leur âme par le souffle purificateur des ministres de l'Église, auxquels ils répondent par la bouche de ceux qui les présentent au baptême, qu'ils renoncent à la puissance de Satan et à ses œuvres. Tous ces signes sacrés et évidents, symbole de ce qui s'opère invisiblement dans ces enfants, font voir qu'ils passent des mains du très cruel ennemi qui les tenait captifs, dans celles d'un doux et divin rédempteur, qui s'étant revêtu de notre infirmité a enchaîné le fort armé afin de lui enlever ce qu'il possédait. Car *ce qui paraît faible en*

Dieu, est supérieur non seulement à la force des hommes [1], mais encore à celle des anges. Ainsi en délivrant les petits avec les grands, Dieu fait voir, dans les uns et dans les autres, la vérité des paroles de l'apôtre ; que ce ne sont pas seulement les plus âgés, mais encore les plus jeunes qu'il arrache à la puissance des ténèbres, pour les faire passer dans le royaume de son Fils bien-aimé.

La grâce, sa nécessité, sa nature. (*De gratia Christi et de peccato originali, lib.* I, pass. [2])

Pélage établit et distingue trois choses par lesquelles il dit qu'on peut accomplir les préceptes divins : le pouvoir, la volonté, l'action ; le pouvoir par lequel l'homme peut être juste, la volonté par laquelle il veut être juste, l'action par laquelle il le devient effectivement. Il reconnaît que la première de ces trois choses, c'est-à-dire le pouvoir, nous est accordée par le Créateur de la nature et ne dépend pas de nous, mais que nous l'avons, quand bien même nous ne le voudrions pas. Il affirme que les deux autres, c'est-à-dire la volonté et l'action, viennent de nous et il nous les attribue de telle sorte qu'il n'admet pas qu'elles puissent venir d'autre part que de nous-mêmes. Enfin il prétend que ce que Dieu aide en nous par sa grâce, ce n'est ni la volonté, ni l'action qu'il attribue entièrement à nous seuls, mais seulement le pouvoir qui vient de Dieu et qu'il ne dépend pas de nous d'avoir ou de ne pas avoir. Comme si ces choses qui sont en notre pouvoir, c'est-à-dire la volonté et l'action, étaient assez puissantes pour porter l'homme à faire le bien et éviter le mal sans le secours divin ;

1. I Corinthiens, I, 25. — 2. Dans ce passage, saint Augustin expose avec netteté le système de Pélage et montre combien il est opposé à la vraie foi.

tandis que ce qui nous vient de Dieu, c'est-à-dire le pouvoir, n'aurait de force qu'autant qu'il serait aidé par le secours continuel de la grâce...

Pour parvenir à obtenir la protection de Dieu, il suffirait donc de courir vers lui, sans son divin secours ? Pour être aidés de Dieu en nous attachant à lui, nous pourrions donc sans son divin secours commencer par nous attacher à lui ? Qu'est-ce que l'homme pourrait alors demander de plus ? Qu'est-ce que la grâce elle-même pourra lui donner par surcroît, puisque sans elle et par les seules forces de son libre arbitre, l'homme a pu devenir un seul et même esprit avec le Seigneur ?

Je voudrais bien que Pélage m'expliquât ce qui a pu changer si subitement le cœur d'Assuérus, dont Esther, la pieuse épouse, avait la couche en horreur. Ce prince assis sur son trône était revêtu de tout l'éclat de la grandeur royale ; l'or et les pierreries brillaient sur tous ses vêtements. Son aspect inspirait la frayeur ; élevant alors ses yeux enflammés de colère, comme un taureau furieux, il aperçut la reine qui se tenait devant lui. Esther fut saisie d'effroi, la pâleur couvrit son visage, elle s'évanouit et laissa tomber sa tête, sur une de ses filles qui la précédait [1]. Je voudrais donc que Pélage me dit si ce roi avait déjà couru vers le Seigneur, s'il avait eu le désir d'être gouverné par lui, s'il avait conformé sa volonté à celle de Dieu, et s'il était déjà intimement uni à lui afin de ne faire qu'un seul et même esprit avec son Créateur, et tout cela par les seules forces de son libre arbitre ? Je voudrais que Pélage me dit, si ce prince s'était déjà donné tout entier à Dieu, s'il avait fait au Seigneur le sacrifice de toutes ses volontés, et s'il avait remis son cœur entre les mains de Dieu. Il faudrait, je ne dis pas manquer de sens, mais avoir perdu tout à fait la raison pour penser cela d'Assuérus dans l'état où

1. Esther, v.

il se trouvait alors. Et cependant Dieu changea tout à coup les dispositions du cœur du prince, et fit tourner sa colère et son indignation en douceur et en clémence. Qui ne voit qu'il faut être bien plus puissant pour faire tourner la colère et l'indignation en douceur et en clémence, que pour changer les dispositions d'un cœur qui n'est possédé d'aucune passion et qui n'est pas plus porté vers l'une que vers l'autre ? Que les adversaires de la grâce lisent donc et comprennent les saintes Écritures. Qu'ils reconnaissent et avouent que ce n'est point par la loi et les instructions qui sonnent à l'oreille, mais par une puissance intérieure et secrète, merveilleuse et ineffable que Dieu opère dans le cœur des hommes, non seulement la connaissance de la vérité, mais encore la bonne volonté.

Que Pélage cesse donc de se tromper lui-même et de tromper les autres en disputant contre la grâce. La grâce qu'il faut reconnaître n'est pas celle qui est nécessaire seulement pour acquérir la possibilité de vouloir et de faire le bien, mais une grâce qui produit en nous la bonne volonté et la force de l'accomplir... Comment peut-on dire que le pouvoir de faire le bien vient de Dieu, mais que faire le bien vient uniquement de nous, tandis que l'Apôtre dit aux Corinthiens à qui il écrivait : *qu'il prie Dieu pour eux, afin qu'ils ne fassent aucun mal, mais qu'ils fassent le bien ?* [1] Il ne dit pas, en effet, nous prions Dieu pour que vous puissiez ne faire aucun mal, mais *pour que vous ne fassiez aucun mal.* Il ne dit pas non plus : nous prions Dieu pour que vous puissiez faire le bien, mais *pour que vous fassiez le bien.* Puisque l'Apôtre dit : *Tous ceux qui sont mus par l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu,* [2] il est certain que pour faire le bien ils doivent y être portés par celui qui est le bien par excellence. — Comment Pélage peut-il dire que le pouvoir

1. II Corinthiens, XIII, 7. — 2. Romains, VIII, 14

de parler saintement vient de Dieu, mais que parler saintement vient de nous, lorsque le Seigneur lui-même dit: *C'est l'Esprit de votre Père céleste qui parle en vous?* [1] Jésus ne dit pas en effet : ce n'est pas vous qui vous êtes donné le pouvoir de bien parler ; il dit : ce n'est pas vous qui parlez. Il ne dit pas non plus : c'est l'Esprit de votre Père céleste qui vous donne ou qui vous a donné le pouvoir de bien parler, mais c'est l'Esprit de votre Père céleste qui parle en vous. Le Seigneur ne veut point faire entendre par ces paroles d'où part et d'où vient le pouvoir, mais d'où vient la grâce qui coopère à l'efficacité du pouvoir. Comment donc ce superbe défenseur du libre arbitre ose-t-il dire : que le pouvoir de bien penser vient de Dieu, mais que bien penser vient de nous? L'humble prédicateur de la grâce lui répond : *Nous ne sommes point capables de penser de nous-mêmes quelque chose, comme de nous-mêmes, mais cette capacité vient de Dieu.* [2] Saint Paul en effet ne parle pas ici du pouvoir de penser, mais de l'acte même de penser.

Que Pélage reconnaisse donc ouvertement cette grâce divine enseignée si clairement dans les saintes Écritures. Qu'une fausse honte ne l'empêche pas d'avouer son erreur, si longtemps prolongée, à ce sujet ; mais qu'un salutaire repentir lui arrache cet aveu, afin que son orgueilleuse obstination ne soit plus un sujet de trouble, mais que son retour à la vérité soit un sujet de joie pour la sainte Église. Qu'il sache bien la différence qu'il faut faire entre la science et la charité. *La science enfle*, dit l'apôtre, *mais la charité édifie.* [3] Et quand la charité édifie, la science n'enfle plus, et comme elles sont toutes deux un don de Dieu, l'un moins grand, il est vrai, l'autre plus précieux, Pélage ne doit donc pas élever notre propre justice au-dessus de la gloire de celui qui nous

1. Matthieu, x, 20. — 2. II Corinthiens, III 5. — 3. I Corinthiens, VIII, 1.

justifie, de manière à attribuer le moins grand de ces dons au secours qui nous vient de Dieu, et le plus précieux au libre arbitre de l'homme. Et s'il reconnaît avec nous que c'est à la grâce de Dieu que nous sommes redevables de la charité, qu'il ne pense pas que nous recevons cette grâce en vertu de nos mérites précédents. Quels mérites en effet pouvions-nous avoir lorsque nous n'aimions pas Dieu ? Car pour recevoir cette charité qui nous fit aimer Dieu, il a fallu que Dieu nous aimât avant que nous eussions aucun amour pour lui. C'est ce que l'Apôtre saint Jean déclare ouvertement lorsqu'il dit : *Ce n'est pas que nous ayons aimé Dieu, mais c'est lui qui nous a aimés.* Et dans un autre endroit : *Aimons donc Dieu, puisqu'il nous a aimés le premier.*[1] Ces paroles sont aussi justes que vraies. D'où recevrons-nous, en effet, l'amour que nous devons avoir pour Dieu, sinon de Dieu même, puisque c'est lui qui nous a aimés le premier ? Mais quel bien pourrions-nous faire si nous ne l'aimions pas véritablement, et si nous l'aimions nous serait-il possible de ne pas faire le bien ? Quoique la soumission aux commandements du Seigneur soit quelquefois l'effet de la crainte et non de l'amour, cependant, là où il n'y a pas d'amour, on ne peut s'attribuer aucune bonne œuvre ; et aucune œuvre, à proprement parler, ne peut être appelée bonne parce que tout ce qui ne vient pas de la foi est péché, et que la foi opère par l'amour. C'est pourquoi celui qui veut véritablement confesser la grâce de Dieu par laquelle la charité est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné, doit reconnaître que sans elle on ne peut rien faire de bien, qui appartienne à la piété et à la vraie justice. Pélage, en disant que la grâce n'est donnée à l'homme que pour lui rendre plus facile l'accomplissement des commandements de Dieu, fait assez voir ce

1. I Jean, IV, 10-19.

qu'il pense de la grâce, puisqu'il prétend que sans elle nous pouvons, moins facilement, il est vrai, mais cependant accomplir les préceptes du Seigneur.

Canons du Concile de Carthage en 418.

Ces canons ont été rédigés sous l'inspiration de saint Augustin ; ils expriment au mieux l'ensemble de la doctrine de l'évêque d'Hippone dans la question du péché originel et de la grâce. Ils furent finalement approuvés par le pape Zozime, et imposés par lui à l'assentiment des catholiques.

1) Quiconque dit qu'Adam a été créé mortel, en sorte que, pécheur ou non, il serait mort; qu'ainsi sa mort n'a pas été le salaire du péché, mais une nécessité de la nature : qu'il soit anathème.

2) Quiconque dit qu'il n'est pas nécessaire de baptiser les nouveau-nés, ou que, si on doit les baptiser, c'est pour la rémission des péchés, bien qu'il n'y ait pas en eux le péché originel transmis d'Adam à ses descendants, lequel péché originel serait lavé par le bain de la régénération ; en sorte que, pour les enfants, la formule du baptême : « pour la rémission des péchés » n'aurait qu'un sens impropre : que celui-là soit anathème. Car les paroles de l'Apôtre : « *Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé dans tous les hommes, car tous ont péché (en Adam)*»,[1] ces paroles ne peuvent s'entendre autrement que de la manière selon laquelle les a toujours entendues l'Église catholique partout répandue. C'est bien à cause de cette règle de foi que les petits enfants eux-mêmes, lesquels n'ont pu commettre aucune faute personnelle, sont réellement baptisés pour la rémission

1. Romains, v, 12.

des péchés ; afin que la régénération purifie en eux ce que la génération leur a fait contracter.

3) Quiconque prétend que les paroles du Seigneur : « *Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père* » [1] doivent s'entendre en ce sens qu'il existe dans le royaume des cieux ou ailleurs un lieu intermédiaire où les enfants morts sans baptême vivent heureux, tandis que sans le baptême ils ne peuvent entrer dans le royaume des cieux, c'est-à-dire dans la vie éternelle : qu'il soit anathème. Car le Seigneur a dit : « *Quiconque ne renaît de l'eau et de l'Esprit, n'entrera point dans le royaume des cieux* ». [2] Dès lors quel catholique hésiterait à proclamer cohéritier du démon, celui qui n'a point mérité d'être cohéritier du Christ ? Celui qui ne sera pas à la droite de celui-ci, sera inévitablement à sa gauche [3].

4) Quiconque dit que la grâce de Dieu, qui justifie l'homme par Jésus-Christ Notre-Seigneur, procure simplement la rémission des fautes déjà commises, mais ne fait pas éviter les fautes à venir : qu'il soit anathème.

1. Jean, XIV, 2. — 2. Jean, III, 5. — 3. Ce canon 3e, relatif au sort des enfants morts sans baptême, manque à plusieurs des collections canoniques, d'où nous vient le texte du concile. Mais c'est là une suppression voulue ; car le texte est certainement authentique. Il exprime d'ailleurs, on ne peut plus nettement, la pensée d'Augustin. Comparer ce que celui-ci écrit : « Qu'on n'aille point promettre aux enfants non baptisés un lieu qui ne soit ni le ciel, ni l'enfer, mais quelque chose d'intermédiaire, placé n'importe où et devant être pour eux un séjour de repos et d'une félicité quelconque. C'est ce qu'avait avancé déjà l'hérésie pélagienne ; elle ne craignait point l'enfer pour les enfants, qu'elle disait exempts de tout péché d'origine ; mais elle ne leur promettait pourtant pas le royaume des cieux ; s'ils n'avaient pas reçu le baptême. » (*De anima et ejus origine*, I, 9). Les théologiens postérieurs sauront apporter quelque adoucissement à la sévérité de saint Augustin.

5) Quiconque prétend que cette grâce de Dieu qui nous est donnée par Jésus-Christ Notre-Seigneur ne nous aide vers l'impeccabilité, qu'en nous procurant une intelligence plus claire des commandements et en nous faisant mieux voir ce que nous devons désirer et ce que nous devons éviter ; mais qu'elle ne nous donne aucune force pour aimer et pratiquer ce que nous savons être bon : qu'il soit anathème. Car l'apôtre dit : « *La science enfle, mais la charité édifie.* » [1] Il est donc tout à fait impie de croire que nous avons la grâce du Christ pour cette science qui enfle, que nous ne l'avons point pour la charité qui édifie ; l'une et l'autre en effet sont un don de Dieu ; l'une nous fait connaître ce que nous devons accomplir, l'autre nous le fait aimer, et quand la charité nous édifie, la science ne peut plus nous enfler. S'il est écrit de Dieu qu'il enseigne aux hommes la science, il est écrit aussi que la charité vient de Dieu.

6) Quiconque déclare que la grâce de la justification nous est uniquement donnée pour que nous puissions faire avec plus de facilité ce que nous sommes tenus de faire avec les forces de notre volonté libre, si bien que, sans la grâce, nous pourrions remplir, quoique avec plus de difficulté, les commandements divins : qu'il soit anathème. En effet, en parlant de l'accomplissement des préceptes divins, le Seigneur n'a pas dit : « Sans moi vous ne les accomplirez qu'avec difficulté » mais bien : « *Sans moi vous ne pouvez rien faire.* » [2]

7) Quiconque entend ces paroles de l'apôtre saint Jean : « *Quand nous disons que nous sommes sans péché, nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est pas*

1. I Corinthiens, VIII, 1. — 2. Jean, XV, 5.

en nous »,[1] dans ce sens que c'est par pure humilité que nous devons nous reconnaître pécheurs, tandis que nous ne le sommes pas en réalité : qu'il soit anathème. Car l'apôtre continue par ces mots : « *Mais si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les pardonner et nous purifier de toute iniquité.* » Où il paraît clairement que ces paroles ne sont point dites par un sentiment d'humilité, mais par celui de la vérité. L'apôtre en effet pouvait dire : « Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous enorgueillissons nous-mêmes, et l'humilité n'est point en nous. » Mais en disant : « Nous nous trompons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous », il montre assez que celui qui se dit sans péché ne dit point la vérité, mais le mensonge.

8) Quiconque dit que les saints ne prononcent pas pour eux-mêmes ces paroles du *Pater* : « *Pardonnez-nous nos péchés* »,[2] parce qu'ils n'ont pas besoin de faire cette prière pour eux, mais seulement pour les pécheurs de leur peuple, et que c'est pour cette raison que les saints disent : « pardonnez-nous », et non pas : « pardonnez-moi », : qu'il soit anathème. En effet l'apôtre Jacques était saint et juste, quand il disait : « *Tous, tant que nous sommes, nous offensons Dieu en beaucoup de choses.* »[3] Pourquoi ajouter le mot *tous*, sinon pour que cette parole fût d'accord avec le psaume où on lit : « *N'entrez point en compte avec votre serviteur, car nul être vivant ne sera trouvé juste devant vous.* »[4] Et dans la prière du très sage Salomon, il est écrit : « *Il n'y a point d'homme qui ne pèche* »,[5] et dans le livre du très saint patriarche Job : « *Dieu met un sceau sur la main de tous les hommes, afin que tous connaissent leur faiblesse.* »[6] Aussi Daniel, saint et juste personnage, dit-il au pluriel, dans sa prière :

1. I Jean, I, 7-9. — 2. Matthieu, VI, 12. — 3. Jacques, III, 2. — 4. Psaume CXLII, 2.— 5. II Paralipomènes, VI, 36.— 6. Job, XXXVII, 7.

« *Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité* », [1] et le reste de sa confession humble et véritable. Et pour qu'on ne pût croire, comme le font quelques-uns, qu'il s'agissait non de ses péchés, mais de ceux de son peuple, il ajoute : « *Alors que je priais et que je confessais mes péchés et les péchés de mon peuple, au Seigneur mon Dieu.* » Il n'a pas voulu dire « nos péchés » mais « ceux de mon peuple et les miens », car, étant prophète, il a prévu qu'on voudrait détourner le sens de ses paroles.

9) Quiconque prétend que les saints prononcent ces paroles de l'oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos péchés » par pur sentiment d'humilité, et non pas dans toute la vérité du mot : qu'il soit anathème. Qui pourrait en effet supporter cette idée que celui qui prie mente non point aux hommes, mais au Seigneur lui-même en disant des lèvres qu'il souhaite le pardon de ses fautes et de cœur qu'il n'a point de péchés à se faire pardonner.

La Rédemption de la mort. (*Sermon* 344, 3 et 4.)

Vous devez mourir un jour et vous ne voulez point mourir, et cependant vous mourrez nécessairement, bien que vous refusiez toujours de mourir. Agissez, travaillez, faites tous vos efforts pour ne point mourir, vous n'aboutissez à rien, vous n'avez aucun pouvoir pour détruire cette nécessité de la mort. Cette mort que vous craignez, viendra malgré vous ; vous avez beau la retarder, elle viendra en dépit de tous vos efforts. Vous faites tout pour différer la mort, faites-vous quelque chose pour y échapper ? Si ceux qui sont épris de l'amour de cette vie font tant pour en retarder le moment, que ne doivent-ils pas faire pour en être à jamais exempts ? Vous ne voulez pas mourir, j'en suis certain, transformez donc

1. Daniel, IX, 5, 20.

votre amour, et on vous montrera non point une mort qui viendra malgré vous, mais une mort à laquelle vous êtes libres d'échapper si vous le voulez.

Si donc la volupté s'est éveillée tant soit peu dans votre cœur, si une étincelle a jailli des cendres de votre chair, si votre âme est assez forte pour ne pas laisser s'éteindre ce feu, mais pour l'embraser davantage sous le vent de la tentation ; si vous ne brûlez pas comme une étoupe, que le plus léger souffle éteint, mais comme un chêne, comme un charbon, à qui le vent communique une nouvelle ardeur, considérez attentivement ces deux morts, l'une temporelle, c'est la première, l'autre éternelle, c'est la seconde. La première mort doit être le partage de tous les hommes, la seconde n'est préparée que pour les méchants, les impies, les infidèles, les blasphémateurs, et pour tous ceux qui se déclarent contre la saine doctrine. Réfléchissez-y et placez ces deux morts sous vos yeux. S'il était possible, vous voudriez les éviter toutes deux. Je le sais, vous aimez la vie, vous ne voulez pas mourir, et vous voudriez passer de cette vie dans une autre, sans mourir, pour ressusciter ensuite, mais en échangeant cette vie contre une plus parfaite.

Voilà ce que vous voudriez, voilà le désir de la nature humaine, voilà ce qui est, je ne sais comment, le fond de la volonté, et comme la passion du cœur de l'homme. Par là même qu'il aime la vie, il a la mort en horreur, et comme il ne peut haïr sa chair, il ne veut pas qu'elle souffre ce qu'il a en horreur. « *Jamais personne n'a haï sa propre chair* »,[1] dit l'Apôtre. C'est ce même sentiment qu'il exprime, lorsqu'il dit : « *Nous avons une demeure édifiée de la main de Dieu, non de la main des hommes, une demeure éternelle dans les cieux. C'est pourquoi nous gémissons, parce que nous désirons être revêtus de cette demeure céleste, comme d'un second vêtement, et que nous*

1. Ephésiens, v, 23.

voulons, non pas être dépouillés, mais revêtus par dessus, en sorte que ce qui est mortel soit absorbé par la vie. »[1] Vous ne voulez pas être dépouillé, vous le serez nécessairement ; mais ce qui doit faire l'objet de vos pensées et de vos efforts, c'est qu'après avoir été dépouillé par la mort de votre tunique de chair, on vous trouve revêtu de la cuirasse de la foi, comme l'ajoute l'Apôtre : « *si toutefois nous sommes trouvés vêtus et non pas nus.* »

La première mort vous dépouillera de votre chair, qui sera mise de côté pendant quelque temps, et dont vous serez de nouveau revêtu au temps marqué, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas. En effet il ne dépend pas de votre volonté de ressusciter ou de ne pas ressusciter ; et quand même vous refuseriez de croire à la résurrection, il ne s'ensuit pas que vous n'y aurez point de part. Puisque, bon gré, mal gré vous devez nécessairement ressusciter, faites donc bien plutôt vos efforts pour avoir en ressuscitant ce que vous désirez. Notre-Seigneur Jésus l'a dit en termes formels : « *L'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu et ils en sortiront*[2], les bons comme les méchants. *Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix et sortiront*, ils sortiront de leurs retraites les plus cachées. A la voix du Créateur, auteur de la vie, aucune créature ne pourra retenir un seul mort. *Tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu, et ils en sortiront.* En disant *tous*, il semble tout mêler et tout confondre. Mais écoutez, voici le discernement : *Et ceux qui ont bien fait en sortiront pour la résurrection à la vie ; mais ceux qui auront mal fait pour la résurrection au jugement.* »

Or ce jugement qui attend les impies après la résurrection s'appelle la seconde mort. Pourquoi donc vous, chrétien, craignez-vous tant cette première mort ? Elle

1. II Corinthiens, v, 1-4. — 2. Jean, v, 25-29.

viendra malgré vous, elle arrivera malgré vos résistances. Vous vous rachetez des mains des barbares ; pour échapper à la mort, vous vous rachetez à grand prix, vous sacrifiez, s'il le faut, tous vos biens, et vous dépouillez pour cela vos enfants, mais à peine racheté, vous mourrez demain. C'est des mains du démon qu'il faut vous racheter ; car c'est lui qui vous entraîne à la seconde mort, où il sera dit aux impies placés à la gauche : « *Allez, maudits, au feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges.* »[1] C'est de cette seconde mort qu'il faut vous racheter.

Vous me demanderez comment ? Ne cherchez ni boucs, ni taureaux, ne fouillez même pas dans votre coffre, et ne dites point en vous-même : Pour me racheter des mains des barbares, j'avais de l'argent. Pour vous racheter de la seconde mort, ayez la justice. Les barbares auraient pu tout d'abord vous enlever votre argent et vous emmener ensuite en captivité, sans que vous ayez de quoi vous racheter, puisqu'ils seraient à la fois maîtres de vous et de tout ce que vous possédez ; mais pour la justice, vous ne pouvez la perdre malgré vous ; elle demeure dans le trésor intime de votre cœur ; gardez-la soigneusement, qu'elle soit vraiment votre possession, par elle vous serez racheté de la seconde mort. Si vous refusez, vous ne serez point racheté, parce qu'il dépend uniquement de vous de prendre les moyens d'assurer votre rédemption. La volonté obtient du Seigneur la justice, et la puise en lui comme à sa source. L'accès de cette source n'est interdit à personne, s'il en est digne.

Considérez aussi la grandeur du secours qui vous est accordé. Votre argent vous a racheté des mains des barbares, il vous a racheté de la première mort, mais le sang de votre Seigneur vous a racheté de la seconde

1. Matthieu, xxv, 41.

mort. Son sang a été le prix de notre rançon, et il n'a pris ce sang qu'afin de le répandre pour nous racheter. Si vous le voulez, le sang de votre Seigneur a été versé pour vous ; il ne l'a pas été si vous ne le voulez pas. Vous me direz peut-être : Mon Dieu avait à sa disposition le sang qui devait servir à me racheter ; mais il l'a répandu tout entier dans sa passion, que lui reste-t-il maintenant à donner pour moi ? Voici la grande merveille : le Sauveur n'a versé son sang qu'une fois, et il l'a versé pour tous. Le sang de Jésus-Christ est votre salut, si vous le voulez ; il est votre supplice si vous le refusez. Vous donc qui avez horreur de la première mort, pourquoi hésiter à vous affranchir bien plutôt de la seconde ? Or vous en serez délivré, si vous voulez prendre votre croix et suivre le Seigneur, parce que c'est en portant sa croix qu'il a cherché son serviteur.

Les fins dernières. (*Enchiridion* [1], 109-114).

Pendant le temps qui s'écoule entre la mort de l'homme et la résurrection générale, les âmes sont enfermées dans des lieux qui nous sont inconnus et où chacune, d'après son mérite, est placée dans le repos ou dans la peine, selon ce qu'elle a mérité pendant sa vie dans le corps qu'elle animait.

On ne peut cependant pas nier que les âmes des morts ne reçoivent quelque soulagement, par suite de la piété des parents qu'elles ont laissés sur la terre, quand on offre pour elles le saint sacrifice du Médiateur, ou qu'on répand en leur intention des aumônes dans l'assemblée des fidèles. Mais cela ne peut servir qu'à ceux qui, pendant leur vie, ont mérité que ces offrandes leur fussent

1. Ce mot, qui veut dire *Manuel*, désigne un abrégé rédigé par saint Augustin de l'ensemble du dogme chrétien. Ce petit livre a eu dans la suite une très grande influence sur les destinées de la théologie.

utiles. Il y a des hommes dont la vie n'a été ni assez bonne, pour n'avoir pas besoin de semblables secours après leur mort, ni assez mauvaise, pour n'en tirer aucun soulagement. Il y en a d'autres dont la vie a été assez bonne pour qu'ils puissent s'en passer, ou tellement mauvaise qu'ils ne peuvent en tirer aucun profit quand ils ont passé de la vie à la mort. C'est donc sur la terre que chacun amasse ce qui peut lui mériter ou un soulagement ou une aggravation à la condition où il se trouve après cette vie. Mais que personne n'espère, quand il sera sorti de ce monde, trouver auprès de Dieu ce qu'il aura négligé de se préparer sur la terre.

Tout ce que l'Église observe et pratique pour recommander à Dieu les âmes des morts, n'a rien de contraire à la parole de l'Apôtre, lorsqu'il dit : « *Nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui lui sera dû, selon le bien ou le mal qu'il aura fait pendant qu'il était revêtu de son corps.* »[1] Chacun, en effet, a amassé pendant sa vie la somme de mérites nécessaire, pour que les bonnes œuvres faites en sa faveur puissent lui être de quelque utilité. Cependant elles ne servent pas indistinctement à tous. Quelle en est la raison, sinon la différence de vie que chacun a menée, lorsque son âme était encore unie à son enveloppe mortelle ? Quoi qu'il en soit, les sacrifices du saint autel, les aumônes offertes en mémoire de tous les fidèles trépassés et munis du sacrement de baptême, sont pour les bons et les justes des actions de grâces ; pour ceux qui ne sont pas entièrement justes, des offrandes propitiatoires ; et pour ceux qui sont criminels, sinon du secours après leur mort, du moins des consolations pour ceux qui leur survivent. A l'égard de ceux auxquels ces actes pieux sont utiles, ils en retirent cet avantage ou de recevoir pleine et entière rémission de leurs fautes,

1. II Corinthiens, v, 10.

ou certainement de trouver quelque adoucissement à la rigueur de leur condamnation.

Lorsqu'après la résurrection, le jugement universel aura été prononcé et accompli, les deux cités, l'une du Christ, l'autre du démon, celle des bons et celle des méchants, l'une et l'autre cependant composées d'anges et d'hommes, seront pour toujours séparées. Les bons n'auront plus la volonté de pécher, les méchants n'en auront plus le pouvoir. Dans l'une et dans l'autre, la mort sera inconnue. Dans la première on jouira d'une vie éternellement heureuse, dans la seconde d'une vie malheureuse, dans une éternelle mort, où l'on n'aura même pas le bonheur de pouvoir mourir. La félicité des uns, comme le malheur des autres n'auront pas de fin. Pour les bons il y aura divers degrés de béatitude, pour les méchants des peines plus ou moins supportables.

C'est en vain que plusieurs hommes, ou pour mieux dire beaucoup d'hommes, mus par un sentiment d'humanité, et prenant en pitié la peine et les tourments sans fin qui affligeront les damnés, croient qu'il n'en sera pas ainsi. Ils n'ont sans doute pas l'intention de contredire les divines Écritures, mais ils sont portés par les mouvements de leur cœur à adoucir ce qui leur paraît trop dur, et à interpréter d'une manière plus humaine, ce qu'ils pensent avoir été dit, plutôt dans le but d'imprimer une terreur salutaire aux hommes, que dans celui de dire la vérité. Dieu, disent-ils, *n'oubliera pas entièrement sa clémence et dans sa colère il n'arrêtera pas les effets de sa miséricorde*[1]. C'est en effet ce qui est écrit dans les saints Psaumes ; mais il faut en appliquer le sens à ceux que l'Écriture appelle des vases de miséricorde, parce que, s'ils sont affranchis du malheur éternel, ce

1. Psaume LXXVI, 10.

n'est pas en considération de leurs mérites, mais par la miséricorde divine. Si toutefois on veut appliquer ces paroles du Psalmiste à tous les hommes, on ne doit pas aller jusqu'à croire qu'il y aura une fin pour le supplice de ceux dont il est dit : *Ils iront au supplice éternel*, car il faudrait croire aussi qu'il y aura une fin au bonheur de ceux dont l'Évangile a dit au contraire : *Mais les justes iront à la vie éternelle.* On peut, toutefois, si l'on veut, penser que le supplice des damnés sera de temps en temps suspendu, comme un adoucissement apporté à leurs tourments. Tout en comprenant la chose de cette manière, on n'en doit pas moins croire que la colère de Dieu, c'est-à-dire, non une perturbation de son esprit divin, mais la condamnation qu'il aura prononcée contre les méchants, ne cessera de peser sur eux, mais que cette colère, tout en restant sur les impies, n'arrêtera pas les effets de sa miséricorde, non en mettant une fin à leur condamnation, mais en l'adoucissant par la suspension momentanée de leur supplice. — Le Psalmiste ne dit pas, en effet, que la colère de Dieu aura une fin, ou qu'après la colère viendra la miséricorde, mais que *dans sa colère, Dieu n'arrêtera pas les effets de sa commisération.* Quand bien même cette colère serait considérée dans ses effets les moins rigoureux, c'est-à-dire à n'avoir aucune part au royaume de Dieu, à être exilés de la cité de Dieu, à être exclus de la vie de Dieu, à être privés de l'abondance des délices qu'il tient en réserve pour ceux qui le craignent, et qu'il réserve à ceux qui mettent leur espérance en lui ; cette punition cependant est si grande, qu'on ne saurait la comparer à aucun tourment que nous puissions imaginer, dussent ces tourments se prolonger pendant une suite innombrable de siècles, si cette colère ou cette punition du Seigneur devait être éternelle.

La mort des réprouvés, c'est-à-dire leur privation de

la vie de Dieu, sera donc éternelle et leur sera commune à tous, quelque opinion qu'on se fasse, selon les mouvements d'humanité qu'on éprouve, de la variété de leurs supplices, des soulagements et des intervalles de repos accordés à leurs souffrances, comme la vie éternelle des saints leur sera commune à tous, quelle que soit la différence des honneurs dont ils brilleront.

V. VINCENT DE LÉRINS.

Les doctrines de saint Augustin, principalement en ce qui concerne la prédestination et la grâce prévenante, ne trouvèrent pas en tous lieux un accueil favorable. C'est surtout dans le midi de la Gaule qu'elles soulevèrent une vive opposition, dont le centre se trouvait au célèbre monastère de l'île de Lérins, foyer de la vie intellectuelle et religieuse en Provence au début du Ve siècle. C'est à un moine de ce monastère, Vincent, qu'il faut attribuer un petit écrit intitulé *Commonitorium*, l'*Avertissement*, paru d'abord sous le voile de l'anonyme, et qui a joui dans l'Église occidentale d'une réputation méritée. Préoccupé des nouveautés religieuses que les controverses christologiques ont fait naître en Orient, inquiet aussi de l'allure que prennent certains développements de la théologie augustinienne, Vincent de Lérins s'efforce de résoudre le problème complexe que pose la vie du dogme chrétien. Comment peut-on concilier la nécessaire fixité de l'enseignement ecclésiastique avec le développement indispensable de ses diverses parties ? En plus d'une rencontre, Vincent de Lérins a trouvé sur ce point des formules singulièrement nettes qui ont fait le succès de son petit livre, et lui ont valu en ces derniers temps un regain de popularité.

Le dépôt de la foi est un dépôt intangible. (*Commonitorium* 20-22, pass.)

Celui-là est un catholique véritable et authentique, qui chérit la vérité de Dieu, l'Église, corps du Christ,

qui ne préfère rien à la religion divine, à la foi catholique, ni l'autorité de n'importe quel homme, ni l'amour, ni le génie, ni l'éloquence, ni la philosophie, mais qui, méprisant tout cela, et demeurant ferme et stable dans la foi, déclare ne tenir et ne croire que ce qu'il sait avoir été professé en tout temps et en tout lieu par l'Église catholique. Quant à ce qu'il reconnaît comme une nouveauté, une chose inouïe, introduite dans la suite des temps par un seul homme, à l'écart de tous les saints, peut-être contre eux, il sait que cela n'a rien à faire avec la religion, mais bien plutôt avec la tentation, instruit qu'il est par les paroles du bienheureux apôtre Paul. Voici ce que dit ce dernier dans la première épître aux Corinthiens : *il faut qu'il y ait parmi vous des hérésies, afin que les frères d'une vertu éprouvée soient manifestés parmi vous*[1]. C'est comme s'il disait: La raison pourquoi Dieu ne déracine pas immédiatement les auteurs d'hérésie, c'est qu'il veut éprouver qui sont les vrais fidèles, qui sont les amis fermes, fidèles, inébranlables de la foi catholique. C'est bien en effet quand fermentent les nouveautés, que l'on peut aussitôt distinguer le lourd froment de la paille légère ; c'est alors que sans grand effort on peut chasser de l'air tout ce qui n'y est point retenu par son poids...

Dans ces conditions, plus j'y songe et moins je puis comprendre la folie de certains hommes, l'impiété et l'aveuglement de leur esprit, leur passion pour l'erreur, tels qu'ils ne peuvent se contenter de la règle de foi transmise et acceptée de toute antiquité, mais qu'ils cherchent chaque jour d'autres nouveautés, et qu'ils brûlent sans cesse du désir d'ajouter, de changer, de retrancher quelque chose à la religion. Comme si cette religion n'était pas un enseignement céleste, révélé une fois pour toutes, mais au contraire une institution ter-

1. I Corinthiens, XI, 19.

restre qui ne peut se perfectionner que par des retouches, que dis-je, par des corrections successives ! Or que disent les oracles divins : *Ne déplace point les bornes qu'ont placées tes pères* [1] ; *ne juge pas ton juge* [2] ; *celui qui renverse une muraille sera mordu par le serpent* [3] ; et surtout cette parole de l'Apôtre qui décapite et décapitera toujours à la manière d'un glaive spirituel les nouveautés criminelles de toutes les hérésies : *O Timothée, garde le dépôt confié, en évitant les nouveautés profanes et tout ce qu'oppose une science qui n'en mérite par le nom ; quelques-uns pour en avoir fait profession ont erré dans la foi...* [4]

Mais il vaut la peine de reprendre d'une manière fort attentive toutes les paroles de l'Apôtre... Qui donc est *Timothée* aujourd'hui, sinon en général l'ensemble de l'Église, et plus spécialement le corps tout entier des pasteurs qui doivent posséder pour leur compte toute la science du culte divin et la distribuer aux autres. Et que signifie : *garde le dépôt.* Garde-le, dit l'Apôtre, de peur que les voleurs, les ennemis, pendant le sommeil des serviteurs, ne viennent semer l'ivraie par-dessus la bonne semence que le fils de l'homme avait semée dans son champ. *Garde-le dépôt*, dit l'Apôtre. *Le dépôt* qu'est-ce à dire ? C'est à-dire ce qui t'a été confié, non ce que tu as trouvé par toi-même ; ce que tu as reçu, non ce que tu as imaginé ; ce qui est affaire non d'esprit personnel, mais d'enseignement, non d'entreprise privée, mais de tradition publique ; une idée venue jusqu'à toi, non point émise par toi ; une chose dont tu dois être non point l'auteur, mais le gardien, non point l'inventeur mais le sectateur ; non point le maître, mais le serviteur. *Garde le dépôt*, dit l'Apôtre : conserve hors d'atteinte, conserve sans tache le talent de la foi catholique. Ce

1. Deutéronome, XIX, 14. — 2. Ecclésiastique, VIII, 17. — 3. Ecclésiaste, X, 8. — 4. I Timothée. VI, 20-21.

qui t'a été confié, garde-le près de toi, pour le transmettre tel que tu l'as reçu. Tu as reçu de l'or ; rends de l'or ; je ne veux point que tu substitues un métal à un autre ; je ne veux point qu'au lieu d'or tu livres par je ne sais quelle impudence du plomb, par je ne sais quelle fraude de l'airain ; je ne veux point l'apparence de l'or, j'en veux la réalité.

Le progrès de la vérité religieuse. (*Commonitorium*, 23.)

Mais, dira peut-être quelqu'un : N'y a-t-il donc dans l'Église du Christ aucun progrès de la vérité religieuse ? Il y en a un, et très grand. Quel est l'homme assez ennemi de ses frères, assez hostile à Dieu, pour prétendre l'empêcher ? Encore faut-il que ce soit un véritable progrès de la foi et non point un changement. L'idée de progrès implique qu'une chose se développe tout en restant elle-même ; l'idée de changement : qu'une chose se transforme en une autre. Que donc l'intelligence, la science, la sagesse croissent et progressent grandement, pour chacun et pour tous, pour chaque homme et pour l'Église entière, dans la marche des âges et des siècles, mais exclusivement selon la nature propre de la foi catholique, c'est-à-dire dans le même dogme, le même sentiment, la même pensée. Que la vérité religieuse des âmes imite la manière des corps. Ceux-ci avec le progrès des années croissent et se développent, ils demeurent néanmoins ce qu'ils étaient autrefois. Quelle différence entre la fleur de l'enfance et la maturité de la vieillesse ; et pourtant ce sont bien les mêmes qui étaient des adolescents et qui sont devenus des vieillards ; l'état, l'extérieur d'un seul et même homme a changé, et néanmoins c'est bien une seule et même nature, une seule et même personne. Les membres des nourrissons sont petits, ceux des jeunes gens sont grands ; ce sont pourtant les mêmes

membres. Pas plus de membres dans l'homme qu'il n'y en avait dans l'enfant ; et si l'on en voit paraître de nouveaux au moment du complet développement, ils existaient déjà en germe, auparavant. Il n'y a rien dans le vieillard, qui n'ait existé, au moins à l'état latent, dans l'enfant. Ainsi, à n'en pas douter, la loi du véritable progrès, la règle d'une croissance belle et ordonnée, c'est que toujours l'âge développe dans les adultes les membres et les formes que la sagesse du Créateur avait préparés dans les enfants. Si l'apparence humaine se changeait par la suite en un aspect d'un autre genre, ou plus simplement si un membre quelconque apparaissait ou disparaissait, il s'ensuivrait ou bien la destruction même de tout le corps ou, tout au moins, une difformité, un affaiblissement. De même il convient que le dogme chrétien suive ces lois de la croissance ; que les années l'affermissent, que le temps le fasse grandir, que l'âge ajoute à sa taille, et qu'il demeure néanmoins sans changement, sans corruption. Je veux voir dans sa stature, dans ses membres, dans ses sens, l'achèvement, la perfection, mais qu'il ne change pas, qu'il ne soit pas altéré, qu'il ne varie jamais. Un autre exemple. C'est le pur froment, la bonne semence de la foi, que nos pères ont autrefois semé dans le champ de l'Église, quelle iniquité, quelle faute à nous leurs descendants de mettre à la place du bon grain de l'authentique vérité, l'ivraie de l'erreur. Au contraire notre devoir, notre intérêt, c'est qu'il n'y ait point de différence entre le commencement et la fin, c'est que nous puissions recueillir à la moisson un froment excellent. Et quand le temps aura fait son œuvre, quand le grain se sera développé, alors la tige s'élèvera joyeuse, nous verrons l'épi se dessiner sous sa forme définitive, mais ce sera toujours un épi de blé ; autre est l'apparence, la forme, la port, mais la nature intime n'a pas varié... De même il est bien permis

de creuser avec le temps les antiques enseignements de notre céleste philosophie, pour exprimer des concepts plus achevés ; mais c'est un crime de les changer, de les tronquer, de les mutiler. Qu'on les mette en évidence, en lumière, en distinction ; mais qu'on n'aille pas leur ôter leur plénitude de vérité et leur inviolable intégrité. Car si une fois la fraude sacrilège pouvait se glisser au sein de nos dogmes, je verrais avec terreur le temple de la religion s'écrouler et disparaître pour toujours. Laissez tomber une parcelle du dogme catholique, bientôt une autre et puis une autre encore s'en détachera, comme par une pente toute naturelle. Et en les jetant ainsi pièce à pièce, il arrivera qu'il n'en restera plus rien.

D'un autre côté, si les nouveautés trouvent libre accès dans le domaine du dogme antique, si l'élément étranger se mêle à nos biens de famille, si le profane est confondu avec le sacré, cette funeste habitude aura bientôt tout envahi. Et dès lors dans l'Église, plus de dogme intact, pur, intègre, immaculé, mais partout un débordement d'erreurs impies et honteuses, là où se trouvait le sanctuaire de la chaste et pure vérité. Ah ! que la divine Bonté éloigne de ses fidèles l'esprit d'innovation. Laissons aux impies cette fureur insensée. L'Église du Christ, vigilante et prudente gardienne des dogmes qu'elle reçut en dépôt, n'y change jamais rien, n'y ajoute rien, n'en retranche rien. Elle ne touche pas à ce qu'ils ont d'essentiel, elle ne les embarrasse point de superfétations. Elle garde son bien, et ne porte pas la main sur la propriété d'autrui. Toutes les ressources de son génie sont employées à une seule fin : étudier l'antique doctrine dans la fidélité et la sagesse ; et quand elle y rencontre des germes, des ébauches, en provoquer par ses soins le développement, l'achèvement ; consolider et affermir ce qui est arrivé au développement complet ; conserver enfin, avec un soin jaloux, ce qui est affermi pour toujours par une définition.

LES
CONTROVERSES CHRISTOLOGIQUES

Le concile de Constantinople avait depuis 381 rendu la paix à l'Orient chrétien. Il s'en fallait cependant que l'unité de pensée et de sentiment fût parfaite entre les diverses écoles théologiques qui se partageaient le monde grec. A diverses reprises des incidents significatifs vinrent manifester les divergences qui séparaient les docteurs d'Alexandrie, étroitement fidèles à la pensée et même à la terminologie déjà un peu vieillie de saint Athanase, et les théologiens d'Antioche et du Diocèse d'Orient[1] moins mystiques en leurs spéculations, plus préoccupés d'exégèse littérale et, pour tout dire, pénétrés d'un rationalisme quelquefois un peu inquiétant. De lamentables questions de personne, des discussions où chacune des métropoles de l'Orient, Constantinople, Antioche, Alexandrie, tiendra à assurer son hégémonie, viendront un jour compliquer à plaisir des problèmes déjà suffisamment embrouillés par eux-mêmes.

De toute antiquité le peuple chrétien avait reconnu dans la personne sacrée du Sauveur le double élément, divin et humain, qui constitue l'Homme-Dieu : Jésus-Christ est Dieu, il est homme aussi. Toutes les tentatives faites pour diminuer ou annihiler un de ces éléments au profit de l'autre, depuis le Docétisme qui niait la réalité du corps de Jésus, jusqu'à l'Apollinarisme qui lui refusait une âme humaine, toutes ces tentatives avaient échoué devant la vigilance de l'Eglise et le zèle orthodoxe des docteurs et du peuple chrétien. Mais comment

1: Le mot « diocèse » désigne ici une de ces circonscriptions civiles, en lesquelles, depuis Diocletien, étaient partagées les grandes divisions de l'Empire Romain.

fallait-il concevoir le rapport entre l'élément divin du Christ et son éléments humain ? C'est ici que commençaient à se manifester les divergences entre les théologiens. A Antioche, par suite même des tendances générales de l'école, on était porté à accentuer la distinction, l'indépendance de ces deux éléments ; de là à parler de deux personnalités distinctes, celle du Verbe de Dieu et celle de l'homme Jésus, il n'y avait qu'un pas, et dans quelques circonstances ce pas fut franchi ; c'est ainsi que prit naissance le Nestorianisme, encore que la doctrine de Nestorius, patriarche de Constantinople, n'ait jamais pris la forme absolument tranchée que nous venons d'indiquer. A Alexandrie, une erreur diamétralement opposée menaçait au même moment de compromettre le caractère unique, singulier de la personnalité du Sauveur. A force d'insister sur l'union intime en sa divine personne de l'élément divin et de l'élément humain, on finissait presque par absorber et par confondre l'humanité en la divinité. Le Christ Jésus ne touchait plus à la terre, il s'évanouissait en un être qui n'avait plus d'humain que l'apparence ; par un chemin détourné on revenait au Docétisme du premier siècle. Les chefs mêmes de la rude campagne menée par Alexandrie contre Nestorius ne surent pas toujours éviter ces excès de langage et de pensée. Un jour vint où l'Église, après avoir condamné le Nestorianisme qui niait l'unité de la personne du Sauveur (Concile d'Éphèse, 431), dut condamner plusieurs des adversaires de Nestorius, partisans du monophysisme, la doctrine d'une seule nature dans le Christ (Concile de Chalcédoine, 451). C'est alors que se révéla toute la puissance arbitrale de l'Église Romaine, qui, par la plume de saint Léon, imposa aux discussions de l'Orient la formule définitive du dogme de l'Incarnation : deux natures parfaites dans l'unité d'une personne. — Hélas les passions humaines avaient déjà accompli leur œuvre de division ; ces lamentables controverses venaient de détacher pour toujours de l'unité ecclésiastique un tiers au moins des chrétiens de l'Orient.

I. LA SECONDE ÉCOLE D'ANTIOCHE.

Depuis la fin du IIIe siècle, Antioche était l'une des capitales intellectuelles de l'Orient chrétien ; le souvenir du martyr Lucien y était resté très vivant. On y cultivait fort une exégèse très positive, une philosophie tout imbue de l'esprit logique de l'aristotélisme ; et de tout ceci se formait une théologie un peu disputeuse, se mettant en garde contre les emballements mystiques, préoccupée surtout de clarté et de rigueur. C'est d'Antioche qu'était partie la première réaction contre le *consubstantiel* Nicéen ; les premiers partisans, honteux ou avoués d'Arius, étaient des disciples du martyr Lucien. Puis, cinquante années durant, un schisme douloureux va paralyser cette Église. C'est quand il se termine, vers la fin du IVe siècle, que peut paraître la seconde génération d'Antiochiens, qui va jouer un rôle considérable dans les controverses christologiques du Ve siecle. Elle est, plus que la précédente, préoccupée d'orthodoxie ; le dogme des trois hypostases dans l'unité de la nature divine y est accepté sans ambages ; mais il lui reste de commun avec la génération des disciples de Lucien le souci de dirimer uniquement par les procédés d'une logique un peu verbale les difficiles questions que soulève le mystère de l'Incarnation. Les grands hommes qui représentent l'école antiochienne, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, Théodoret de Cyr ont tous frisé de plus ou moins près l'hérésie nestorienne. Il y a dans leurs œuvres de quoi justifier les anathèmes dont ils ont été parfois l'objet, en même temps qu'on y rencontre des raisons de les absoudre. Aussi la susceptible orthodoxie byzantine leur sera-t-elle défavorable ; il nous reste relativement peu de chose de l'activité de ces trois grands écrivains. Heureusement pour l'école d'Antioche, elle a produit un docteur dont la gloire est autrement pure ; nous avons nommé saint Jean Chrysostome.

1. SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Le plus illustre des représentants de l'école antiochienne, si féconde pourtant en hommes remarquables, c'est sans con-

tredit Jean d'Antioche à qui son éloquence a fait donner par la postérité le nom de Chrysostome, c'est-à-dire *Bouche d'or*. Mais quelle tragique destinée que la sienne ! Une jeunesse entourée de tous les succès, de toutes les popularités ; puis quand l'âge mûr est venu mettre le sceau aux qualités les plus brillantes de l'esprit et du cœur, l'élévation à la plus haute dignité ecclésiastique de l'Orient ; mais presque aussitôt la plus épouvantable tragédie, et finalement la mort dans l'exil après des souffrances inouïes ; et pourtant, en des fortunes si diverses, le constant souci de la gloire divine et de la divine volonté. Telle fut en ses grandes lignes la vie de Chrysostome.

Il est né à Antioche vers 347, d'une famille illustre ; à l'école de Libanius, le plus fameux rhéteur du temps, il apprend de bonne heure les belles lettres et l'éloquence ; Libanius mourant le désigne comme son successeur. Mais la Providence avait sur lui d'autres vues ; Jean reçoit le baptême, puis bientôt après est mis au rang des clercs par le vieil évêque Mélèce. La vie érémitique le tente presque aussitôt, mais les rudes privations qu'elle imposait n'étaient pas faites pour lui ; au bout de six ans il est obligé de rentrer à Antioche ; quelques années plus tard l'évêque Flavien élevait Jean au sacerdoce (386), lui donnait une chaire et l'installait dans la vieille cathédrale. C'est l'époque des plus beaux succès oratoires de Jean ; c'est l'époque où il prononce ses plus beaux discours, où dans une langue facile, aisée et pourtant éloquente, il aborde tour à tour l'explication de la Sainte Écriture, l'explication des vérités chrétiennes mises en péril par les hérétiques, la louange des saints et des martyrs, l'instruction morale du peuple qui lui est confié.

La réputation de Jean franchit bientôt les frontières de la Syrie ; à Constantinople il n'était question que du fleuve d'éloquence qui coulait à Antioche. Aussi quand le vieux patriarche Nectaire mourut en 398, Jean fut-il appelé à lui succéder sur le premier siège de l'Orient. La cour impériale elle-même avait désiré cette élévation ; elle ne tarda pas à s'en repentir. Car Jean n'était pas seulement un éloquent orateur ; c'était aussi un saint et qui entendait bien réaliser

en pratique l'idéal qu'il prêchait. Or les abus religieux s'étaient multipliés à Constantinople et Jean s'était mis en tête de les réformer, dût-il encourir pour cela la colère de l'impératrice Eudoxie et du tout-puissant ministre Eutrope.

La manière un peu raide dont il usa n'était pas faite, il faut le dire, pour agréer à tout le monde ; bientôt une opposition se forma contre lui ; elle trouva dans le patriarche d'Alexandrie, Théophile, un appui très inattendu. Ce prélat n'avait jamais voulu de bien à l'archevêque Jean. Il détestait en lui le docteur antiochien, l'évêque rival, le réformateur éloquent. Sommé de comparaître à Constantinople pour se justifier de quelques accusations, Théophile eut bientôt fait de renverser les rôles, de se transformer en accusateur et en juge, d'accusé qu'il était. Une parodie de synode se réunit sous sa présidence de l'autre côté du Bosphore à la *villa du Chêne*, l'archevêque Jean fut déposé. Exilé une première fois, Jean fut bientôt rappelé par l'agitation populaire, mais à peine avait-il repris ses fonctions que l'hostilité impériale se déchaîna de nouveau contre lui. Le 20 juin 404 il prenait définitivement le chemin de l'exil ; on le déporta à Cucuse petite ville de l'Anti-Taurus. Vainement Rome intervint-elle en faveur de l'archevêque Jean, vainement le pape Innocent cassa-t-il la sentence portée contre lui et rompit-il toute communion avec les adversaires de Jean. L'intérêt qu'on lui portait en Occident aussi bien qu'en Orient n'aboutit qu'à rendre plus dure sa déportation. On lui assigna un autre lieu d'exil, la petite ville de Pityonte, au pied du Caucase ; il n'y arriva pas ; épuisé de fatigue, il succomba en chemin. « *Gloire à Dieu en toutes choses* » : telles furent les dernières paroles qui sortirent de la bouche d'or. C'était le 14 septembre 407. Trente ans plus tard les restes mortels de saint Jean Chrysostome étaient transportés en grande pompe à Constantinople et le fils d'Eudoxie, Théodose II, s'inclinait devant le cercueil du Confesseur en demandant pardon pour les fautes de ses parents.

La grandeur du Sacerdoce. (*De sacerdotio, lib.* III, *cp.* 4-7.)

Le Sacerdoce s'exerce sur la terre, mais il a son rang dans l'ordre des choses célestes ; et c'est à bon droit. Car, ce n'est ni un homme, ni un ange, ni un archange, ni aucune autre puissance créée qui lui a marqué ce rang, mais le Saint-Esprit lui-même ; c'est lui qui confie à des hommes, bien que demeurant dans la chair, le ministère des purs esprits. Il faut donc que le prêtre soit pur, comme s'il était dans le ciel, au milieu des esprits bienheureux. Quel majestueux appareil, même avant la loi de grâce ! Comme tout inspirait une sainte terreur ! Les sonnettes, les grenades, les pierres précieuses qui brillaient sur la poitrine et sur l'éphod du Grand-Prêtre ; le diadème, la tiare, la longue robe, la lame d'or, le saint des saints, et son impénétrable solitude. Mais si l'on considère les mystères de la loi de grâce, que l'on trouvera vaine la pompe extérieure de l'ancienne loi, que l'on comprendra bien, dans ce cas particulier, la vérité de ce qui a été dit de toute cette loi en général : *que ce qu'il y a eu d'éclatant dans le premier ministère, n'est même pas gloire, comparé à la gloire suréminente du second*[1]. Quand tu vois le Seigneur immolé et étendu sur l'autel, le prêtre qui se penche sur la victime et qui prie, et tous les fidèles empourprés de ce sang précieux, crois-tu encore être parmi les hommes, et même sur la terre ? N'es-tu pas plutôt transporté dans les cieux, et banissant toute pensée charnelle, comme si tu étais un pur esprit, dépouillé de la chair, ne contemples-tu pas les merveilles d'un monde supérieur ? O prodige, ô bonté de Dieu ! Celui qui siège là-haut, à la droite du Père, en ce moment même se laisse prendre par les mains de tous, il se donne à qui veut le recevoir et le presser sur son cœur ; voilà ce qui se passe au

1. II Corinthiens, III, 9-10.

regard de la foi. Ces choses te paraissent-elles mériter le mépris ? Sont-elles de nature à ce qu'on puisse les regarder comme au-dessous de soi ?

Veux-tu juger de l'excellence de nos saints mystères par un autre prodige ? Représente-toi Élie, une foule immense debout autour de lui et la victime étendue sur les pierres ; tous les assistants dans l'attente et le plus profond silence, le prophète seul priant à haute voix ; puis tout à coup la flamme se précipitant du ciel sur l'holocauste [1]. Tout cela est merveilleux, et bien propre à pénétrer l'âme de frayeur. Mais de ce spectacle passe à la célébration de nos mystères, tu y verras des choses qui excitent, qui surpassent toute admiration. Le prêtre est debout, il fait descendre non le feu, mais l'Esprit-Saint ; sa prière est longue, elle s'élève non pour qu'une flamme vienne d'en haut dévorer les offrandes qui sont préparées, mais pour que la grâce descendant sur l'hostie, embrase par elle toutes les âmes et les rende plus brillantes que l'argent épuré par le feu. Ne faudrait-il pas être privé de raison et de sens pour mépriser un mystère si redoutable ? Ignores-tu que jamais une âme humaine ne supporterait le feu de ce sacrifice, mais que nous serions tous promptement anéantis sans un secours puissant de la grâce de Dieu ?

Si l'on vient à réfléchir que c'est un mortel, enveloppé dans les liens de la chair et du sang, qui peut ainsi se rapprocher de cette nature bienheureuse et immortelle, on demeurera étonné de la profondeur de ce mystère, en même temps que pénétré de la grandeur du pouvoir que la grâce de l'Esprit-Saint a conféré aux prêtres. C'est par eux que s'accomplissent ces merveilles, et bien d'autres non moins importantes, pour notre salut comme pour notre gloire. Des créatures qui habitent sur la terre, qui ont leur existence attachée à la terre,

1. III Rois, XVIII, 19-38.

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S COLLEGE

sont appelées à l'administration des choses du ciel, à l'exercice d'un pouvoir que Dieu n'a donné ni aux anges, ni aux archanges. Car ce n'est pas à ceux-ci qu'il a été dit : « *Ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel ; ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* »[1]. Les puissants de la terre ont, eux aussi, le pouvoir de lier, mais seulement les corps ; le lien dont parle l'évangile est un lien qui saisit l'âme et qui s'étend jusqu'aux cieux : tout ce que font ici-bas les prêtres, Dieu le ratifie là-haut ; le Maître confirme la sentence de ses serviteurs. Il leur a donné pour ainsi dire la toute-puissance dans le ciel. Il dit : « *Ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis ; ceux à qui vous les retiendrez, ils leur seront retenus* »[2]. Est-il un pouvoir plus grand que celui-là ? *Le Père a donné au Fils tout jugement*[3]; et je vois le Fils remettre ce même pouvoir tout entier aux mains de ses prêtres. Ne dirait-on pas que Dieu les a d'abord introduits dans le ciel, qu'il les a élevés au-dessus de la nature humaine et délivrés de la servitude de nos passions pour les revêtir ensuite de cette autorité suprême ? Si un roi admettait un de ses sujets à partager sa puissance, et lui accordait le privilège d'emprisonner ou d'élargir qui bon lui semblerait, un tel honneur attirerait à cet homme l'envie et la considération du monde ; et celui qui reçoit de Dieu une puissance aussi supérieure à celle-là que le ciel est supérieur à la terre, et l'âme au corps, n'aura reçu, au jugement de certaines personnes, qu'une dignité médiocre, une dignité telle enfin qu'on pourra soupçonner quelqu'un d'en avoir méprisé l'honneur et le don ? Quelle folie ! Mépriser une fonction sans laquelle il n'y a pas de salut pour nous, ni d'accomplissement des promesses divines ! *Nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu, s'il ne renaît de l'eau et l'Esprit-Saint. Qui ne mange pas la chair du Seigneur et ne boit pas son sang,*

1. Matthieu, XVIII, 18. — 2. Jean, XX, 23. — 3. Jean, V, 22.

est exclu de la vie éternelle[1]. Tout cela ne peut être conféré que par des mains sanctifiées, donc par celles des prêtres ; et dès lors quel moyen y aurait-il, sans leur ministère, d'éviter le feu de l'enfer, ou de parvenir aux couronnes qui nous sont réservées.

L'enfantement spirituel des âmes est leur privilège ; eux-seuls les font naître à la vie de la grâce par le baptême ; par eux nous sommes ensevelis avec le Fils de Dieu, par eux nous devenons les membres de ce chef divin. Aussi devons-nous non seulement les respecter plus que les princes et les rois, mais encore les chérir plus que nos propres parents. Ceux-ci nous ont fait naître *du sang et de la volonté de la chair*[2]; les prêtres nous font naître enfants de Dieu ; nous leur devons notre régénération, la vraie liberté dont nous jouissons, notre adoption dans l'ordre de la grâce.

Les prêtres juifs avaient seuls le droit de guérir la lèpre, ou plutôt ils ne guérissaient pas, ils jugeaient seulement si l'on était guéri ; et tu sais avec quelle ardeur on briguait chez les Juifs la dignité sacerdotale. Pour nos prêtres, ce n'est pas la lèpre du corps, mais la lèpre de l'âme, dont ils ont reçu le pouvoir, non de vérifier, mais d'opérer l'entière guérison. Ceux qui les méprisent sont donc plus sacrilèges que Dathan et ses compagnons, et dignes d'un plus sévère châtiment. Ceux-ci, en prétendant à une dignité qui ne leur appartenait pas, témoignaient du moins l'estime particulière qu'ils en faisaient par l'ambition même qui les portait à la vouloir usurper...

Mais je reprends mon sujet où je l'ai laissé. Qu'il s'agisse de punitions à infliger, ou de grâces à distribuer, les prêtres ont reçu de Dieu un plus grand pouvoir que nos parents dans l'ordre de la nature. Entre les uns et les autres la différence est aussi grande qu'entre la vie présente et la vie future. Nos parents nous engendrent

1. Jean, III, 5 ; VI, 54. — 2. Jean, I, 13.

à la première, les prêtres à la seconde. Ceux-là ne sauraient préserver de la mort corporelle, ni éloigner la maladie qui survient ; ceux-ci guérissent souvent l'âme malade et qui va périr ; tantôt ils adoucissent la peine due au péché, tantôt ils préviennent même la chute, par l'instruction et l'exhortation comme aussi par le secours de leurs prières. Ils ont le pouvoir de remettre les péchés lorsqu'ils nous régénèrent par le baptême ; et ils l'ont encore dans la suite. *Quelqu'un*, dit la sainte Écriture, *est-il malade parmi vous, qu'il appelle les prêtres de l'Eglise, qu'ils prient sur lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ; et la prière de la foi sauvera le malade, et Dieu le soulagera ; et s'il a commis des péchés, ils lui seront remis*[1]. Enfin les parents selon la nature ne peuvent rien pour leurs enfants, lorsqu'il arrive à ceux-ci d'offenser quelque prince, quelque puissant de ce monde. Les prêtres les réconcilient, non avec les princes et les rois, mais avec Dieu souvent irrité contre eux.

La Pénitence. (*Homil. in Matth.* ; XIV, 4.)

Le premier bonheur de l'homme est de ne point pécher ; le second est de sentir au moins et de pleurer son péché. Si ce sentiment nous manque, comment prierons-nous Dieu de nous pardonner, dans l'insensibilité où nous sommes ? Lorsque vous qui avez péché, vous ne vous mettez pas seulement en peine de savoir si vous avez péché, comment pourriez-vous implorer la miséricorde de Dieu ? Le prierez-vous de vous pardonner des péchés que vous ne connaissez pas ? Dans une telle ignorance, comment pourrez-vous être touché de la grandeur de ses bienfaits ? Considérez donc en vous-même quelles sont vos transgressions, afin de savoir au moins ce que Dieu vous pardonne et de n'être pas ingrat envers votre bienfaiteur.

1. Jacques, V, 14-15.

Lorsque vous avez offensé un homme qui a du pouvoir et du crédit, vous priez ses amis, ses proches, ses domestiques même, vous leur donnez beaucoup, vous passez plusieurs jours à redoubler vos prières. Quand celui que vous avez offensé vous rejetterait une fois, deux fois, mille fois même, vous ne vous rebutez pas et vous renouvelez au contraire vos importunités et vos instantes prières. Et quand nous avons irrité contre nous le Dieu de l'Univers, nous continuons à notre ordinaire à passer le temps, dans les divertissements, dans les délices, dans la bonne chère, et nous ne changeons rien à notre genre de vie accoutumé. Est-ce là le moyen de nous le rendre favorable ; et ne l'irritons-nous pas plutôt encore davantage contre nous ? Cette insensibilité que nous témoignons après avoir péché, l'offense beaucoup plus que le péché lui-même. Nous devrions nous enfouir sous terre, ne plus oser ni regarder le soleil, ni respirer, nous qui, ayant un si bon Maître, osons l'irriter et qui n'avons même aucun regret des offenses par lesquelles nous l'irritons.

Et pourtant lui, quand il s'irrite contre nous, bien loin de nous haïr, il ne le fait que pour nous attirer à lui par ses menaces. Lorsque vous l'outragez par vos crimes, s'il continuait de vous témoigner de l'amour, ne vous porteriez-vous pas à le mépriser de plus en plus ? Pour éviter donc un si grand mal, il vous témoigne de l'aversion pour un peu de temps, afin de vous sauver pour jamais.

Ayons donc confiance en sa miséricorde et témoignons par nos actions que nous nous appliquons sérieusement à la pénitence, avant que nous ne soyons surpris par ce jour effroyable où elle ne nous servirait de rien. Maintenant en effet tout dépend encore de vous ; mais alors l'arrêt sera irrévocable et il ne dépendra que de votre Juge. *Prévenons-le donc*, comme dit l'Écriture, *en confessant nos péchés*, *pleurons et soupirons en sa*

présence[1]. Si nous savons fléchir à présent notre Juge, le porter à nous pardonner avant qu'il prononce la sentence, nous n'aurons plus besoin ensuite d'intercesseur auprès de lui. Au contraire si nous négligeons cet avertissement, il nous fera paraître un jour en présence de toute la terre, il examinera toutes nos fautes aux yeux de l'univers, et il ne nous restera plus alors aucune espérance de pardon. Si nous ne nous guérissons maintenant de nos péchés, nous ne pourrons pas éviter alors d'en être punis...

C'est pourquoi, mes frères, conjurons le libérateur de nos âmes, de rompre nos liens et d'éloigner de nous le tyran cruel, afin que, nous ayant dégagés de ses pesantes chaînes, il donne des ailes à notre âme pour élever à lui toutes nos pensées. Et en lui offrant nos prières, offrons-lui également tout ce qui dépend de nous : zèle, conscience, bonne volonté. C'est ainsi que nous pourrons nous délivrer en peu de temps des misères qui nous retiennent, que nous reconnaîtrons enfin dans quel triste état nous avons été, que nous jouirons enfin de cette liberté divine, où je prie Dieu de nous établir par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient gloire et puissance dans les siècles des siècles. Amen.

L'institution de la sainte Eucharistie. (*Hom. in Matth.*, LXXXII, 5-6.)

Croyons toujours à ce que Dieu dit ; ne lui résistons jamais quoique notre esprit, notre jugement ait peine à se rendre à ce qu'il nous dit, et que sa parole soit au-dessus de notre sens et de toutes nos lumières. Agissons ainsi tout particulièrement, dans nos mystères sacrés, ne regardant pas seulement ce qui se présente à nos yeux, mais nous attachant surtout aux paroles du Sei-

1. Psaume XCIV, 2, 6.

gneur ; nos sens peuvent nous tromper, sa parole ne le peut jamais. Nos sens sont aisément séduits et tombent dans l'erreur, la parole et la vérité de Dieu ne peuvent errer. Puisque donc le Verbe a dit : *Ceci est mon corps*, soyons persuadés de ses paroles, soumettons-y notre croyance, et voyons-le dans le sacrement avec les yeux de l'esprit. Le Christ ne nous y a rien donné de sensible, mais ce qu'il nous y a donné sous des objets sensibles, est élevé au-dessus des sens et ne se voit que par l'esprit. De même dans le baptême : par l'entremise d'une chose sensible, l'eau, nous recevons un don spirituel : la régénération, le renouvellement de nos âmes. Si vous n'aviez pas de corps, il n'y aurait rien de corporel dans les dons que Dieu vous fait ; mais parce que l'âme est jointe à un corps, il vous communique les dons spirituels sous des objets sensibles et corporels.

Combien y en a-t-il maintenant qui disent : Je voudrais voir Notre-Seigneur, son visage, la forme de son corps, ses habits et jusqu'à sa chaussure ! Mais c'est lui que vous voyez, c'est lui que vous touchez, c'est lui que vous mangez. Vous désirez voir ses vêtements, et le voici lui-même qui vous permet, non seulement de le voir, mais encore de le toucher, de le manger, de le recevoir au-dedans de vous-même. Mais que personne ne s'approche de cette table avec dégoût, avec négligence ! Que tous soient brûlants d'amour, tous vivants, tous bien éveillés ! Car puisque les Juifs en mangeant l'Agneau pascal, avaient accoutumé de se tenir debout, chaussés, le bâton à la main, mangeant avec rapidité ; avec combien plus d'ardeur et d'activité devez-vous manger le divin Agneau ! Eux, ils étaient sur le point de partir pour la Palestine, c'est pourquoi ils étaient en tenue de voyageur ; mais vous, vous devez faire un plus grand voyage, puisque c'est au ciel que vous devez aller.

Aussi devez-vous toujours et partout veiller ; car c'est

un terrible châtiment qui est réservé à ceux qui reçoivent indignement le corps du Seigneur. Songez quelle est votre indignation contre le traître qui l'a livré, contre les bourreaux qui l'ont crucifié, et prenez garde ensuite de ne pas vous rendre vous-même coupable de son corps et de son sang. Ces malheureux ont fait souffrir le très saint corps du Sauveur, vous, vous le recevez avec une âme toute impure après en avoir reçu tant de biens. Car il ne lui a pas suffi de se faire homme, de s'exposer aux ignominies et aux outrages des Juifs, d'endurer la mort de la croix ; il a voulu encore se mêler et s'unir à nous, au point que nous devenons un même corps avec lui, non seulement par la foi, mais effectivement et réellement. Qui donc doit être plus pur que celui qui est participant d'un tel sacrifice ? Quel rayon de soleil ne doit point céder en splendeur à la main qui divise cette chair, à la bouche qui est remplie de ce feu spirituel, à la langue qui est empourprée de ce redoutable sang ? Représentez-vous donc l'honneur que vous recevez, la table à laquelle vous êtes assis. Celui que les anges ne regardent qu'avec tremblement, qu'avec frayeur, ou plutôt qu'ils n'osent regarder à cause de la splendeur et de l'éclat de sa majesté qui les éblouit, c'est celui-là même qui nous sert de nourriture, qui s'unit à nous, ce Christ avec qui nous ne faisons plus qu'une seule chair et qu'un seul corps.

Qui dira les hauts faits du Seigneur, qui fera entendre partout ses louanges[1]? Quel est le pasteur qui nourrit ses brebis de sa propre chair ? Que dis-je un pasteur ? Ne voit-on pas des mères qui, après avoir mis au monde leurs enfants, et dans quelles souffrances, les abandonnent à des nourrices étrangères ? Jésus-Christ ne peut supporter cela ; il nous nourrit lui-même de son propre sang, et de toutes manières nous incorpore à lui. Regardez bien ; le Sauveur est né de notre propre sub-

1. Psaume cv, 2

stance. Et ne dites pas que cela ne regarde point tous les hommes ; puisqu'il est venu pour prendre notre nature, l'honneur en rejaillit sur tous les hommes ; puisqu'il est venu pour tous, il est aussi venu pour chacun en particulier. Pourquoi donc, dites-vous, tous n'ont-ils pas reçu le fruit qu'ils en devaient tirer ? Il ne faut point en accuser Celui qui le désire avec tant d'ardeur, mais en rejeter la faute sur ceux qui, par une négligence et une ingratitude insupportables, ne le veulent point recevoir. Car le Christ, s'unissant et se mêlant par le mystère de l'Eucharistie à chacun des fidèles qu'il a fait renaître, se donnant lui-même à eux en nourriture, nous persuade par là de nouveau qu'il s'est véritablement revêtu de notre chair.

Ne demeurons donc pas dans l'insensibilité après avoir reçu des marques d'un si grand honneur et d'un si grand amour. Ne voyez-vous pas avec quelle impétuosité les petits enfants se jettent au sein de leur nourrice, avec quelle avidité ils sucent le lait de leurs mamelles. Imitons-les, mes frères, en nous approchant avec joie de cette table sacrée, en suçant, pour ainsi dire, le lait spirituel de ces mamelles divines ; ou plutôt courons avec plus d'ardeur encore et d'empressement, pour attirer dans nos cœurs, comme des enfants de Dieu, la grâce de son Esprit-Saint, et que la plus grande de nos douleurs soit d'être privés de cette nourriture céleste.

Ce n'est point la puissance des hommes qui agit au saint autel. Le Christ qui opéra autrefois ces merveilles à la dernière cène, est le même qui les opère encore maintenant. Nous ne jouons ici que le rôle de serviteur, c'est lui qui sanctifie et transforme les offrandes. Que nul Judas, que nul avare n'ait la hardiesse d'y assister ; que nul ne s'y présente qui n'est point des disciples du Seigneur ; il n'y a point place pour tous ceux-ci à cette table. *C'est avec mes disciples*, a dit Jésus, *que je viens*

faire la Pâque[1]. Or ce banquet est le même que celui où assistèrent les apôtres ; il n'y a rien de moins en celui-ci qu'en celui-là. Car il n'est pas vrai qu'un homme donne celui-ci, au lieu que Jésus lui-même donna celui-là ; c'est lui-même vraiment qui préside l'un et l'autre. C'est ici le cénacle où Jésus-Christ entra alors avec ses disciples, et d'où il sortit pour aller à la montagne des oliviers. De même sortons d'ici pour aller chercher les mains des pauvres ; c'est là que nous trouverons vraiment la montagne des oliviers. Car la multitude des pauvres est comme un plant d'oliviers, plantés dans la maison du Seigneur. C'est de là que nous découle cette huile qui nous sera si nécessaire à notre mort ; cette huile dont les vierges sages eurent soin d'emplir leurs vases, que les vierges folles négligèrent d'emporter, se faisant exclure par là du festin nuptial. Munissons-nous de cette huile, et allons avec des lampes brillantes au-devant de notre époux. Que tous ceux qui sont cruels et inhumains, durs et impitoyables, impurs et corrompus, ne s'approchent point de cette table sainte.

Et je m'adresse ici non point seulement à vous qui participez aux mystères, mais encore à vous autres qui en êtes les dispensateurs. La dispensation de ces biens vous est commise, il est donc nécessaire de vous avertir de la faire avec beaucoup de circonspection. Vous êtes en effet menacés d'un grand châtiment, si, sachant qu'un homme est pécheur, vous lui permettez néanmoins de participer à cette table, et Jésus-Christ lui-même vous demandera compte de son sang. S'il se présente donc ici quelqu'un d'indigne, fût-ce un général, fût-ce un grand magistrat, fût-ce l'empereur lui-même, empêchez-le d'avancer. Votre puissance est plus grande que la leur. Si l'on vous avait commis le soin de garder pour un troupeau l'eau claire et paisible d'une fontaine très

1. Matthieu, XXVI, 18.

pure, souffririez-vous qu'une brebis dont la bouche serait toute souillée de boue, s'en approchât pour la troubler ? Et lorsqu'on vous a confié la source et la fontaine sacrée, non d'une eau mais du sang et de l'esprit, pouvez-vous, lorsque vous voyez des personnes souillées de la triste boue du péché, s'en approcher pour la troubler, ne pas entrer dans une juste indignation et ne les en pas repousser ? Quel pardon mériteriez-vous ? Car c'est pour cela même que Dieu vous a confié cette charge, de faire le discernement de ceux qui sont dignes et de ceux qui ne le sont pas. C'est là votre dignité, votre sécurité, votre couronne ; ce n'est point pour que vous paraissiez revêtu d'une tunique blanche et éclatante que Dieu vous a honorés du ministère des autels.

Mais comment, direz-vous, puis-je connaître un tel et un tel ? Je ne vous parle point ici des personnes qui vous sont inconnues, mais de celles que vous connaissez. Dirai-je donc cette chose terrible ? Eh bien oui ; c'est un moindre mal de laisser entrer les démoniaques dans l'Église pour y participer au sacrifice, que d'y admettre ceux dont saint Paul dit : *qu'ils foulent au pied Jésus-Christ, qu'ils tiennent pour profane le sang de son alliance, et qu'ils outragent la grâce de l'Esprit*[1]. Il est donc pire qu'un possédé celui qui, coupable de péchés, s'approche de l'Eucharistie. Les possédés ne seront pas punis de Dieu pour avoir été tourmentés par les démons ; mais ceux qui communient indignement seront précipités dans les tourments éternels.

Chassons donc sans considération de personne, tous ceux que nous savons être indignes de s'approcher de nos mystères. Que nul n'y participe, qui ne soit des disciples de Jésus. Que nul Judas ne les reçoive, de peur qu'il ne tombe dans les mêmes peines que lui. — Cette multitude de fidèles est aussi le corps de Jésus-Christ;

1. Hébreux, x, 23.

Voyez donc, ô vous qui avez la dispensation des mystères, à ne point irriter le Seigneur, en négligeant de tenir pur son corps ; ne présentez pas un glaive à la place de la nourriture. Si donc quelqu'un a perdu le sens au point de s'approcher avec indignité de la sainte table, repoussez-le ; soyez sans crainte. Craignez Dieu et non les hommes. Si vous craignez les hommes, ceux-là mêmes que vous craindrez se joueront de vous ; mais si vous craignez Dieu, les hommes mêmes vous révèreront.

Que si vous n'osez chasser les indignes, dites-le moi ; et je ne permettrai pas qu'ils aient l'audace de s'approcher de la table du Seigneur. Car je perdrai plutôt la vie que de donner à un indigne le sang du Seigneur ; et je verserai plutôt mon propre sang, que de présenter ce sang si vénérable à celui qui ne le mérite pas. Je ne parle ici que des pécheurs publics. Quand nous aurons accompli notre devoir à leur égard, Dieu nous fera ensuite aisément connaître les autres. Mais si nous admettons à la participation des saints mystères des gens que nous savons être dans le crime, à quoi nous servirait-il de connaître ceux qui sont dans des crimes cachés.

Je dis ceci, mes frères, non point pour que nous bornions tout notre zèle à écarter, à retrancher de la communion ceux qui en sont indignes, mais pour que nous travaillions à les corriger et à les ramener au devoir, pour que nous prenions soin de tout le monde. C'est ainsi que nous nous rendrons Dieu favorable, que nous multiplierons le nombre de ceux qui pourront communier dignement et que nous recevrons les récompenses que Dieu rendra à notre vertu particulière, et au soin si charitable que nous avons eu de nos frères. C'est ce que je vous souhaite par la grâce et la miséricorde de Notre-Seigneur Jésus-Christ à qui soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.

Les deux natures en Jésus-Christ. (*Homil. in epist. ad Philipp.*, VII, 1-3.)

Texte de saint Paul : *Ayez en vous les sentiments qui étaient dans le Christ Jésus. Lui qui existait en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie l'égalité avec Dieu, mais il s'est dépouillé lui-même, prenant la forme de l'esclave, devenant semblable aux hommes et se montrant sous l'apparence de l'homme ; il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père* [1].

Un bien que vous auriez ravi, ou que vous possèderiez contre le droit, vous n'oseriez pas le déposer, même un instant ; vous craindriez de le perdre, aussi le gardez-vous continuellement en vos mains. Celui-là au contraire qui tient de la nature une dignité quelconque, ne craint pas de descendre de sa dignité, parce qu'il n'a pas à redouter de la perdre. Un exemple : Absalon avait usurpé le pouvoir, il n'aurait osé l'abdiquer. Autre exemple. (Mais ne vous troublez pas si nos comparaisons ne peuvent représenter parfaitement leur objet ; c'est le propre des exemples de laisser à deviner beaucoup à l'esprit.) Je dis donc : Un usurpateur s'est révolté contre son roi, lui a ravi son sceptre ; il n'ose ni déposer le pouvoir, ni dissimuler même cette autorité qu'il a ravie ; s'il la dissimule, il la perd. Au reste ceci s'applique à tout bien ravi : le ravisseur toujours veille sur sa proie, la garde continuellement ; s'il s'en dépouille un instant, il la perd...

1. Philippiens, II, 5-11.

Que dirons-nous donc ? Que le Fils de Dieu n'a pas craint de descendre de sa dignité. Comme il n'avait pas considéré la divinité comme une proie, il ne pouvait craindre que personne ne lui enlevât sa nature, sa dignité. Aussi l'a-t-il déposée, bien sûr de la reprendre ; il l'a dissimulée, estimant que cela ne l'amoindrissait en rien. Aussi l'apôtre n'a-t-il pas dit de Jésus-Christ qu'il *n'a pas usurpé*, mais bien *qu'il n'a pas cru usurper*. Sa souveraineté en effet ne venait ni de la rapine, ni même de donation faite par autrui, elle était sa nature et par suite immuable et assurée. Aussi n'hésite-t-il pas, roi suprême, à revêtir l'extérieur d'un de ses sujets. Le tyran craint de dépouiller à la guerre son manteau de pourpre ; le roi le dépose en toute sécurité. Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas usurpé le commandement. Il n'est point comme l'usurpateur, qui ne s'en dépouille jamais ; il peut le dissimuler, le cacher parce qu'il le possède par nature et qu'il ne peut le perdre. Ainsi du Christ ; l'égalité avec Dieu n'était pas pour lui une usurpation, mais bien sa nature même, aussi s'est-il anéanti.

Mais où sont ceux qui prétendent qu'il subit alors une nécessité, qu'il fut contraint à se soumettre ? *Il s'est dépouillé lui-même*, dit saint Paul ; *il s'est humilié, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort.* Comment s'est-il dépouillé ? *En prenant la forme de l'esclave, en devenant semblable aux hommes, en se montrant sous l'apparence de l'homme.* L'apôtre vient d'écrire : *Que chacun croie les autres au-dessus de soi* ; aussi ajoute-t-il : *il s'est anéanti.* En effet s'il avait subi l'abaissement, mais non spontanément, mais non d'après sa volonté même, ce n'eût pas été un acte d'humilité... D'autre part les Marcionites [1], saisissant le texte avec empressement : Voyez,

1. Secte gnostique du second siècle, qui, fortement organisée, subsista jusqu'au ve siècle. Comme les docètes, ils refusaient de croire à la nature humaine de Jésus.

disent-ils, il ne s'est pas fait homme ; *il est venu dans la ressemblance de l'homme.* Mais comment pourrait-on être fait à la ressemblance de l'homme ? En revêtant une vaine ombre ? Dès lors c'est un fantôme, ce n'est plus rien de semblable à l'homme. Le semblable de l'homme, c'est un autre homme D'ailleurs que répondrez-vous au texte de saint Jean : *Le Verbe s'est fait chair?* Et pourtant le bienheureux apôtre dit ailleurs qu'il est venu *dans la ressemblance de la chair de péché*[1].

Il s'est montré sous l'apparence de l'homme. Voilà bien, disent-ils encore, ce que nous-mêmes nous prétendons. Être comme un homme, être un homme par l'apparence, c'est tout autre chose qu'être un homme par nature. — Vous voyez, mes frères, avec quelle simplicité je vous rapporte les objections de nos adversaires. C'est que la victoire ne peut être splendide et surabondante qu'à la la condition de ne rien dissimuler de la difficulté. Dissimuler, ce serait une ruse, non une victoire. Que disent-ils donc ; ne craignons pas de le répéter : Être homme par l'apparence ce n'est point l'être par nature ; être comme un homme, à la ressemblance d'un homme, ce n'est point être un homme. — Je réponds. Donc aussi prendre la forme de l'esclave, ce n'est pas prendre la nature d'esclave... Mais quel est donc le sens véritable de ces mots : *il s'est montré sous l'apparence de l'homme* ? Ils marquent que le Fils a eu plusieurs choses de nous et qu'il n'en a pas eu plusieurs autres choses, comme d'être né par le commerce charnel, comme surtout d'avoir commis le péché. Voilà ce qui lui est propre, à lui, et à lui seul. Il n'était pas seulement ce qu'il paraissait être, il était encore Dieu. Il apparaissait avec la nature de l'homme ; mais quoique semblable à nous par la chair, il différait de nous par beaucoup de points. Ces paroles indiquent dès lors qu'il n'était pas purement et simplement un

1. Romains, VIII, 3.

homme ; et l'apôtre dit avec raison : *à la ressemblance des hommes.* Nous sommes corps et âme ; lui, il est Dieu, âme et corps. Aussi Paul écrit-il : *A notre ressemblance.* Craignant d'ailleurs qu'ayant entendu ces mots : *Il s'est anéanti lui-même* nous n'allions croire d'après ces mots à la dégradation, à la perte de la divinité dans le Fils, il semble ajouter que demeurant ce qu'il est... il a pris ce qu'il n'était pas, et que s'étant fait chair il continue à être le Verbe divin.

La même raison qui fait dire à saint Paul que le Christ est devenu semblable aux hommes, lui fait ajouter que celui-ci s'est montré *sous l'apparence de l'homme.* Sa nature première n'a pas dégénéré ; elle ne s'est pas confondue avec la nôtre, sinon par l'apparence, (par l'extérieur) seulement... Ayant dit plus haut que le Christ avait pris la forme de l'esclave, l'apôtre pouvait dire maintenant qu'il avait pris l'apparence de l'homme ; ses premiers mots fermaient la bouche à toute difficulté. Et quand il disait ailleurs que le Christ était venu *dans la ressemblance de la chair du péché*, il ne niait pas pour cela que ce fût une vraie chair, mais seulement que cette chair eût péché, bien qu'elle fût semblable à une chair pécheresse. En quoi semblable ? par la nature, et non par la malice ; et dès lors, semblable à notre chair pécheresse. Eh bien, comme l'apôtre se servait alors de cette expression de *ressemblance*, parce que, de fait, il n'y avait pas entre notre chair et la sienne complète égalité, de même ici la ressemblance est encore mentionnée pour rappeler qu'il n'est pas en tout notre égal : par sa naissance, par l'absence en lui du péché, par le fait qu'il n'est point simplement un homme. Les paroles de l'apôtre sont donc bien exactes : le Christ n'était pas l'un d'entre nous, mais comme l'un d'entre nous. Le Verbe divin n'a pas dégénéré en homme, sa substance n'a pas été changée mais il s'est montré comme un homme, sans

toutefois nous tromper par un corps fantastique, mais pour nous apprendre l'humilité. Ainsi quand Paul écrit : *comme un homme* ; son intention est claire ; car en plus d'un autre passage il l'appelle homme expressément, comme dans ce passage : *Il n'y a qu'un Dieu, et qu'un seul médiateur homme, Jésus-Christ*[1]. — Voilà ce que nous avions à dire contre les adversaires du corps de Jésus-Christ. Quant à ceux qui nient qu'il ait pris une âme avec ce corps, il suffit de leur dire : Si la forme de Dieu est un Dieu parfait, la forme de l'esclave est aussi l'esclave parfait.

Revenons maintenant aux Ariens : *Étant en forme de Dieu*, dit saint Paul, *il n'a pas regardé comme une proie son égalité avec Dieu.* Dès qu'il parle de la divinité du Fils, Paul ne se sert jamais des expressions : *il est devenu, il a pris.* Mais plus loin : *il s'est dépouillé lui-même, prenant la forme de l'esclave, devenant semblable à l'homme ;* il s'agit ici de l'humanité, et Paul emploie les mots : *il a pris, il est devenu.* Il est devenu ceci ; il a pris ceci ; mais il était cela. Ne confondons point (les natures), ne divisons point (la personne) [2]. En lui, un seul Dieu, un seul Christ, le Fils de Dieu ; « un » vous dirai-je, mais par union (des natures) non par un mélange, ni une confusion ; la nature divine ne s'est pas transformée en nature humaine, elle lui est simplement unie [3].

Il s'est humilié lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. Voyez, disent les hérétiques, il s'est fait obéissant ; il n'était donc pas l'égal de celui à qui il obéissait. — O stupides et insensés, comme si cette obéissance diminuait le Fils. Nous-mêmes, nous obéissons à nos amis, et cela ne nous

1. I. Timothée, II, 5.— 2. Les deux expressions *nature* et *personne* ne sont point employées ici par saint Chrysostome ; mais elles rendent au mieux sa pensée. — 3. En ce passage, saint Chrysostome est presque arrivé à la précision des termes qu'établira définitivement le Concile de Chalcédoine.

diminue pas. Semblablement, c'est en toute spontanéité que le Fils se soumet à son Père ; loin d'être servile, cette obéissance est glorieuse et parfaitement convenable à la dignité du Fils unique, tout en rendant à son Père un incomparable honneur. Il honore son Père ; oui, mais garde-toi de le déshonorer lui, ce Fils véritable de Dieu, aime plutôt à le vénérer davantage, à reconnaître d'autant mieux son titre de Fils, que lui-même honore plus admirablement ce Père de toutes choses. Jamais Dieu n'a eu un tel adorateur. Plus sa dignité était sublime, plus son humilité a été profonde. Si rien ne l'égale, rien n'égale non plus l'honneur qu'il rend à son Père, librement et sans contrainte. Ici plus qu'ailleurs éclate sa vertu, et vraiment je ne sais plus comment l'exprimer.

Ciel ! quel ineffable mystère qu'il se fasse esclave ; mais de souffrir la mort, c'est bien plus encore. Et pourtant il y a quelque chose encore de plus grand, de plus stupéfiant. Et quoi donc ? C'est que toutes les morts ne se ressemblent pas. Il y avait un supplice, qui passait pour le plus infâme de tous, un supplice plein d'ignominie, un supplice maudit ; *Maudit soit*, disait l'Écriture, *celui qui est pendu au gibet*[1]. Aussi les Juifs affectèrent de lui choisir ce supplice pour le rendre infâme, afin que si sa mort violente ne pouvait suffire à détacher de lui jusqu'au dernier de ses disciples, au moins il ne lui en restât plus un seul à la vue de cette mort exécrée. Aussi voulurent-ils encore qu'on le crucifiât entre deux larrons, pour qu'il participât à leur ignominie et que fût accomplie la parole de l'Écriture : *Il a été mis au nombre des scélérats*[2].

Mais par là même aussi la vérité brille d'un plus vif éclat, par là-même aussi elle se révèle plus splendide. Sa gloire attaquée par tant d'ennemis, menacée par

1. Deutéronome, XXI, 23 ; cf, Galates, III, 13. — 2. Isaïe, LII, 12.

tant de manœuvres, ne fait qu'éclater davantage ; le prodige n'en paraît que plus grand. Pour l'avoir tué, et tué avec cet appareil, on comptait bien avoir fait de lui un objet d'horreur, de l'horreur la plus extrême ; on échoua complètement... La gloire de Jésus-Christ ne subit pas la moindre atteinte. Car, dit saint Paul, Dieu, en récompense, *l'a souverainement exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom.*

2 THÉODORET DE CYR.

Disciple de Chrysostome et de Théodore de Mopsueste, condisciple de Nestorius et de Jean, le futur patriarche d'Antioche, Théodoret est le type le plus représentatif de l'école antiochienne en ce qu'elle a eu d'excellent, comme en ce qu'elle a montré de dangereux. Il est né à Antioche vers 393, a fréquenté les écoles de sa ville natale, s'est retiré à vingt-trois ans dans un monastère voisin d'Apamée, où on va le chercher en 423 pour en faire l'évêque de Cyr dans la Syrie euphratésienne. Trente-cinq ans durant il se consacrera à l'évangélisation de ce pauvre diocèse ; il y mourra en 458. Mais en même temps qu'il est évêque, Théodoret est écrivain, et pour son malheur il est controversiste. En 430 la lutte vient d'éclater entre les deux théologies d'Antioche et d'Alexandrie. Nestorius devenu patriarche de Constantinople pousse jusqu'à l'exagération et à l'hérésie la distinction et l'indépendance des natures en Jésus-Christ ; saint Cyrille d'Alexandrie répond par des anathématismes où éclate trop le souci de sauvegarder l'unité du Christ, au point que la dualité des natures peut sembler compromise. Théodoret s'engage dans la querelle, et fidèle aux traditions de l'école antiochienne attaque ce qu'il croit être l'erreur de Cyrille. Les procédés un peu sommaires par lesquels le patriarche d'Alexandrie impose au Concile d'Éphèse (431) la condamnation de Nestorius n'étaient pas faits pour rallier Théodoret à la théologie cyrillienne ; il continue la lutte qui ne se terminera, pour bien dire, qu'à la mort du patriarche alexandrin (444). Mais alors le successeur de Cyrille, Dioscore,

favorise ouvertement l'hérésie d'Eutychès ; se réclamant, bien à tort, des décisions d'Éphèse, le monophysisme tente de s'implanter comme doctrine officielle de l'Église. Théodoret va devenir le défenseur de l'orthodoxie. Son *Eranistes*, qui est de 447, établit d'une façon victorieuse la distinction, sans changement, sans confusion, sans passion, des deux natures dans le Christ ; mais en même temps il attire sur lui toutes les colères du parti monophysite. Théodoret est condamné conjointement avec Nestorius par le Brigandage d'Éphèse (449). Deux ans plus tard le concile de Chalcédoine le réhabilite et proclame son orthodoxie, après l'avoir contraint cependant d'anathématiser Nestorius. Théodoret survécut sept ans encore à la décision du Concile ; mais sa mémoire pas plus que sa personne ne sera à l'abri des attaques passionnées du monophysisme et d'une fraction même de l'orthodoxie. Les écrits de Théodoret contre Cyrille et le Concile d'Éphèse forment l'un des *trois chapitres* visés et condamnés par l'édit de Justinien, en 544. Le Concile de Constantinople de 553 fait sienne cette condamnation, qu'approuva également le Pape Vigile.

La nature divine du Christ est immuable. *Eranistes* [1], I.

L'Orthodoxe : Nous venons d'expliquer, vous vous le rappelez, la parole évangélique : *le Verbe s'est fait chair*, par le témoignage de l'Apôtre. Celui-ci nous a montré pourquoi le Verbe s'est fait chair, en disant clairement : *Certes, ce n'est pas à des anges qu'il vient en aide, mais à la postérité d'Abraham*[2]. Le même maître va maintenant nous apprendre comment le Verbe divin est apparu sur la terre et a conversé avec les hommes.

L'Eranistes : Je crois aux paroles des apôtres et des

1. L'*Eranistes* est un dialogue entre un orthodoxe et un monophysite. Celui-ci est appelé par Théodoret, *Eranistes*, c'est-à-dire *le mendiant*. Les monophysites ont mendié leurs arguments aux vieilles hérésies docète et apollinariste déjà condamnées. — Trois parties : la nature divine est immuable ; elle ne se mélange point à la nature humaine dans le Christ ; elle est impassible. — 2. Hébreux, II, 16.

prophètes. Expliquez-moi donc, selon votre promesse, les paroles inspirées.

Orth. : Écrivant à Timothée, le divin apôtre a déclaré ceci : « *Sans contredit, le mystère de la piété est grand : Un Dieu s'est manifesté dans la chair ; il a été justifié dans l'Esprit ; il a été vu par les anges. prêché parmi les nations, cru dans le monde, exalté dans la gloire* »[1]. Or il est bien clair que, si la nature divine est invisible, la chair est visible ; que c'est par la chair visible que la nature invisible s'est manifestée, opérant par celle-ci des choses admirables et cachant sa propre puissance. C'est par la main qu'elle a restauré dans l'aveugle-né le sens de la vue ; et quand elle a rendu l'ouïe au sourd, délié la langue paralysée, elle s'est servie des doigts comme d'un instrument, et pour remède salutaire a employé la salive. Et de même dans la marche sur les eaux se manifeste la toute-puissance de la divinité. C'est donc bien justement que le divin apôtre dit : *Dieu s'est manifesté dans la chair.* C'est par celle-ci que la nature invisible est devenue visible, par celle-ci que les troupes angéliques ont pu le contempler... Après l'incarnation Dieu s'est manifesté aux anges, suivant le divin apôtre, non point dans une apparence de gloire, mais en usant du vêtement véritable et vivant de la chair, comme d'un voile. *Dieu,* dit-il, *s'est manifesté dans la chair, a été justifié par l'Esprit, s'est montré aux anges.*

Er. : J'ai déjà accepté ce texte scripturaire, mais quant aux nouveautés verbales, je ne les reçois point.

Orth. : Mais quel nom nouveau avons-nous donc forgé ?

Er. : Celui de voile. Quel texte de l'Écriture appelle jamais un voile le corps du Seigneur.

Orth. : Vous ne me semblez point avoir lu attentivement la divine Écriture ; autrement vous ne me repren-

1. I Timothée, III, 16.

driez pas d'avoir employé cette image. Tout d'abord, en déclarant que c'est par la chair que se manifeste la nature invisible, l'Apôtre permet de considérer la chair comme le voile de la divinité ; mais de plus il s'est servi expressément de ce mot dans l'Épître aux Hébreux. « *Ainsi donc, mes frères, puisque nous avons par le sang de Jésus libre entrée dans le sanctuaire par la route nouvelle et vivante qu'il a inaugurée pour nous au travers du voile*, c'est-à-dire de sa chair, *et puisque nous avons un grand-prêtre établi sur la maison de Dieu, qui s'approche avec vérité, avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi* [1], etc. »

Er. : Démonstration irréfutable, puisqu'elle est fondée sur le témoignage apostolique.

Orth. : Ne nous accusez donc plus d'innover.

L'Orthodoxe apporte ensuite un certain nombre de textes scripturaires, qui prouvent l'existence dans le Christ d'une nature humaine.

Er. : Vous venez d'apporter nombre de témoignages tirés des apôtres et des prophètes ; mais moi je m'en tiens à l'évangéliste qui dit : *le Verbe s'est fait chair* [2].

Orth. : Et moi aussi, je crois ce divin enseignement ; mais je l'interprète selon la piété ; c'est en prenant une chair et une âme raisonnable que le Verbe s'est fait chair. Si le Verbe divin n'a rien pris de notre nature, les promesses, faites avec serment aux patriarches par le Dieu de l'Univers, ne sont plus vraies ; la bénédiction donnée à Juda est incompréhensible, menteuse la promesse faite à David, inutile enfin la Vierge elle-même, puis-

1 Hébreux x, 19 sq. — 2. Les monophysites entendaient ces mots dans le sens que la nature divine s'était transformée en une nature nouvelle humano-divine ; les orthodoxes au contraire prétendent que l'immutabilité divine s'oppose à une telle transformation.

qu'elle n'a rien donné de notre nature au Verbe incarné ; les prédictions des prophètes tombent dans le vide ; et donc aussi notre prédication est vaine, vaine notre foi, vaine aussi l'espérance de la résurrection. L'apôtre ment quand il déclare que *Dieu nous a ressuscités et fait asseoir dans le ciel en la personne du Christ Jésus*[1]. Car si le Christ notre maître n'a rien de notre nature, il est faussement appelé le premier-né du genre humain ; la nature de son corps n'est point vraiment ressuscitée des morts, elle ne siège point dans le ciel à la droite du Père. Si le Christ ne possédait rien de tout cela, comment Dieu nous a-t-il ressuscités avec le Christ, établis dans le ciel avec lui, puisque nous ne participons en rien de sa nature ? Mais quelle impiété que de parler de la sorte ! Car le grand apôtre, avant même que soit accomplie la résurrection générale, avant même que le royaume des cieux soit donné aux croyants, s'écrie : *Dieu nous a ressuscités et nous a fait asseoir dans le royaume céleste, dans le Christ Jésus.* Il veut nous montrer par là que, les prémices de l'humanité étant ressuscitées et assises à la droite de Dieu, nous aussi nous aurons part à la résurrection, et que ceux-là participeront à la gloire des prémices qui participent à la même nature et qui ont reçu la foi.

Er.: Voilà une longue déduction, et fort véritable ; mais je voudrais connaître le sens de la parole évangélique.

Orth.: Il n'est nul besoin d'une explication étrangère au texte, car l'évangéliste a pris soin d'expliquer lui-même sa parole. Après avoir dit : *le Verbe s'est fait chair*, il ajoute : *et il a habité parmi nous.* C'est-à-dire : ayant planté sa tente parmi nous, et s'étant servi pour ainsi dire de notre chair qu'il avait prise, comme d'un temple, il est dit s'être fait chair. Et pour montrer que le Verbe était resté immuable, l'Évangile continue : *Et nous avons contemplé sa gloire, gloire que le Fils unique tient du Père,*

1. Ephésiens, x, 6.

plein de grâce et de vérité.[1] En effet, revêtu de la chair, il manifestait la noblesse paternelle, il faisait rayonner la splendeur divine, l'éclat de la puissance suprême, manifestant par ses prodiges sa nature cachée. N'est-ce point ce que le divin apôtre écrit aux Philippiens : « *Ayez en vous les sentiments qui animaient le Christ Jésus, lequel, existant en forme de Dieu, n'a pas retenu comme une proie son égalité avec le Père ; mais il s'est anéanti, prenant la forme de l'esclave, se faisant semblable aux hommes, et par l'extérieur devenu comme un homme.* »[2] Voyez donc l'accord des expressions : l'évangéliste a dit : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous* ; l'Apôtre a dit : *Il a pris la forme de l'esclave.* L'évangéliste continue : *Et nous avons contemplé sa gloire, gloire qui est celle qu'un Fils unique tire de son Père* ; et l'Apôtre : *Lui qui existait en forme de Dieu n'a pas retenu comme une proie son égalité avec le Père.* En résumé ils enseignent tous deux que celui qui était Dieu, fils de Dieu, revêtu de la gloire paternelle, qui avait la même nature et la même puissance que son Père, qui existait au commencement près de Dieu, Dieu lui-même, créateur de l'univers, ils enseignent, dis-je, que celui-là a pris la forme de l'esclave. Extérieurement donc il semblait être ce qu'il paraissait mais il était Dieu revêtu de la nature humaine, et opérant ainsi le salut de l'humanité. Voilà ce que veulent dire ces mots : *le Verbe s'est fait chair ;* et ces autres : *devenu semblable aux hommes, se montrant sous l'apparence de l'homme.* Les Juifs ne voyaient que cela : l'extérieur, l'apparence ; aussi lui disaient-ils : *Ce n'est point pour tes œuvres que nous voulons te lapider, mais pour ton blasphème, puisque, étant homme, tu te prétends Dieu.*[3] Et encore : *Cet homme n'est pas de Dieu, puisqu'il ne garde pas le sabbat.*[4]

1. Jean, I, 14. — 2. Philippiens, II, 5-7. — 3. Jean, X, 33. — 4. Jean, IX, 16.

Er. : Les Juifs étaient aveuglés par leur incrédulité, et c'est pourquoi ils tenaient ce langage.

Orth. : Si vous découvrez que les apôtres avant la résurrection parlaient de la même manière, accepterez-vous mon explication ? Or je les entends dire dans la barque, après le grand miracle de la mer apaisée : « *Quel est donc cet homme, pour que les vents et la mer lui obéissent ?* » [1]

Er. : C'est démontré. Mais, dites-moi, le divin apôtre déclare bien que le *Verbe est venu dans la ressemblance de l'homme.*

Orth. : Ce que le Verbe a pris, ce n'est point la ressemblance, mais la nature de l'homme. La forme de l'esclave, c'est la nature de l'esclave, comme la forme de Dieu, c'est la nature de Dieu. Ayant donc pris cette forme de l'esclave, il est devenu semblable aux hommes, il s'est montré sous l'apparence de l'homme. Étant Dieu, il paraissait être un homme à cause de la nature qu'il avait prise. Or l'évangéliste exprime cette idée qu'il est devenu semblable aux hommes en disant simplement : *il s'est fait chair.* Et si vous voulez savoir dans quel esprit sont les disciples qui virent la réalité de la chair du Sauveur, écoutez ce que dit le grand apôtre Jean dans l'épître catholique : « *Tout esprit qui confesse que Jésus est venu dans la chair, est de Dieu ; et tout esprit qui ne confesse pas que Jésus est venu dans la chair, n'est pas de Dieu, c'est l'esprit de l'Antéchrist.* » [2]

Er. : Vos arguments ne manquent pas de force ; mais je serais curieux de savoir comment les anciens Pères ont compris la formule : *le Verbe s'est fait chair.*

Orth. : Il fallait d'abord vous convaincre par une démonstration empruntée aux apôtres et aux prophètes. Mais puisque vous réclamez les explications données par

1. Matthieu, VIII, 27. — 2. I Jean, IV, 2-3.

les saints Pères, je vais, avec la grâce de Dieu, vous présenter ce remède.

Er. : Surtout n'alléguez point des hommes obscurs ou contestés, je n'accepterais point leurs explications.

Orth. : L'illustre Athanase vous paraît-il un témoin suffisant ; lui qui fut l'éclatante lumière de l'Église d'Alexandrie ?

Er. : Sans aucun doute ; et d'ailleurs il a confirmé sa doctrine par les tribulations qu'il a endurées.

Orth. : Écoutez donc ce qu'il écrit à Epictète : « Les paroles de saint Jean : *le Verbe s'est fait chair*, ont le sens suivant, comme il est facile de s'en convaincre par un autre passage. Il est écrit dans saint Paul que *le Christ à cause de nous a été fait malédiction.*[1] De même donc que ces mots ne signifient point que le Christ ait été réellement maudit, mais qu'il a pris sur lui la malédiction qui tombait sur nous, de même les paroles de saint Jean ne veulent point dire que le Christ s'est changé en la chair, mais bien qu'à cause de nous il a pris une chair. » Voilà ce que dit Athanase. Et Grégoire, qui jouit auprès de tous d'une gloire méritée, Grégoire qui, après avoir administré la cité reine des bouches du Bosphore, s'est retiré ensuite à Nazianze. Grégoire a écrit à Clédonius contre les subtilités d'Apollinaire.

Er. : Ce fut un homme illustre, un grand défenseur de la vérité.

Orth. : Écoutez donc ce qu'il dit : « Ces paroles : *le Verbe s'est fait chair*, me semblent comparables à d'autres suivant lesquelles le Christ a été fait pour nous péché et malédiction. Non certes que le Seigneur se soit changé en cela, mais parce qu'il a pris sur lui nos iniquités et nos maladies. »

Er. : L'explication de ces deux docteurs est concordante.

1. Galates, III, 13.

Orth. : Nous venons de montrer l'accord des pasteurs du Midi et de ceux du Nord. Alléguons donc maintenant les illustres docteurs de l'Occident, qui, différant par la langue mais non par la pensée, ont composé des commentaires.

Er. : Oui, je sais qu'Ambroise, la gloire du siège archiépiscopal de Milan, a combattu victorieusement contre toutes les hérésies et a écrit de fort belles choses tout à fait d'accord avec la doctrine apostolique.

Orth. : Je veux donc vous dire son explication. Dans son traité sur la foi, il s'exprime ainsi : « Mais, dira-t-on, il est écrit que *le Verbe s'est fait chair*. Cela est écrit, j'en conviens ; mais voyez donc ce qui suit : *Et il a habité parmi nous ;* c'est-à-dire il a habité dans une chair humaine. Vous vous étonnez de ce que l'évangéliste a écrit : *le Verbe s'est fait chair*, alors que le Verbe divin a pris une chair ; mais n'est-il pas écrit du péché, et certainement le Christ n'en avait point, que le Christ est devenu péché. Ce n'est point à dire qu'il soit devenu nature et action du péché ; mais qu'il a crucifié dans sa chair notre péché. Que l'on cesse donc de dire que la nature du Verbe a été changée, transformée. Mais non ; autre est celui qui prend la nature humaine ; autre chose ce qu'il prend. » Après ceux-ci, il convient d'entendre maintenant les docteurs de l'Orient [1]. Certes il aurait fallu les appeler les premiers en témoignage ; car c'est là qu'a d'abord retenti la prédication apostolique. Mais puisque contre ces premiers nés de la foi, vous avez aiguisé vos langues sur la pierre du mensonge, nous les avons réservés pour les derniers, afin qu'après avoir entendu d'abord les autres docteurs vous puissiez en comparant à leurs enseignements ceux des Orientaux admirer leur accord et cesser vos attaques. Ecoutez donc Flavien, qui pendant si longtemps a tenu avec

1. Il s'agit ici du *diocèse d'Orient* voir p. 298, n. 1.

sagesse le gouvernail de l'Église d'Antioche et a fait triompher l'Eglise qu'il gouvernait de la tempête arienne, écoutez-le expliquer le texte évangélique : « *Le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair et il a habité parmi nous :* il ne s'est point changé en chair, il n'a point cessé d'être Dieu. Dieu il l'était de toute éternité, chair il l'est devenu dans le temps, s'étant bâti à lui-même son temple, et ayant habité dans une créature passible. » Voulez-vous entendre les anciens évêques de Palestine, prêtez l'oreille à ce que dit l'admirable Gélase, qui cultiva si soigneusement l'Église de Césarée ; voici ce qu'il dit dans son sermon sur l'Epiphanie du Seigneur : « Entendez la vérité qui sort de la bouche du pêcheur Jean : *le Verbe*, dit-il, *s'est fait chair*, non point en subissant quelque changement, mais en habitant parmi nous ; autre chose est la tente, autre chose le Verbe ; autre est le temple, autre le Dieu qui y habite. »

Er. : J'admire vraiment cet accord.

Orth. : Et Jean [1], cette grande lumière de toute la terre, qui a d'abord arrosé si honorablement l'Église d'Antioche, puis a cultivé si sagement l'Église impériale, ne croyez-vous pas qu'il ait gardé le canon apostolique de la foi ?

Er. : Je le reconnais pour un docteur tout-à-fait digne d'admiration.

Orth. : Eh bien, cet excellent docteur a expliqué lui aussi le passage évangélique et voici ce qu'il dit : « Quand tu entends dire : *le Verbe s'est fait chair*, ne te trouble point, ne le laisse point abattre. La substance divine en effet ne s'est point transformée en chair, ce serait le comble de l'impiété que de le dire ; mais demeurant ce qu'elle était, elle a pris la forme de l'esclave. Car si l'Écriture dit : *le Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, en se faisant lui-même malédiction*,[2] cela ne veut

1. Saint Jean Chrysostome. — 2. Galates, III, 13.

pas dire que la nature divine, se dépouillant de sa propre gloire, se soit transformée en une nature maudite. Les démons eux-mêmes n'auraient point idée de cela, ni les hommes les plus fous, les plus dépourvus de bon sens, tant il y a là d'impiété en même temps que de folie. Ce n'est donc pas cela que le texte a voulu dire, mais bien que le Christ ayant pris sur lui-même la malédiction qui pesait sur nous, ne permet plus désormais que nous soyons maudits. De même ici, quand il est dit qu'il s'est fait chair, cela ne signifie point qu'il a transformé sa nature en la chair, mais qu'il a pris une chair, tandis que sa nature divine demeurait sans changement. »

Er. : J'admire vraiment l'accord de tous ces hommes. Tous donnent exactement la même interprétation des paroles évangéliques, comme s'ils s'étaient concertés et qu'ils eussent écrit ensemble.

Orth. : Des mers, des montagnes les séparaient, mais la distance n'empêchait point l'accord ; c'est que tous étaient soutenus par la même grâce spirituelle. Je vous aurais bien apporté aussi les témoignages des adversaires victorieux de l'impiété, Diodore et Théodore [1], mais je sais que vous êtes mal disposé pour ces hommes et que vous avez hérité de la haine qu'Apollinaire avait contre eux. Vous pourriez voir qu'ils ont écrit de même, et qu'ayant puisé les mêmes eaux à la source divine, ils furent eux-aussi les fontaines de l'Esprit. Je les laisserai pourtant de côté, car vous avez entrepris contre eux une guerre implacable. Mais je vous citerai le docteur très illustre de l'Église et ses idées sur l'incarnation, afin que vous sachiez ce qu'il pensait de la nature prise par le Verbe divin. Vous connaissez certainement ce fameux Ignace [2] qui reçut des mains du grand apôtre Pierre la

1. Diodore de Tarse et Théodore de Mopsueste, les deux grands maîtres de l'école antiochienne. Leur opposition à l'apollinarisme les avait fait verser dans un excès opposé ; leur doctrine préparait celle de Nestorius.—2. Saint Ignace d'Antioche, p. 14-16.

grâce du pontificat, et qui après avoir gouverné l'Église d'Antioche reçut la couronne du martyre. Vous connaissez Irénée, l'héritier de la doctrine de Polycarpe, la lumière des Gaulois de l'Occident ; vous connaissez Hippolyte, Méthode, tant d'autres encore dont je vous dirai et l'enseignement et le nom.

(*Suivent de longues citations d'Ignace d'Antioche, d'Irénée de Lyon, d'Hippolyte de Rome, de Méthode, d'Eustathe d'Antioche, de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de Flavien d'Antioche, d'Amphilochius d'Iconium, de saint Jean Chrysostome, et finalement d'Apollinaire lui-même, ce qui fait dire à l'Eranistes :*

Er. : Je n'aurais jamais cru qu'Apollinaire pensait de la sorte ; j'avais de lui une tout autre opinion .

Orth. : Vous avez donc appris que nous n'avons pas seulement pour nous les prophètes et les apôtres, et ceux qui ont été après eux désignés comme les docteurs de la terre, mais qu'Apollinaire lui-même, l'auteur de ces bavardages hérétiques, confesse que le Verbe divin est immuable, qu'il ne s'est point changé en chair, mais qu'il a pris une chair. Apollinaire l'a dit à plusieurs reprises, et vous venez de l'entendre. Ne prétendez plus maintenant éclipser le maître par vos blasphèmes : Le disciple n'est pas au-dessus du maître, a dit le Seigneur.

Er. : Je confesse donc moi aussi que le Verbe divin est immuable, et qu'il a pris une chair. Résister à tant de témoignages, c'est le comble de la démence.

Orth. : Voulez-vous que nous résolvions maintenant vos autres difficultés.

Er. : Remettons à demain cet examen.

Orth. : Retirons-nous donc et convenons de ce que nous avons fini par reconnaître.

L'union des deux natures se fait sans confusion.
Eranistes, II.

L'Orthodoxe : Eh bien montrez-nous comment vous pouvez ne parler que d'une seule nature après l'union ; les deux natures sont-elles fondues en une seule ? ou bien l'une demeure-t-elle, tandis que l'autre est supprimée ?

L'Eranistes : Je dis que la divinité demeure et qu'elle absorbe l'humanité.

Orth. : Ce sont là fables de Grecs ou balivernes de Manichéens... Pour nous, nous repoussons de tels discours, non seulement comme impies, mais comme tout à fait insensés. Comment en effet la nature divine, simple, sans composition, contenant l'univers, incompréhensible, incirconscrite pourrait-elle absorber la nature qu'elle a prise ?

Er. : De la même manière que la mer quand on y verse une goutte de miel. Cette goutte se dissipe immédiatement, en se mêlant à l'eau de la mer.

Orth. : La mer et la goutte de miel diffèrent, il est vrai, et par la quantité et par une qualité. La première est immense, la seconde infiniment petite ; la mer est salée, la goutte de miel est douce. Mais pour les autres qualités, que de ressemblances ! L'une et l'autre sont des corps liquides ; des êtres créés, inanimés, des corps. Rien d'absurde qu'il se fasse un mélange de deux natures si rapprochées, que l'une soit absorbée par l'autre. Mais dans le cas de l'Incarnation, la différence est infinie, et telle, qu'il est impossible de trouver une image qui corresponde exactement à la vérité. L'on pourrait cependant montrer plusieurs choses qui s'unissent sans se confondre en restant chacune intacte.

Er. : Qui donc a jamais entendu parler de mélange sans fusion ?

Orth. : Je vais cependant vous forcer d'en convenir.

Er. : Si vos paroles me semblent conformes à la vérité, je ne prétends point m'y opposer.

Orth. : Répondez donc par oui ou par non, selon qu'il vous semblera convenable, aux questions que je vais vous poser.

Er. : Je répondrai.

Orth. : La lumière, quand elle paraît au matin, semble bien remplir toute l'atmosphère ?

Er. : Sans aucun doute.

Orth. : Et se répandre tout entière dans tout l'air ?

Er. : Cela aussi me semble évident.

Orth. : Et le mélange de l'air et de la lumière n'est-il pas tout à fait intime ?

Er. : C'est vrai.

Orth. : Et l'air ainsi illuminé, ne le voyons-nous pas lumière, ne le nommons-nous pas lumière ?

Er. : Incontestablement.

Orth. : Et pourtant, même quand la lumière est là, nous sentons les qualités de l'air : sécheresse ou humidité, chaleur ou fraîcheur ?

Er. : Nous les sentons.

Orth. : Et quand la lumière a disparu, l'air reste-t-il ce qu'il était auparavant ?

Er. : Sans doute.

Orth. : Eh bien, considérez encore ceci : le fer plongé dans le feu, devient feu.

Er. : Certainement.

Orth. : Et le feu pénètre toute sa substance ?

Er. : Oui, sans doute.

Orth. : Comment se fait-il donc que cette union étroite, cette pénétration tout à fait intime ne change pas la nature du fer ?

Er. : Mais elle la change complètement ; car en ne

l'appelle plus du fer, mais du feu, ce fer a la même activité que le feu.

Orth. : Le forgeron ne l'appelle-t-il donc plus du fer, ne le met-il plus sur l'enclume, ne le frappe-t-il plus avec le marteau ?

Er. : Il faut bien reconnaître que si.

Orth. : Le contact avec le feu n'a donc point altéré la nature du fer. — Si donc l'on peut trouver dans le domaine des corps certains mélanges sans confusion, c'est une étrange folie de parler de confusion quand il s'agit de la nature qui ne peut être ni endommagée, ni changée ; de parler de la disparition de la nature qui a été prise, surtout quand cette nature a été prise pour le bien du genre humain.

II. LES ALEXANDRINS.

SAINT CYRILLE.

L'influence exercée par les théologiens d'Antioche est loin d'être comparable à celle qu'aura sur la pensée grecque à partir du ve siècle la seconde école d'Alexandrie, et son plus illustre représentant saint Cyrille. Neveu de l'archevêque Théophile, l'implacable ennemi de saint Jean Chrysostome, Cyrille a succédé à son oncle en 412 sur le siège patriarcal d'Alexandrie. De son oncle il a hérité l'audace, l'esprit de décision, la manière forte ; mais il joint à tout cela une culture théologique de premier ordre, qui va faire de lui l'arbitre de l'Orient. En 428 les doctrines que propage ou favorise à Constantinople le patriarche Nestorius, antiochien d'origine, commencent à susciter une émotion qui se répand vite à Alexandrie et en Occident. Imbu de la christologie antiochienne, qui sacrifierait assez facilement l'unité de la personne du Sauveur, Nestorius a protesté contre le titre de *Mère de Dieu* (*Theotocos*) donné depuis longtemps déjà à la Vierge Marie. En combattant cette hérésie naissante, Cyrille sert en même temps les intérêts de la foi et ceux, infiniment

moins respectables, des prétentions alexandrines contre Antioche et Constantinople. Ayant reçu du pape Célestin commission de procéder contre Nestorius, il publie contre celui-ci les douze fameux anathèmes, qui, faute d'explications suffisantes, pourraient faire penser que Cyrille verse dans l'hérésie opposée à celle qu'il combat. Les défendre, les expliquer ce va être désormais toute la vie du patriarche. Il est l'âme du concile d'Éphèse en 431, et les procédés un peu sommaires par lesquels il assure sa propre victoire vont compromettre pendant plusieurs années la paix de l'Orient. Bruyamment les évêques antiochiens, tout en abandonnant la cause de Nestorius, se séparent d'Alexandrie, et condamnent les anathématismes. La paix ne sera rétablie qu'en 434 ; théologien consommé le patriarche d'Alexandrie explique les équivoques de ses premières formules, il consent à accepter la profession de foi rédigée par Jean l'archevêque d'Antioche, celui-ci en définitive se montre tout aussi conciliant, et les anathématismes dûment expliqués sont finalement acceptés. « Que les cieux se réjouissent, que la terre exulte », peut écrire Cyrille au lendemain de ces négociations laborieuses, qui vont rétablir pour quelques années la paix religieuse. Mais le monophysisme devient de plus en plus menaçant, il essaie de s'abriter derrière l'autorité de Cyrille ; celui-ci aura la force de le contenir jusqu'à sa mort, 27 juin 444. Le successeur de Cyrille, Dioscore, passera le premier à l'ennemi.

Les pièces que l'on trouvera ici de l'œuvre immense de Cyrille sont les plus importantes de la controverse contre Nestorius. Elles préciseront la position exacte de la christologie alexandrine.

La Vierge Marie a droit au titre de Mère de Dieu. (*Epist.* 1[1].)

Je n'ignore point que votre vie est sainte, digne d'admiration, que votre orthodoxie est pure de tout alliage ; mais je suis fort troublé en apprenant que des rumeurs fâcheuses circulent parmi vous et que des gens

1. Extrait d'une lettre adressée aux moines Égyptiens pour dénoncer les prédications hérétiques de Nestorius.

parcourent vos cellules, pour pervertir la simplicité de votre foi. Entre autres vaines paroles qu'ils répandent, ils posent cette question: Faut-il, ou ne faut-il pas appeler Marie la Mère de Dieu ? Mieux vaudrait, sans aucun doute, s'abstenir de semblables questions, ne point creuser des problèmes, qui pour ceux-là mêmes qui sont de jugement sain et d'esprit assuré, ne seront jamais connues que comme dans un miroir et en énigme. De telles subtilités dépassent singulièrement la portée des simples. Mais puisque vous n'êtes pas sans les avoir entendu discuter, puisque, selon toute probabilité, il ne manquera point de sophistes qui voudront instiller à vos âmes sans défense le poison qu'ils ont eux-mêmes avalé, j'ai pensé qu'il y avait quelque chose à vous dire sur tout ceci. Non certes pour développer en vous le goût de la dispute, mais pour vous mettre à même, en l'occurrence, de riposter à ces vains discoureurs, pour vous faire échapper à l'erreur, pour vous permettre de rendre service par des arguments convenables à vos frères en désarroi, en les persuadant de conserver dans leurs âmes comme une perle de grand prix l'antique foi que les saints apôtres ont transmise aux Églises.

Je m'étonne donc qu'il y ait des gens pour poser cette question : Faut-il, ou ne faut-il pas appeler la sainte Vierge Mère de Dieu ? Car si Notre-Seigneur Jésus-Christ est Dieu, comment la Vierge qui l'a mis au monde ne serait-elle pas la Mère de Dieu ? C'est la croyance que nous ont transmise les saints apôtres, même s'ils ne se sont pas servis de ce terme. C'est l'enseignement que nous avons reçu des saints Pères. Et tout particulièrement notre Père de vénérable mémoire, Athanase, qui pendant quarante-six ans a illustré le siège d'Alexandrie, qui a opposé aux inventions des hérétiques impies une sagesse invincible et digne des apôtres, Athanase qui a embaumé du parfum de ses écrits l'univers tout entier,

à qui tous rendent témoignage pour son orthodoxie et sa piété, Athanase, au troisième livre du traité qu'il a composé sur la Trinité sainte et consubstantielle, appelle à plusieurs reprises la sainte Vierge, Mère de Dieu. Je vais citer textuellement ses propres paroles : « La sainte Écriture, nous l'avons fait remarquer bien souvent, se caractérise principalement en ceci, qu'elle rend au sujet du Sauveur un double témoignage. D'une part il est le Dieu éternel, le Fils, le Verbe, le resplendissement et la sagesse du Père ; d'autre part en ces derniers temps et pour notre salut il a pris chair de la Vierge Marie, Mère de Dieu, et s'est fait homme. » Et un peu plus loin : « Il y a eu beaucoup de saints ; il y a eu des hommes exempts de tout péché : Jérémie a été sanctifié dès le sein maternel, Jean encore porté dans les entrailles de sa mère, a tressailli d'allégresse à la voix de Marie, la Mère de Dieu. » Ainsi parle cet homme considérable, si digne d'inspirer confiance, car il n'aurait jamais rien dit qui ne fût conforme aux saintes Écritures...

D'ailleurs l'Écriture divinement inspirée déclare que le Verbe de Dieu s'est fait chair, c'est-à-dire s'est uni à une chair douée d'une âme raisonnable. A sa suite le grand et saint concile de Nicée enseigne que c'est le même Fils unique de Dieu, engendré de la substance du Père, par qui tout a été fait, en qui tout subsiste, qui pour nous autres hommes et pour notre salut est descendu des cieux, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité, et reviendra un jour comme juge ; le Concile nomme le Verbe de Dieu : le seul Seigneur Jésus-Christ. Et que l'on observe bien qu'en parlant d'un seul Fils, et en le nommant le Seigneur, le Christ-Jésus, le Concile déclare qu'il est engendré par Dieu le Père, qu'il est le Monogène, Dieu de Dieu, lumière de lumière, engendré, non créé, consubstantiel au Père... Et dès lors la sainte Vierge peut être appelée à la fois

Mère du Christ, et Mère de Dieu, car elle a mis au monde non point un homme comme nous, mais bien le Verbe du Père qui s'est incarné et s'est fait homme.

Mais dira-t-on : « La Vierge est-elle donc mère de la divinité ? » A quoi nous répondons. Le Verbe vivant, subsistant, a été engendré de la substance même de Dieu le Père, il existe de toute éternité, conjointement avec celui qui l'a engendré, il est en lui, avec lui. Mais dans la suite des temps, il s'est fait chair, c'est-à-dire s'est uni une chair possédant une âme raisonnable, dès lors on peut dire qu'il est né de la femme, selon la chair. Ce mystère d'ailleurs a quelque analogie avec notre génération même. Sur la terre en effet les mères, d'après les lois mêmes de la nature, portent dans leur sein un fruit, qui, obéissant aux mystérieuses énergies déposées par Dieu, évolue et finalement se développe en forme humaine ; mais c'est Dieu qui dans ce petit corps met une âme de la manière que lui seul connaît. *C'est Dieu qui façonne l'âme de l'homme*, dit le prophète. Or autre chose est la chair, autre chose est l'âme. Pourtant bien que les mères aient produit le corps seulement, on ne laisse pas de dire qu'elles ont mis au monde l'être vivant, corps et âme ,et non point seulement une de ses parties. Nul ne dirait par exemple qu'Élisabeth est la mère de la chair (*sarcotokos*), qu'elle n'est pas la mère de l'âme (*psychotokos*) ; car elle a mis au monde Jean-Baptiste, avec son corps et son âme, cette personne unique l'homme, composé de corps et d'âme. C'est quelque chose de semblable qui se passe à la naissance de l'Emmanuel. Il a été engendré, avons-nous dit, de la substance du Père, étant son Verbe, son Fils unique ; mais quand il a pris chair, et qu'il s'est fait Fils de l'homme, il n'y a, ce me semble, aucune absurdité à dire, et bien plutôt il est nécessaire de confesser, qu'il est né de la femme selon la chair. Exactement comme l'on dit que l'âme d

l'homme naît en même temps que son corps, et ne fait qu'un avec lui, bien qu'elle en diffère complètement quant à la nature.

L'union des deux natures en Jésus-Christ. (*Epist.* 4[1].)

Le saint et grand concile de Nicée a déclaré que c'était le même Fils unique, engendré de la substance même du Père, vrai Dieu de vrai Dieu, lumière de lumière, par l'intermédiaire duquel le Père a tout créé, qui est aussi descendu du ciel, s'est incarné, s'est fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour et est monté aux cieux. Telles sont les paroles, tels sont les enseignements auxquels nous devons nous attacher, en nous demandant ce que signifient ces mots : le Verbe de Dieu s'est incarné, et s'est fait homme. Nous ne disons pas que la nature du Verbe, par je ne sais quel changement, s'est transformée en chair, ni même qu'elle s'est transformée en un homme complet, composé de corps et d'âme, mais nous soutenons que le Verbe s'est uni hypostatiquement la chair animée par une âme raisonnable, est devenu homme d'une façon inexprimable et incompréhensible, s'est appelé dès lors le Fils de l'homme, non point seulement par bonne volonté, ni par bon plaisir, encore bien moins en en prenant seulement le personnage. Et quoique les natures soient différentes, elles sont unies néanmoins dans une véritable unité, un seul Christ, un seul fils résultant des deux ; non que la dualité des natures ait été supprimée à cause de l'union, mais parce que de la divinité et de l'humanité est formé par leur union mystérieuse et indicible un seul Seigneur, un seul Fils, Jésus-Christ. De la sorte celui qui avant tous les temps existe

1. Lettre adressée par Cyrille à Nestorius au début de l'année 430. A la première session du concile d'Éphèse, 22 juin 431, elle fut ratifiée à l'unanimité par les évêques présents. On peut donc la considérer comme la définition dogmatique du Concile d'Éphèse.

et a été engendré par le Père, est dit naître de la femme selon la chair, non que sa nature divine ait pris dans la sainte Vierge un commencement d'existence, ni qu'il ait eu besoin d'être engendré encore après sa première production par le Père, — car il est insensé et inconvenant de soutenir que celui qui existe avant tous les temps, et qui est coéternel au Père, a besoin de naître une seconde fois pour arriver à l'existence. — Mais parce que, à cause de nous et pour notre salut, il s'est uni hypostatiquement la nature humaine, qu'il est né de la femme, pour cette raison il est appelé son fils selon la chair.

Car ce n'est pas un homme ordinaire qui est né de la sainte Vierge, et sur qui le Verbe de Dieu serait venu se reposer ; mais le Verbe s'étant uni à la chair dès le sein maternel, a bien voulu naître selon la chair, revendiquer comme la sienne propre la naissance selon la chair. C'est de cette façon encore que nous disons du Verbe qu'il a souffert et qu'il est ressuscité, non certes que le Verbe ait enduré dans sa propre nature les coups, les plaies faites par les clous et les autres tourments de sa passion : la divinité est impassible, étant incorporelle ; mais le corps, qui est devenu son propre corps, ayant souffert tout cela, nous pouvons vraiment dire que le Verbe a souffert pour nous ; car l'Impassible était dans un corps capable de souffrir. Et c'est encore de la même manière que nous pensons au sujet de sa mort. Par nature le Verbe de Dieu est immortel, incorruptible, il est la vie, et il la donne. Mais comme son corps, par la miséricorde de Dieu, a goûté à la mort pour nous, comme dit saint Paul, on peut dire vraiment que le Verbe a souffert la mort pour nous ; non point que le Verbe ait fait l'expérience de la mort, ou que celle-ci ait pu atteindre sa nature, (ce serait une stupidité de le dire ou de le penser), mais parce que, comme nous venons de le dire, sa chair a goûté la mort. Semblablement, comme sa chair est

ressuscitée, on parle de la résurrection du Verbe, non point que le Verbe soit descendu dans la corruption du tombeau, non certes ; mais encore une fois parce que son corps est ressuscité.

Ainsi nous confesserons un seul Christ, un seul Seigneur ; nous ne dirons point que *nous adorons l'homme en même temps que le Verbe*, [1] afin de ne point introduire l'idée de division en disant *en même temps*, mais bien que nous adorons un seul et même être [2], car il n'est point étranger au Verbe ce corps, avec lequel il siège maintenant à la droite de Dieu son Père. Nous ne dirons pas que les deux Fils se sont unis [3], mais que, par suite de l'union, il n'y a qu'un seul Fils, avec sa propre chair. Or si nous écartons comme incompréhensible ou méprisable l'union *hypostatique*, nous en arrivons à parler de deux Fils. Car il est alors absolument nécessaire de distinguer d'une part l'homme à proprement parler, qui a été honoré de l'appellation de Fils, et d'autre part le Verbe divin qui a par nature le nom et la réalité de Fils. Mais il est absolument interdit de diviser en deux Fils le seul Seigneur Jésus-Christ.

D'autre part, il n'y aurait aucune utilité pour la foi orthodoxe à professer cette vérité, si l'on parlait après cela de l'union de deux personnes. Car l'Écriture ne dit pas que le Verbe s'est uni la personne d'un homme, mais qu'il s'est fait chair. Or que le Verbe se soit fait chair, cela signifie tout simplement qu'il a participé comme nous au sang et à la chair. Il s'est donc fait un corps semblable au nôtre, et il a été mis au monde comme

1. Formule proposée par Nestorius, et qui décelait l'insuffisance de sa christologie. — 2. La théologie actuelle, suivant en cela la terminologie romaine, dirait une seule et même *personne*. Mais ce mot de *personne* n'était pas familier aux théologiens d'Alexandrie. —3. C'était une hérésie déjà condamnée en 380 par le pape Damase et par l'épiscopat d'Orient. « Nous anathématisons ceux qui parlent de deux Fils, l'un qui existait avant tous les siècles, l'autre qui existe après l'incarnation. »

homme par la Vierge Marie, mais il n'a point déposé pour cela son essence divine, sa dignité de Fils du Père céleste, mais sous l'apparence de la chair, il est demeuré ce qu'il était. Voilà ce qu'enseigne partout et toujours la foi orthodoxe ; voilà ce qu'on trouvera dans tous les saints Pères. Aussi ces derniers ont-ils osé appeler la sainte Vierge, Mère de Dieu. Non point certes que la nature du Verbe, sa divinité, ait eu son commencement dans la Vierge Marie, mais parce que celle-ci a mis au monde ce corps saint, animé par une âme raisonnable, auquel le Verbe s'est uni *hypostatiquement*.

Voilà ce qu'aujourd'hui la charité du Christ me pousse à vous écrire, et je vous supplie, comme l'on fait un frère, en présence de Dieu et des saints anges, de vouloir bien penser et enseigner comme nous. Ce sera le moyen de sauver la paix des Églises, le lien de l'unité et de la charité, entre les prêtres de Dieu. Saluez tous vos frères ; nos frères aussi vous saluent en même temps que nous.

Les douze anathématismes [1].

1) Quiconque ne reconnaît pas que l'Emmanuel est véritablement Dieu, et que par suite la Sainte Vierge

1. La lettre précédente était du début de 430 ; Nestorius y répondit sur un ton assez aigre ; Cyrille alors s'adressa au pape Célestin. Celui-ci, dans une réponse délibérée en un concile romain (août 430), déclara inacceptable l'enseignement de Nestorius et donna commission à Cyrille d'obtenir du patriarche de Constantinople une rétractation, faute de quoi Nestorius serait déposé. Cyrille réunit ses suffragants en concile (novembre 430) et leur fit adopter la lettre par laquelle il sommait l'évêque de Constantinople de rétracter ces erreurs. Le long formulaire dogmatique se terminait par les douze anathématismes ci-dessus. Mais ici Cyrille dépassait singulièrement ses pouvoirs ; ce qu'il imposait à Nestorius, ce n'était pas la foi commune des Eglises, mais une théologie spéciale reçue à Alexandrie, mais inconnue à Rome, et très mal vue en Syrie. — Ces anathématismes n'ont pas été adoptés bien qu'on l'ait dit parfois, par le Concile d'Éphèse. Susceptibles, sans aucun doute, d'une interprétation orthodoxe, ils pouvaient se prêter également à d'autres explications, et en fait les monophysites s'appuieront sur eux.

est mère de Dieu, puisqu'elle a donné naissance, selon la chair, au Verbe de Dieu fait chair : qu'il soit anathème.

2) Quiconque ne confesse pas que le Verbe de Dieu le Père s'est uni hypostatiquement à la chair, et est un seul Christ, avec sa propre chair, lui-même étant à la fois Dieu et homme tout ensemble : qu'il soit anathème.

3) Quiconque dans le Christ un, divise les hypostases après l'union, les associant par une simple association de dignité, ou d'autorité et de puissance, au lieu d'admettre entre elles une union physique [1] : qu'il soit anathème.

4) Quiconque divise entre deux personnes ou hypostases les expressions employées au sujet du Christ dans les écrits évangéliques et apostoliques, ou bien encore par les saints ou par le Christ lui-même, attribuant les unes à l'homme, considéré à part du Verbe de Dieu le Père, et les autres au seul Verbe de Dieu le Père : qu'il soit anathème. [2]

5) Quiconque ose dire que le Christ est un homme qui porte Dieu (*théophore*), au lieu de dire qu'il est vrai Dieu, qu'il est le Fils unique et par nature, même en tant que Verbe fait chair, et participant comme nous au sang et à la chair : qu'il soit anathème.

6) Quiconque ose dire que le Verbe de Dieu le Père est le Dieu et le maître du Christ, au lieu de reconnaître que le Christ lui-même est tout à la fois Dieu et homme, puisque, conformément à l'Écriture, *le Verbe s'est fait chair* : qu'il soit anathème.

7) Quiconque affirme que Jésus est mû comme homme par le Verbe divin, et que la gloire de Fils unique

1. C'était l'expression la plus équivoque des anathématismes, car on pouvait entendre que cette union physique, naturelle, amenait la confusion des deux natures en une seule (monophysisme). Dans ses explications ultérieures, Cyrille a maintenu d'une manière très précise la distinction des deux natures, après l'union. — 2. Voir p. 342, n. 2, l'explication que Cyrille sera contraint plus tard d'ajouter.

lui a été surajoutée comme à quelqu'un de distinct du Fils unique : qu'il soit anathème.

8) Quiconque ose dire que l'homme pris par le Verbe doit être coadoré, et conglorifié, et connommé Dieu avec le Verbe divin, comme un autre avec un autre (la particule *co*, (*syn*), suggère en effet cette idée de dualité) au lieu d'honorer l'Emmanuel d'une seule adoration et de lui accorder une seule glorification en tant que Verbe fait chair : qu'il soit anathème. [1]

9) Quiconque dit que l'unique Seigneur Jésus-Christ est glorifié par l'Esprit-Saint, qu'en se servant de la puissance du Saint-Esprit il se sert d'une puissance étrangère, qu'il a reçu de l'Esprit la puissance sur les mauvais démons et celle de faire des miracles en faveur des hommes, au lieu de reconnaître son propre Esprit dans celui qui a fait des miracles : qu'il soit anathème.

10) La Sainte Écriture dit que le Christ est devenu le grand-prêtre et l'apôtre de notre confession, et qu'il s'est offert en odeur de suavité à Dieu le Père. Si donc quelqu'un dit que notre grand-prêtre et notre apôtre n'est pas le Verbe de Dieu lui-même, fait chair et homme comme nous, mais un autre distinct de lui, homme né de la femme ; ou bien si quelqu'un dit qu'il offre le sacrifice pour lui-même et non pas seulement pour nous (celui-là n'ayant pas besoin d'offrir de sacrifice qui n'a pas commis le péché) : qu'il soit anathème.

11) Quiconque ne confesse pas que la chair du Seigneur donne la vie, et qu'elle est la propre chair du Verbe divin, mais prétend qu'elle appartient à un autre que lui, qui ne lui est uni que par la dignité, et qui a servi de demeure à la divinité ; au lieu de déclarer, ainsi que nous le faisons, que cette chair donne la vie, parce qu'elle est la propre chair du Verbe qui a la puis-

1. Voir p. 337, n. 1.

sance de donner la vie à tout : qu'il soit anathème.

12) Quiconque ne confesse pas que le Verbe de Dieu a souffert dans sa chair, a été crucifié dans sa chair, a goûté la mort dans sa chair, et est devenu ensuite le premier-né d'entre les morts, lui qui est né et qui donne la vie comme Dieu : qu'il soit anathème.

L'union personnelle ne supprime pas la distinction des natures. *(Epist.* 39 [1].*)*

Nous voulons exposer ici en abrégé, et en conformité avec l'Écriture et la tradition, sans cependant rien ajouter à la foi de Nicée, ce que nous croyons et enseignons au sujet de la Vierge, Mère de Dieu, et sur la manière dont le Fils de Dieu s'est fait homme. Nous le faisons parce que c'est nécessaire, non pour innover, mais pour satisfaire aux difficultés ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, la foi de Nicée suffit parfaitement à l'exposition de la religion et à la réfutation des hérésies. Nous donnons cette nouvelle explication, non pour résoudre ce qui est incompréhensible, mais pour réfuter, par la confession de notre propre faiblesse, ceux qui nous reprochent d'expliquer des questions au-dessus de l'intelligence humaine.

Nous professons donc que Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils unique de Dieu, est vrai Dieu et vrai homme composé d'un corps et d'une âme raisonnable, qu'il a été engendré du Père avant tous les temps quant à la divinité, et quant à l'humanité qu'il est né de la Vierge Marie à la fin des temps, pour nous et pour notre salut ;

1. C'est la lettre qui commence par les mots « *Lætentur cœli :* que les cieux se réjouissent. » Sacrifiant aux besoins de la paix, Cyrille se réconcilie avec les « Orientaux », c'est-à-dire les Antiochiens et accepte comme explication des anathématismes la formule de ceux-ci qui met davantage en évidence la distinction des natures, même après l'union. Cette formule a probablement été rédigée par Théodoret en personne.

qu'il est consubstantiel au Père selon la divinité, consubstantiel à nous selon l'humanité ; car il s'est produit une union des deux natures, aussi ne reconnaissons-nous qu'un seul Christ, un seul Fils, un seul Seigneur. A cause de cette union exempte de tout mélange, nous reconnaissons également que la sainte Vierge est Mère de Dieu, parce que Dieu le Verbe s'est fait chair, s'est fait homme, s'est adjoint, à partir de la conception, le temple [1] (l'humanité) qu'il a pris d'elle. En ce qui concerne les expressions évangéliques et apostoliques au sujet du Christ, nous savons que les théologiens appliquent une partie d'entre elles aux deux natures, parce qu'elles s'adressent à une seule personne, tandis qu'ils distinguent les autres, parce qu'elles s'adressent à l'une des deux natures. Les expressions qui conviennent au Dieu s'adressent à la divinité, tandis que les expressions qui marquent l'abaissement s'adressent à l'humanité. [2]

III. L'ARBITRAGE DE L'ÉGLISE ROMAINE.

SAINT LÉON LE GRAND.

Cyrille était à peine mort que la paix religieuse, assurée par l'accord de 433 entre Alexandrie et Antioche, était de nouveau compromise. Un des plus chauds partisans de Cyrille dans sa lutte contre Nestorius, le moine Eutychès, prétendait abriter sous l'autorité du grand patriarche alexandrin une

1. On remarquera que Cyrille dans le 11e anathématisme avait condamné ceux qui parlaient de la chair comme de la demeure de la divinité. En souscrivant la profession des Orientaux il montre que cette expression est susceptible d'une interprétation orthodoxe.— 2. Le 4e anathématisme est certainement visé ici. On reconnaît qu'il est légitime de distinguer entre les expressions qui visent la nature divine et celles qui visent la nature humaine, à condition de ne pas les rapporter à deux personnes distinctes. Au fond Cyrille n'avait pas dit autre chose.

hérésie tout opposée à celle de Nestorius, mais non moins inquiétante ; sous prétexte de relever le Christ autant que possible, Eutychès finissait par faire de lui un être absolument étranger à l'humanité. Jésus était consubstantiel à son Père céleste, il ne l'était pas à sa mère, ne lui devait rien, n'avait rien tiré d'elle ; son corps, son âme, son esprit, tout cela appartenait à la divinité.

Condamné par l'archevêque de Constantinople, Flavien, Eutychès avait su intéresser à sa cause le successeur de Cyrille, Dioscore, toujours trop heureux de dresser Alexandrie contre Antioche ou contre Constantinople. La cour impériale avait pris également son parti. Il fut décidé qu'un concile général serait tenu à Éphèse dans les premiers jours d'août 449 ; le Pape Léon, qui gouvernait alors l'Église Romaine, y fut convoqué. Il se borna à envoyer des légats, porteurs d'une série de lettres, dont la plus considérable est celle qui est adressée à Flavien. Avec la précision d'un juriste et l'habileté d'un théologien, le Pape y exprimait d'une manière admirable la doctrine de l'Incarnation : deux natures, dans l'unité d'une seule personne ; deux vraies natures, agissant chacune pour son compte, mais d'accord et en coopération. Nettement le Pape se plaçait sur le terrain de l'acte d'union de 433 ; il était même beaucoup plus explicite, n'ayant à compter avec les répugnances de qui que ce fût. Ce lumineux document qui fait tant d'honneur à la science théologique du pape saint Léon, aurait dû rallier tous les amis véritables de l'orthodoxie. Les légats du Pape avaient pour consigne d'en exiger la souscription pure et simple. La rude poigne de Dioscore les empêcha d'accomplir leur mandat ; le concile réuni à Éphèse se transforma en un guet-apens, que le Pape Léon flétrira du nom de Brigandage. Flavien y est déposé, Théodoret condamné ; Eutychès déclaré orthodoxe. Il ne faudra rien moins qu'un changement d'empereur pour amener le triomphe des idées romaines. Le Concile de Chalcédoine 451 fera de la lettre de Léon à Flavien le signe de ralliement de l'orthodoxie : la formule de Léon « une seule personne en deux natures » sera dorénavant l'expression authentique de la foi catholique

---

L'union des deux natures dans l'unité de personne
(Lettre à Flavien ; S. Leon., epist. 28).

Votre lettre que nous nous étonnons d'avoir reçue si tard, et les actes synodaux qui l'accompagnent, nous ont fait connaître enfin le scandale qui vient de se produire chez vous à l'encontre de la vraie foi. Ce qui jusqu'à présent était dissimulé, est devenu maintenant tout à fait clair. Eutychès, que son titre de prêtre semblait recommander, a fait preuve dans cette affaire de beaucoup d'imprudence et d'ignorance, en sorte qu'on peut lui appliquer la parole du prophète : *Il n'a pas voulu comprendre, afin de bien agir ; il a médité le mal sur sa couche.* [1] Or qu'y a-t-il de plus inique que d'entretenir des pensées impies et de ne pas céder à plus sage et à plus savant que soi ? C'est dans cette folie que tombent ceux qui, empêchés par quelques obscurités de connaître la vérité, ne recourent point aux paroles des prophètes, aux lettres des apôtres, aux démonstrations de l'Évangile, mais à eux-mêmes. Ils deviennent ainsi des maîtres d'erreur, pour n'avoir point été disciples de la vérité. Quelle connaissance peut-il avoir de l'Ancien et du Nouveau Testament, celui qui ne comprend même pas le commencement du Symbole. Ce que, dans le monde entier, professe la voix des néophytes, le cœur de ce vieillard ne peut encore le comprendre...

L'ensemble des fidèles déclare : « je crois en Dieu le Père tout-puissant, et en Jésus-Christ, son Fils unique, Notre-Seigneur qui est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie ». Ces trois propositions suffisent presque pour vaincre toutes les hérésies. Car celui qui croit en Dieu le Père tout-puissant reconnaîtra que le Fils est coéternel au Père, dont il ne diffère en rien, puisqu'il est Dieu de Dieu, tout-puissant du tout-puissant, coéternel de

1. Psaume xxxv, 5.

l'éternel, n'étant ni postérieur quant au temps, ni moindre quant à la puissance, ni inégal quant à la gloire, ni séparé quant à la substance. Et ce Fils unique, éternel, d'un Père éternel, est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie. Cette naissance temporelle n'a rien retranché, rien ajouté à la naissance divine et éternelle ; son unique raison d'être a été le salut de l'homme trompé par le démon, le Fils de Dieu par son pouvoir devant vaincre la mort et détruire le diable, qui jusque-là avait l'empire de la mort. Car nous ne pouvions dominer ni le péché, ni l'auteur de la mort, si Lui, que le péché ne pouvait souiller, ni la mort retenir captif, n'avait pris notre nature et ne l'avait faite sienne. Il a donc été conçu du Saint-Esprit dans le sein de la Vierge, qui l'enfanta sans perdre sa virginité, de même qu'elle l'a conçu sans que cette virginité reçût la moindre atteinte.

Si pourtant Eutychès ne pouvait puiser à cette source très pure de la foi chrétienne une compréhension exacte de la vérité, car son propre aveuglement avait enténébré pour lui la splendeur éclatante de la vérité, il aurait dû tout au moins se soumettre à l'enseignement de l'Évangile. Après avoir lu dans saint Matthieu : *Livre de la généologie de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham*[1], il aurait demandé à la prédication apostolique ses enseignements. Il aurait lu dans l'Épître aux Romains : *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, mis à part pour annoncer l'évangile de Dieu, qu'il avait promis autrefois par ses prophètes dans les saintes Écritures, évangile qui concerne son Fils, né de la postérité de David selon la chair*[2]. Il serait passé ensuite avec une pieuse sollicitude aux pages des prophètes ; il y aurait trouvé la promesse de Dieu disant à Abraham : *Dans ta postérité seront bénies toutes les nations*[3] ; et pour ne point avoir de doute sur le caractère de cette postérité, il

1. Matthieu, I, 1. — 2. Romains, I, 1-4. — 3. Genèse, XII, 3.

aurait écouté l'enseignement de l'Apôtre : *Les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité. Dieu ne dit pas ses descendants, comme s'il y en avait plusieurs ; il n'y en a qu'un : dans ta postérité ; c'est le Christ* [1]. Il aurait compris la prophétie d'Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous* [2]. Il aurait lu avec foi les paroles du même prophète : *Un enfant nous est né, un fils nous a été donné, et la domination reposera sur son épaule, et on l'appellera l'ange du grand Conseil, l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Prince de la paix, le Père du siècle du futur* [3]. Et dès lors il n'aurait point déclaré à la légère que le Verbe s'est fait chair dans ce sens que le Christ, né du sein de la Vierge, avait forme humaine, sans avoir un corps véritable de la même nature que le corps de sa mère.

Peut-être Eutychès a-t-il pensé que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'était pas de la même nature que nous, parce que l'ange, envoyé à la bienheureuse Marie, toujours vierge, lui a dit : *Le Saint-Esprit descendra sur toi, et la vertu du Très-Haut te couvrira de son ombre, aussi le Saint qui naîtra de toi sera-t-il appelé Fils de Dieu* [4]. Peut-être a-t-il cru que la conception de la Vierge étant une œuvre divine, la chair de celui qui a été conçu n'était point empruntée à la nature de celle qui concevait. Mais il ne faut point entendre cette génération singulièrement admirable, et admirablement singulière, en ce sens que ce miracle créateur aurait fait disparaître les caractères de la race humaine. En effet, le Saint-Esprit a donné la fécondité à une vierge, mais la réalité du corps du Christ a vraiment été prise du corps de sa mère. Et de la sorte, *la Sagesse s'étant édifié une demeure* [5], *le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous*, c'est-à-dire dans

1. Galates, III, 16-17. — 2. Isaïe, VII, 14. — 3. Isaïe, IX, 6. — 4. Luc, I, 35. — 5. Proverbes, IX, 1.

cette chair humaine qu'il a prise et qu'il a animée d'une âme raisonnable.

Les propriétés des deux natures, des deux substances étant donc pleinement sauvegardées, et s'étant réunies en une seule personne, la majesté s'est revêtue de bassesse, la force de faiblesse, l'éternité du caractère mortel. Pour payer notre dette, la nature impassible s'est unie à la nature passible, afin que, suivant ce qu'exigeait notre salut, l'unique médiateur de Dieu et des hommes, l'homme Jésus-Christ, d'une part pût mourir et de l'autre fût immortel. Ainsi le vrai Dieu est né avec la nature complète et parfaite d'un homme véritable, parfait dans sa nature propre, parfait dans la nôtre. Nous disons dans la nôtre, c'est-à-dire dans cette nature, telle qu'au commencement elle a été faite par le Créateur, et que le Christ a revêtue pour la réparer. Car ce que le tentateur a mis en nous, ce que l'homme trompé a reçu, cela n'a point laissé de trace dans le Sauveur ; et s'il a voulu subir les infirmités communes de l'humanité, il n'a point pour cela participé à nos fautes. Il a pris la forme de l'esclave, mais sans la souillure du péché ; il a relevé l'humanité, sans léser en rien la divinité. Car cet anéantissement par lequel celui qui était invisible devient visible, par lequel le maître et le créateur du monde voulut devenir un des mortels, cet abaissement volontaire n'est pas une abdication de la puissance, mais bien une condescendance de la miséricorde. Lui qui, existant en forme de Dieu, avait fait l'homme, s'est fait homme lui-même en la forme de serviteur. Chaque nature conserve sans défaillance ce qui lui est propre, et de même que la condition de Dieu n'anéantit pas la condition d'esclave, de même la condition d'esclave ne nuit en rien à la condition de Dieu. Le diable triomphait : l'homme trompé par son mensonge était privé

des biens célestes, dépouillé du don de l'immortalité. Le diable avait entendu prononcer contre l'homme une dure sentence de mort ; il trouverait donc dans ses malheurs une consolation, un compagnon d'infortune. Dieu poussé par sa justice avait changé de sentiment à l'égard de l'homme qu'il avait jadis comblé de tous les honneurs. Il fallait donc une organisation nouvelle du secret dessein de Dieu. Ce Dieu immuable, dont la volonté ne peut jamais complètement se dépouiller de sa bonté, voulut restaurer par une mystérieuse disposition de son amour sa première bienveillance à notre égard ; l'homme poussé dans le mal par la perversité diabolique ne périrait point contre la volonté de Dieu.

Le Fils de Dieu est donc entré dans notre pauvre monde, descendant de son trône céleste, sans pourtant quitter la gloire du Père : nouvel ordre de choses, nouvelle naissance. Nouvel ordre de choses, car celui qui est invisible par sa nature devient visible par la nôtre ; l'incompréhensible veut être compris ; celui qui existait avant le temps commence d'être dans le temps ; le maître de l'Univers voile l'immensité de sa gloire et prend la forme de l'esclave ; le Dieu impassible ne dédaigne point de devenir un homme sujet à la souffrance ; le Dieu immortel de se soumettre à la loi de la mort. Mais nouvelle naissance aussi, parce que la vierge sans tache, sans connaître d'ailleurs la convoitise, a cependant fourni sa chair au Fils de Dieu. De sa mère le Seigneur a pris la nature ; mais il n'a pris pour cela aucune faute ; et de ce que la naissance de Notre-Seigneur, formé au sein de la Vierge, est admirable, il ne s'ensuit pas que sa nature soit différente de la nôtre. Car celui qui est véritablement Dieu est aussi véritablement homme, et il n'y a dans cette unité aucun mensonge, car elle est formée de la bassesse de l'homme et de

l'élévation de Dieu ; de même que Dieu n'est pas changé par sa miséricordieuse condescendance, de même l'homme n'est point supprimé par la dignité divine. Chacune des deux natures opère en union avec l'autre ce qui lui est propre ; ainsi, le Verbe opère ce qui est du Verbe, et la chair exécute ce qui est de la chair ; l'un resplendit par ses miracles, l'autre succombe sous les injures.[1] Et de même que le Verbe reste toujours égal en gloire à son Père, de même la chair n'abandonne pas la nature qui lui est propre. Car ainsi qu'il faut le répéter souvent, une seule et même personne est tout à la fois véritablement Fils de Dieu et véritablement Fils de l'homme ; Dieu, dans ce sens qu'elle était au commencement le Verbe, que le Verbe était auprès de Dieu, et que le Verbe était Dieu ; homme, dans le sens que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ; Dieu, parce que tout a été créé par lui et que sans lui rien n'a été fait, homme parce qu'il est né de la femme, et qu'il a été sous la loi. Sa naissance charnelle est une manifestation de sa nature humaine, mais son enfantement virginal est la marque de sa vertu divine. La pauvreté de ses langes montre la faiblesse de l'enfant, mais les voix des anges manifestent la grandeur du Très-Haut. Il ressemble à tous les hommes qui entrent dans la vie, celui dont l'impie Hérode médite le meurtre ; mais il est le maître de tous, celui que les mages s'empressent d'adorer en toute humilité. Quand il vient demander le baptême à Jean son précurseur, afin que la divinité cachée sous le voile de la chair ne restât pas ignorée, la voix du Père retentit du haut du ciel : *Voici*, dit-elle, *mon fils bien-aimé en qui je me suis complu*[2]. Celui qui, comme homme, est tenté par la ruse du démon, est, en tant que Dieu, servi par les anges. Souffrir la faim, la soif, être fatigué et dormir est évidemment de l'homme.

1. Comparer p. 342, n. 2, et p. 339, n. 2. — 2. Matthieu, III, 17.

Mais avec cinq pains rassasier cinq mille hommes, donner à la Samaritaine une eau vive qui étanche à jamais la soif, marcher sur la mer, commander aux flots et à la tempête, c'est évidemment d'un Dieu. Une seule et même nature, pour ne citer que les faits principaux, ne peut tout à la fois pleurer de compassion sur l'ami qui vient de mourir, et le ressusciter par un simple commandement du tombeau où il gît depuis quatre jours ; elle ne peut à la fois être attachée à la croix, et au même moment changer le jour en ténèbres et faire trembler tous les éléments ; être transpercée de clous et ouvrir la porte du paradis à la foi du larron. Ce n'est point la même nature qui peut dire : *Le Père et moi nous ne sommes qu'un*[1] et déclarer d'autre part : *Mon Père est plus grand que moi*[2]. En effet quoique dans le Seigneur Jésus Dieu et l'homme ne forment qu'une seule personne, néanmoins l'humiliation et la gloire qui rejaillissent sur elle, proviennent l'une et l'autre d'une source différente. Il a de nous l'humanité, par laquelle il est moindre que le Père, il tient du Père la divinité, par quoi il est égal au Père.

En raison de cette unité de personne en deux natures, on lit que le Fils de l'homme est descendu du ciel, quoique ce soit le Fils de Dieu qui ait pris chair dans la Vierge, dont il est né. De même on lit que le Fils de Dieu a été crucifié et a été enseveli, bien qu'il n'ait pas souffert dans sa divinité selon laquelle il est Fils unique du Père, coéternel et consubstantiel, mais seulement dans l'infirmité de la nature humaine. C'est pourquoi encore nous confessons tous dans le symbole que lui, le Fils unique de Dieu, il a été crucifié, et enseveli conformément à ces paroles de l'Apôtre : *S'ils l'avaient connu, ils n'auraient jamais crucifié le seigneur glorieux*[3]. Lorsque Notre-Seigneur et Sauveur voulut par ses ques-

1. Jean, x, 30. — 2. Jean, xiv, 28. — 3. I Corinthiens, ii, 8.

tions instruire lui-même ses disciples sur la foi, il leur demanda : *Qui dit-on que je suis* ; *pour qui me prend-on, moi le Fils de l'homme*[1] ? Et quand on lui rapporte les diverses opinions des autres : *Mais vous*, dit-il aux apôtres, *qui croyez-vous que je sois ?* Moi qui suis le Fils de l'homme, que vous voyez dans la condition de l'esclave et dans la vérité de la chair, qui dites-vous que je suis ? Alors le bienheureux Pierre, divinement inspiré, et devançant tous les peuples par sa profession de foi, répondit : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant.* Et ce n'est point sans raison, qu'il fut déclaré bienheureux par le Seigneur, et tira ainsi de la Pierre par excellence, qui est le Christ, la force de son pouvoir et de son nom, lui qui, par l'inspiration du Père, confessa que le Christ était en même temps le Fils de Dieu. L'un sans l'autre, en effet, n'aurait pu opérer notre salut, et il y avait un égal péril que le Seigneur Jésus-Christ fût simplement Dieu sans être homme, ou fût simplement homme sans être Dieu.

D'autre part, après la résurrection du Seigneur (qui fut, certes, la résurrection d'un corps véritable, car c'est celui-là même qui avait été crucifié et enseveli, qui ressuscita, non un autre), qu'a fait le Sauveur pendant ces quarante jours, sinon éclairer notre foi et la préserver de toute hésitation à ce sujet ? Il a conversé avec ses disciples, il a habité et mangé avec eux, s'est laissé toucher par la curiosité scrupuleuse de ceux que le doute étreignait encore ; il est entré auprès de ses disciples les portes closes, leur a donné l'Esprit-Saint par son souffle, et après leur avoir accordé la lumière de l'intelligence, leur a dévoilé les secrets des saintes Écritures. Il leur a montré la plaie de son côté et toutes les marques de sa récente passion, en leur disant : *Voyez mes mains et mes pieds, c'est bien moi.*

1. Matthieu, XVI, 13 et 19.

Touchez et voyez, un fantôme n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai[1]. Tout cela afin qu'on connût que les propriétés de la nature divine et de la nature humaine demeuraient inséparablement unies ; afin que, sans identifier le Verbe et la chair, nous fussions convaincus que le Verbe et la chair ne formaient qu'un Fils de Dieu.

C'est ce mystère de la foi qu'Eutychès a complètement ignoré ; il n'a point reconnu notre nature dans le Fils unique de Dieu, pas plus dans les abaissements de sa mort que dans les magnificences de sa résurrection. Il n'a point redouté la sentence du bienheureux apôtre et évangéliste Jean, qui déclare : *Tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair, vient de Dieu ; mais tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu, mais c'est l'Antéchrist*[2]. Mais qu'est-ce donc que diviser Jésus, sinon séparer de lui la nature humaine, vider de son contenu, par les fictions les plus éhontées, le mystère par qui seul nous avons été sauvés. Celui d'autre part qui s'aveugle sur la nature du corps du Christ, doit nécessairement déraisonner avec le même aveuglement sur les souffrances de Jésus. Car celui qui ne doute pas de la réalité de la croix du Sauveur, qui ne doute point de la réalité du supplice qu'il a enduré pour le salut du monde, celui-là doit aussi affirmer sa chair, puisqu'il croit à la mort de cette chair ; il doit reconnaître que l'homme qu'il regarde comme passible eut un corps semblable au nôtre ; car nier qu'il ait eu une chair véritable, ce serait nier qu'il ait réellement souffert.

Celui qui professe ainsi la doctrine chrétienne, et ne refuse point d'entendre l'enseignement de l'Évangile, peut s'expliquer quelle est cette nature qui a été transpercée de clous et attachée à la croix ; il peut se rendre compte d'où proviennent le sang et l'eau qui ont coulé du côté du crucifié, ouvert par la lance du soldat, afin

1. Luc, XXIV, 39. — 2. I Jean, IV, 2-3.

que l'Église fût arrosée par ce bain et régénérée par ce breuvage. Qu'il écoute encore le bienheureux apôtre Pierre, déclarer que la sanctification se fait par l'aspersion du sang du Christ. Qu'il ne lise point sans s'y arrêter ces paroles du même apôtre : *Sachez que ce n'est pas par des choses périssables, par de l'argent ou de l'or, que vous avez été rachetés, de la vaine manière de vivre héritée de vos pères, mais par le sang précieux de Jésus-Christ, l'agneau sans défaut et sans tache.*[1] Qu'il ne résiste pas à ce témoignage de l'apôtre Jean : *Le sang de Jésus, Fils de Dieu, nous purifie de tout péché ;* et encore : *La victoire qui a triomphé du monde c'est notre foi ; et qui est celui qui a triomphé du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu. C'est lui Jésus-Christ, qui est venu avec l'eau et le sang, non avec l'eau seulement, mais avec l'eau et le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage parce que l'Esprit est vérité. Car ils sont trois à rendre témoignage, l'Esprit, l'eau et le sang et les trois ne sont qu'un ;*[2] c'està savoir l'Esprit de sanctification, le sang de la rédemption, l'eau du baptême ; ces trois ne sont qu'un et demeurent néanmoins distincts, nul n'est séparé des autres. Car l'Église catholique vit par cette croyance, a grandi par cette foi que dans le Christ Jésus il n'y a point d'humanité sans une divinité réelle, ni de divinité sans une humanité véritable.

A votre question Eutychès a répondu en ces termes : « Je professe qu'avant l'union Notre-Seigneur était en deux natures, mais après l'union je crois qu'il n'existe plus qu'une seule nature. » Je suis grandement surpris qu'on lui ait laissé émettre, sans qu'aucun de ses juges le reprenne, une profession de foi aussi scandaleuse, un discours aussi insensé et blasphématoire, comme s'il ne contenait rien d'anormal. Car il est aussi impie de dire

1. I Pierre, I, 19. — 2. I Jean, v, 4-8.

que le Fils unique de Dieu était en deux natures avant l'union, que de prétendre qu'après l'Incarnation il n'avait plus qu'une seule nature. Afin qu'Eutychès ne puisse arguer de votre silence que sa déclaration est juste, ou tout au moins supportable, nous vous exhortons, frère bien-aimé, au cas où par l'inspiration de la miséricorde divine, il viendrait à donner satisfaction, à délivrer cet homme ignorant et imprudent de cette funeste pensée. Comme le montrent les actes (envoyés), il a déjà commencé, d'une manière fort louable, à renoncer à ses premiers sentiments; il a affirmé, après avoir été interrogé par tous, qu'il professait ce qu'il n'avait pas professé auparavant, qu'il croyait ce qu'il n'avait pas cru d'abord. Cependant comme il ne voulait pas anathématiser son dogme impie, votre Fraternité a reconnu par là qu'il s'obstinait dans sa fausse doctrine et méritait d'être condamné. S'il montre de nouveau un repentir véritable, s'il reconnaît, même tardivement, la justesse de la sentence épiscopale, s'il déclare, pour se justifier pleinement, réprouver de vive voix et par écrit tout ce qu'il a pu penser de faux, nul ne peut blâmer une miséricorde, si grande soit-elle, à l'endroit de celui qui se serait corrigé. Car Notre-Seigneur, le vrai et bon pasteur, qui a donné sa vie pour ses brebis, et qui est venu sauver les âmes des hommes, non les perdre, veut que nous imitions sa bonté ; la justice doit réprimer ceux qui pèchent, mais la miséricorde ne doit pas repousser ceux qui se convertissent ; et c'est seulement quand les sectateurs d'une opinion fausse ont eux-mêmes condamné leur erreur que la vraie foi est défendue avec tout le fruit désirable. Pour mener à bonne fin toute cette affaire, nous vous envoyons à notre place, nos frères l'évêque Jules et le prêtre René du titre de Saint-Clément, et notre fils le diacre Hilaire. Nous leur avons associé notre notaire, Dulcitius, dont la probité est éprouvée, et nous

espérons qu'avec l'assistance divine, celui qui s'est trompé condamnera lui-même ses erreurs et pourra se sauver. Que Dieu vous conserve, très cher frère. Donné aux Ides de Juin, sous le consulat des illustres Asturius et Protogène (= 13 juin 449).[1]

Les prérogatives du siège romain. (*S. Leon.*, *epist.* 33 [2].)

Léon, évêque, au saint Concile qui se réunit à Ephèse. Le zèle de notre très clément empereur pour la foi, sachant que son plus beau titre de gloire c'est d'empêcher qu'aucun germe d'erreur ne lève dans l'Église catholique, a voulu rendre hommage aux institutions divines, en demandant que l'autorité du siège apostolique renforçât son impérial décret. Il désirait que Pierre lui-même expliquât ce qui, dans sa confession, lui mérita les louanges du Seigneur. Celui-ci demandait : *Que dit-on du Fils de l'homme ?*[3] et les disciples se bornèrent à lui énumérer les diverses réponses faites par les uns et les autres. Mais quand il leur eut demandé ce qu'ils croyaient eux-mêmes, le prince des apôtres résumant en quelques mots la plénitude de sa foi : *Vous êtes*, dit-il, *le Christ, Fils du Dieu vivant;* oui, vrai Dieu vous êtes en même temps vrai homme, et tout en gardant les propriétés des deux natures, vous êtes un cependant. Si Eutychès avait bien compris cette parole de Pierre, s'il

1. Cette lettre dogmatique qui aurait dû être lue au Concile d'Éphèse de 449, fut promulguée à la seconde session du Concile de Chalcédoine, le 10 octobre 451, après qu'on eût donné lecture du symbole de Nicée, de celui de Constantinople, et des deux lettres cyrilliennes reproduites plus haut. Quand fut terminée la lecture de cette pièce, les évêques s'écrièrent : « C'est la foi des Pères, c'est la foi des apôtres, nous croyons tous ainsi, les orthodoxes croient ainsi. Anathème à qui croit autrement. *C'est Pierre qui a parlé par Léon ;* c'est l'enseignement des apôtres, c'est l'enseignement de Cyrille ». — 2 Cette lettre était destinée au Concile d'Éphèse de 449. — 3. Matthieu, XVI, 13 et 19.

y avait cru avec ardeur, jamais il n'aurait dévié du chemin de la vérité.

A cette parole de Pierre, le Christ a répondu : *Tu es heureux, Simon, fils de Jona, car ce n'est point la chair ni le sang qui t'a révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Et moi je te le déclare : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* Il est donc tout à fait en dehors de cet édifice, celui qui ne reçoit point la confession de Pierre et contredit l'Évangile du Christ ; il montre qu'il n'a jamais eu nul souci de connaître la vérité ; c'est donc aussi en vain qu'il paraît honorable, celui qui n'a point orné ses cheveux blancs de la maturité de l'esprit.

Mais comme il ne faut pas négliger la guérison même de tels malades, et que le pieux et religieux empereur a voulu que se réunît un concile d'évêques, afin que l'erreur pût être détruite par une sentence formelle, j'ai envoyé nos frères, l'évêque Jules et le prêtre René, mon fils le diacre Hilaire et avec eux le notaire Dulcitius, d'une fidélité éprouvée. En mon lieu et place ils assisteront à votre assemblée, et rendront conjointement avec vous un jugement approuvé de Dieu. Il faudra commencer par condamner l'hérésie pestilentielle d'Eutychès, l'on pourra s'occuper ensuite de la réintégration de celui qui a erré avec tant d'imprudence, pourvu toutefois qu'embrassant la doctrine de vérité, il condamne pleinement, ouvertement, de vive voix et par écrit les sentiments hérétiques dans lesquels s'est embarrassée son inhabileté. C'est à quoi il s'est engagé dans un écrit qu'il nous a envoyé, promettant de suivre en tout notre décision. D'ailleurs après avoir reçu la lettre de notre frère et collègue dans l'épiscopat, Flavien, nous lui avons répondu plus amplement sur tout ce qu'il nous avait soumis, afin que, cette hérésie naissante se trouvant abolie,

il n'y ait pour la plus grande gloire de Dieu qu'une seule croyance dans le monde, une seule et même confession, et qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers, et, que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père.

Le Pape et le Concile. (*S. Leon.*, *epist.* 93 [1].)

Croyez, mes frères, que je préside moi-même par mes légats au concile, et que je m'y trouve présent avec vous dans leur personne. Et comme j'ai déjà déclaré quelle est la foi catholique, et que vous êtes informés de ce que je crois suivant l'ancienne tradition, vous ne pouvez ignorer ce que j'attends de vous en cette circonstance. C'est, mes chers frères, qu'on rejette toute dispute sur les points que Dieu a inspirés ; que l'infidélité cesse de tenir ses vains discours, et qu'on ne permette pas de soutenir ce qu'il n'est pas permis de croire. On doit donc s'en tenir à la déclaration de foi pleine et expresse que nous avons faite dans notre lettre à l'évêque Flavien d'heureuse mémoire, touchant le mystère de l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, suivant l'autorité de l'Évangile, les paroles des prophètes et la doctrine des apôtres. Et parce que nous savons que l'esprit de parti a mis le trouble dans plusieurs églises, que quantité d'évêques, pour n'avoir pas voulu recevoir l'hérésie ont été chassés de leurs sièges et envoyés en exil, et qu'on en a mis d'autres en leur place, notre intention est qu'on commence par remédier à ces maux, afin que personne ne soit frustré de ce qui lui revient et que personne ne jouisse de ce qui ne lui appartient pas. Car si nous voulons que tous ceux qui sont tombés dans

1. Lettre adressée au Concile de Chalcédoine, réuni en 451 pour réparer les iniquités du « brigandage d'Éphèse ».

l'erreur, s'ils viennent à résipiscence, soient rétablis dans leurs honneurs, à plus forte raison prétendons-nous que ceux qui ont souffert pour la foi, jouissent de cette réparation [1]. Au surplus les décrets établis spécialement contre Nestorius au concile d'Ephèse [2], que présidait l'évêque Cyrille d'heureuse mémoire, subsisteront dans leur force et leur vigueur, afin que cette première hérésie ne se flatte pas que la condamnation d'Eutychès lui soit favorable. Car la pureté de la foi et de la doctrine, que nous enseignons dans le même esprit que nos saints Pères, condamne et combat également ces deux hérésies avec leurs auteurs. Adieu, mes frères bien-aimés. Donné le 6 des calendes de juillet, sous le consulat d'Adelfius (26 juin 451).

C'est en conformité avec la déclaration précédente qu'au concile de Chalcédoine le légat du Pape, Paschasinus, après avoir rappelé les méfaits dont le patriarche Dioscore s'était rendu coupable tant à Éphèse que présentement, prononça la condamnation suivante :

« Pour tous ces motifs, Léon le très saint et bienheureux archevêque de l'ancienne Rome, déclare par nous et par le très saint concile ici assemblé, et en union avec le bienheureux apôtre Pierre, qui est la pierre et le soutien de l'Église catholique, et la base de la foi orthodoxe, que Dioscore est déchu de l'épiscopat et de toute dignité ecclésiastique. D'après cela, le très saint et grand concile décidera à l'égard du susdit Diodore ce qui lui paraîtra conforme aux canons. »

1. Il s'agit de la réhabilitation de Théodoret et des autres évêques déposés en 449. — 2. Celui de 431.

Profession de foi du concile de Chalcédoine.
(25 octobre 451).

Après avoir énoncé les deux symboles de Nicée et de Constantinople, le Concile ajoute :

Ces deux symboles avaient suffi longtemps à la connaissance de la foi et à l'affermissement de la vraie piété, car ils enseignent tout à l'égard du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et au sujet de l'Incarnation du Sauveur, à ceux qui les reçoivent avec foi. Mais certains, voulant supprimer la prédication de la vérité, ont imaginé, à cause de leurs erreurs, des expressions frivoles et ont osé défigurer le mystère de l'incarnation du Seigneur, et rejeté, au sujet de la Vierge, l'expression de Mère de Dieu. D'autres ont introduit une sorte de confusion ou de mélange des natures, rêvant cette chose monstrueuse, qu'il n'y a qu'une seule nature formée de la chair et de la divinité, et que la nature du Fils unique est devenue, par le mélange de l'humanité, capable de souffrir. Pour couper court à toutes ces machinations contre la vérité, le saint et grand concile général a décidé que la foi des trois cent dix-huit Pères [1] demeurait intacte, et que la doctrine des cent cinquante Pères de Constantinople au sujet de ceux qui s'attaquaient au Saint-Esprit, conservait toute sa valeur. Car les Pères de Constantinople n'avaient pas eu l'intention de combler une lacune du symbole de Nicée ; ils avaient simplement voulu faire connaître par écrit leur sentiment au sujet du Saint-Esprit contre les négateurs.

Quant à ceux qui cherchent à dénaturer le mystère de l'Incarnation, et qui, outrageant effrontément celui qui est né de Marie, déclarent qu'il n'est qu'un homme, le saint Concile a adhéré aux lettres synodales des bien-

1. C'est le chiffre auquel la tradition avait fixé le nombre des Pères de Nicée.

heureux Cyrille, évêque d'Alexandrie à Nestorius et aux Orientaux, qui contenaient une réfutation du nestorianisme. Il leur adjoint, pour confirmer les dogmes orthodoxes, la lettre du très saint et bienheureux archevêque de l'ancienne Rome, Léon, à l'archevêque Flavien, de sainte mémoire, touchant l'extirpation des erreurs d'Eutychès, lettre qui concordait avec la dontrine du grand apôtre Pierre, et s'élevait comme une colonne contre les hérétiques en même temps qu'elle affermissait l'orthodoxie.

Le Concile s'oppose donc à ceux qui cherchent à diviser le mystère de l'Incarnation en une dualité de Fils, exclut d'autre part de la participation aux saints mystères ceux qui osent déclarer passible la divinité du Fils unique, et s'inscrit en faux contre ceux qui imaginent un mélange ou une confusion des deux natures dans le Christ ; il rejette ceux qui déraisonnent jusqu'à dire que la forme d'esclave que le Fils nous a empruntée est d'une nature céleste ou de toute autre nature que la nôtre. Il anathématise ceux qui ont inventé cette fable qu'avant l'unionil y avait deux natures dans le Seigneur, mais qu'après l'union il n'y en a plus qu'une seule.

A la suite des saints Pères, nous enseignons tous à l'unanimité un seul et même Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, complet quant à sa divinité, complet aussi quant à son humanité, vrai Dieu et en même temps vrai homme, composé d'une âme raisonnable et d'un corps, consubstantiel à nous par son humanité, semblable à nous en tout, hormis le péché ; engendré du Père avant tous les siècles quant à la divinité, et quant à l'humanité, né pour nous, dans les derniers temps de la Vierge Marie, Mère de Dieu. Nous confessons un seul et même Jésus-Christ, Fils unique, que nous reconnaissons exister en deux natures, sans qu'il y ait ni confusion, ni transformation, ni division, ni séparation entre elles, car

la différence des deux natures n'est nullement supprimée par leur union. Tout au contraire les attributs de chaque nature sont sauvegardés et subsistent en une seule personne, une seule hypostase ; et nous confessons non pas un Fils partagé ou divisé en plusieurs personnes, mais bien un seul et même Fils, Fils unique et Dieu Verbe, Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il a été prédit jadis par les prophètes, tel que lui-même il s'est révélé à nous, et tel que le symbole des Pères nous l'a fait connaître. Ces divers points de doctrine une fois déterminés et formulés avec toute l'attention et toute la précision possible, le saint Concile œcuménique déclare qu'il n'est loisible à personne de proposer une autre croyance ou de l'enseigner aux autres. Quant à ceux qui oseraient soit constituer une autre doctrine, soit présenter, enseigner, livrer un autre symbole à ceux qui veulent se convertir du paganisme, du judaïsme ou de toute autre hérésie à la connaissance de la vérité : s'ils sont évêques ou clercs, qu'ils soient exclus, les évêques de l'épiscopat, les clercs de la cléricature ; s'ils sont moines ou laïques, qu'ils soient anathèmes.

TROISIÈME PARTIE

LA FIN DE L'AGE PATRISTIQUE
Du VIe au IXe siècle.

Le Concile de Chalcédoine marque, à vrai dire, la fin de la grande époque patristique. Non, certes que la décision du Pape Léon, promulguée à Chalcédoine, ait mis immédiatement un terme aux discussions théologiques dont était l'objet la divine personne du Sauveur. Plus que jamais au contraire, du VIe au IXe siècle, vont se multiplier les schismes, les violences, les anathèmes ; mais aucune des grandes controverses qui s'éternisent autour de la question christologique ne fait surgir en Orient des écrivains et des penseurs de la taille d'Athanase, de Basile ou de Cyrille d'Alexandrie. De plus en plus les luttes théologiques prennent l'allure de querelles personnelles, où l'on se contente de répéter indéfiniment les textes et les arguments déjà trop usés par les controverses du passé. L'originalité est ce qui manque le plus aux écrivains byzantins Sans doute il serait injuste de méconnaître les quelques grandes personnalités qui parurent durant cette période. Léonce de Byzance au VIe siècle a renoué la chaîne de la tradition théologique de Cyrille d'Alexandrie. En face du monothélisme triomphant et soutenu par toute l'autorité de la cour impériale, Sophrone de Jérusalem, Maxime le Confesseur ont retrouvé l'attitude, l'énergie, et parfois la pensée d'Athanase. Au VIIIe siècle, Jean de Damas, le plus grand théologien de toute cette période, fait songer par la vigueur de son style et la force de sa pensée aux plus beaux temps de la patrologie. Mais nul de ces écrivains n'a produit ni sur les contemporains, ni sur la postérité l'impression triomphante d'un Chrysostome ou d'un Grégoire de Nazianze. Ils appartiennent tous à cette littérature byzantine, imposante par sa masse, que l'on

consulte, mais qu'on ne lit plus guère. A peu près tout ce qu'ils disent, d'autres l'ont dit avant eux, et l'ont généralement mieux dit.

Au moment où pâlissent les lumières de l'Orient, l'Église latine, submergée par les Barbares, s'enfonce peu à peu dans la nuit du haut Moyen Age. Pendant quelque temps encore la Gaule romaine conservera en même temps que le culte du passé, les grandes traditions théologiques de Vincent de Lérins, avec le souci de la forme et parfois le goût de la poésie. On verra passer sur le siège de Rome quelques papes qui de très loin rappelleront Léon le Grand ; en fait c'est un monde nouveau qui se prépare, et qui mettra longtemps encore à éclore ; saint Grégoire à Rome, Isidore de Séville en Espagne marquent la fin de l'âge patristique ; à vrai dire ils sont déjà du Moyen Age.

Quelques noms seulement nous retiendront durant cette longue époque, qui est loin de présenter à l'historien de la pensée chrétienne l'intérêt soutenu des deux périodes précédentes.

DANS L'ÉGLISE GRECQUE

I. DENYS L'ARÉOPAGITE.

Le nom de Denys l'Aréopagite se lit en tête d'une œuvre considérable, comprenant quatre grands traités et une dizaine de lettres dont plusieurs sont adressées à des personnalités de l'âge apostolique. Le premier traité : *de la hiérarchie céleste* traite des anges, de leur hiérarchie, de leur nature ; le second : *de la hiérarchie ecclésiastique* représente l'Église comme une réplique de la cité céleste ; vient ensuite le traité *sur les noms divins* qui étudie l'être et les attributs divins, la manière de s'élever à Dieu par l'Écriture et l'oraison ; enfin le traité *sur la théologie mystique* forme le point culminant de l'œuvre ; comment l'âme peut-elle s'unir à Dieu, l'être infiniment mystérieux et qui dépasse toute compréhension ?

L'auteur se donne pour ce Denys, membre de l'Aréopage d'Athènes, converti par saint Paul lors de son séjour en cette ville (Actes, XVII, 34). Mais la question de l'authenticité de ces écrits est, à l'heure présente, définitivement résolue dans le sens de la négative. L'auteur, un grec de la fin du Ve ou des débuts du VIe siècle, a, par une audacieuse fiction, abrité ses élucubrations théologiques sous l'autorité vénérée d'un converti de saint Paul. Son œuvre, dont la trace apparaît soudain dans les premières années du VIe siècle, a d'abord été exploitée par les monophysites. Cent ans plus tard, l'interprétation orthodoxe qu'en donne Maxime le Confesseur, amène un revirement complet dans l'appréciation des catholiques. A partir du VIIe siècle, tous la considèrent comme l'œuvre authentique de l'Aréopagite.

Les théologiens de Byzance ne l'ont guère exploitée ; mais en revanche l'œuvre du pseudo-Denys a exercé sur l'Église

latine une influence qu'il serait difficile d'exagérer. La théodicée du Moyen-Age lui est redevable de plusieurs de ses thèses les plus importantes ; la théologie des anges s'est faite presque exclusivement d'après l'Aréopagite ; les plus belles envolées de nos mystiques ont trouvé chez lui leur point de départ.

La hiérarchie céleste : *cap.* VI.

Quels sont les arrangements respectifs des êtres célestes, comment les anges sont-ils hiérarchisés, celui-là seul le sait exactement qui a fondé leur divine hiérarchie. Après lui les anges eux-mêmes sont partiellement initiés au mystère de leur propre nature, de leurs attributions, de leur groupement sacré et supraterrestre. Mais pour nous, il nous est impossible de connaître les secrets des esprits célestes, et leurs très saintes perfections, à moins que l'on appelle connaissance l'initiation que la divinité nous fournit par l'intermédiaire de ceux qui sont au courant de ses secrets. Ainsi donc, sur ce sujet, nous ne dirons rien par nous-même ; nous exposerons seulement les enseignements auxquels nous ont initié les écrivains inspirés qui furent favorisés des visions angéliques.

La théologie a distribué les substances célestes en neuf groupes, désignés chacun par un nom approprié ; ces neuf groupes notre divin initiateur (saint Paul) les partage en trois ordres comprenant chacun trois groupes. Le premier ordre comprend les esprits bienheureux qui sont sans cesse autour de Dieu, et qui lui sont de préférence à tous les autres immédiatement unis : ce sont les Trônes très saints, puis au-dessus ceux que l'hébreu appelle les Chérubins, aux multiples yeux, aux multiples ailes, et ceux enfin qu'on nomme les Séraphins, qui sont immédiatement en contact avec Dieu. Voilà, disait Paul, ce que montre l'explication approfondie des Écritures divines. Il ajoutait que cet ordre à trois degrés

était vraiment un, homogène, en fait la première hiérarchie ; nul n'est plus semblable à Dieu, nul ne reçoit plus immédiatement les illuminations primordiales de la divinité. Ensuite vient l'ordre formé par les Puissances, les Dominations, les Vertus. Enfin le troisième et dernier groupe de la hiérarchie céleste comprend les Anges, les Archanges et les Principautés.

Suit l'explication des caractères de chacun des chœurs angéliques.

Comment pouvons-nous arriver à la connaissance de Dieu : (*de divinis nominibus*, *c.* VII, n. 3.)

Il nous faut maintenant rechercher comment nous pouvons connaître Dieu, qui n'est ni accessible à l'intelligence, ni perceptible aux sens, qui ne ressemble absolument en rien aux êtres qui existent. Mais n'est-il pas plus vrai de dire que nous ne connaissons pas Dieu par sa nature ; celle-ci est inconnaissable et dépasse toute intelligence et toute pensée. C'est en considérant l'ensemble des êtres, qui émanent pour ainsi dire de lui, et qui contiennent dès lors en eux-mêmes l'image et la ressemblance du modèle divin, que nous nous élevons, autant que faire se peut, vers Celui qui domine toutes choses, vers Celui qui dépasse tout ce qui est créé, et dont il faut retrancher toute imperfection, vers Celui qui est la cause de tout. Dès lors Dieu est connu dans tout, et pourtant il est en dehors de tout ; on peut connaître Dieu et pourtant on l'ignore toujours ; on s'en fait une idée, on en parle, on en a la science, on le touche, on le sent, on en a une opinion, une image, on lui donne un nom et ainsi de suite, et pourtant on ne peut ni le comprendre, ni l'exprimer, ni le nommer. Il n'est point quelqu'un des êtres, il n'est connu dans aucun des êtres ; il est tout dans tout, et pourtant il n'est rien dans rien ;

tous les êtres le manifestent à tous, et aucun être ne peut le faire connaître à personne. Et nous avons raison de dire cela de Dieu, et tous les êtres peuvent servir à le célébrer parce que tous conservent quelque image de la cause suprême.

Mais il y a une autre connaissance de Dieu, elle commence par l'ignorance et s'accomplit par une union qui dépasse l'intelligence. C'est quand l'esprit, s'éloignant de tous les êtres créés, se dépouillant même de lui-même, s'unit au rayonnement de la splendeur divine, et reflète les indicibles profondeurs de la sagesse éternelle.

Pourtant, encore une fois, c'est surtout par le spectacle de l'univers que celle-ci est connaissable. Car, suivant les termes mêmes de l'Écriture, la sagesse divine est créatrice de toutes les choses ; c'est elle qui harmonise tout, qui est la cause de l'indissoluble harmonie et de l'ordre de l'univers, elle qui sans cesse unit la fin d'une chose au commencement de la suivante, elle qui accomplit cette merveille qu'on appelle l'accord parfait et l'harmonie des choses.

Dieu, dans les Écritures sacrées, est célébré comme le Verbe (la raison) non point seulement parce qu'il est le dispensateur de la raison, de l'intelligence, de la sagesse ; mais encore parce qu'il conçoit en lui-même et d'un seul coup toutes les raisons des choses, parce qu'il circule à travers tout, pénétrant, comme dit l'Écriture jusqu'aux extrémités de l'Univers ; surtout enfin parce que la raison de Dieu est la simplicité même, dégagée au suprême degré de toutes les contingences. Cette raison divine est la vérité simple [1] et subsistante, dont se préoccupe la foi divine, comme de la science pure et sans erreur ; elle est le fondement stable de ceux qui croient ; elle les affermit dans la vérité, elle affermit la vérité en

1. C'est-à-dire la règle même de la vérité ; une chose est vraie en tant qu'elle est conforme à l'idée divine.

eux, car le croyant s'identifie véritablement avec la vérité même qu'il connaît. Car si la connaissance est l'union intime du connaissant et du connu, si l'ignorance est au contraire une cause perpétuelle de changement, voire de déchirement, rien ne saurait éloigner celui qui croit en vérité, comme dit l'Écriture, du fondement même de la foi, sur lequel s'appuie son union indissoluble avec la vérité. Il sait, celui qui s'est ainsi identifié avec la vérité, il sait quel bien cela lui fait, quoi qu'en pense la multitude, qui le considère comme hors de lui. C'est qu'elle ignore qu'en effet le croyant est sorti de lui-même, qu'il est sorti de l'erreur pour aller à la vérité par la foi véritable. Mais lui, il sait bien qu'il n'est point un insensé, comme on le prétend autour de lui ; qu'il a été délivré au contraire de l'instabilité, du changement continuel, de l'incessante poursuite de l'erreur sous ses multiples formes, par la vérité, simple, permanente, toujours identique à elle-même. C'est ainsi qu'on voit, chaque jour, mourir pour la vérité les maîtres de notre divine sagesse ; ils témoignent ainsi par leurs paroles et leur attitude en faveur de cette connaissance singulière du Christianisme ; ils montrent qu'elle dépasse en clarté, en simplicité toute autre connaissance, ou plutôt qu'elle seule est la vérité, la science unique et simple de la divinité.

II. MAXIME LE CONFESSEUR.

L'abbé Maxime (580-662) doit le glorieux surnom de Confesseur au courage qu'il a montré dans la lutte contre une forme nouvelle du monophysisme : le monothélisme. Né à Constantinople en 580, il occupe jusqu'à l'âge de cinquante ans une situation importante à la cour de Byzance ; en 630 il renonce aux honneurs, et se retire en un couvent dont il va devenir l'abbé. S'il était venu pour y chercher le calme, la Providence se chargea de lui montrer qu'elle avait sur lui

d'autres desseins. Depuis 622 d'obscures négociations avaient lieu entre la cour impériale et les principaux chefs des églises monophysites ; il s'agissait de rallier ces derniers à une formule d'union qui réprouvait en fait la doctrine de Chalcédoine ; il ne serait plus question d'une ou de deux natures dans le Christ, on parlerait seulement d'une seule action, d'une seule volonté ; le monophysisme se voilait sous le monothélisme (*monos* une seule, *thelesis* volonté). Le pape de Rome, Honorius, circonvenu par les astucieuses manœuvres du patriarche de Constantinople Sergius et de la cour impériale se déclarait d'accord avec les Orientaux sur la formule proposée. Sans y voir malice, il abandonnait le terme de deux opérations, et par le fait même les expressions si nettes proposées par saint Léon au concile de Chalcédoine.

Mais l'Occident toujours attentif à maintenir la foi chalcédonienne se leva comme un seul homme pour la défense de l'orthodoxie, et dans l'Orient domestiqué des voix courageuses se firent entendre pour protester contre l'abandon de la foi traditionnelle. La plus écoutée était celle de l'abbé Maxime. Inlassablement à Alexandrie, à Carthage, à Rome, il réfutait l'hérésie nouvelle. Il eut son jour de triomphe, quand, au concile de Latran en 649, le pape Martin I prononça l'anathème contre le monothélisme et ses chefs. Cette courageuse confession de foi allait mener au martyre et le Pape Martin et Maxime son conseiller. En 653, par ordre de l'empereur Constant, le pape fut enlevé de Rome, conduit à Constantinople et après des tourments indicibles déporté en Chersonèse. Le martyre de Maxime fut plus terrible encore ; après une cruelle flagellation, le confesseur eut la main droite coupée et la langue arrachée, et ainsi mutilé fut déporté à Lazika, sur la côte orientale de la mer Noire, il ne survécut guère aux tourments endurés, il mourut le 13 août 662. Mais dix-huit ans plus tard, en 680, le sixième concile œcuménique, réuni à Constantinople, condamnait solennellement le monothélisme, et proclamait le dogme des deux volontés pour lequel avait si énergiquement combattu Maxime le Confesseur.

Discussion entre Maxime et le patriarche Pyrrhus sur les deux volontés dans le Christ.

Pyrrhus [1] *:* Que t'ai-je fait, abbé Maxime, ou que t'a fait mon prédécesseur pour que tu dises partout que nous sommes hérétiques ? Qui t'a donné plus que moi des marques de respect, quoique je ne t'eusse jamais vu ?

Maxime : Il est vrai, et Dieu en est témoin, nul, pour me servir de tes paroles, ne m'a autant marqué d'honneur et de vénération que vous. Mais depuis que vous avez, l'un et l'autre, porté atteinte au dogme chrétien, j'ai estimé dangereux de préférer vos bonnes grâces à la vérité.

Pyr. : En quoi donc avons-nous porté atteinte au dogme chrétien ?

Max. : En enseignant l'existence dans le Christ d'une seule volonté, divino-humaine ; et non seulement en le pensant mais en exposant cette doctrine à toute l'Église, pour sa perte dans votre fameuse Ecthèse. [2]

Pyr. : Eh quoi ! celui qui enseigne l'existence d'une seule volonté dans le Christ, te semble donc ébranler la doctrine chrétienne ?

Max. : Certes ; car quoi de plus inconvenant que de dire : Cette même volonté, qui avant l'incarnation a tiré l'univers du néant, qui le maintient, l'administre, le gouverne, cette même volonté, après l'incarnation, a désiré de manger et de boire, de changer de lieu, de faire tant d'autres choses, qui sont, sans doute, exemptes de tout blâme, mais qui devaient manifester l'existence d'une vraie nature humaine.

1. Pour des raisons surtout politiques, le patriarche de Constantinople Pyrrhus avait donné sa démission en 641 et avait quitté Constantinople. — 2. Ecthèse, en proposition de foi, imposée par le gouvernement impérial.

Pyr. : Si le Christ n'est qu'une seule personne, c'est cette personne qui voulait, et par conséquent il n'y a qu'une seule volonté.

Max. : Parler, sans avoir défini clairement les termes que l'on emploie, c'est s'exposer à tout confondre, et laisser dans l'obscurité le point en discussion. Ce n'est point le fait d'un homme intelligent. Dis-moi donc : Le Christ est un ; est-il simplement Dieu ou simplement homme ; ou n'est-il pas l'un et l'autre ; Dieu et homme tout à la fois ?

Pyr. : Évidemment ; il est à la fois Dieu et homme.

Max. : Le Christ étant Dieu et homme, veut comme Dieu et comme homme, et toujours d'une manière conforme à la nature mise en jeu ; aucune nature n'a été dépouillée de sa volonté et de son activité. De même que les deux natures qui sont dans le Christ, ne le divisent cependant pas, de même le Christ n'est pas divisé par les deux volontés et les deux opérations.

Pyr. : Mais deux volontés impliquent deux personnes qui veulent.

Max. : C'est en effet ce que vous avez soutenu dans vos écrits ; et c'est un paralogisme. Et vous l'avez imposé non pas le raisonnement mais par la force, prenant comme appui l'empereur Héraclius ; vous avez voulu concourir à son entreprise impie et détestable, et vous lui avez donné votre bénédiction. — Mais si l'on admet que deux volontés supposent deux personnes qui veulent, il faut admettre nécessairement, et par réciprocité que plusieurs personnes supposent aussi plusieurs volontés. Appliquons ce principe à la bienheureuse Trinité ; il faudra dire avec Sabellius : puisqu'il n'y a en Dieu qu'une seule volonté, il n'y a donc aussi qu'une seule personne divine, ou au contraire, dire avec Arius : il y a trois personnes, donc trois volontés, donc aussi trois natures ; car d'après la doctrine des Pères, la différence des

volontés implique une différence des natures... Du reste les Pères enseignent, ainsi que les saintes Écritures, que le Seigneur a voulu et a opéré, par ses deux natures, notre salut.

Pyr. : Prouve-moi cela, je te prie.

Max. : On lit dans l'Évangile : *Le lendemain Jésus voulut aller en Galilée.*[1] Or il n'y avait évidemment que son humanité qui ne fût pas en Galilée, car comme Dieu il était partout. C'était donc comme homme qu'il voulait aller en Galilée, et, par conséquent, il a comme homme une volonté. Ailleurs il dit encore : *Je veux que là où je suis, là aussi vous soyez.*[2] Comme Dieu le Christ est au-dessus et en-dehors du lieu, Dieu n'est pas dans un lieu déterminé. Mais une nature créée est nécessairement dans un lieu ; c'est donc en tant qu'homme qu'il veut que là où il sera là aussi soient les disciples. Donc en tant qu'homme, il a une volonté. Ailleurs encore le Christ dit : *J'ai soif ; et on lui donna du vin mêlé de fiel, et l'ayant goûté, il ne voulut pas boire.*[3] Suivant laquelle de ses natures, dirons-nous qu'il avait soif ? Est-ce comme Dieu ? Mais alors la divinité est passible, elle demande la boisson. N'est-ce pas plutôt comme homme ? Et c'est la nature humaine qui lui fait refuser ce qui ne lui convient pas. Donc en tant qu'homme il a une volonté.

L'Évangile dit encore : *Jésus circulait en Galilée, il ne voulait plus en effet se montrer en Judée, parce que les Juifs voulaient le tuer.*[4] Le fait de marcher est bien de la nature humaine, unie d'ailleurs hypostatiquement à la divinité ; c'est donc comme homme que le Christ circulait en Galilée et ne voulait plus aller en Judée. Et donc en tant qu'homme il a une volonté...

Et ailleurs, dans l'Épître aux Hébreux[5], le grand

1. Jean, I, 43. — 2, Jean, XIV, 3. — 3. Jean, XIX, 28-29. — 4. Jean, XII, 1. — 5. En réalité texte de l'épître aux Philippiens.

Apôtre dit de lui : *Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix.*[1] Est-ce volontairement qu'il a obéi, ou contre son gré ? Si c'est contre son gré, il ne faut pas parler d'obéissance : il a subi une tyrannie ; c'est tout. Mais si c'est volontairement, ce n'est point comme Dieu qu'il se fit obéissant, mais en tant qu'homme. Car, comme le dit Grégoire le théologien, il n'est, en tant que Dieu, ni désobéissant, ni obéissant. L'obéissance étant exclusivement le fait des inférieurs. Et donc, encore une fois, en tant qu'homme il a une volonté.

Au Psaume XXXIX, le saint roi David fait dire au Christ : *Vous avez refusé les sacrifices et les oblations, mais vous m'avez donné un corps. Les holocaustes et les sacrifices pour le péché vous ne les acceptiez pas, alors j'ai dit : Me voici, je viens. En tête d'un livre, il a été écrit de moi que j'accomplisse votre volonté. Je le veux, ô mon Dieu.* [2] Nul ne contestera, ce me semble, que c'est en tant que le Christ est un homme, que le Père peut être appelé son Dieu, de même qu'il est appelé son Père, en tant que le Christ est Dieu et non en tant qu'il est homme. S'il en est ainsi, c'est donc aussi en tant qu'homme et non en tant que Dieu, que le Christ a voulu faire la volonté de son Père. Car en tant que Dieu sa volonté se confond avec celle du Père, puisqu'il lui est consubstantiel. Dès lors ce n'est pas seulement comme Dieu, consubstantiel au Père, qu'il a une volonté, mais encore il a une volonté, en tant qu'homme, consubstantiel à nous. Il convient d'ailleurs de remarquer que ces paroles du Psaume que nous venons d'exposer, l'Apôtre, dans l'épître aux Hébreux, les a textuellement attribuées au Christ.

D'autre part Moïse racontant la genèse de l'homme met en scène Dieu qui s'exprime ainsi : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance.* [3] Si donc l'homme est à

1. Philippiens, II, 8. — 2. Psaume XXXIX, 7-9. — 3. Genèse, I, 26.

INSTITUTE OF MEDIAEVAL STU
ST. MICHAEL'S

l'image de la nature divine, et si la nature divine est libre, l'image l'est aussi. Et si cette image conserve vraiment la ressemblance de l'archétype divin, elle est libre par nature. Si de plus, celui qui était par nature l'archétype divin, est devenu aussi par nature l'image, il possède donc aussi deux volontés, suivant ses deux natures. Car nous avons montré, d'après les Pères, que volonté et liberté se confondent...

Pyrrhus : Mais comment expliquez-vous que le Pape Honorius, dans sa lettre à mon prédécesseur, n'ait parlé, lui aussi, que d'une seule volonté ?

Max. : Quel est donc le meilleur interprète de cette lettre, est-ce celui qui l'a rédigée au nom d'Honorius, celui qui, vivant encore aujourd'hui, honore l'Occident par sa science et sa piété ; ou bien sont-ce les gens de Constantinople, qui disent simplement ce qui leur passe par la tête ?

Pyr. : Le rédacteur de la lettre, évidemment.

Max. : Eh bien ce rédacteur, qui fut encore chargé par le bienheureux pape Jean d'écrire à l'empereur Constantin, déclare en propre terme : « En parlant d'une seule volonté dans le Seigneur, nous n'avions pas en vue sa divinité et son humanité, mais simplement cette dernière. Sergius nous avait écrit que certains prétendaient qu'il y avait dans le Christ deux volontés opposées, et nous lui avons répondu : « Le Christ n'avait pas deux volontés contraires ; celle de la chair et celle de l'esprit, comme nous les avons nous-même depuis la transgression originelle. Il n'avait qu'une seule volonté, celle qui est propre à la nature humaine [1]. » C'est là l'explication exacte des paroles d'Honorius, et la preuve, c'est qu'il

1. En d'autres termes, il n'y avait point dans la volonté humaine du Christ la lutte entre les tendances élevées et les appétits inférieurs, que le péché originel a mise en nous. Cette doctrine d'Honorius était orthodoxe.

y est question des membres et de la chair, dont vraiment l'on ne saurait parler à propos de la divinité. D'ailleurs Honorius lui-même avait prévu l'objection possible : « Si quelqu'un nous demande : Pourquoi donc parlez-vous seulement de l'humanité du Christ et ne faites-vous même pas mention de sa divinité ? nous répondrons : D'abord que nous n'avons à répondre qu'à la question posée. Ensuite que nous n'avons fait que suivre, ici, comme partout ailleurs, la coutume de l'Écriture, qui tantôt parle simplement de la divinité, par exemple quand l'Apôtre dit : *le Christ puissance de Dieu et sagesse de Dieu*,[1] et tantôt parle exclusivement de son humanité, par exemple quand saint Paul déclare : *La folie de Dieu est plus sage que la sagesse des hommes, et la faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes.* »

Pyr. : Mon prédécesseur, ne faisant attention qu'aux mots, a entendu cela d'une tout autre manière.

Max. : A parler franc, rien ne m'a tant éloigné de ton prédécesseur que son manque de consistance. Sans cesse il changeait de pensée et jamais il ne pouvait se tenir à un même sentiment. C'est par ses incertitudes et par les documents qu'il a voulu faire imposer, qu'il a mis le trouble et le schisme dans l'Église.

La discussion se poursuit longtemps encore, soit sur des questions de personnes, soit sur des points d'ordre plus théologique. En voici la fin.

Pyrrhus : Tu as très bien prouvé qu'il ne faut en aucune manière parler d'une seule énergie, d'une seule opération dans le Christ. Mais pardonne-moi, pardonne à mes prédécesseurs : c'est par ignorance que nous en sommes venus à ces pensées absurdes et à ces tentatives désespérées. Je t'en supplie, trouve un moyen qui permette de remédier à ces misères et de sauver pourtant la mémoire de ceux qui ont erré.

1. I Corinthiens, I, 24-25.

Max. : Il n'y a pas d'autre moyen que d'anathématiser l'erreur, en se taisant sur les personnes.

Pyr. : A ce compte, je devrais condamner Sergius et mon propre synode patriarcal.

Max. : Ce n'était pas un vrai synode.

Pyrrhus : Si donc il n'y a pas d'autre moyen, je veux mettre avant tout les intérêts de mon salut, je suis donc prêt à donner sur ce point pleine satisfaction. Mais je demande une chose ; c'est qu'il me soit permis de vénérer à Rome les tombeaux des apôtres, ensuite que je sois admis à voir en personne le bienheureux pape. C'est à lui que je remettrai un écrit sur mes erreurs.

III. SAINT JEAN DAMASCÈNE.

Si la vie de Jean de Damas ressemble par quelques traits à celle de Maxime le Confesseur, son œuvre a une tout autre importance au point de vue du développement de la pensée chrétienne. Jean est le premier des théologiens scolastiques et les docteurs de l'Occident trouveront dans son œuvre le modèle sur lequel ils construiront leurs Sommes théologiques.

Jean est né à Damas dans les dernières années du VIIe siècle d'une famille chrétienne, mais qui avait accepté dans l'administration arabe une charge considérable et, semble-t-il, héréditaire. Cette fonction il a dû l'exercer lui-même, jusqu'au moment où renonçant aux carrières du monde il entre au monastère de Saint-Sabas près de Jérusalem. C'est là qu'il recevra la consécration sacerdotale des mains du patriarche Jean, là aussi que s'écouleront dans le travail et la prière les dernières années de sa vie.

Jean de Damas s'est trouvé très personnellement engagé dans la querelle iconoclaste. En 726, l'empereur de Constantinople, Léon l'Isaurien, partit en guerre contre le culte des images qui, sous des formes diverses, avait existé de tout temps dans l'Église chrétienne, surtout en Orient. Ce fut le point de départ d'une persécution longue et sanglante contre tous les partisans du culte traditionnel. C'est pour défendre

les persécutés et leurs idées que Jean de Damas composa ses trois discours apologétiques *contre ceux qui calomnient les saintes images*. L'empereur Léon l'Isaurien ressentit vivement cette attaque, et quand son successeur Constantin V eut réuni à Constantinople un prétendu concile œcuménique (754), il fit prononcer un quadruple anathème contre Jean de Damas. Celui-ci d'ailleurs avait déjà quitté la terre ; le second concile de Nicée, septième concile œcuménique (785), cassera tous les actes du conciliabule précédent et proclamera la doctrine défendue par le Damascène.

Il s'en faut d'ailleurs que la lutte contre les iconoclastes ait absorbé toute l'activité de Jean. Il s'est donné pour tâche de rassembler en un corps de doctrine les traditions de l'Église grecque sur les diverses questions. Son ouvrage capital, celui qui lui vaudra sur notre Moyen-Age latin une si grande influence, est sans contredit celui qui est intitulé : *la source de la Connaissance*. Après avoir établi les principes philosophiques sur lesquels repose toute science, après avoir sommairement réfuté les diverses hérésies parues au cours des âges, Jean y expose d'une manière systématique l'ensemble de la doctrine chrétienne sur Dieu, la création, l'Incarnation de Jésus-Christ, les moyens par lesquels se continue son action salutaire, et termine enfin par la doctrine des fins dernières. La science théologique est définitivement fondée.

Le Culte des images. (*De fide orthodoxa*, IV, 16 *sq.*)

Puisque certains nous font un reproche d'adorer et d'honorer les images du Sauveur, de Notre-Dame, et des autres saints et serviteurs du Christ, qu'ils entendent comment, au début, Dieu a fait l'homme à son image. Pourquoi nous adorons-nous (nous vénérons-nous) les uns les autres, sinon parce que nous avons été créés à l'image de Dieu. En effet, comme le dit le bienheureux Basile, si versé dans les choses divines, l'honneur rendu à l'image remonte au prototype. Le prototype est celui qui est représenté, dont on fait la reproduction. Pourquoi

le peuple mosaïque groupé autour du tabernacle se prosternait-il pour adorer ? C'est que le tabernacle était l'image, le type des choses célestes, bien plus, de la création tout entière. Dieu dit à Moïse : *Regarde et fais tout d'après le modèle qui t'est montré sur la montagne.*[1] Et les Chérubins qui couvraient de leur ombre le propitiatoire, n'étaient-ils pas l'œuvre de la main des hommes ? Que dirons-nous du fameux temple de Jérusalem, n'était-il point fait de main d'homme, n'était-ce point l'art de l'homme qui l'avait dessiné et construit ?

Sans doute la sainte Écriture condamne ceux qui adorent les objets sculptés, mais elle condamne aussi ceux qui sacrifient aux démons. Les païens sacrifiaient, les juifs sacrifiaient, mais ceux-là aux démons, ceux-ci au vrai Dieu. Aussi les sacrifices des païens étaient à rejeter, à condamner, ceux des justes au contraire étaient agréables à Dieu. *Noé*, dit l'Écriture, *offrit un sacrifice et Dieu en respira l'odeur avec suavité*,[2] c'est-à-dire qu'il accepta les bons sentiments de Noé à son égard. Semblablement les sculptures des païens, parce qu'elles représentent les démons, se trouvent condamnées et réprouvées par l'Écriture.

D'autre part qui pourrait représenter le Dieu invisible, incorporel, indescriptible, inimaginable ? Il eut donc été d'une démence, d'une impiété extrême de représenter Dieu. Et c'est pourquoi, dans l'Ancien Testament, l'usage des images n'était point habituel. Mais depuis que Dieu dans son immense miséricorde s'est fait homme pour notre salut, homme véritable, non point seulement de la manière qu'il apparut sous forme humaine à Abraham et aux prophètes, mais homme véritablement, substantiellement, depuis qu'il a séjourné sur la terre et conversé avec les hommes, depuis qu'il a accompli parmi eux des merveilles, qu'il a souffert, qu'il

1. Exode, XXV, 40. — 2. Genèse, VIII, 20-31.

a été crucifié, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux, et tout cela très réellement; depuis que tout cela a été vu par les hommes, on l'a consigné dans des écrits pour l'enseignement de ceux qui n'en furent pas les témoins. De la sorte nous qui n'avons pas vu le Sauveur, nous en entendons parler, nous croyons et nous participons aussi aux bénédictions qu'il a répandues. Mais comme tous ne savent point lire, ou n'ont point le loisir pour la lecture, les Pères ont pensé qu'il fallait reproduire dans les images saintes les faits principaux de la vie du Christ, de manière à en écrire une sorte d'histoire abrégée. Certes il arrive souvent que, ne pensant pas le moins du monde à la passion du Sauveur, nous rencontrions l'image du Crucifix ; alors nous revient en mémoire le souvenir de la passion salutaire et tombant à genoux nous adorons, non la matière certes, mais celui qui s'y trouve représenté ; de même que ce n'est point à la matière dont est fait l'Évangile que nous rendons hommage, de même ce n'est point le bois de la croix que nous adorons, mais celui qu'elle nous rappelle. D'ailleurs il n'y a point de différence entre une croix nue et une croix portant l'image du crucifié.

Et de même en ce qui concerne la Mère de Dieu. L'honneur que nous lui rendons remonte à celui qui s'est incarné en elle. De même encore en voyant représentées les belles actions des saints, nous nous sentons portés au courage, au zèle, à l'imitation de leur vertu, nous rendons gloire et honneur à Dieu. Car, comme nous l'avons dit, l'honneur que nous rendons aux meilleurs de nos compagnons de service, témoigne de nos sentiments à l'égard de notre maître commun ; et l'honneur rendu à l'image remonte au prototype. C'est là une de ces traditions non écrites, comme il y en a d'autres, par exemple : d'adorer Dieu en se tournant vers l'Orient, d'adorer la croix, et autres semblables.

On raconte l'histoire suivante : Abgar, roi d'Édesse, avait envoyé un peintre pour faire le portrait du Sauveur. Mais comme celui-ci ne pouvait y réussir à cause de l'éclat resplendissant de la face auguste de Jésus, celui-ci s'appliqua un linge sur la face et y imprima son image, qu'il envoya à Abgar pour satisfaire son désir.

Quoi qu'il en soit, il y a bien des choses que les apôtres nous ont transmises sans les écrire, comme en témoigne Paul, l'apôtre des Gentils : *Mes frères*, écrit-il, *demeurez fermes et gardez les enseignements que vous avez reçus, soit par nos paroles, soit par notre lettre.*[1] Et ailleurs, dans l'épître aux Corinthiens : *Je vous loue, mes frères, de ce que vous vous souvenez de moi, et que vous gardez les traditions que je vous ai transmises.*[2]

Nature du culte des images[3]. (IIe *Discours sur les images*, 13-15.)

Tu vilipendes la matière, et la déclares abjecte. Les Manichéens faisaient de même ; mais la sainte Écriture la proclame bonne, car elle dit : *Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et tout cela était très bon.*[4] Moi aussi j'ai donc le droit de proclamer la matière créature de Dieu et bonne par conséquent, et toi, si tu la déclares mauvaise, tu dois avouer ou, qu'elle n'est pas de Dieu, ou que Dieu est la cause du mal. Or, vois ce que l'Écriture déclare de la matière, que tu regardes, toi, comme méprisable. *Moïse parla à toute l'assemblée des enfants d'Israël et dit : Voici ce qu'a ordonné le Seigneur : Prenez sur ce qui vous appartient, une offrande pour le Seigneur. Tout homme dont le cœur est bien disposé apportera une offrande au Seigneur : de l'or, de l'argent, de l'airain, des étoffes de cou-*

1. II Thessaloniciens, II, 14. — 2. I Corinthiens, XI, 2. — 3. Les adversaires du culte des images disaient que ce culte impliquait l'adoration de la matière. Voici la réponse de Jean à cette difficulté. — 4. Genèse, , 31.

leurs diverses, bleu, pourpre, rouge, du fin lin retors, des peaux de chèvres, des toisons de brebis teintes en rouge... Que tous ceux d'entre vous qui sont habiles, viennent et exécutent ce qu'a ordonné le Seigneur : le tabernacle. [1]

Voici donc que la matière est honorée, quoiqu'elle soit pour vous méprisable. Quoi de plus vil que les poils de chèvres ou les couleurs ? L'écarlate, la pourpre, la jacinthe, ne sont-ce pas des couleurs ? Et voici maintenant les œuvres de la main des hommes, les images des Chérubins ; et le tabernacle tout entier était une image. Dieu dit à Moïse : *Regarde et fais d'après le modèle qui t'est montré sur la montagne.* [2] Le tabernacle cependant était adoré par tout Israël. Les Chérubins n'étaient-ils pas devant le peuple ? Et l'arche et les chandeliers, et la table et l'urne d'or et la verge, que le peuple voyait, adorait ? Je n'adore pas la matière, mais j'adore l'auteur de la matière, qui pour moi s'est fait matière, a pris domicile dans la matière, a accompli mon salut par la matière. *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* Tout le monde sait que la chair est matière, et qu'elle a été créée. Je vénère donc et j'adore la matière par laquelle s'est accompli mon salut. Je la vénère, non comme Dieu, mais comme remplie de la vertu et de la grâce divines.

Le bois de la croix, trois fois heureux, n'est-il pas de la matière ? La sainte et vénérable montagne, le Calvaire, n'est-elle pas de la matière ? Le rocher vivifiant, le tombeau sacré, source de notre résurrection, n'est-il pas de la matière ? L'encre et les feuilles des Évangiles ne sont-elles pas de la matière ? La table vivifiante qui nous donne le pain de vie, n'est-elle pas de la matière ? L'or et l'argent, dont on fait les croix, les images, les calices, ne sont-ils pas de la matière ? Ou supprime la vénération et l'adoration de tout cela, ou accorde à la

1. Exode, xxxv, 4.-10 — 2. Exode, xxv, 40.

tradition ecclésiastique le culte des images sanctifiées par le nom de Dieu et de ses amis, et à cause de cela recouvertes de la grâce de l'Esprit divin. Si, à cause de la loi juive, tu proscris les images, il faut encore que tu observes le sabbat et la circoncision prescrits par la loi, et toute la loi ; il ne faut pas non plus que tu célèbres la Pâque du Seigneur hors de Jérusalem. *Mais sachez bien que, si vous observez la loi, le Christ ne vous sert de rien,*[1] comme dit saint Paul. Remarque aussi que tu serais obligé d'épouser la femme de ton frère, pour relever sa maison ; que tu n'aurais pas le droit de chanter le cantique du Seigneur dans une terre étrangère. Mais, à Dieu ne plaise ! *Vous tous qui cherchez à vous justifier par la loi, vous êtes déchus de la grâce.*[2]

Philosophie et Théologie. (*Source de la Science : Prologue.*)

Jean Damascène indique les grandes divisions de son œuvre capitale.

Je commencerai par exposer ce qui a été dit de plus juste par les philosophes païens (en fait surtout par Aristote), persuadé que s'il y a chez eux quelque chose de bon, c'est là un don fait par Dieu aux hommes. Car, comme le dit saint Jacques, *toute grâce excellente et tout don parfait descendent d'en haut, du Père des lumières.*[3] Au contraire, tout ce qui contredit la vérité, est une invention ténébreuse de l'erreur satanique, une fiction d'esprit égaré. Ainsi donc, comme le dit Grégoire, l'illustre théologien, je butinerai, à la manière de l'abeille, tout ce qui peut servir à la vérité, et ce sera chez nos ennemis que j'irai chercher le salut même ; mais j'aurai soin d'exclure tout ce qui est mauvais, tout ce qui est fausse science.

1. Galates, v, 2. — 2. Ibid., v, 4. — 3. Jacques, I, 17

Ensuite en un second livre j'exposerai les sots bavardages des hérésies que Dieu déteste, afin que connaissant le mensonge, nous adhérions davantage à la vérité.

Enfin avec l'aide de Dieu, et avec sa grâce, j'exposerai la vérité qui tue l'erreur, qui dissipe le mensonge, qui est ornée, embellie, comme d'une splendide parure d'or, par les paroles des prophètes inspirés, des pêcheurs instruits par Dieu lui-même (les apôtres), des pasteurs et des docteurs porteurs de Dieu. Sa splendeur éclaire de ses rayons tous ceux qui ont bien voulu purifier leur âme et faire le calme dans tous leurs raisonnements.

Ainsi donc je n'apporterai rien, qui soit mien. Mais rassemblant autant que je le pourrai ce qu'ont élaboré les plus distingués des docteurs, je m'efforcerai d'en faire un exposé sommaire, pour répondre en tout à vos désirs. Aussi, je vous conjure, mes vénérés Pères en Dieu, de vouloir bien excuser les défauts de cet ouvrage, en considération de l'obéissance dont j'ai fait preuve, et vous supplie de me donner en échange le secours de vos prières.

DANS L'ÉGLISE LATINE

I. LE PAPE HORMISDAS.

Le pape Hormisdas, qui siégea de 514 à 523, doit une bonne partie de sa célébrité au fait que sa correspondance de pontife s'est conservée à peu près en son entier et avec une très grande exactitude. Elle nous donne quelque idée de ce que pouvaient être les préoccupations d'un pape du VIe siècle, qui n'avait pas certes la taille d'un saint Léon, mais qui s'appliquait à maintenir contre l'envahissement progressif du patriarche de Constantinople les prérogatives traditionnelles de la chaire de saint Pierre.

Le document qui suit est l'acte de réconciliation des Églises d'Orient avec l'Église romaine, dont elles s'étaient séparées depuis 484. La cause de ce schisme, qui dura trente-cinq ans, était l'appui donné par Acace le patriarche de Constantinople aux monophysites d'Alexandrie et d'Antioche. Fort de la protection impériale, Acace avait exigé de tous ses suffragants une profession de foi qui, tout en condamnant Eutychès et Nestorius, abrogeait en réalité le concile de Chalcédoine. Le pape Félix III excommunia Acace, mais celui-ci était assez fort pour se maintenir contre le Pape. Cette excommunication ne pouvait donc amener qu'un schisme. C'est à cette situation que mit fin la signature imposée par le pape Hormisdas, à tous les évêques d'Orient, du document qu'on va lire. Il est d'une extrême importance pour l'histoire de la primauté du siège de Rome et de l'infaillibilité pontificale.

Formule imposée aux évêques d'Orient, partisans du schisme acacien.

La première condition pour être sauvé, c'est de garder la règle de la vraie foi, et de ne s'écarter en rien de ce

qu'ont décrété les Pères. Et comme il n'est point possible que ne se réalise pas la parole de Jésus-Christ qui a dit : *Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle,*[1] etc., ces paroles se sont trouvées confirmées par la réalité des faits : dans le siège apostolique la religion s'est toujours conservée immaculée. Dès lors redoutant de nous séparer de cette espérance et de cette foi, et suivant en toutes choses ce qu'ont décrété les Pères : nous anathématisons tous les hérétiques, et principalement l'hérétique Nestorius, jadis évêque de Constantinople et condamné au Concile d'Éphèse par Célestin, le pape de Rome, et saint Cyrille, évêque d'Alexandrie. En même temps que lui nous anathématisons Eutychès et Dioscore d'Alexandrie, condamnés au saint Concile de Chalcédoine que nous suivons et embrassons. Nous y ajoutons le criminel Timothée, surnommé Elure [2], son disciple et partisan Pierre [3], et Acace [4], qui est resté en communion avec eux ; s'étant joint à leur communion, il mérite d'être englobé dans la même réprobation. Nous condamnons également Pierre d'Antioche [5] avec tous ceux qui l'ont suivi, et tous les partisans des personnages susnommés.

En conséquence nous recevons et approuvons toutes les lettres, dans leur ensemble, que le pape Léon a écrites touchant la religion chrétienne. — Suivant donc en toutes choses le siège apostolique, prêchant tout ce qu'il a décidé, j'espère mériter de rentrer en communion avec vous [6], que recommande le siège apostolique, où se trouve l'intégrité, la fermeté, la vérité de la foi chré-

1. Matthieu, XVI, 18. — 2. Timothée Elure, patriarche d'Alexandrie, favorable aux monophysites. — 3. Pierre Monge, successeur de Timothée Elure. — 4. Acace, patriarche de Constantinople. — 5. Pierre, surnommé le Foulon, patriarche d'Antioche. — 6. Les évêques latins.

tienne. Je promets de ne point lire dans les saints mystères les noms de ceux qui ont été séparés de la communion de l'Église catholique, c'est-à-dire qui ne sont pas d'accord avec le siège apostolique.

J'ai souscrit de ma propre main cette profession de foi, et l'ai transmise régulièrement à Hormisdas, le saint et vénérable pape de la ville de Rome. Fait le 15 des calendes d'avril, sous le consulat du clarissime Agapet (18 mars 517).

II. SAINT FULGENCE DE RUSPE.

Fulgence, évêque de Ruspe dans la Byzacène (Tunisie méridionale), est un des derniers survivants de la grande tradition augustinienne, sur la terre d'Afrique désormais conquise par les Vandales ariens. Né en 468 à Telepta, il a connu dans sa jeunesse toutes les horreurs de la persécution dirigée par les rois barbares contre les catholiques fidèles à l'orthodoxie. Après de multiples pérégrinations, Fulgence peut rentrer dans sa province natale et y construire un monastère. L'évêque du diocèse lui confère la prêtrise ; et en 508 Fulgence est élevé sur le siège épiscopal de Ruspe qu'il devait rendre célèbre. Il est banni en Sardaigne avec soixante de ses collègues par le roi Thrasamonde. Rappelé en 515, il est banni de nouveau en 519. C'est seulement en 523, sous le règne de Heldérich qu'il peut rentrer définitivement à Ruspe. Il y mourra dix ans plus tard en 533.

Cette vie agitée n'a pas empêché Fulgence d'être un écrivain fécond. Deux points surtout l'ont préoccupé : la lutte contre l'arianisme importé en Afrique par les Barbares, et d'autre part la défense de la doctrine d'Augustin sur la prédestination et la grâce contre ceux que l'on appellera plus tard les semi-pélagiens. Sur ce dernier point, Fulgence a poussé à l'extrême les points principaux et caractéristiques de l'enseignement augustinien. Un de ses traités est intitulé : *De la double prédestination : l'une des bons à la gloire, l'autre des méchants à l'enfer.* C'est la partie la plus contestable de

son œuvre. Le Concile réuni à Orange en 529 sous la présidence de Césaire d'Arles, se montrera moins dur dans ses conclusions.

Le passage suivant est emprunté à un charmant écrit de Fulgence intitulé : *La règle de la vraie foi ;* il nous fera connaître le développement que prend en Occident la théologie des anges, à peu près au même moment où le Pseudo-Aréopagite la formulait en Orient.

La doctrine des Anges. (*De fide*, 28-34.)

Dieu, créateur suprême des êtres corporels et incorporels, montre bien que lui-même n'a point de corps, par le seul fait qu'à certains corps il n'a point donné la vie, alors qu'il est le créateur de tous les corps. Lui-même, il est naturellement vie, car s'il n'était point vie, il n'aurait point fait les corps non vivants. Car nul ne peut faire un être non vivant, si ce n'est un vivant. On en conclut que les corps non vivants ne sauraient être de la même nature que Dieu. Mais pas davantage non plus les corps dans lesquels Dieu a mis des âmes matérielles, sans raison, pour donner à ces corps la vie et la sensibilité. Et ces âmes elles-mêmes ne sauraient être de la même nature que Dieu ; sans doute Dieu les a mises dans les corps pour leur donner la vie et la sensibilité, mais il ne leur a point accordé la lumière de l'intelligence, qui leur permettrait de connaître ou d'aimer leur créateur.

Et quant aux esprits doués de raison et d'intelligence, qui oserait déclarer dans l'aveuglement de son cœur, qu'ils sont de la même nature que Dieu, alors que Dieu est par sa nature même absolument immuable et immense. Ce Dieu qui n'admet en lui-même aucune diversité, aucune distinction, sait montrer dans ces mêmes esprits qu'il a créés raisonnables et intelligents, la diversité de ses opérations. Dans certains de ces

esprits, que Dieu a unis à des corps terrestres et mortels, il n'y a point sans doute de mouvement local[1]; mais la variété des pensées introduit en eux du changement, du mouvement. Ils ignorent, puis ils savent ; ils veulent ou ne veulent pas, ils sont sages ou ils déraisonnent ; de méchants ils deviennent justes ou de justes méchants ; tantôt ils sont éclairées par la lumière de la piété, tantôt ils se dépravent dans les ténèbres de l'erreur et de l'impiété.

Et pour les esprits angéliques que n'alourdit point le poids d'un corps matériel et terrestre, qui ne voit qu'eux non plus ils ne sont pas de la même nature que Dieu, mais qu'ils sont tirés du néant ? Leur nature est soumise au changement, ce qui se voit au fait que plusieurs d'entre eux ont passé au mal. Ceux mêmes qui ne se sont point dépravés, et qui par le don gratuit de leur créateur puisent incessamment dans le parfait amour et la contemplation de Dieu d'ineffables délices, sans crainte de déchoir de leur condition, ceux-là, bien qu'on ne rencontre plus chez eux mutation, ni changement, car attachés à Dieu pour toujours ils ne risquent plus de le perdre, sentent néanmoins en eux-mêmes le terme, les bornes de leur nature, qui fait qu'on les distingue les uns des autres. Aucun d'entre eux n'est dans un autre ; une mission est confiée à l'un, une autre à son compagnon, et ainsi de suite. Tout ceci montre bien que les saints anges eux-mêmes sont une création de la sainte Trinité, dont apparaît, à travers toutes les choses qu'elle a faites à sa volonté, et l'admirable sagesse et le pouvoir opérant.

Ainsi donc Dieu a créé certains esprits pour qu'ils existassent toujours ; d'autres au contraire cesseront un jour d'exister (les âmes des animaux). Mais les esprits supérieurs n'ont aucun contact naturel avec les éléments

1. Par opposition aux corps célestes.

matériels ; Dieu les a créés immortels (éternels *dit le texte*) et leur a donné le pouvoir de penser, de connaître, d'aimer la divinité. Il les a créés de telle manière qu'ils aimassent Dieu plus qu'eux-mêmes, sachant qu'ils ont été créés par lui, alors qu'aucun mérite de leur part ne leur avait mérité cette faveur. Mais aussi pour que cet amour fût vraiment méritoire, Dieu leur a accordé le libre arbitre. De la sorte il leur est loisible ou d'élever leur affection vers celui qui les dépasse ou au contraire de se laisser entraîner par le poids de leurs désirs vers ce qui leur est inférieur à eux-mêmes.

Tout être destiné à vivre éternellement, que ce soit pour son bonheur, que ce soit pour son malheur, possède donc par le fait même de Dieu la faculté de penser à Dieu. Cette faculté se rencontre dans les âmes humaines et les esprits angéliques. Aux anges et aux hommes seuls Dieu a donné le pouvoir de le connaître et de l'aimer. Mais à cause du libre arbitre, que la bonté du Créateur devait tout spécialement conférer à la créature raisonnable, il leur a donné la faculté, la volonté de le connaître et de l'aimer, de telle manière que chacun pût à son gré, la perdre ou la conserver. S'il lui arrivait d'ailleurs de la perdre par sa faute, il lui deviendrait impossible de la recouvrer par ses propres forces. De la sorte il appartient de répandre à son gré, par un don tout gratuit de sa bonté, dans les âmes où il veut restaurer le principe des saintes pensées, à celui-là seulement, qui au début de la création, sans aucun mérite préalable de leur part, a mis esprits et corps dans l'ordre qui leur convient, suivant les règles de sa sagesse.

Ainsi donc les anges et les hommes, du fait même qu'ils sont des êtres raisonnables, reçurent au moment même de leur création le don de la béatitude éternelle. S'ils s'attachaient à l'amour de leur créateur, ils devaient rester éternellement heureux. Si au contraire ils faisaient

usage de leur libre arbitre contre le commandement du créateur, sur le champ même ils perdraient le bonheur ; ils ne resterait plus aux coupables qu'une éternité de misère et de supplices, d'erreurs et de tourments. Et en ce qui concerne les anges, Dieu avait arrêté que si quelqu'un d'entre eux perdait la rectitude de la volonté, il ne pourrait jamais la réparer.

Or une partie des anges s'est volontairement éloignée de son créateur, seul bien qui pouvait rendre heureuses ces créatures. Et par un juste jugement de la suprême équité, ces anges ont trouvé dans le mouvement même de leur volonté le principe et le début de leur damnation. La punition a commencé pour eux au moment même où ils se détournaient du bien suprême. Et Dieu décréta de les laisser pour toujours au supplice éternel, il prépara pour eux le feu éternel. Et dans cet enfer, les anges prévaricateurs ne cesseront jamais ni de vouloir le mal ni d'en être puni. En eux subsiste toujours ce mal qu'est l'injuste aversion de Dieu, et toujours il est châtié, par une juste rétribution. Le chef de ces anges mauvais, le diable, en induisant par jalousie les premiers hommes au péché, a déposé non seulement en ceux-ci mais dans tous leurs descendants en même temps que la souillure du péché, la condamnation à la mort éternelle. Mais Dieu qui est miséricordieux et juste, Dieu qui, au moment même où par leur propre volonté succombaient le diable et ses anges, confirmait dans son amour, pour l'éternité, les anges demeurés fidèles, Dieu n'a pas permis que toute la masse du genre humain périt pour l'éternité. Sa bonté toute gratuite, écartant les ténèbres dans lesquelles la condamnation du péché originel a plongé le genre humain, prédestine ceux d'entre les hommes qu'il veut ramener à la lumière. Et il montre tout spécialement que c'est par une faveur toute gratuite qu'il affranchit ces prédestinés des liens du péché originel, en aban-

donnant les autres, les enfants surtout qui n'ont pu mériter par eux-mêmes ni en bien ni en mal, aux liens indissolubles de la damnation éternelle. [1]

III. SAINT CÉSAIRE D'ARLES.

Ce que Fulgence de Ruspe était pour l'Afrique dans les premières années du VIe siècle, Césaire, évêque d'Arles en Provence, l'était pour la Gaule romaine, envahie de toutes parts. Pendant les quarante années qu'il occupe le siège d'Arles (503-543), Césaire est la grande lumière de l'Église gallo-romaine, le grand évêque qui rétablit en toutes circonstances la discipline ecclésiastique si compromise parmi tant de troubles, l'infatigable prédicateur qui ne se lasse jamais de distribuer à son peuple la parole de Dieu. Pour l'historien du dogme, Césaire est avant tout l'inspirateur du deuxième concile d'Orange en 529. Les discussions sur la grâce et la prédestination, si vives en Provence dès l'époque de saint Augustin, avaient repris avec une nouvelle ardeur au début du VIe siècle. Entre Augustiniens et Semi-Pélagiens, comme on appellera plus tard les adversaires du docteur d'Hippone, les controverses étaient arrivées à un diapason très élevé, et, comme il arrive d'ordinaire, des exagérations regrettables se produisaient dans les deux camps. Du côté des Augustiniens on professait une doctrine de la prédestination, qui pouvait aller jusqu'à la thèse si déprimante de la réprobation positive des damnés. Dans l'autre camp, à force de combattre la prédestination antécédente, on s'égarait jusqu'aux frontières du Pélagianisme. Il devenait urgent, au milieu de ces querelles, d'affirmer avec calme et simplicité la doctrine authentique de l'Église. Césaire envoya au Pape Félix IV (526-530), en lui demandant de les approuver officiellement, une série de dix-neuf propositions empruntées à saint Augustin. Le Pape en retrancha huit, surtout relatives à la prédestination et à la réprobation (la prudence romaine n'entendait pas canoniser tous les points de la doctrine augustinienne) ; puis il y ajouta seize autres propositions tirées

1. C'est la pure doctrine augustinienne : tenir compte de la remarque faite p. 275, n. 3.

de saint Augustin et de son disciple le plus fidèle, Prosper d'Aquitaine. Césaire de son côté fit quelques retouches au document pontifical, et soumit le tout à l'approbation et à la signature des évêques réunis en Concile à Orange (3 juillet 529). Félix IV étant mort sur les entrefaites, ce fut Boniface II son successeur (530-532) qui répondit à l'évêque d'Arles. La décision prise par le synode, y disait-il, est conforme aux règles de foi enseignées par les Pères. — La doctrine de l'Église sur ce point était définitivement fixée.

Canons du Concile d'Orange de 529 sur la grâce et le libre arbitre.

1) Celui qui prétend que le péché d'Adam a nui seulement à son corps et non point à son âme, à qui il aurait laissé le plein et parfait usage de sa liberté, celui-là est déçu par les erreurs de Pélage et contredit la sainte Écriture qui dit : *L'âme qui a péché, mourra,* [1] et encore : *Ne savez-vous pas que lorsque vous vous rendez esclaves de quelqu'un pour lui obéir, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez* ? [2] ou encore : *On est esclave de celui par qui on a été vaincu.* [3]

2) Celui qui déclare que le péché d'Adam n'a nui qu'à son auteur et non point à sa descendance, ou du moins que seule la mort du corps, qui est la peine du péché, et non point le péché qui est la mort de l'âme, est passée d'Adam à tout le genre humain, celui-là attribue à Dieu une injustice et contredit l'apôtre qui déclare : *Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort est passée dans tous les hommes, car tous ont péché.* [3]

3) Celui qui dit que la grâce divine est obtenue parce que l'homme la demande, mais que ce n'est point sous l'effet même de la grâce, que nous demandons le secours

1. Ézéchiel, XVIII, 4. — 2. Romains, VI, 16. — 3. Romains, V, 12.

divin, contredit à la fois et le prophète Isaïe et l'Apôtre qui rapporte ses paroles : *J'ai été trouvé, dit le Seigneur, par ceux qui ne me cherchaient pas, je me suis présenté à ceux qui ne m'interrogeaient pas.* [1]

4) Celui qui prétend que pour nous purifier du péché Dieu attend notre volonté, celui qui ne confesse pas au contraire que, pour désirer être purifiés, il faut que nous ayons reçu l'infusion et l'action du Saint-Esprit, se met en contradiction avec le Saint-Esprit lui-même, qui dit par la bouche de Salomon : *La volonté est préparée par le Seigneur,* [2] et avec l'Apôtre qui prêche cette vérité salutaire : *C'est Dieu qui opère en nous, et le vouloir et le faire.* [3]

5) Si quelqu'un pense qu'il en est du commencement de la foi comme de son accroissement, c'est-à-dire que le commencement de la foi, le pieux désir de croire, qui nous fait nous confier en celui qui justifie l'impie, et nous fait parvenir à la régénération par le saint baptême, n'est pas un don de la grâce, une inspiration du Saint-Esprit qui corrige notre volonté, et l'amène de l'infidélité à la foi, de l'impiété à la piété, mais que ce commencement se produit en nous naturellement, celui-là montre qu'il est l'adversaire des enseignements apostoliques. Car saint Paul dit expressément : *Nous avons confiance que Celui qui a commencé en vous la bonne œuvre, la perfectionnera jusqu'au jour du Christ Jésus;* [4] et encore : *il vous a été donné, touchant le Christ non seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui;* [5] et ailleurs : *C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, et cela ne vient pas de vous, mais c'est un don de Dieu.* [6] Ceux donc qui disent que la foi, qui nous fait croire en Dieu est natu-

1. Romains, x, 20, cf. Isaïe, LXV, 1. — 2. Proverbes, VIII, 35, d'après le texte grec. — 3. Philippiens, II, 13. — 4. Philippiens ,I, 6. — 5. Philippiens, I, 29. — Ephésiens, II, 8.

relle, assimilent en quelque manière aux fidèles, tous ceux qui sont étrangers à l'Église du Christ.

6) Celui qui prétend que la miséricorde divine nous est acquise quand (par nos propres forces et) sans le secours de la grâce de Dieu nous croyons, voulons, désirons, faisons des efforts, travaillons, prions, veillons, nous efforçons, demandons, cherchons, frappons ; celui qui ne veut pas confesser au contraire que pour croire, vouloir, et faire convenablement tout ce qui vient d'être dit, il nous faut la grâce et l'infusion du Saint-Esprit ; celui qui prétend que le secours de la grâce vient s'ajouter à l'humilité et à l'obéissance, et ne consent pas à dire que c'est par le don même de la grâce que nous devenons humbles et obéissants, celui-là résiste à l'Apôtre, lequel déclare : *Qu'avez-vous donc que vous n'ayez reçu ;* [1] et ailleurs : *C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.* [2]

7) Si quelqu'un assure que nous pouvons par les seules forces de la nature, et dans l'ordre du salut, penser ou choisir quelque chose de bien, donner par exemple notre assentiment à la prédication évangélique, sans l'illumination et l'inspiration du Saint-Esprit, qui donne à tous la douceur de consentir et de croire à la vérité, celui-là est égaré par l'esprit d'hérésie, et il n'entend point la parole de Dieu qui dit dans l'Évangile : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire,* [3] ni ce mot de l'Apôtre : *Non que nous suffisions à former aucune bonne pensée par nous-mêmes, comme venant de nous ; mais notre suffisance vient de Dieu.* [4]

8) Celui qui prétend que les uns parviennent à la

1. I Corinthiens, IV, 7. — 2. Corinthiens, XV, 10. — 3. Jean, XV,5.
4. II Corinthiens, III, 5.

grâce du baptême par la miséricorde de Dieu, que d'autres au contraire peuvent y arriver par le libre arbitre, comme si celui-ci n'avait pas été vicié en tous ceux qui sont nés de la prévarication du premier homme, celui-là montre qu'il est en dehors de la foi. Par de telles paroles en effet il déclare que le libre arbitre de tous n'a pas été affaibli par le péché du premier homme, ou du moins qu'il n'a pas été tellement lésé que quelques-uns ne puissent sans une révélation de Dieu atteindre par eux-mêmes le mystère du salut éternel. Or la fausseté de cette affirmation, c'est le Seigneur lui-même qui l'établit quand il déclare que *nul ne peut venir à lui si le Père lui-même ne l'entraîne*,[1] comme il le dit lui-même à Pierre : *Tu es heureux, Simon fils de Jona, car ce n'est ni la chair ni le sang qui t'a révélé cela, mais mon Père, qui est dans les cieux.*[2] Et l'Apôtre dit aussi : *Nul ne peut prononcer le nom du Seigneur Jésus que par le Saint-Esprit.*[3]

9) Sur le secours divin. — C'est un don divin, qui nous fait avoir de bonnes pensées et nous abstenir de la fausseté et de l'injustice. Chaque fois que nous faisons le bien, Dieu opère en nous et avec nous pour que nous puissions le faire.

10) Sur le secours divin. — Le secours divin doit être demandé par ceux-là mêmes qui ont été baptisés et guéris, afin qu'ils puissent parvenir à leur fin et persévérer dans le bien.

11) L'obligation des vœux. — Nul ne peut rien consacrer et vouer à Dieu, qu'il n'ait déjà reçu de lui, selon qu'il est écrit : *Ce sont les présents de ta main que nous te donnons.*[4]

1. Jean, VI, 65. — 2. Matthieu, XVI, 17. — 3. I Corinthiens, XII, 3. 4. I Paralipomènes, XXX, 14.

12) Comment Dieu nous aime. — Dieu nous aime tels qu'il voit que nous serons par sa grâce et non tels que nous sommes par notre mérite.

13) Le relèvement du libre arbitre. — Le libre arbitre, affaibli dans le premier homme, ne peut être réparé que par la grâce du baptême. Une fois perdu, il ne peut plus être rendu que par celui qui a pu le donner, aussi la Vérité dit-elle : *Quand le Fils vous aura délivrés, alors seulement vous serez vraiment libres.* [1]

14) Aucun malheureux ne peut être délivré de sa misère, si grande qu'elle soit, s'il n'est prévenu par la miséricorde de Dieu, comme le dit le Psalmiste : *Que bien vite ta miséricorde nous prévienne, ô Seigneur ;* et encore : *Que ta miséricorde, ô mon Dieu, me prévienne.* [2]

15) L'état originel d'Adam a été modifié, mais en pis, par son péché. L'état de l'homme, tel que le péché l'a fait, est modifié dans le fidèle, mais en mieux, par la grâce de Dieu. Le premier changement est l'œuvre du prévaricateur ; le second est, pour parler comme le Psaume, *le merveilleux effet de la droite du Très-Haut.* [3]

16) Que nul ne se glorifie de ce qu'il paraît posséder, comme s'il ne l'avait point reçu. Qu'il songe bien qu'il a reçu quand par exemple l'Écriture a été mise sous ses yeux ou bien a retenti à son oreille. Car, comme dit l'Apôtre, *si nous sommes justifiés par la loi, c'est en vain que le Christ est mort.* [4] Et ailleurs : *Montant au ciel il a conduit captive la captivité, il a donné des dons aux hommes.* [5] C'est de lui que nous possédons tout ce que nous possédons. Quiconque ne reconnaît pas, pour quel-

1. Jean, VIII, 36. — 2. Psaume LXXVIII, 8. — 3. Psaume LXXVI, 11. — 4. Galates, II, 21. — 5. Ephésiens, IV, 8.

que bien que ce soit, qu'il le tient de Dieu, ou n'a pas réellement ce bien, ou il le perdra.

17) Sur la force chrétienne. — C'est la passion humaine qui donne de la force aux païens, mais ce qui fait la force des Chrétiens, c'est l'amour de Dieu, qui descend dans nos cœurs, non point par nos propres forces, mais par l'Esprit-Saint qui nous a été donné.

18) La grâce est antérieure à tous les mérites. — La récompense est due aux bonnes œuvres que nous pouvons faire, mais la grâce qui n'est pas due, précède ces bonnes œuvres.

19) Nul n'est sauvé que par la miséricorde de Dieu. — La nature humaine, même si elle possédait encore l'intégrité dans laquelle elle a été créée, ne pourrait la conserver sans le secours de son Créateur. Si donc on ne peut, sans la grâce de Dieu, garder le salut que l'on a reçu, comment pourrait-on, sans la grâce de Dieu, le recouvrer, si on l'a perdu.

20) Sans Dieu l'homme ne peut rien de bon. — Dieu fait en l'homme beaucoup de choses bonnes que l'homme ne fait pas, mais l'homme ne peut pas faire de bien, sans que Dieu ne lui accorde de le faire.

21) Sur la nature et la grâce. — Ceux qui veulent être justifiés par la loi, se sont exclus de la grâce, comme le dit saint Paul avec beaucoup de vérité : *Si c'est de la loi que nous vient la justice, c'est donc en vain que le Christ est mort.* [1] Semblablement à ceux qui disent, que la grâce, tant recommandée par la foi chrétienne, n'est pas autre chose que la force naturelle, on peut dire en

1. Galates, II, 21.

toute vérité : *Si c'est par la nature que nous sommes justifiés, c'est en vain que le Christ est mort.* La loi existait, et elle ne justifiait pas, la nature existait, et elle ne justifiait pas. Mais le Christ est mort pour accomplir la loi ; il a dit : *Je ne suis pas venu détruire la loi, mais l'accomplir ;*[1] et il est mort aussi pour réparer la nature corrompue par le péché d'Adam ; n'a-t-il pas dit qu'il était venu chercher et sauver ce qui avait péri ?

22) Ce qui est propre à l'homme. — L'homme n'a de son propre fond que mensonge et que péché ; ce qu'il possède de vérité et de justice, dérive en lui de la source à laquelle nous devons tous aspirer dans ce désert, afin que rafraîchis par cette boisson céleste nous ne tombions point en défaillance sur le chemin.

23) La volonté de Dieu, et la volonté de l'homme. — Quand il fait ce qui déplaît à Dieu, l'homme suit sa volonté propre, non celle de Dieu. Quand il fait le bien, pour se conformer à la volonté divine, bien qu'il agisse librement et volontairement, il est préparé et entraîné par la volonté divine.

24) Sur les sarments de la vigne.[1] — Les sarments sont sur le cep ; ils ne lui donnent rien, mais ils en reçoivent la vie. Le cep est uni aux sarments, pour leur donner l'aliment de la vie, non pour le recevoir d'eux. De même quiconque a le Christ en lui, et demeure lui-même dans le Christ, ne retire de là du profit que pour lui-même, et non pas pour le Christ. Car si un sarment est coupé, un autre peut rejeter de la souche toujours vivace ; mais le sarment coupé ne peut vivre, il n'a pas de racine.

1. Matthieu, v, 17. — 2. Jean, xv, 1-5.

25) De l'amour par quoi nous aimons Dieu. — Aimer Dieu, c'est encore un don de Dieu. Lui qui, sans avoir été aimé, nous aima le premier, nous a donné de l'aimer. Il nous aima lorsque nous lui déplaisions encore, afin que s'accomplît en nous ce qui nous permettrait de lui plaire. Celui en effet qui répand la charité dans nos cœurs, c'est l'Esprit du Père et du Fils, que nous aimons avec le Père et le Fils.

Ainsi donc, d'après les passages sus-mentionnés des saintes Écritures, d'après les définitions des anciens Pères, nous devons, avec la grâce de Dieu, prêcher et croire, que, par le péché du premier homme, le libre arbitre a été tellement affaibli et atténué, que nul, par la suite, ne peut aimer Dieu comme il le faut, croire en Dieu, travailler pour Dieu, à moins d'être prévenu par la grâce de la miséricorde divine. Aussi la foi que l'apôtre célèbre dans le juste Abel, dans Noé, dans Abraham, Isaac et Jacob et dans la multitude des saints de l'ancienne loi leur a été conférée non par les forces mêmes de la nature, ainsi que cela aurait eu lieu dans Adam, mais bien par la grâce de Dieu. Cette grâce, maintenant encore après l'avènement du Sauveur, nous croyons et confessons que les candidats au baptême la reçoivent non en vertu de leur libre arbitre, mais par la miséricorde du Christ. Il y aurait à alléguer ici d'innombrables témoignages des saintes Écritures, pour prouver cette nécessité de la grâce ; nous les laissons de côté.

Nous croyons, en second lieu, selon la foi catholique, qu'une fois la grâce reçue dans le baptême, tous les baptisés peuvent avec l'aide et la coopération du Christ accomplir ce qui est nécessaire au salut de leur âme, s'ils veulent coopérer à la grâce. Mais que certains soient prédestinés au mal par la puissance divine, non seulement nous ne le croyons pas, mais s'il est des hommes

qui veuillent croire une telle horreur, de toutes nos forces nous leur disons anathème.

Enfin nous professons et nous croyons qu'il est faux de dire que dans toute bonne œuvre c'est nous qui prenons l'initiative, et qu'ensuite nous sommes aidés par la miséricorde de Dieu. Mais c'est Dieu lui-même qui, sans aucun mérite antécédent de notre part, nous inspire tout d'abord et la foi et l'amour, afin que nous demandions en toute confiance le baptême, et qu'après le baptême nous puissions avec l'aide de Dieu accomplir ce qui lui plaît. Ainsi il est de toute évidence que la foi admirable du bon larron, que le Seigneur a appelé à entrer au paradis, celle du centurion Corneille à qui fut envoyé un ange du Seigneur, celle de Zachée qui mérita de recevoir le Seigneur lui-même, cette foi n'est point le fait de la nature mais bien de la miséricorde divine.

Et comme nous désirons vivement que notre définition ci-dessus écrite, soit un moyen de salut non seulement pour le clergé, mais encore pour les laïques, nous avons décidé que les honorables personnes, qui se sont jointes à nous pour la présente solennité, la souscriraient également.

Suivent les signatures de Césaire, de treize autres évêques, et de sept laïques présents au Concile.

IV. SAINT GRÉGOIRE LE GRAND.

Au seuil du Moyen-Age, donnant la main aux grands papes de l'antiquité chrétienne et annonçant les pontifes qui feront la grandeur de l'Église Romaine en des époques encore plus troublées, se dresse la douce et sereine figure de saint Grégoire le Grand.

Né à Rome vers 540 d'une famille patricienne, il a d'abord ambitionné et conquis les honneurs du monde. A trente-et-

un ans il est préteur urbain, hésitant entre l'appel de la grâce et les attraits de la vie politique. La grâce enfin l'emporte, Grégoire renonce à ses biens, et la vente de son patrimoine lui permet de subvenir aux immenses misères qui l'entourent et d'édifier plusieurs couvents. C'est dans un de ces monastères qu'il se retire, vivant comme un humble moine sous la règle de saint Benoît. Mais les honneurs de l'Église viendront bientôt l'y chercher. Le pape Benoît I le choisit comme cardinal-diacre ; son successeur Pélage II lui confie la délicate mission de le représenter à Constantinople (578). Grégoire reste six ans dans la capitale byzantine ; à son retour il projette de se rendre en Angleterre pour travailler à la conversion des Anglo-Saxons idolâtres. Mais le peuple de Rome veut retenir auprès de lui celui qu'il considère comme son plus grand bienfaiteur, et quand meurt Pélage (février 580) Grégoire est élu pour lui succéder sur le trône pontifical qu'il illustrera pendant quatorze ans. Il meurt en mars 604.

Rude tâche, que celle d'un pape du VIIe siècle, conscient de son devoir et désireux de l'accomplir ! Il faut contenir l'ambition de plus en plus menaçante de Constantinople, mettre un peu d'ordre dans cette barbarie frémissante, qui vient de s'installer sur tous les points du territoire romain, songer à d'autres barbares encore païens qui, en Allemagne, en Angleterre, attendent l'Évangile. Avec une énergie toute pleine de mansuétude, avec une humilité qui n'exclut pas une haute conception de sa dignité et de son devoir, Grégoire se mit à l'œuvre. Son admirable correspondance est le plus beau témoignage de sa prodigieuse activité. Et au milieu de ses soucis de pontife et de pasteur, il trouvera encore le temps d'écrire plusieurs ouvrages où se reflète avec la douce simplicité de son âme le soin qu'il prend du peuple de Rome plus spécialement confié à sa sollicitude. Nul de ses écrits n'aura plus d'influence sur le Moyen-Age que ses *Dialogues*. On n'y cherchera pas de haute théologie, la spéculation métaphysique en est totalement absente ; mais c'est là que se découvre le mieux l'âme naïve et croyante du haut Moyen-Age.

La doctrine du Purgatoire. (*Dialogues*, IV, 25 et 39-41.)

Le diacre Pierre : Je voudrais bien savoir, si, maintenant, avant la résurrection des corps, les âmes des justes sont reçues dans le ciel.

Grégoire : Ceci nous ne pouvons ni l'affirmer de tous les justes, ni le nier de tous. Car il y a des âmes justes qui pendant un certain temps sont tenues éloignées du royaume céleste. Et pourquoi ce retard, sinon parce qu'elles n'ont point la justice parfaite. Mais d'autre part, il est plus clair que le jour que les âmes parfaites en justice, dès qu'elles sortent de la prison de ce corps, sont reçues dans les célestes demeures. C'est ce que la Vérité atteste elle-même, quand elle dit : *Là où est le corps, là aussi se rassemblent les aigles.*[1] En d'autres termes, là où notre Rédempteur se trouve corporellement, là aussi, sans aucun doute, se rassemblent les âmes des justes. Saint Paul désire mourir pour être avec le Christ. Pour celui donc qui ne doute pas que Jésus-Christ soit au ciel, il ne fait aucun doute non plus que l'âme de Paul soit au ciel. Et ce même apôtre, parlant de la dissolution de son corps et du transfert de son âme dans le ciel, écrit : *Nous savons que si cette maison terrestre vient à être détruite, nous avons une maison qui est l'ouvrage de Dieu, une demeure éternelle, qui n'est pas faite de main d'homme dans le ciel.*[2]

Pierre : Mais je voudrais savoir aussi, s'il faut croire, qu'il existe après la mort un feu qui purifie.

Grégoire : Le Seigneur dit dans l'Évangile : *Marchez, tant que vous avez la lumière.*[3] Il dit aussi par la voix du Prophète : *Au temps de la grâce je t'ai exaucé, et au jour de salut je suis venu à ton aide.*[4] Et saint Paul, commentant cette parole ajoute : *C'est maintenant le temps de*

1. Matthieu, XXIV, 28. — 2. II Corinthiens, V, 1. — 3. Jean, XI, 9-10. — 4. Isaïe, XLIX, 8.

la grâce; c'est maintenant le jour du salut[1]. Salomon dit aussi : *Tout ce que ta main peut faire, fais-le maintenant; car il n'y a plus ni œuvre, ni science, ni sagesse dans le séjour des morts, vers lequel tu te hâtes.*[2] Et David ajoute : *Sa miséricorde est pour ce siècle*[3].

De tous ces textes il ressort clairement que tel on est sorti de cette vie, tel on se présentera au jugement (dernier). Pourtant qu'il existe pour les fautes légères un feu qui purifie avant le jugement dernier, il le faut croire. Car la Vérité déclare en propres termes que *le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera remis ni en ce monde ni en l'autre.*[4] Ce qui donne à entendre que certaines fautes seront remises dans le siècle présent, que d'autres pourront l'être dans le siècle futur. En effet ce qu'on nie d'un point déterminé, il est bien clair qu'on le concède de certains autres.

Mais, comme je l'ai dit tout à l'heure, cela ne peut arriver que pour des fautes minimes, légères ; comme est par exemple une conversation oiseuse trop prolongée, un rire immodéré, une négligence dans l'administration des biens de la famille, administration où il est bien difficile d'éviter les petites fautes, même quand on connaît bien son devoir. Telle serait encore une erreur en matière légère. Tout cela charge encore la conscience après la mort, si on n'en a point dans cette vie obtenu le pardon.

Or saint Paul, après avoir déclaré que le Christ est le fondement sur lequel il faut bâtir ajoute : *Si l'on bâtit sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin, du chaume, le feu se chargera de montrer ce que vaut l'ouvrage de chacun. Si l'ouvrage qu'on a bâti sur le fondement subsiste, on recevra une récompense ; si l'ouvrage de quelqu'un est consumé, celui-là*

1. II Corinthiens, VI, 2. — 2. Ecclésiaste, IX, 10. — 3. *Quoniam in sæculum misericordia ejus*, Psaume CXVII, qui signifie littéralement : « Car sa miséricorde dure à jamais ». L'adaptation de saint Grégoire est au moins curieuse. — 4. Matthieu, XII, 31-32.

perdra sa récompense ; lui pourtant sera sauvé, mais comme à travers le feu.[1] Bien que l'on puisse entendre ce passage du feu de la tribulation qui nous éprouve en cette vie, on peut le prendre aussi de ce feu de la purification future. Alors on dira que certains peuvent être sauvés par le feu. Non celui qui sur les fondations a construit avec du fer, de l'airain, du plomb, qui a commis des péchés graves, durs qui ne peuvent fondre ; mais bien celui qui sur les fondations a bâti avec du bois, du foin, du chaume (qui n'a commis que des péchés véniels) toutes matières faciles à consumer.

Mais il faut savoir encore que nul n'obtiendra, même en ce lieu, la purification des fautes légères, si dès cette vie, il n'a mérité par ses bonnes actions d'obtenir cette grâce.

Quand j'étais jeune, et encore laïque, j'ai entendu raconter par les anciens et les gens bien renseignés, que Paschase, un diacre de cette Église apostolique, qui a laissé deux livres fort remarquables et très clairs sur le Saint-Esprit, était un homme d'une sainteté admirable, très adonné aux œuvres de miséricorde, ami des pauvres et contempteur de lui-même. Mais lors de la discussion qui mit aux prises, par suite de l'ardeur des fidèles, Symmaque et Laurent [2], le diacre Paschase prit parti pour ce dernier et le choisit comme pontife. Quand l'unanimité de l'Église se fut déclarée pour Symmaque, Paschase n'en continua pas moins à persister dans son sentiment, jusqu'au jour de sa mort, aimant et préférant celui que le jugement des évêques de l'Église avait refusé de reconnaître. Le diacre mourut alors que Symmaque était encore évêque du siège apostolique ; comme on le portait en terre, un démoniaque toucha sa dalmatique

1. I Corinthiens, II, 12-15. — 2. L'élection de Symmaque, comme pape, en 498, n'avait pas été unanime ; une partie des fidèles et des clercs lui avaient opposé l'archidiacre Laurent.

qui était placée sur le cercueil, et fut aussitôt guéri.

Longtemps après Germain, évêque de Capoue, reçut des médecins le conseil d'aller faire, pour sa santé, une cure aux eaux thermales d'Angulo. Entré dans les thermes, il fut tout surpris d'y trouver le diacre Paschase, debout, suppliant et tout environné de flammes. A ce spectacle il fut pris d'une grande frayeur et demanda à Paschase ce que, lui, un si grand homme, il faisait-là. Celui-ci répondit :« J'ai été envoyé dans ce lieu de tourment, pour cette unique raison que j'ai pris le parti de Laurent contre Symmaque. Mais, je t'en supplie, prie pour moi le Seigneur, et tu connaîtras que ta prière a été exaucée, si en revenant ici tu ne me trouves plus.» Germain, l'homme de Dieu, se mit en prière, et revint quelques jours plus tard, au même endroit, mais il n'y retrouva plus Paschase. Celui-ci avait péché non par malice, mais par ignorance, il put donc être purifié après sa mort. Mais il faut croire aussi que les larges aumônes qu'il avait répandues durant sa vie lui obtinrent de mériter sa grâce, à un moment où il ne pouvait plus mériter pour lui-même.

Pierre : Une chose pourtant me préoccupe. Comment se fait-il que Paschase, envoyé après sa mort dans un lieu d'expiation, ait pu à ce moment faire un miracle. Son vêtement déposé sur le cercueil guérit un possédé de l'esprit malin qui l'obsédait.

Grégoire : C'est ici que nous devons reconnaître combien est grande la Providence de Dieu et combien variée dans ses effets. Elle voulut qu'au même moment Paschase endurât, et cela pour un certain temps, la peine qu'avaient méritée ses péchés et pourtant qu'aux yeux des hommes son corps après sa mort opérât des miracles, parce que, avant sa mort, il avait multiplié les œuvres de miséricorde. De la sorte ceux qui avaient connu tout le bien qu'il avait fait ne se tromperaient pas en estimant

sa charité, et pourtant la faute qu'il avait commise par ignorance, et que dès lors il n'avait point pleurée, ne serait point remise sans avoir été punie.

Pierre : Je comprends ce que vous me dites, et pressé par cette raison, je me sens forcé de redouter non seulement les péchés dont j'ai conscience, mais encore ceux dont je n'ai point le souvenir.

TABLE ANALYTIQUE

PRINCIPALES AFFIRMATIONS THÉOLOGIQUES APPUYÉES SUR LES TEXTES PATRITTIQUES

Science et foi ; philosophie et théologie, p. 63, 385.

Sources de la révélation. L'Ancien Testament, p. 12. — Canon de l'Ancien Testament, p. 247. — Le Nouveau Testament, p. 29. — Canon du Nouveau Testament, p. 105. — Inspiration de l'Écriture, p. 65, 67, 106. — La tradition p. 28, 54, 64, 77, 79, 380, 381.

La révélation, p. 30.

La mission salutaire du Christ, p. 26, 30, 34, 42, 118, 125, 261.

L'Église. Sa mission divine, p. 18, 24. — Origine de la hiérarchie, p. 9, 17, 50, 77. — Notes de l'Église : unité, p. 91 ; — sainteté, p. 18, 101 ; — catholicité, p. 51, 241 ; — apostolicité, p. 77, 79, 80. — Primauté de l'Église romaine, p. 51, 80, 91, 104, 110, 219, 355, 357. — L'infaillibilité du siège romain, p. 387. — L'Église, dépositaire de la révélation, p. 50, 75, 286.

La foi, p. 259. — La règle de foi, p. 50, 64, 75. — Progrès de la connaissance religieuse, p. 64, 289.

Dieu. La connaissance de Dieu est essentiellement analogique, p. 173, 369. — Unité de l'essence divine et trinité des personnes, p. 46, 65, 82, 116, 136, 143, 163. — Divinité et consubstantialité du Fils, p. 30, 34, 41, 44, 65, 129, 134, 196, 310. — Divinité du Saint-Esprit, p. 136, 175, 209.

Dieu créateur, p. 64, 76. — Les anges, p. 63, 66, 233, 368, 390. — Origine et destinée de l'homme, p. 65, 179. — Chute du premier homme, p. 123, 180, 265. — Le péché originel, p. 37, 123, 179, 210, 237, 266, 274.

Le Verbe incarné. Vérité de l'Incarnation, p. 31, 34, 65, 76, 124, 181, 185, 187. — Le dogme des deux natures, p. 15, 31, 118, 138, 145, 182, 202, 310, 317, 328, 341, 344. — L'union hypostatique, p. 335, 338, 341, 344, 359.—La naissance virginale du Sauveur, p. 36, 50, 65, 76, 83, 142, 203. — La maternité divine de Marie, p. 142, 331, 342. — La dévotion à Marie, p. 221. — Culte des saints et des images, p. 156, 380, 383.

Le Rédempteur, p. 13, 15, 26, 189, 204, 278.

La grâce. Nécessité de la grâce actuelle, p. 269, 395. — La grâce sanctifiante, p. 133, 142, 157, 175, 203.

Les fins dernières. Le jugement particulier, p. 216. — Le ciel et l'enfer, p. 70, 278. — Éternité de l'enfer, p. 72, 284. — La prière pour les morts, p. 156, 218, 282, 408. — La doctrine du purgatoire, p. 282, 405. — La résurrection générale, p. 45, 48, 68, 193.

La vie chrétienne. Préceptes et conseils, p. 226. — La libéralité, p. 228. — La virginité, p. 253.

Les sacrements, p. 149, 192, 232. — Le baptême, p. 36, 96, 233. — La question du baptême donné par les hérétiques, p. 101, 104. — La confirmation p. 102, 152. — La sainte eucharistie, p. 6, 16, 38, 55, 97, 109, 150, 170, 192, 213, 219, 297, 303. — Le sacrifice eucharistique, p. 7, 40, 95, 100, 153, 298. — La pénitence, p. 22, 57, 86, 211, 299, 301. — Le sacerdoce, p. 296.

TABLE DES PASSAGES

EMPRUNTÉS A DES VERSIONS DÉJA PUBLIÉES

Saint Clément de Rome : traduction Hemmer, dans *les Pères apostoliques*, collection Hemmer-Lejay. — Paris, Picard.

Barnabé : *id*, ibid.

Saint Ignace d'Antioche : trad. Lelong, ibid.

Seconde Épitre de Clément : trad. Hemmer, ibid.

Tatien : trad. Puech, dans « Recherches sur le Discours aux Grecs », Paris, Alcan.

Saint Irénée : trad. Dufourcq, dans la collection : « La pensée chrétienne », Paris, Bloud.

Origène : trad. Prat, dans La « pensée chrétienne ».

Tertullien : (sauf le morceau sur la sainte Trinité) trad. P. de Labriolle, dans la collection Hemmer-Lejay.

Eusèbe : trad. Grapin, ibid.

Saint Athanase (partiellement) : trad. Cavallera, dans « La pensée chrétienne ».

Saint Grégoire de Nysse : trad. Méridier, dans la collection Hemmer-Lejay.

Saint Ambroise (extraits du *de officiis*) : trad. P. de Labriolle dans « La pensée chrétienne ».

Saint Jérôme (lettre à Eustochium) : édition Vivès.

Saint Augustin : édition de Bar-le-Duc.

Saint Vincent de Lérins : trad. Brunetière dans « La pensée chrétienne ».

Saint Jean Chrysostome : trad. Jeannin, édition de Tours (Cattier).

Saint Jean Damascène : trad. Ermoni, dans « La pensée chrétienne ».

TABLE DES MATIÈRES

Préface v

PREMIÈRE PARTIE

La Théologie anténicéenne

I. Les Pères apostoliques 5

1. *La doctrine des douze apôtres* 5
   - Les prières eucharistiques 6
   - La célébration de l'eucharistie 7
2. *Saint Clément de Rome* 7
   - La discipline dans l'Église 8
   - Origine divine de la hiérarchie 9
3. *Lettre de Barnabé* 11
   - Les Juifs et l'Ancien Testament 12
   - Le Christ souffrant 13
4. *Saint Ignace d'Antioche.* 14
   - Réalité de la nature humaine en Jésus 15
   - L'eucharistie 16
   - La hiérarchie 17
5. *Hermas* 17
   - La tour mystique, symbole de l'Église 18
6. *Homélie, dite deuxième épître de Clément* 25
   - La mission salutaire de Jésus 26
7. *Papias* 28
   - Importance de la tradition orale 28
   - Témoignages sur saint Marc et saint Matthieu 29

II. Les Apologistes 30

1. *L'épître à Diognète* 30
   - L'essence du dogme chrétien 30
2. *Saint Justin* 33
   - Vérité de l'Incarnation démontrée par les prophéties 34
   - Le baptême 36
   - L'eucharistie 38
   - Le sacrifice eucharistique 40
   - La génération éternelle du Verbe 41

3. *Tatien* 43
Dieu et son Verbe 44
La résurrection de la chair 45
4. *Athénagore* 46
La sainte Trinité 46
La résurrection des morts 48

III. Les évêques et les docteurs 49
1. *Saint Irénée* 49
L'Église et son Credo 50
Primauté de l'Église romaine 51
L'eucharistie 55
2. *L'école d'Alexandrie* 56
1. *Clément d'Alexandrie* 56
La vertu du repentir 57
2. *Origène* 61
Préface du traité des Principes 63
Les fins dernières 68
3. *Les Africains* 74
1. *Tertullien* 75
La règle de foi 75
La tradition apostolique et l'argument de prescription 77
Les hérétiques ne peuvent se réclamer de la tradition apostolique 79
Les églises apostoliques 80
La sainte Trinité 82
La pénitence 86
2. *Saint Cyprien* 89
L'unité de l'Église fondée sur Pierre . . . 91
Le calice du Seigneur 94
Le baptême des hérétiques 101
Décision du pape Étienne 104

Appendice a la littérature anténicéenne 105
Le canon de Muratori 105
La plus ancienne poésie chrétienne 108
Anciennes inscriptions chrétiennes 109

—

DEUXIÈME PARTIE

Les grandes controverses théologiques de Nicée à Chalcédoine (325-451)

I. La controverse arienne 115
Le symbole de Nicée. 116
1. *Eusèbe de Césarée* 116
La préexistence et la divinité de Jésus . . . 117
La prééminence de Jésus-Christ 125
2. *Alexandre d'Alexandrie* 129
Lettre à l'évêque Alexandre de Constantinople 129
3. *Saint Athanase* 133
Éternité du Verbe d'après l'Écriture 134
La Trinité éternelle 136
L'humanité et la divinité dans le Christ. . . 138
4. *Saint Hilaire de Poitiers* 143
Les relations entre le Père et le Fils. 143
5. *Saint Cyrille de Jérusalem* 148
Début de la première catéchèse sur les mystères 149
Sur le Corps et le Sang du Christ 150
Les cérémonies de la messe 153
6. *Saint Basile de Césarée*. 162
Les trois personnes de la Trinité 163
Sur la communion fréquente 170
Profession imposée à Eustathe de Sébaste . . 170
Dieu ne saurait être connu directement . . . 173
Les effets de l'Esprit-Saint dans les âmes . . 175
7. *Saint Grégoire de Nysse* 177
Nature et destinée de l'homme. 178
La chute de l'homme. 180
Le remède à la chute : l'Incarnation 181
Les convenances de l'Incarnation 185
L'Incarnation et les attributs divins 187
Le baptême et l'eucharistie 191
Les fins dernières 193
8. *Saint Grégoire de Nazianze* 195
La divinité du Fils 196

II. A l'écart de la controverse arienne — Les auteurs syriaques 207
1. *Aphraates* 208
L'Esprit-Saint et le Christ 209
Pénitence et confession. 211
L'institution de l'eucharistie. 213
2. *Saint Éphrem*. 215
Le jugement de Dieu. 216
L'eucharistie 219
Hymne à la Vierge Marie 221

III. Les Occidentaux 224
1. *Saint Ambroise* 225
Les préceptes et les conseils 226
La libéralité 228
L'initiation chrétienne 231
2. *Saint Optat de Milève* 241
L'Église doit être catholique 241
3. *Saint Jérôme* 245
Le prologue casqué 247
Le prologue du Pentateuque 251
Sur la garde de la virginité 253
4. *Saint Augustin* 257
La foi, son caractère, sa nécessité 259
Le péché originel 265
La grâce, sa nécessité, sa nature 269
Doctrine officielle sur le péché originel et la grâce 274
La rédemption de la mort. 278
Les fins dernières 282
5. *Saint Vincent de Lérins* 286
La foi, dépôt intangible 286
Le progrès de la vérité religieuse. 289

IV. Les controverses christologiques. 292
1. *La seconde école d'Antioche* 294
1. *Saint Jean Chrysostome* 295
La grandeur du sacerdoce. 297
La pénitence 301
L'eucharistie 303
Les deux natures en Jésus-Christ 310
2. *Théodoret de Cyr* 316
La nature divine du Christ est immuable 317
L'union des deux natures. 328

2. *Les Alexandrins : saint Cyrille* 330
La Vierge Marie est Mère de Dieu 331
L'union des deux natures 335
Les douze anathématismes 338
L'union hypostatique et le distinction des natures 341
3. *L'arbitrage de l'Église romaine : saint Léon* . . 342
L'union des deux natures dans l'unité de personne 344
Les prérogatives du siège romain 355
Le pape et le concile 357
Profession de foi de Chalcédoine 359

TROISIÈME PARTIE

La Fin de l'Age patristique

I. Dans l'Église grecque.
1. *Denys l'Aréopagite* 367
La hiérarchie céleste 368
La connaissance de Dieu 369
2. *Maxime le Confesseur* 371
Les deux volontés dans le Christ 373
3. *Saint Jean Damascène* 379
Le culte des images 380
Nature du culte des images 383
La philosophie et la théologie 385
II. Dans l'Église latine . .
1. *Le pape Hormisdas* 387
Formulaire imposé aux Orientaux 387
2. *Saint Fulgence de Ruspe* 389
La doctrine des Anges 390
3. *Saint Césaire d'Arles* . . . . . .
La grâce et le libre arbitre 395
4. *Saint Grégoire le Grand* 403
La doctrine du purgatoire 405
Table analytique 411

: : : : ACHEVÉ D'IMPRIMER : : : :
: : : LE 2 FÉVRIER MCMXXII : : :
PAR L'IMPRIMERIE A. TAFFIN-LEFORT, A LILLE
: POUR GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS :

les Pères
11190

THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO — 5, CANADA

11190.